CAROLINE.

TOME PREMIER.

Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom soutienne cet ouvrage ;
Règne dans mes écrits, ainsi que dans mon cœur,
Tu m'appris à connoître, à sentir le bonheur.

VOLTAIRE, *Mêlanges de Poësie.*

CAROLINE
DE
LICHTFIELD.

PAR

MADAME DE***.

Publié par le Traducteur de Werther.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
& se trouve à PARIS,
Chez BUISSON, Libraire hôtel de Mesgrigny
rue des Poitevins, N°. 13.

M.DCC. LXXXVI.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 AUG 1960
OF OXFORD.
LIBRARY

CAROLINE
DE
LICHTFIELD.

CAROLINE, dit un jour le Baron de Lichtfield (grand chambellan de la cour de Prusse, & l'un des ministres du Roi) à sa fille, âgée de quinze ans, qui déjeûnoit avec lui.—Chère Caroline, ton cœur est-il aussi libre que lorsque tu quittas la retraite où je t'ai fait élever? & depuis deux mois que tu vis à la cour, n'as-tu distingué personne?

Cette question, faite assez brusquement par un père, embarrasse toujours du plus au moins celle à qui elle est adressée; cependant Caroline auroit pu répondre hardiment: son jeune cœur, aussi pur, aussi tranquille que dans les jours sereins de son enfance, n'avoit encore palpité que pour des plaisirs innocens comme elle.—A la campagne, une fleur nouvellement éclose, un oiseau qui chantoit mieux que les autres, un petit chien favori, la lecture d'un conte des Fées, avoient eu seuls le droit de l'intéresser & de l'émou-

voir. Depuis qu'elle habitoit la cour, un bal, un concert, une partie de traîneaux, une mode nouvelle, les avoient remplacés ; mais Caroline n'imaginoit pas même encore qu'un homme pût influer sur le bonheur ou le malheur de sa vie. Les meilleurs & les plus infatigables danseurs, étoient certainement ceux qu'elle préféroit ; mais le bal fini, Caroline dormoit tranquillement douze heures de suite, se réveilloit en chantant, & se préparoit à une fête nouvelle, sans penser au danseur de la veille. La question de son père la surprit donc plutôt qu'elle ne l'embarrassa, elle garda quelques minutes le silence, enfin, elle lui dit en hésitant : mon père, votre question, . . . elle est bien singulière.—Elle est très-naturelle, ma fille, & je vais vous faire sentir combien elle est importante ; donnez-moi toute votre attention : chère Caroline, ajouta-t-il en s'approchant d'elle & lui serrant la main, — vous avez le malheur d'être fille unique du premier chambellan du Roi, & l'héritière de 25,000 écus de rente. — Son air à demi ironique, le ton emphatique avec lequel il pesoit sur ses titres & sa fortune, prouvoient assez que ce *malheur* étoit pour lui le bien suprême ; mais il lui convenoit dans ce moment- là de jouer

la philosophie, le sentiment, le désintéressement ; il falloit en imposer à sa fille, la toucher, pénétrer dans son jeune cœur, le disposer doucement à l'obéissance ; & cela lui fut d'autant plus facile, qu'il joignoit à la souplesse d'un courtisan, une certaine éloquence naturelle, qui dans l'occasion lui tenoit lieu d'esprit & de sensibilité : est-ce d'ailleurs à quinze ans qu'on peut distinguer le vrai du faux, surtout quand c'est un père qui parle ? — Ce mot de *malheur* l'étonna cependant ; elle crut qu'il s'étoit trompé, & le répéta en souriant. — Le malheur, mon père. — Oui, le malheur, ma fille, reprit-il alors d'un ton tout-à-fait sentimental ; je vois avec plaisir que vous n'en avez point encore senti les conséquences ; c'est me dire que vous êtes telle que je désirois vous trouver. Mille idées confuses se croisèrent dans la tête de Caroline ; elle & le malheur, ne s'étoient jamais présentés ensemble à son imagination ; elle baissa les yeux tristement, & pendant que son père continuoit, elle effeuilloit lentement & sans s'en appercevoir, une rose qu'elle tenoit à la main. — « Oui, ma fille, reprit le Baron en se levant & se promenant dans le sallon, c'est trop souvent un bien grand malheur de naître dans un rang élevé & de posséder une grande

fortune; nos chaînes dorées font quelquefois bien pefantes. " Mais j'efpère, ajouta-t-il en fe rasseyant, que celles qui doivent lier ma Caroline, feront aussi douces, aussi légéres qu'elle le mérite; il s'arrêta quelques inftans; elle le regardoit avec furprife, fans comprendre à quoi tendoit ce préambule; il reprit la parole : — Ma chère enfant, mes voeux les plus ardens ont toujours été pour ton bonheur; j'ai prévu depuis long-temps qu'il ne dépendroit pas de moi qu'un Monarque abfolu ne difposât de ton fort, & non point un tendre père; j'ai du moins voulu t'éviter le tourment d'avoir à combattre ce cœur qui ne devoit pas être confulté; & depuis la mort de ta mère, je t'ai fait élever auprès d'une amie, dans une retraite profonde, où j'étois sûr que ton cœur conferveroit fa liberté; je facrifiois au bonheur d'une fille chérie, le plaifir de vivre avec elle, de diriger fon éducation, d'être témoin de fes progrès; mais fi mon but a réussi, fi je vois ma Caroline heureufe, je fuis trop payé de mon facrifice. — Ah! mon père, mon bon père, s'écria Caroline toute interdite, en baifant la main du Baron, & la mouillant de fes larmes; elle alloit ajouter quelque chofe, mais il l'interrompit. — Voici le moment, ma fille, d'af-

ſurer le ſuccès de mes ſoins : il y a deux mois, (tu étois encore à Rindaw) que le Roi me dit qu'il verroit avec plaiſir ton union avec le Comte de Walſtein, ſon favori déclaré, & actuellement ſon ambaſſadeur à Pétersbourg.—Quoique ce mariage dût remplir tous les vœux du père le plus ambitieux, j'alléguai ta grande jeuneſſe pour obtenir qu'il fût différé, & mon déſir de t'avoir quelque temps auprès de moi. — Vous la verrez autant que vous le voudrez lorſqu'elle ſera mariée, me répondit le Roi; Caroline doit avoir quinze ans, il eſt temps qu'elle vienne orner ma cour, & faire le bonheur du comte ; il revient inceſſamment de ſon ambaſſade; rappelez votre fille, & marions-les tout de ſuite. Je n'eus rien à oppoſer à des ordres auſſi précis de mon Souverain, & je fus dès le lendemain te chercher moi-même ; mais à peine étions-nous arrivés que j'appris que le comte étoit tombé dangereuſement malade en route, ce qui retardoit ſon retour & nos projets : je crus inutile alors de te parler d'un engagement qui peut-être alloit ſe rompre pour jamais, & je voulus au moins te laiſſer jouir tranquillement de tes premiers plaiſirs ; mais le comte arriva hier au ſoir, très-bien remis de ſa maladie : à l'inſtant même le Roi me

fit appeler, & me préſenta mon gendre futur, en m'ordonnant de tout préparer pour qu'il le devînt au plutôt. Je ne pouvois donc plus tarder à t'apprendre ton ſort, tu vois, mon enfant, qu'il eſt fixé ſans retour ; ma ſeule crainte étoit que pendant ces deux mois de ſéjour à la cour, & de fêtes continuelles, ton cœur n'eût fait un choix parmi nos jeunes Seigneurs, & que je ne fuſſe dans le cas d'exiger un ſacrifice ; mais ton innocence me raſſure, ce cœur eſt libre, je le vois, & c'eſt ſans peine que ma chère Caroline va m'aſſurer qu'elle portera dans peu les titres de Comteſſe de Walſtein & d'ambaſſadrice à la cour de Ruſſie ; n'eſt-il pas vrai, mon enfant, tu vas me donner ta promeſſe, & me la donner avec plaiſir ?

En effet, ces beaux titres prononcés avec emphaſe, avoient ébloui la jeune Caroline ; étonnée, confondue, mais ne voyant rien de ſi beau, que de devenir tout d'un coup ambaſſadrice & comteſſe, elle leva ſur ſon père ſes charmans yeux bleus, étincelans de joie. — Quoi ! je ſerai tout cela, dit-elle avec ſa naïveté ordinaire : oh oui papa, je vous promets que j'en ſerai bien aiſe ; & tout de ſuite ſentant qu'elle en avoit trop dit, elle baiſſa de nouveau les yeux, d'un air confus, ſur ſon

tablier, & ses joues devinrent comme les feuilles de rose dont il étoit couvert. Après un instant de silence, elle ajouta d'un ton bien bas, & les yeux toujours baissés: — " Cependant je ne le connois point ce comte; si j'allois ne pas l'aimer." — Vous l'épouseriez également, ma fille, reprit vivement le Baron, nous ne vous demandons que ce dont vous pouvez disposer, votre main & votre foi; pour votre cœur il restera libre. Ni l'autorité royale, ni l'autorité paternelle, n'ont le pouvoir de le gêner.

Cette morale peut paroître étrange dans la bouche d'un père; celui-ci sans doute avoit des raisons pour être aussi coulant.— Caroline reprit avec surprise: je ne vous comprends point, mon père, ma main au comte sans lui donner mon cœur! en vérité je ne vous comprends point. — Vous n'aurez pas vécu six mois à la cour, que vous me comprendrez fort bien, dit le Baron en se levant; mais ce n'est pas ce dont il s'agit à présent; c'est votre main que je vous demande, & non pas votre cœur; donnez-la moi, ma fille, jurez moi que vous remplirez l'engagement que j'ai pris hier en votre nom; on m'attend à la cour où je dois annoncer votre consentement, j'y dînerai, & ce soir je vous

amènerai le comte : allez vous habiller, & vous préparer à le recevoir comme un homme à qui vous appartiendrez dans quelques jours ; & il ſortit après avoir reçu la promeſſe ſolemnelle de la docile Caroline, & l'avoir tendrement embraſſée.

On s'attend peut-être que notre héroïne, laiſſée à elle-même, va réfléchir bien ſérieuſement ſur tout ce qu'on vient de lui dire, ſur l'engagement prochain de ſon ſort ; à vingt ans, il y auroit eu de quoi rêver au moins toute la matinée ; mais à quinze, on ne peut s'occuper ſi long-tems du même objet ; cependant Caroline reſta bien dix minutes immobile à la place où ſon père l'avoit laiſſée, & c'étoit beaucoup pour elle ; enfin voyant qu'à force d'avoir à penſer, elle ne penſoit à rien, & que ſes idées s'embrouilloient dans ſa tête, elle ſe leva bruſquement & courut à ſon piano-forte, où pendant une demi-heure, elle joua des contredanſes & des walſ ; il lui vint tout-à-coup à l'eſprit, en les jouant, que le comte les répéteroit avec elle, & qu'il ſeroit aſſez doux d'avoir toujours un danſeur à ſes ordres : — un danſeur, — ſon excellence : eh ! oui ſans doute un danſeur ; le Baron avoit eu ſoin de prévenir ſa fille, que malgré ſon rang & ſes dignités, M. l'ambaſſadeur n'avoit

tout au plus que trente ans, & cette circonſtance lui plaiſoit peut-être autant que les titres ; quoique ce fût le double de l'âge actuel de Caroline, elle avoit fort bien remarqué, depuis qu'elle étoit à la cour, que les hommes de trente, & les femmes de quinze, ſont à-peu-près contemporains. Ce fut donc en formant un projet de danſe continuelle dans ſon nouveau ménage, qu'elle courut au jardin, cueillir ſon bouquet pour la ſoirée ; tout en le cueillant, elle vit voltiger autour des fleurs quelques beaux papillons, elle s'échauffa long-temps à les pourſuivre, n'en prit pas un ſeul, & ſe conſola en penſant que le comte ſeroït peut-être plus leſte qu'elle, & ſauroit mieux les attraper : quand nous ſerons deux, dit-elle en ſautant, il y a bien du malheur s'ils nous échappent. Elle fut enſuite ſe mettre à ſa toilette, où bientôt l'idée des bijoux qu'elle alloit avoir, des parures de toute eſpèce, des équipages, &c. effaça celle des papillons & de la danſe, ou plutôt la promena de plaiſirs en plaiſirs. Comme Mde. l'ambaſſadrice ſera brillante, fêtée, enviée ; comme de beaux diamans feront mieux dans mes cheveux que cette fleur, enfin le bonheur conjugal de Caroline, fondé ſur la danſe, les papillons & la parure, lui parut la choſe

du monde la plus assurée; elle se trouva d'avance la plus heureuse des femmes, employa tous ses soins pour être belle aux yeux du comte, & l'attendit avec une impatience, mêlée tout au plus d'une sorte de crainte de ne pas lui plaire : quant à lui, elle étoit sûre qu'il lui plairoit à l'excès. Caroline réfléchissoit quelquefois; une réflexion profonde l'avoit persuadée que le comte étoit tout ce qu'il y avoit de plus charmant : il est le *favori* du roi, lui avoit dit son père, or ce mot de *favori* emportoit beaucoup de choses dans l'idée de Caroline, elle se rappeloit qu'à la campagne, elle avoit aussi sa petite cour, & ses petits favoris; l'oiseau *favori*, le chien *favori*, le mouton *favori*, étoient toujours les plus jolis de leur espèce, donc le *favori* d'un roi, devoit certainement être le phénix de la sienne, & le plus beau, & le plus aimable des êtres. Elle en étoit si convaincue, & se réjouissoit si fort de le voir, que lorsqu'on vint l'avertir qu'il étoit là, & que son père l'attendoit; elle ne fit qu'un saut jusqu'à la porte du sallon; elle y trouva le chambellan, qui lui rappela sa promesse, lui prit la main qui trembloit peut-être autant de plaisir que d'émotion, & l'exhortant à être bien raisonnable, la conduisit auprès de ce

favori du roi. Caroline leva les yeux, & fut si frappée de ce qu'elle vit, que les couvrant à l'instant de ses deux mains, elle fit un cri perçant, & disparut comme un éclair.

Pendant que son père la suit, & qu'il emploie toute l'éloquence paternelle pour la calmer & la ramener, esquissons le portrait du comte, & justifions l'effroi qu'il inspire à l'innocente & jeune Caroline. Le comte de Walstein n'avoit en effet guères plus de trente ans, mais une énorme cicatrice qui lui couvroit toute une joue, sa maigreur excessive, son teint jaune & plombé, sa taille voûtée, une perruque au lieu de cheveux, lui donnoient l'air d'en avoir au moins cinquante; son grand œil noir étoit assez beau; mais hélas! il n'en avoit qu'un, l'autre étoit entièrement perdu par un coup de feu qu'il avoit reçu; il étoit né pour être grand & bien taillé, mais son attitude courbée lui ôtoit cet avantage: il avoit la jambe belle, mais cet homme qui devoit danser du matin jusqu'au soir, & courir après des papillons, marchoit avec peine, en boîtant excessivement. Tel étoit l'extérieur du comte; on verra dans la suite, si le moral y répondoit; en voilà bien assez sans doute pour excuser le premier mouvement de notre jeune fugitive;

peut-être, si elle se fût donné le temps de l'examiner, auroit-elle trouvé dans cette figure un air de noblesse & de bonté qui la caractérisoit; mais elle n'avoit vu que la cicatrice, que l'œil qui lui manquoit, que son dos voûté, sa perruque & sa jambe traînante. La première impression étoit donnée, & la pauvre Caroline, presque évanouie dans son appartement, entendoit à peine les sollicitations de son père pour l'engager à revenir; elle n'y répondoit que par des torrens de larmes; enfin elle se trouva si mal qu'il fallut la délacer : son père voyant qu'il étoit impossible de la ramener, la quitta pour retourner auprès du comte; il réfléchit même qu'il valoit mieux rentrer seul, & qu'un mal subit survenu à sa fille, lui serviroit d'excuse; il trouva son gendre futur très-inquiet de la réception qu'on lui avoit faite, & n'en soupçonnant que trop le motif; mais le grand chambellan avoit une éloquence si persuasive quand il vouloit parvenir à ses fins, & l'employa avec tant de succès dans cette occasion, que le comte fut convaincu qu'une douleur de tête violente, suite de l'émotion de la journée, avoit seule occasionné le cri & la fuite de Caroline, peut-être aussi feignit-il de le croire, on ne sait trop sur quoi compter

avec les courtisans, ils savent dérouter l'historien le plus exact : quoiqu'il en soit, il se sépara du chambellan avec l'espoir de trouver le lendemain Mlle. de Lichtfield mieux disposée, & sortit très-affligé, dans le fond, de ce qui venoit de se passer. Ce n'est pas qu'il fût amoureux de Caroline, qu'à peine il avoit entrevue, mais ce mariage lui convenoit à tant d'égards, qu'il y avoit attaché l'idée du bonheur de sa vie, ensuite le roi le vouloit : raison qui devoit être aussi décisive pour son favori que pour son chambellan ; elle étoit si forte pour celui-ci, qu'il n'avoit pas même imaginé qu'on pût lui résister. Il auroit mieux fait sans doute de prévenir sa fille sur la figure du comte ; il le sentoit trop tard, & s'en répentoit mortellement, mais il avoit cru qu'il valoit mieux d'abord extorquer sa promesse, & que Caroline intimidée n'oseroit y manquer, il n'avoit point prévu l'effet de son saisissement, rendu plus frappant par l'idée qu'elle s'étoit formée du comte. Dès qu'il fut libre, il revint auprès d'elle, & la trouva dans le même état où il l'avoit laissée ; elle eut cependant la force de se jeter à ses pieds, & de le conjurer de ne pas sacrifier sa fille. — Il vit qu'elle étoit trop émue dans ce moment pour raisonner avec elle : il fut touché lui-

même de l'excès de sa douleur, & la relevant avec tendresse, il lui dit de se calmer, d'être sûre qu'il ne vouloit que son bonheur, & qu'il lui parleroit le lendemain matin ; il la quitta en l'exhortant à prendre quelque repos. Le malheureux qui se noye s'accroche, dit-on, à un brin de paille. Caroline saisit avec ardeur cette lueur d'espérance, & fut presque consolée. Mon père est bon, pensa-t-elle, il m'aime, il ne veut, dit-il, que mon bonheur. Ah ! s'il veut le bonheur de Caroline, il ne l'unira pas à ce monstre qui n'a qu'un œil, qu'une jambe, une bosse & une perruque. Elle étoit dans l'âge où l'on porte tout à l'extrême, & la douleur & la joie. D'abord elle s'étoit crue perdue sans ressource ; à présent elle se crut pour jamais délivrée du comte, & reprit à-peu-près sa gaieté du matin, mais encore abattue, elle se coucha, & s'endormit, en pensant au singulier goût des rois dans le choix de leurs favoris, & protestant bien que si elle étoit reine, le comte de Walstein ne seroit pas le sien. Son sommeil fut aussi tranquille que si rien ne l'avoit agitée ; à peine lui restoit-il encore le lendemain cette légère impression d'effroi que laisse un mauvais songe, & lorsque son père entra chez elle, il retrouva le même sourire, les

mêmes grâces enfantines avec lefquelles il étoit reçu tous les matins ; plus careffante, plus empreffée même qu'à l'ordinaire, elle fembloit le remercier à chaque inftant de fa condefcendance, dont elle ne doutoit pas ; & fans ofer rien dire qui eût trait à ce qui s'étoit paffé la veille, tout en elle exprimoit la joie & la reconnoiffance ; elle fe livroit d'autant plus à l'efpoir, que fon père, au lieu de lui faire des reproches, l'accabloit d'amitié.

Aimable enfant ! jouis de ta douce illufion, tu n'as vécu que deux mois à la cour, tu ne fais pas encore que l'ame d'un courtifan eft fermée à tous les fentimens de la nature : tu crois avoir un père, un tendre père, & tu vas bientôt apprendre combien ce titre lui eft moins cher, moins précieux que ceux de miniftre & de grand chambellan. — Cependant le baron chériffoit fa fille, après fes emplois & fa fortune, elle étoit certainement ce qu'il aimoit le plus au monde, mais ces deux objets paffoient avant tout ; d'ailleurs, il croyoit de bonne foi, & d'après fa façon de penfer, affurer fon parfait bonheur par un auffi brillant mariage, fait directement fous les aufpices du Roi, & par l'ordre du Roi. Très-décidé donc à le terminer de gré ou de force, il voulut d'abord effayer

d'y parvenir par la douceur & le ſentiment : il prit les deux mains de ſa fille dans les ſiennes, & les ſerrant tendrement : — Caroline, lui dit-il, aimes-tu ton père ?—Oh ! ſi je l'aime, répondit-elle en embraſſant ſes genoux, qu'il me permette de paſſer ma vie auprès de lui, il verra juſqu'où peut aller l'amour & le reſpect de ſa fille reconnoiſſante. — Je n'en doute pas, mais j'exige une autre preuve. — Tout, tout ce que vous voudrez mon père, excepté. . . . Elle alloit dire d'épouſer le comte ; mais le baron reprenant un inſtant la ſévérité paternelle, lui ferma la bouche avec la main :— point d'exception, Caroline, & la première preuve d'amour que je vous demande, eſt de m'écouter en ſilence. Qu'eſt-ce que vous feriez, ma fille, ſi la vie de votre père étoit entre vos mains ? --- Votre vie, je la ſauverois aux dépens de la mienne, en pouvez-vous douter ? ..... Mais comment..... Pourquoi ?--- Je n'en attendois pas moins de vous, ma chère enfant, & vous venez de décider de votre ſort & du mien. Oui, mon exiſtence, ma vie, dépendent de vous ſeule ; n'eſpérez pas que je ſurvive un jour à ma diſgrace, & elle eſt aſſurée ſi votre union avec le comte de Walſtein n'a pas lieu : hier en vous quit-

tant, effrayé de votre répugnance pour ce mariage, je fus me jeter aux pieds du Roi, j'osai le conjurer de nous rendre notre promesse & notre liberté. — Caroline est un enfant, dit-il en fronçant le sourcil, qui ne sait ce qui lui convient, & dont on doit faire ce qu'on veut: cependant vous êtes bien le maître de disposer d'elle à votre gré, mais si elle persiste dans son refus, vous pouvez la reconduire dans sa retraite, & y rester avec elle. Un père aussi foible ne peut être un bon ministre. — Il me tourna le dos & ne m'a rien dit de plus de la soirée; jugez de mon état, je n'ai que trop vu que l'on soupçonnoit ma disgrace prochaine, & qu'on disposoit déjà de mes emplois. Oh! ma fille, ma fille, seras-tu donc la cause du malheur, que dis-je du malheur, de la mort certaine de celui qui t'a donné le jour. La sensible & tremblante Caroline, plus effrayée cent fois de cette idée, qu'elle ne l'avoit été de l'aspect du comte, se précipita en frémissant dans les bras de son père: oh! j'obéïrai, j'obéïrai, répétoit-elle en sanglottant, j'épouserai le comte à l'instant même s'il le faut. Causer votre mort! moi, grand Dieu! Oh, mon père! courez vîte, allez dire au Roi que

je ferai tout ce qu'il voudra, pour qu'il vous rende son amitié, je vous promets, je vous jure d'être au comte ; mais promettez-moi donc que vous ne mourrez pas. Cette idée de mort l'avoit si fort frappée, qu'elle craignoit qu'un instant de retard ne coutât la vie à son père, & qu'elle auroit voulu aller dire elle-même au comte, qu'elle étoit prête à l'épouser. Elle ne laissa aucun repos au baron qu'il n'y fût allé, & s'engagea de nouveau par les promesses les plus fortes & les plus positives. Laissée seule encore cette fois, elle ne pensa ni à danser des wals, ni à courir après des papillons ; tristement appuyée sur une main, dont elle se couvroit les yeux, elle étoit agitée de mille sentimens contraires, & sembloit craindre de faire un seul mouvement, comme s'il pouvoit décider de son sort ; quelquefois son enthousiasme filial se ranimoit, sa tête s'exaltoit, en pensant au sacrifice qu'elle alloit faire à son père : il me devra la vie, disoit-elle avec une tendresse mêlée d'admiration pour elle-même, qui produisoit une sensation assez douce : oui, mais à quel prix & avec qui vais-je passer la mienne ? Alors l'image du comte se présentoit, celle du père s'effaçoit, Caroline frémissoit, & ne comprenoit pas qu'elle pût avoir la force

de tenir ce qu'elle avoit promis ; elle étoit encore & dans la même attitude & dans le même trouble, lorsque son père rentra avec précipitation, la joie peinte sur tous ses traits ; il put à peine lui dire, tant il étoit essoufflé, que le Roi lui-même étoit en chemin pour venir chez elle, & lui amenoit le comte. Oui, le Roi, en personne répétoit-il ; cela fera du bruit, & ceux qui se réjouissoient hier de ma disgrace, pourront s'affliger ce matin : voyez ce que c'est que d'être obéissante, Caroline, & comme vous en êtes récompensée. La pauvre Caroline, peu sensible à cette récompense, n'y vit qu'une confirmation du cruel engagement qu'elle venoit de prendre, & qu'une raison de plus de s'affliger. Son père la gronda de n'avoir pas employé à sa toilette le temps de son absence ; quelques jours auparavant, elle eût été bien fâchée elle-même d'être surprise par le Roi dans son déshabillé de matin ; mais tout lui devenoit si indifférent, qu'elle attendit cette auguste visite dans le sallon, sans avoir même jeté un coup-d'œil sur son miroir. Le baron lui répétoit pour la quatrième fois comment elle devoit le recevoir, quand le bruit des carrosses l'interrompit ; il courut au-devant de son maître ; la tremblante Caroline se

leva, se rassit, respira des sels, & rassembla toutes ses forces pour cette pénible entrevue. Le monarque entra, suivi seulement de son favori & de son chambellan tout gonflé de joie & d'honneur. " Belle Caroline, dit-il en s'avançant près d'elle, & lui présentant le comte : " soyez la récompense " des services qu'il m'a rendus ; & vous, mon " cher comte, recevez de ma main celle de " cette charmante épouse, & sentez bien tout " le prix du présent que je vous fais." Le comte alors s'approchant, & prenant cette main qu'elle retiroit à demi, la pria d'un ton bas & timide, de vouloir bien confirmer son bonheur. Pour le monde entier Caroline n'auroit pu articuler une seule parole : si elle eût levé les yeux sur son futur époux, peut-être eût-elle trouvé la force de dire non, mais elle avoit pris le sage parti de ne point le regarder ; elle se contenta d'une révérence respectueuse, & s'assit en silence par l'ordre du Roi ; il en étoit temps, peu s'en fallut qu'elle ne réitérât la scène de la veille ; un tremblement général l'avoit saisie, elle fut obligée d'avoir encore recours à son flacon, & elle alloit peut-être se trahir par un évanouissement ou par un déluge de larmes ; mais un regard jeté sur son père, prêt à prendre

mal

mal lui-même d'inquiétude, lui rendit toute sa fermeté ; elle lui sourit à demi pour le rassurer, eut même la force de dire que ce n'étoit rien, qu'elle étoit bien, & tout fut mis sur le compte de la timidité d'une jeune fille élevée à la campagne. Elle espéroit que la compagnie alloit se retirer, ou tout au moins changer de sujet de conversation, mais elle se trompoit : ce que les Rois entendent le moins, c'est ménager la sensibilité de leurs sujets. Celui-ci charmé du mariage qu'il venoit de conclure, ne pouvoit parler d'autre chose, & sans s'appercevoir de tout ce qu'il faisoit souffrir à la pauvre petite, il s'appesantissoit cruellement sur tous les détails, il falloit nommer le jour, l'heure, le lieu de la cérémonie. Enfin, Caroline n'y pouvant plus tenir, retrouva parole, pour demander la permission de se retirer, elle lui fut accordée, & S. M. ne manqua point, lorsqu'elle sortoit, de la saluer sous le nom de comtesse de Walstein. La malheureuse petite comtesse, seule dans son appartement, s'affligea d'abord à l'excès ; enfin, après avoir beaucoup pleuré, elle comprit que cela ne changeroit rien à son sort, qu'il étoit décidé sans retour, qu'il falloit bien s'y soumettre, & tâcher d'en tirer le meilleur parti possible.

Qu'on ne s'étonne point de voir une étourdie de quinze ans raisonner aussi sensément ; rien ne forme une jeune fille comme le malheur ; & ces trois jours de trouble, d'inquiétude & de chagrins, avoient plus avancé Caroline, & lui avoient plus appris à réfléchir que n'auroient fait dix années d'une vie tranquille. Elle entendit enfin partir le carrosse du Roi, avec moins d'émotion qu'elle ne l'avoit entendu arriver, & son père eut le plaisir de la retrouver assez calme, lorsqu'il vint lui faire part des arrangemens. Le mariage étoit fixé à huit jours de là. Le comte avoit desiré qu'il fût aussi secret que possible, aussi devoit-il être célébré dans sa terre de Walstein, à six lieues de Berlin : les fêtes, la présentation à la cour, les visites, les présens, &c. n'auroient lieu qu'après la célébration. Caroline approuva fort ce projet, & demanda à son père de passer dans la retraite les huit jours de liberté qui lui restoient : il étoit si content d'elle & de sa docilité, qu'à la rupture près de son mariage, elle auroit pu lui demander tout, sans crainte d'être refusée : il le lui promit & lui tint parole. Sa solitude ne fut interrompue que par quelques visites de son futur époux ; le baron se chargeoit de l'entretenir, & pendant

qu'ils ſe perdoient dans la politique, Caroline ſe confirmoit dans la réſolution qu'elle avoit priſe. Nous ne la ſuivrons point dans le détail des triſtes idées qui l'occupèrent pendant ces huit jours, il ſuffit de ſavoir qu'elle réfléchit plus qu'elle n'avoit fait dans tout le cours de ſa vie, & nous verrons bientôt ce qu'il en réſulta.

Le temps paſſe dans la douleur tout comme dans le plaiſir : voilà bientôt Caroline arrivée à ce jour redouté qui doit la lier irrévocablement ; elle avoit eu le temps de s'y préparer, & paroiſſoit tout-à-fait réſignée ; ſon père étoit au comble de la joie & des honneurs. Le monarque en perſonne vouloit accompagner ſa fille à l'autel : il auroit bien déſiré, le bon chambellan, que toute la terre en fût le témoin, mais deux ou trois ſeigneurs & leurs épouſes, furent ſeuls nommés pour y aſſiſter : il s'en conſola, dans l'eſpoir d'avoir beaucoup de choſes à raconter au retour. On part pour la terre du comte : la jeune épouſe plus occupée que triſte, ſoutint aſſez bien le voyage & même la cérémonie, qui ſe fit en arrivant, & ſon père s'applaudiſſant de l'habileté avec laquelle il l'avoit amenée à obéir, eut enfin le bonheur de la préſenter au Roi ſous le titre *de comteſſe de Walſtein* :

ce fut le ſeul moment où la fermeté de Caroline parut l'abandonner : troublée par les careſſes du chambellan, qui l'accabloit d'éloges, elle s'en défendoit, le ſupplioit de l'épargner, & plus le père paroiſſoit content, plus la triſteſſe de ſa fille augmentoit. On devoit retourner le ſoir à Berlin, inſtaler la jeune comteſſe dans ſon nouvel hôtel, & l'on parloit déjà de repartir, lorſque ſaiſiſſant le moment où ſon époux étoit ſeul dans une embraſure de fenêtre, elle s'approcha de lui, lui préſenta un papier, le ſuppliant de le lire avec indulgence, & paſſa dans un cabinet voiſin, où elle lui dit qu'elle attendroit ſa réponſe & ſes ordres. Surpris autant qu'on peut l'être le comte ouvre promptement le papier, & lut ce qui ſuit.

« J'ai obéi, monſieur le comte, aux ordres « abſolus de mon père & de mon Roi ; ils « ont voulu me donner à vous, je vous « appartiens donc à préſent ; je ſuis à vous, « uniquement à vous, je ne reconnois plus « d'autre maître ; c'eſt à vous ſeul à diſpoſer « actuellement de mon ſort, & c'eſt de vous « que j'oſe attendre de la bonté, de l'in- « dulgence, de la généroſité. Oui, c'eſt à « celui qui vient de jurer de me rendre heu- « reuſe que je veux demander ſans crainte

" ce qui peut assurer mon bonheur, & sans
" doute le sien. Oh, M. le comte ! vous ne
" savez, vous ne pouvez imaginer com-
" bien la petite fille à qui vous venez de don-
" ner votre main & votre nom en est peu
" digne encore ! combien elle est enfant, peu
" raisonnable ; combien elle a besoin de pas-
" ser quelques années de plus dans la retraite,
" auprès de l'amie respectable qui lui servit
" de mère. Consentez ; oh ! consentez de
" grâce, que je retourne ce soir même à
" Rindaw, & que j'attende là que ma rai-
" son ait fait assez de progrès pour me sou-
" mettre sans mourir aux liens que j'ai formés ;
" votre consentement me pénétrera de la
" plus vive reconnoissance, il avancera peut-
" être cette époque. Un refus au contraire.....
" Soyez sûr qu'un refus vous priveroit éga-
" lement & pour jamais de la malheureuse
" Caroline.

" Je sens fort bien tous les reproches que
" vous pouvez me faire, cette lettre auroit
" dû vous parvenir plutôt, mais en vous
" confiant ma résolution avant notre union,
" je risquois la vie de mon père ; à présent
" je ne risque plus que la mienne ; il m'a juré
" qu'il n'auroit pas soutenu sa disgrace, elle
" étoit sûre si je ne devenois pas votre épouse ;

" hé bien je la suis, le Roi doit être con-
" tent : j'ose encore attendre de vous, qu'il
" ne rendra pas mon pere responsable de ma
" résolution, si elle lui déplaît. Ah ! ce n'est
" pas au Roi à se plaindre de son zele & de
" son dévouement ; je ne m'en plaindrai pas
" non plus, si vous consentez à ce que je
" vous demande."

Cette lettre, écrite & déchirée plus de trente fois pendant les huit jours précédens, avoit été finie telle qu'on vient de la lire, le matin même avant le départ. Si jamais un homme fut frappé d'étonnement, ce fut le comte de Walstein ; il ne pouvoit en croire ses yeux. Quoi ! cette enfant si timide en apparence, & qui lui a paru si soumise, ose avoir une volonte & l'annoncer avec cette fermeté & ce courage. Il relut ce billet une seconde fois, & la plus tendre pitié succéda bientôt à la surprise ; il vit alors qu'elle avoit été sacrifiée au despotisme du Roi & à l'ambition de son pere, & il se reprocha mortellement d'en avoir été la cause & l'objet. Quoiqu'on se fasse toujours un peu d'illusion sur sa figure, & que le comte n'en fût peut-être pas plus exempt qu'un autre, il se rendit cependant assez de justice pour n'avoir jamais imaginé qu'on pût l'épouser par goût, mais

du moins il avoit cru, sur les assurances les plus positives du chambellan & sur la résignation apparente de Caroline, que c'étoit sans répugnance & surtout sans contrainte. L'instant où il apprit qu'il s'étoit trompé, ou plutôt qu'on l'avoit trompé, fut sans doute affreux pour lui, mais il ne balança pas une minute sur le parti qu'il avoit à prendre, & voulant commencer par rassurer Caroline, il écrivit avec un crayon, dans l'enveloppe de son billet.

" Intéressante & malheureuse victime de " l'obéissance, vous allez être obéie à votre " tour ; je cours obtenir du Roi ce que vous " demandez, & réparer autant qu'il est pos- " sible une tyrannie dont je suis la cause sans " en être le complice. Si j'étois refusé, fiez- " vous alors a moi seul du soin de vous ren- " dre cette liberté qu'on vous a si cruellement " ravie : je sens tout le prix de votre con- " fiance en moi, & je saurai la mériter en " vous sacrifiant tout mon bonheur : heureux " encore si ce sacrifice me rend moins odieux " à celle qui en est l'objet !"

Il entr'ouvrit la porte du cabinet où Caroline s'étoit retirée, attendant la vie ou la mort, il lui tendit son petit écrit, qu'elle

reçut en tremblant, comme l'arrêt de son sort, & disparut à l'instant même. Elle le lut avec saisissement, & pendant un moment elle en fut si touchée & si reconnoissante, qu'elle auroit presque voulu rappeler le comte; mais malheureusement pour lui, en jettant les yeux sur la croisée, elle le vit se promener dans les jardins avec le Roi; la promenade & le grand jour ne lui étoient pas aussi favorables que la lecture de ses billets; les bonnes dispositions de Caroline s'évanouirent à l'instant, elle se sentit un plus vif désir que jamais de retourner dans sa retraite; elle pensa d'ailleurs qu'il étoit trop tard, qu'elle en avoit trop fait pour ne pas achever, qu'elle passeroit pour capricieuse, inconséquente: tout en réfléchissant & regardant le comte, son petit billet se rouloit dans ses doigts & s'effaçoit avec l'impression qu'il avoit produite. Pendant ce temps-là son généreux époux usoit de tout son ascendant sur l'esprit du Roi, pour l'engager à consentir aux volontés de Caroline; il lui montra sa lettre: au lieu de l'irriter, le style & la fermeté de cette jeune femme l'intéressèrent. Il y a de l'énergie dans ce caractère, dit-il en la finissant, & fixant le comte en la lui rendant; il ne put s'empêcher de convenir en

lui-même, que son favori n'étoit véritablement pas fait pour être celui d'une beauté de quinze ans. C'étoit s'en aviser un peu tard, mais ce moment fut si favorable à Caroline, qu'il ajouta tout de suite: allons mon ami, passons-lui cette fantaisie, c'est un enfant qu'il faut ménager, & que l'ennui nous ramènera bientôt: sa fortune est à vous, c'est l'essentiel; on vit toujours assez avec sa femme. En conséquence de cet arrêt, le grand chambellan fut appelé, le nouveau projet lui fut communiqué, on lui montra la lettre de sa fille qui le mit fort en colère; retenu cependant par la présence de son maître, il la renferma avec soin, & se contenta d'hasarder quelques objections; le Roi qui l'avoit toujours vu de son avis, ne trouva pas bon qu'il voulût même essayer d'en avoir un autre; il lui témoigna son mécontentement; le chambellan effrayé & s'inclinant profondément, le supplia de lui pardonner & de disposer de sa fille à son gré. Il fut donc décidé, que le soir même, Caroline retourneroit à Rindaw, terre de madame la baronne & chanoinesse de ce nom, qui l'avoit élevée. On lui permit d'y rester autant qu'elle le voudroit, espérant bien qu'elle ne le voudroit pas long-temps. On ajouta même une

condition qui sembloit rendre impossible une bien longue retraite; c'étoit le secret le plus profond sur le mariage; le Roi ne dit point ses motifs pour l'exiger: on a présumé qu'il avoit craint que cette histoire ne répandît une sorte de ridicule sur son favori, & peut-être sur son autorité. Quoiqu'il en soit, il ordonna que jusqu'au moment de la réunion des époux, Caroline devoit porter le nom de Lichtfield, & tout le monde ignorer qu'elle fût comtesse de Walstein. Il déclara que du moment qu'il en transpireroit la moindre chose, Caroline rentreroit sous la puissance de son mari, & que l'indiscret perdroit sans retour sa confiance: il le dit en regardant le chambellan, qui se hâta de l'assurer qu'il garderoit un profond silence: le Roi le recommanda lui-même à tous ceux qui avoient été témoins de cette union, tous le promirent, & en effet, n'en firent confidence, sous le sceau du secret, qu'à une trentaine d'amis: avant la fin de la semaine personne n'en doutoit à Berlin, & pendant huit jours au moins, on ne s'abordoit qu'en se disant à l'oreille ou derrière l'éventail: " Savez-vous que le comte de Walstein a épousé la petite de Lichtfield; le Roi y étoit: c'est une histoire, je la sais de la première main; n'en

parlez pas, ne me nommez pas, &c. &c." Mais comme rien ne confirma ces bruits, qu'on ne revit point Caroline, que le comte retourna paisiblement à son ambassade, que le chambellan se taisoit, & que bien d'autres secrets de cour succédèrent à celui-là, on finit par ne plus le croire, ou plutôt par n'y plus penser.

Voilà donc ce jour de noce terminé bien différemment qu'on ne l'avoit imaginé, le baron fut chargé d'apprendre à sa fille que sa requête étoit obtenue, & qu'on la laissoit en liberté de se confiner à Rindaw : il devoit aussi la conduire, mais le comte craignant qu'il ne se vengeât sur elle de la contrainte que le Roi mettoit à sa colère, voulut encore épargner à sa jeune épouse ce désagréable voyage : il persuada facilement à son cher beau-père, qu'il lui étoit essentiel de ne pas s'éloigner de la cour dans ce moment critique, & comme il n'avoit nulle envie de partager la retraite de sa fille, il se contenta de la confier à des domestiques sûrs, & de la charger d'une lettre qu'il écrivit à son amie, Mde. la Baronne & chanoinesse de Rindaw. Cette chanoinesse, avec qui nous allons faire connoissance, étoit une excellente personne,

elle avoit eu autrefois une forte inclination pour le chambellan; il la partageoit autant qu'il le pouvoit, mais des raisons de convenances, d'ambition & de fortune, toujours décisives pour lui, l'avoient engagé à épouser la mère de Caroline. La tendre & constante baronne avoit alors, dans son dépit amoureux, fait voeu du célibat, étoit entrée dans un chapitre, & se retirant absolument du monde, n'avoit plus quitté son château. Penser à son perfide chambellan, renouveller son voeu de constance éternelle, lire des romans du matin au soir, chercher des rapports de situation entr'elle & l'héroïne du livre, rêver dans ses allées & ses bosquets; voilà quelle fut son existence pendant quelques années: cette passion si vive s'éteignit enfin, faute d'alimens; & lorsque le chambellan, devenu veuf, voulut récompenser sa fidélité par l'offre de sa main, elle fut assez sage pour la refuser, alléguant pour raison, qu'elle avoit totalement perdu l'habitude du grand monde & de la cour, ce qui étoit assez vrai; mais satisfaite par son offre, elle lui promit une éternelle amitié, & lui offrit de prendre sa fille avec elle, de l'élever, de la garder jusqu'à son mariage. On a vu les motifs qui décidèrent le baron à l'accepter,

d'autant plus, dit-il modeſtement, qu'il n'entendoit rien à l'éducation d'une fille.

On pourroit préſumer que la romaneſque Baronne y étoit peut-être moins propre encore, mais comme, à quelques petits ridicules près, elle ne manquoit pas d'eſprit, elle chercha de bonne foi à ſe mettre en état de remplir la tâche qu'elle s'étoit impoſée : elle fit des lectures ſuivies, & même quelques études eſſentielles, & ſe rendit très-capable de diriger une premiere éducation, & de former le cœur & l'eſprit de ſa jeune éleve : il lui reſta ſeulement de ſon genre de vie précédent une tournure romaneſque & ſentimentale, d'autant plus plaiſante qu'elle contraſtoit ſingulierement avec ſon caractere naturel, qui étoit l'imprudence même : c'étoit au reſte une ſuite de la bonté de ſon cœur : on a remarqué ſouvent que l'imprudence & la bonté marchent enſemble, & la chanoineſſe en étoit la preuve : elle étoit ſi franche, ſi confiante, elle aimoit tant à parler, qu'elle n'avoit ſu garder un ſecret au-delà d'une demi-heure, & que tout ce qui l'approchoit devenoit à l'inſtant ſes amis intimes ; ſa réputation de ce côté-là étoit ſi bien faite, elle étoit ſi bien connue, même à la cour, pour être indiſcrète, qu'elle ne fut point exceptée

du fecret exigé : on recommanda fortement au contraire au baron & à fa fille de le lui cacher avec foin. Caroline, qui redoutoit les remontrances & les perfécutions journalières, ne demandoit pas mieux, & l'obéiffant baron, toujours foumis aux volontés de fon maître, écrivit par fon ordre à fon amie : " Que le mariage projetté pour fa fille étant renvoyé de quelque temps, il la lui confioit de nouveau, &c." Caroline, munie de cette lettre, prit congé de fon père, en lui demandant à genoux fon pardon & fa bénédiction ; le grand chambellan, fatisfait de l'être toujours, lui accorda l'un & l'autre avec une tendreffe encore un peu courroucée ; il la vit partir pour Rindaw, qui n'étoit qu'à fept ou huit lieues de là, & lui même retourna bientôt à Berlin avec le Roi & l'ambaffadeur.

Caroline fut d'abord un peu furprife de fe trouver feule dans une grande berline. Encore émue des adieux de fon père & des événemens de la journée, il lui eût été difficile de rendre raifon de ce qui fe paffoit dans fa tête, où tout étoit défordre & tumulte, elle ne favoit fi elle devoit fe réjouir ou s'affliger. Certainement tout alloit comme elle l'avoit voulu, comme elle l'avoit demandé ;

mais peut-être, ſans trop ſe l'avouer à elle-même, avoit-elle compté ſur plus de réſiſtance ; trop ſouvent la grande facilité d'obtenir ce qu'on déſire en diminue bien le prix ; d'ailleurs, ſa petite vanité eût été du moins ſatisfaite, ſi l'on eût eu bien de la peine à ſe ſéparer d'elle. Quoi ! diſoit elle, avec un mouvement qui tenoit preſque du dépit, je n'ai qu'à dire un mot, un ſeul mot, & l'on me laiſſe aller ; & mon père, & le Roi, & le comte, les voilà dans l'inſtant tous d'accord pour m'abandonner. Eſt-ce indifférence, ou colère, ou généroſité ? Et elle regardoit ſon petit billet déchiré, elle cherchoit à s'en rappeller les expreſſions ; il lui paroiſſoit qu'au moins de la part du comte c'étoit bonté toute pure ; elle s'attendriſſoit, & diſoit en ſoupirant : quel dommage qu'il ſoit ſi laid !... Son imagination & ſes regrets s'arrêtèrent auſſi ſur ſon père qu'elle quittoit, qu'elle affligeoit, & puis un peu ſur les plaiſirs qu'elle abandonnoit, & ſur les beaux titres qu'elle auroit pu porter. Madame la comteſſe, Madame l'ambaſſadrice, ne ſera donc que la petite Caroline. Il y eut des momens où ſa tête fut à moitié hors de la portiere, pour dire au cocher de retourner à Berlin ; mais ils furent courts, & l'image

du comte encore préſente à ſes yeux, la faiſoit rentrer bien vîte au fond du carroſſe, en ſe félicitant d'avoir ſu l'éviter. Non, non, c'étoit impoſſible, diſoit-elle alors, jamais jen'aurois pu m'accoutumer à lui, il me faiſoit mourir de peur, & le voir toujours là, le jour, la nuit, continuellement, non, c'étoit impoſſible. Alors elle s'applaudiſſoit de ſon courage, & d'avoir ſu concilier ſes devoirs & ſon antipathie, ſauver la vie à ſon père, & conſerver ſa liberté.

Ces différentes idées l'occupèrent pendant les deux tiers de la route; mais plus elle s'approchoit de Rindaw, & plus tout ce qui tenoit aux regrets s'affoibliſſoit: bientôt elle ne ſentit que le plaiſir de revoir ſa bonne maman, c'eſt ainſi qu'elle appelloit la chanoineſſe, qui en effet lui avoit tenu lieu de mère, & de la mère la plus tendre. Cette dame idolâtroit ſon élève, & ſembloit avoir pour elle tous les tendres ſentimens qu'elle avoit eus pour ſon père. Lorſque celui-ci vint la reprendre & lui dit que c'étoit pour la marier, le déſeſpoir fut ſi grand, & l'effort qu'elle fit pour s'en ſéparer, ſi violent, que ſa ſanté en fut altérée; elle n'avoit fait que languir dès lors; gaieté, plaiſir, bonheur, tout avoit diſparu de Rindaw avec Caroline.

Les fermiers, les payſans, les domeſtiques, tout ce village, dont elle étoit l'amie & les délices, ne ceſſoient de parler d'elle, de la regretter, & de dire qu'ils avoient tout perdu. Qu'on ſe figure donc la joie de ces bonnes gens, lorſqu'un ſoir, par un beau clair de lune, un équipage s'arrête devant le château, c'étoit une choſe ſi rare à Rindaw, qu'ils accourent tous ; quelle fut leur ſurpriſe lorſqu'ils en virent deſcendre Caroline, leur chère Caroline, avec ces grâces qui lui gagnoient tous les cœurs. Elle leur dit, en leur faiſant à tous quelque amitié : mes bons amis, je reviens vivre avec vous, n'êtes-vous pas bien aiſes de me revoir. En un inſtant elle fut entourée, preſſée & preſque portée dans l'appartement de la chanoineſſe, qui venoit au-devant de tout le bruit qu'elle entendoit, & qui faillit mourir de ſaiſiſſement quand elle vit ſa Caroline, ſa fille chérie, s'élancer dans ſes bras, & lui dire en pleurant de joie : maman, bonne maman, c'eſt votre Caroline qui ne veut plus vous quitter ; & des voix confuſes répétoient autour d'elle : elle ne veut plus nous quitter.

La ſenſible chanoineſſe, dont la ſanté étoit foible & les nerfs délicats, fut émue au

point d'alarmer Caroline. Pendant quelques inſtans elle put à peine reſpirer; mais comme les émotions de joie ne ſont pas nuiſibles, elle ſe remit bientôt, & put demander à ſon élève par quel enchantement elle la revoyoit. Caroline, ſans s'expliquer, lui donna la lettre du chambellan, elle la lut & voulut plus d'éclairciſſemens ſur ce mariage différé au moment de ſe conclure. Par le dernier courier, diſoit-elle, j'ai reçu une lettre de ton pere, qui m'apprenoit que le jour étoit fixé à . . . . à aujourd'hui je crois; revoyons . . . . oui, c'étoit bien aujourd'hui, & qui m'auroit dit que ce ſoir même. — C'eſt l'aventure la plus ſingulière, & je les aime à la folie les aventures ſingulières; conte-moi tout bien en détail; s'il n'en faut pas parler, tu ſais bien que je n'en parlerai pas. Caroline qui ſavoit poſitivement le contraire, eut cependant bien de la peine à cacher ſon ſecret à cette tendre amie, qui juſqu'alors avoit partagé tous ſes petits chagrins & tous ſes petits plaiſirs. C'étoit le premier myſtère qu'elle lui faiſoit de ſa vie, il coûta beaucoup à ſon cœur, & ſans la terrible condition qu'on lui avoit impoſée, la bonne maman ſavoit tout. Pour approcher au moins de la vérité autant qu'il lui fut poſſible, elle

avoua que les obſtacles venoient d'elle ſeule, qu'elle n'avoit jamais pu s'accoutumer à l'exceſſive laideur du comte : on a bien voulu, dit-elle, m'accorder un peu de temps, mais je ſens bien que je ne m'y ferai jamais. Alors, en forme d'excuſe, elle fit à ſon amie le portrait du comte, & ne l'embellit pas. Celle-ci pût à peine la laiſſer achever, tant elle fut courroucée qu'on eût jamais eu l'idée d'unir ſa Caroline à un tel monſtre : il faut que le chambellan ait perdu la tête, répétoit-elle, mais conſole-toi mon enfant, j'ai comme tu ſais, quelque aſcendant ſur ſon eſprit ; ou je l'aurai perdu tout-à-fait, ou cet abſurde mariage ne ſe fera de la vie, je te le promets, compte ſur moi ; tu ne ſeras jamais comteſſe de Walſtein, & la femme d'un borgne & d'un boîteux ; nous te trouverons quelqu'un qui le vaudra bien, & qui aura deux bons & beaux yeux, & marchera droit : le bel aſſortiment que ce comte & ma charmante Caroline ; je t'approuve fort d'avoir réſiſté. A ton âge on voulut auſſi me marier ſans me conſulter, mais je m'apperçus à temps que mon futur louchoit horriblement, & je n'en voulus plus entendre parler ; il eſt vrai que j'aimois déjà ton père à la folie, & qu'il n'y a rien de tel que l'amour

pour donner du courage. Mon grand syſtême à moi, c'eſt qu'il faut s'aimer, à la paſſion quand on ſe marie ; il n'y a que cela qui puiſſe faire ſupporter les peines de cet état ; les mariages de paſſion, voilà les ſeuls qui ſoient heureux, auſſi n'en ai-je point voulu faire d'autre, & ſi j'ai refuſé d'épouſer le chambellan après la mort de ta mère, c'eſt que je n'avois plus pour lui qu'une tranquille amitié qui ne ſuffit point au bonheur : l'amour ! l'amour mutuel, voilà ce qu'il faut en ménage. Caroline embarraſſée de ſon ſecret, écoutoit en ſilence & les yeux baiſſés ce flux de paroles, & la chanoineſſe, qui depuis trois mois n'avoit pas eu l'occaſion de parler à ſon aiſe, s'en dédommageoit & n'exigeoit pas de réponſe. Après une courte pauſe pour reſpirer, elle reprit d'un air fin : mais à préſent que j'y penſe mon enfant, ne ſeroit-ce point l'amour qui t'auroit donné la force d'y réſiſter. Prends-moi pour ta confidente ; conviens que tu connois quelqu'un qui te plairoit mieux que ce comte.——Oh, tous ceux que j'ai vus me plairoient plus que lui, dit ingénument Caroline.——Tous, c'eſt beaucoup, & tu n'as diſtingué perſonne en particulier ? tu n'as pas vu celui avec qui tu voudrois paſſer ta vie ? ton cœur n'eſt

point occupé?---Non maman, dit Caroline en soupirant, je n'ai d'amour pour personne & personne n'en a pour moi.---Non, c'est bien singulier, il faut qu'on ne voie plus à la cour des hommes comme ton père; mais prends patience, mon enfant, cela viendra, il s'en trouvera, & surtout qu'on ne me parle plus de ce comte, je te promets que tu ne l'épouseras de ta vie. La pauvre petite comtesse répondit encore par un profond soupir, embrassa sa bonne maman, lui dit que son amitié suffisoit à son bonheur, & alla dans son ancien appartement se reposer d'une journée bien fatigante.

Le lendemain en se réveillant, elle ne savoit trop où elle étoit, ni ce qu'elle étoit. Grand Dieu! dit-elle, en rassemblant ses idées, est-il bien vrai que je suis mariée? engagée, enchaînée pour toute ma vie; je ne jouirai donc plus que d'une ombre de liberté, qu'on peut m'enlever d'un instant à l'autre, & que je ne dois à ce moment qu'à la générosité de celui à qui j'appartiens! j'appartiens donc à quelqu'un, & j'ai perdu pour jamais le droit de disposer de moi-même. Malgré la légéreté naturelle à son âge, cette pensée pesa quelques jours sur son cœur avec assez de force pour détruire presque toute sa gaieté; l'indul-

gente chanoineſſe, attribuant ſa triſteſſe à la privation des plaiſirs, feignoit de ne pas s'en appercevoir, & redoubloit de ſoins & de careſſes pour lui faire ſupporter ſa retraite: depuis elle incluſivement juſqu'aux petits animaux que Caroline avoit élevés, tous les individus du château lui témoignoient à leur manière leur joie de ſon retour, & l'attachement qu'ils avoient pour elle. Le tendre cœur de Caroline n'y pouvoit être inſenſible, & le charme attaché aux lieux où l'on a paſſé ſon enfance, à la douceur d'être chérie de tout ce qui nous entoure, eut ſon effet ordinaire: peu-à-peu elle reprit ſes anciennes habitudes, & ſes occupations journalières redevinrent des plaiſirs auſſi vifs qu'avant ſon ſéjour à Berlin; ſon parterre négligé depuis ſon abſence, reprit par ſes ſoins un nouvel éclat & fut bientôt émaillé de mille couleurs; ſa volière ſe peupla d'oiſeaux nouveaux; la recolte des bleds & des foins, les nombreux troupeaux qui couvroient la prairie, les danſes ſous l'ormeau, les flageolets ruſtiques, l'intéreſsèrent, l'amusèrent tout autant qu'avant d'avoir vu les ſpectacles & les fêtes de la cour: elle n'avoit qu'effleuré tous ces plaiſirs factices, ils l'avoient plutôt éblouie qu'enivrée; les plaiſirs ſimples & vrais de la nature, toujours pré-

férés par ceux dont l'habitude du grand monde n'a point corrompu le cœur & le goût, les eurent bientôt effacés, & l'été s'écoula ſans qu'elle eût éprouvé ni vide, ni regret. Elle avoit rarement des nouvelles de Berlin, ſon père encore irrité contre elle & tout occupé de ſes dignités, lui écrivoit peu, & ſon époux jamais: le chambellan avoit encore un autre motif pour garder le ſilence, il eſpéroit la ramener par l'ennui, & le comte ne voyoit que l'embarras qu'elle auroit à lui répondre, & ne penſoit qu'à le lui épargner; d'ailleurs il ne ſavoit trop que dire lui-même à un enfant qu'il ne connoiſſoit point, dont il n'étoit point connu, & qui ne voyoit ſans doute en lui qu'un tyran odieux: eſpérant tout du temps & des progrès de la raiſon, il prit patience, & repartit pour Péterſbourg bientôt après ſon mariage. Chargé dans la ſuite d'affaires très-importantes qui l'occupèrent entièrement, peut-être alors regarda-t-il comme un bonheur la fantaiſie de ſa jeune épouſe, qui la plaçoit tout naturellement pendant ſon abſence, comme il l'auroit déſiré ſans oſer l'exiger. Il en réſulta que Caroline n'eut pas paſſé trois mois à Rindaw, que tout ce qui lui étoit arrivé lui parut un ſonge, dont elle ſe ſouvenoit à peine, ou plutôt auquel

elle ne penſoit jamais, elle éloignoit elle-même de ſon eſprit toute idée relative au comte, & perſonne ne cherchoit à les lui rappeller: ſon amie s'étant apperçue qu'à ce nom ſeul un nuage obſcurciſſoit ſes traits, ne le prononçoit plus, ſon engagement s'effaça donc ſi bien de ſon eſprit, que ſi quelqu'un lui avoit dit qu'elle étoit mariée, elle eût aſſuré de bonne foi, dans le premier moment, que cela ne ſe pouvoit pas; il ne lui reſta de ſon ſéjour à la cour, que la paſſion de perfectionnes ſes talens; l'hiver fut employé à cet uſage: de bons maîtres de muſique & de deſſin venoient de temps en temps cultiver ſes diſpoſitions naturelles; elle y joignit l'étude de l'anglois & de l'italien; elle ſavoit déjà le françois: n'étant diſtraite par rien, ayant une mémoire de quinze ans, le plus grand déſir de s'inſtruire & beauçoup de temps à elle, elle fit des progrès rapides, ſon eſprit s'ornoit en même temps par des lectures ſuivies qu'elle faiſoit chaque ſoir à ſa bonne maman: ſa figure auſſi gagnoit autant que le reſte à ce genre de vie paiſible & réglé; elle étoit d'ailleurs dans cet âge heureux où l'on embellit chaque jour, où chaque année qui s'écoule développe une grâce nouvelle, & ajoute aux atraits de l'innocence tous ceux de la jeuneſſe.

jeunesse. Elle grandit, sa taille se forma, s'élança, & prit toutes les proportions & tous les contours de la beauté, son teint devint comme la rose naissante, elle en avoit la fraîcheur & l'éclat; une expression nouvelle anima sa physionomie & ses traits: ce n'est plus cette petite fille, dont les regards vagues n'annonçoient que l'étourderie ou la timidité; ses grands yeux bleus foncés brilloient quelquefois de tout le feu de l'intelligence & du génie, & lorsqu'ils étoient baissés, & voilés à demi par de longues paupières, ils étoient l'image parlante de sa modestie & de sa sensibilité; sa voix même devint plus douce, plus agréable, elle apprit à la ménager; sans être bien étendue, elle avoit cette justesse, cette flexibilité qui plaît davantage, & lorsqu'elle chantoit des romances, lorsqu'elle s'accompagnoit de la harpe ou de la guitare, on ne pouvoit résister à la douce émotion qu'elle inspiroit & qu'elle partageoit elle-même. A tous ces talens elle joignit celui, plus rare peut-être qu'on ne le pense, d'être toujours mise avec une élégance noble & simple, qui ajoutoit encore à tous ses charmes: une robe de mousseline ou de toile, serrée par une ceinture de couleur brune & tranchante, marquoit, sans la gêner, sa taille

ſouple & déliée; un chapeau de paille ombragé de plume, raſſembloit une forêt de cheveux blonds cendrés; les boucles qui s'échappoient retomboient avec grâces ſur un cou d'albâtre, dont un mouchoir noir faiſoit reſſortir la blancheur, & ſon joli pied n'auroit pas eu beſoin du petit ſoulier noir qui l'enfermoit pour paroître avec avantage. Telle étoit Caroline à ſeize ans, & tant d'attraits n'étoient vus, tant de talens n'étoient admirés que de la bonne chanoineſſe, qui en étoit il eſt vrai toute extaſiée, & qui ne ceſſoit de regretter les temps heureux de la chevalerie, où ſa Caroline auroit été ſans doute le but de tous les exploits, l'objet de tous les tournois, & la récompenſe de la valeur. Oh! combien de fois en la regardant, jura-t-elle ſes grands dieux, que le comte de Walſtein ne poſſéderoit jamais tant de charmes! comme elle auroit été furieuſe ſi elle avoit ſu qu'ils lui appartenoient déjà, & que c'étoit pour lui ſeul que Caroline embelliſſoit; elle trouvoit qu'elle méritoit pour le moins un prince; mais elle lui déſiroit plus encore un mari tel qu'elle en avoit vu dans les romans, beau comme Eſplandian, fidelle comme Amadis, tendre comme Céladon, & s'étonnoit beaucoup qu'ils n'accouruſſent pas en foule à Rindaw, pour

ſe diſputer la main de la charmante Caroline; quant à elle, elle ne s'étonnoit de rien, & ne déſiroit rien que de reſter comme elle étoit alors: ſa vie paiſible & toujours occupée lui paroiſſoit le comble du bonheur; quelquefois ſeulement, lorſqu'elle étoit ſeule & même au milieu de ſes occupations les plus chères, elle éprouvoit une ſorte de mélancolie douce, ou plutôt de rêverie vague & ſans objet, dont elle ne pouvoit ſe rendre raiſon: cette eſpèce de triſteſſe étoit bien différente de celle que lui avoit occaſionnée ſon mariage: celle-là étoit un état très-pénible, celle-ci au contraire avoit un attrait incroyable. Si elle ne l'avoit pas ſurmontée avec effort, elle ſeroit reſtée des heures entières à rêver doucement, ſans pouvoir dire à quoi. Tout en rêvant & en s'occupant, l'hiver s'écoula aſſez vîte; tous les momens de Caroline étoient remplis, & il n'y a rien de tel pour les abréger; elle fut charmée cependant du retour du printemps, mais à peine avoit-elle commencé d'en jouir, que ſon tranquille bonheur fut cruellement troublé. Sa bonne maman, qui depuis quelques temps étoit languiſſante, tomba dangereuſement malade. Il faudroit avoir le cœur de Caroline, ſavoir à quel point elle lui étoit attachée, pour exprimer l'èxcès de ſon inquié-

tude & des soins qu'elle lui rendit: pendant près d'un mois que dura le danger, elle ne quitta pas son chevet, & c'étoit avec peine qu'on pouvoit obtenir d'elle de prendre quelques instans de repos. On croira peut-être, que la crainte de retomber, par la mort de son amie, au pouvoir de son père & de son mari, causoit cette douleur si vive? Non, cette pensée, toute naturelle qu'elle étoit, ne se présenta pas une fois à son esprit; absorbée dans le chagrin, uniquement occupée à soigner son amie, à adoucir ses souffrances, Caroline ne pensoit pas à elle-même.

Si, pour la rendre à la vie, il eût fallu consacrer la sienne au comte, elle y eût consenti sans balancer un instant, mais elle ne fut point mise à cette cruelle épreuve, & le ciel touché de ses larmes lui en conserva l'objet; la bonne chanoinesse se rétablit peu-à-peu: les tendres soins de son élève y contribuèrent plus peut-être que les secours de la médicine, du moins elle le disoit ainsi, & redoubla, s'il étoit possible, d'attachement pour cette aimable enfant qui venoit de lui prouver si bien tout le sien. Elles eurent à cette époque la visite du grand chambellan; alarmé, disoit-il, du danger de son ancienne amie, il accouroit à Rindaw, avec l'espoir secret de ne plus

la retrouver, & de pouvoir ramener ſa fille; mais toujours contrarié dans ſes projets, il trouva la malade preſque convaleſcente, & Caroline transportée de joie, qui ne pouvoit ſe laſſer de la regarder, & ne la perdoit pas de vue un inſtant. Ce n'étoit aſſurément pas le moment de parler de retour, auſſi n'en fut-il pas queſtion, non plus que du comte qui étoit encore à ſon ambaſſade. La chanoineſſe auroit voulu parler de lui, pour témoigner ſon indignation de ce mariage, mais trop foible encore pour diſputer, elle ſe contenta de répéter au chambellan que ſa fille étoit un ange, qu'elle lui devoit la vie, & qu'elle vouloit la conſacrer à ſon bonheur. Il repartit bientôt, en annonçant une ſeconde viſite pour l'automne, époque du retour de ſon gendre; & diſant à ſa fille qu'il eſpéroit la trouver alors tout-à-fait raiſonnable. Dans tout autre moment, la viſite de ſon père auroit vivement rappelé à Caroline ce qu'elle s'efforçoit d'oublier, mais elle étoit alors trop occupée de cette amie; elle avoit été dernièrement trop agitée pour penſer beaucoup à autre choſe: un danger préſent efface ou du moins affoiblit la crainte d'un danger à venir, & Caroline ſe trouvoit ſi heureuſe d'avoir encore

ſon amie, qu'il lui paroiſſoit qu'elle n'avoit plus de malheurs à redouter. Cependant au moment du départ de ſon père, cette viſite annoncée pour l'automne avec une ſorte de ſolemnité, lui cauſa un ſaiſiſſement dont elle ne fut pas la maîtreſſe ; ſans penſer à l'émotion qu'elle alloit cauſer à ſa chère convaleſcente, elle courut ſe jeter dans ſes bras, & lui baiſant les mains, qu'elle mouilloit de ſes larmes, elle lui diſoit : maman, bonne maman, à préſent que vous m'êtes rendue, je voudrois ne plus vous quitter, paſſer avec vous ma vie entière. Son amie attendrie à l'excès, lui rendit ſes careſſes & lui promit que s'il étoit poſſible, elles ne ſe ſépareroient jamais. Cet inſtant paſſé, le calme ſe rétablit dans l'ame de Caroline ; elle oublia bientôt cette viſite d'automne : le terme étoit éloigné. Eſt-ce à ſeize ans qu'on s'effraie ſix mois à l'avance ; d'ailleurs, elle avoit bien autre choſe à faire alors qu'à s'effrayer. Elle étoit dans l'enchantement, parcouroit du matin au ſoir ſes jardins, ſes boſquets, & ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les progrès qu'avoit faits la nature pendant ce mois de retraite & de douleur, où elle n'avoit vu que ſon amie ſouffrante. Jamais le retour du printemps ne lui avoit fait une impreſ-

ſion auſſi vive, où plutôt c'étoit la prémière fois de ſa vie qu'elle remarquoit & ſentoit tout le charme de cette belle ſaiſon, où l'on voit tout renaître, où l'on reſpire un air ſi pur, où chaque jour offre un ſpectacle nouveau & toujours plus intéreſſant. La nature étoit alors dans ſa plus grande beauté, & dut paroître plus belle encore à Caroline : quel contraſte frappant en effet de cette chambre fermée avec ſoin, dont elle n'étoit point ſortie, de ce lit de douleurs ſans ceſſe inondé de ſes larmes, des plaintes déchirantes de ſon amie, à tout ce qu'elle voyoit autour d'elle ; les champs & les prairies étaloient au loin le verd naiſſant le plus agréable ; la roſe de Mai commençoit à s'épanouir, tous les arbres étoient en fleurs, le lilas, le chêvre-feuille & la violette embaumoient l'air ; la jacinthe, la renoncule, l'anémone & la tulipe émailloient ſon parterre de leurs brillantes couleurs. Dès le point du jour on entendoit de tous les côtés les chants variés de mille oiſeaux différens, & le ſoir après le coucher du ſoleil, le roſſignol & la fauvette faiſoient entendre ſeuls leurs doux ramages, & ſe répondant d'un arbre à l'autre, formoient les concerts les plus délicieux. Rien n'étoit perdu pour Caroline, elle ſentoit tout, elle

jouissoit de tout avec délice, croyoit habiter un monde enchanté, & son bonheur n'étoit plus troublé par aucune inquiétude : cette saison charmante qui redonne la vie à la nature, qui ranime tous les êtres, influoit aussi sur la santé de son amie ; elle se rétablissoit à vue d'œil. Une grande foiblesse dans les jambes & une fluxion sur les yeux la retenoient encore dans son appartement ; mais elle peut respirer sur son balcon l'air pur du printemps, elle peut voir sa Caroline courir dans les jardins, cueillir des fleurs, ratacher celles qui tombent ; elle entend sa voix douce se mêler aux chants des oiseaux, & jouit comme elle de ses innocens plaisirs.

Une autre occupation intéressante vint ajouter encore au bonheur champêtre de la jeune comtesse : elle eut l'idée d'élever un petit monument qui consacrât l'époque du rétablissement de son amie, & voulant lui causer une surprise agréable, elle profita du temps que celle-ci étoit encore recluse dans sa chambre, pour le faire construire à son insçu ; elle choisit pour cet effet un endroit écarté, tout-à-fait au bout du jardin & qui le terminoit de ce côté-là. C'étoit un petit bosquet irrégulier & assez touffu, de hêtres, de coudriers, de lilas, d'accacias, coupé par des

ſentiers & des cabinets, & traverſé par un petit ruiſſeau d'eau courante, qui venoit des grands jets-d'eau du parterre, & faiſoit là un effet bien plus agréable. La chanoineſſe avoit fait planter ce boſquet dans le tems de ſa belle paſſion malheureuſe : le chiffre du perfide chambellan étoit tracé de ſa main ſur l'écorce des jeunes arbres ; toujours elle avoit conſervé de la prédilection pour cet endroit, témoin de ſa tendreſſe. Caroline l'aimoit auſſi, parce que l'ombre & la fraîcheur y attiroient les oiſeaux, & l'été précédent elle y avoit paſſé de délicieux momens avec ſa bonne amie. Ce fut donc au fond de ce petit aſyle qu'elle voulut élever le monument de ſa tendre amitié. Elle mit ſon père dans ſa confidence, il s'y prêta volontiers, & lui envoya tous les ouvriers néceſſaires à ſon projet ; une porte qui s'ouvroit préciſément là ſur la route, lui donna la facilité de les faire entrer, ſans qu'ils fuſſent apperçus du château, elle étoit trop aimée des gens de la maiſon pour craindre leur indiſcrétion, & la chanoineſſe, toujours dans ſon appartement, ne ſe douta de rien. Caroline ſe ſeroit peut être trahie elle-même : mais elle commençoit à ſavoir garder un ſecret, & celui-là lui coûta moins que le précédent. Ni ſes ſoins, ni

l'argent ne furent épargnés ; elle y mettoit un zèle, une activité qui en inspiroient à tous les ouvriers ; elle leur donnoit des idées, elle travailloit elle-même aux dessins, & toujours elle étoit le matin la première à l'ouvrage ; il fut exécuté avec une promptitude étonnante, & dans moins d'un mois absolument achevé. Dès que l'ouvrage fut prêt à recevoir son amie, elle la pressa de s'y rendre : "Maman, l'air de votre bosquet vous fera du bien, il est si joli cette année". — Je le crois, mon enfant, mais je ne puis aller jusques-là. — Maman, je vous y porterai plutôt. Enfin elle la pressa tant, que la chanoinesse, qui ne savoit pas lui résister, céda, s'y fit transporter dans son fauteuil, & fut bien récompensée de sa complaisance, lorsqu'elle vit ce nouveau témoignage de la tendresse de sa fille adoptive.

C'étoit une espèce de petit temple ou pavillon octogone, de l'architecture la plus simple & la plus agréable, soutenu par huit colonnes de stuc blanc, qui formoient dans le bas un petit sallon ouvert, pavé de marbre blanc & noir en mosaïque ; au milieu s'élevoit un petit autel de marbre blanc, orné de festons de fleurs très-élégamment sculptés. Sur cet autel étoit le buste de la chanoinesse,

modelé d'après-un très-bon portrait que Caroline avoit d'elle ; elle avoit été belle dans ſa jeuneſſe, & lorſque le chambellan l'aimoit, il avoit eu plus d'un rival. Elle diſoit ſouvent avec complaiſance, qu'on trouvoit qu'elle reſſembloit beaucoup aux ſtatues de la belle Cléopatre. Quoique les chagrins & les années euſſent altéré ſa fraîcheur & la reſſemblance, ſes traits étoient encore aſſez bien conſervés pour faire un buſte fort agréable.

Caroline auroit bien déſiré de graver quatre vers ſur une des façades de l'autel, pour indiquer l'objet auquel il étoit conſacré ; mais elle ne vouloit rien d'emprunt, il falloit les faire elle-même, & comme on ne peut pas avoir tous les talens réunis, elle n'avoit pas celui de la poéſie ; elle eſſaya cependant : lorſqu'on ſent vivement, on croit qu'il n'y a rien de plus aiſé que de s'exprimer, les idées ſe préſentoient en foule mais quatre vers n'en rendoient pas la moitié, il falloit en ſacrifier à la rime, à la meſure. Enfin après avoir bien écrit, effacé, déchiré, recommencé, elle parvint à faire des vers qui pouvoient être entendus une fois avec plaiſir, mais non pas gravés ſur le marbre. D'abord elle en fut enchantée,

bientôt elle frémit de l'idée qu'ils seroient toujours là, que tout le monde les liroit : renonçant donc à la gloire d'être poëte, elle fit écrire tout simplement en lettres d'or, au-dessous du buste. " Tel jour, tel mois, telle " année, elle fut rendue à la vie, sa Caro-" line au bonheur, & ce temple dévoué à " l'amitié."

Un double escalier de marbre blanc conduisoit dans le pavillon construit au-dessus des colonnes ; c'étoit un second petit sallon de la même forme que celui du bas, c'est-à-dire octogone, mais fermé, éclairé par quatre grandes croisées, terminé par un dôme élevé, & peint avec tant d'art, qu'il imitoit parfaitement le ciel le plus pur. Dans les panneaux qui séparoient les croisées des peintures emblématiques rappeloient l'objet pour lequel ce pavillon étoit élevé. Dans l'une on voyoit Caroline à genoux devant une statue d'Esculape, l'invoquant avec ardeur, en lui montrant son amie expirante ; dans le second, elle lui aidoit à se soulever, pendant que de petits génies dansoient autour d'elle, écartoient les coussins, renversoient une petite table chargée de remèdes, & brisoient la faulx de la mort, qui s'enfuyoit dans le lointain. Dans le troisième, on éle-

voit le pavillon, Caroline posoit le buste sur l'autel ; le génie de l'amitié & celui de la reconnoissance, écrivoient l'inscription. Enfin, dans le dernier, on la voyoit soutenir d'une main la chanoinesse, dont l'attitude exprimoit la surprise & la joie, & lui montrer de l'autre le petit édifice dont elle lui faisoit hommage. Derrière ces panneaux on avoit pratiqué des armoires pour des livres ; une petite cheminée dans une des croisées, une table ronde dans le milieu, des sièges commodes & portatifs : enfin rien n'étoit oublié, & tout avoit été conduit par une enfant de seize ans ; mais cette enfant étoit guidée elle-même par un sentiment vif & tendre, qui remplissoit actuellement son cœur ; son ignorance totale de toute autre espèce de sentiment, tournoit au profit de l'amitié, & cette ame aimante, ne connoissant encore d'autre objet d'attachement que cette unique amie, avoit concentré sur elle seule toute sa sensibilité, que la crainte de la perdre avoit encore animée ; elle étoit d'ailleurs dans l'âge où le génie se développe & où l'esprit & l'imagination ont un feu, une activité qui demande de l'aliment. Indépendamment du plaisir qu'elle préparoit à son amie, elle en eut beaucoup pour son propre

& lui facilitoit les moyens de s'y livrer. Voyons s'il durera, & si long-temps encore elle aimera son pavillon pour lui seul; jusqu'à présent sa vie tranquille s'est écoulée entre l'étude & l'amitié, sans qu'aucun sentiment plus vif en ait troublé le cours, sans qu'elle ait connu ni l'amour, ni la haine; car sa répugnance pour le comte, sa crainte de vivre avec lui, n'étoit pas de la haine, & si par hasard elle pensoit à lui, c'étoit plutôt avec un sentiment de reconnoissance, de la liberté qu'il lui laissoit. Mais disons vrai; avouons que ce hasard arrivoit bien rarement, que le comte ne se présentoit presque jamais à son idée, & que son engagement s'effaçoit tous les jours plus de son esprit; elle jouissoit de sa liberté comme si elle eût été réelle, & ne ressembloit pas mal à ces oiseaux attachés par un fil; ils planent dans l'air, ils chantent, ils se croyent aussi libres que leurs camarades qu'ils voyent voler autour d'eux; ils oublient leur lien, & ne s'en apperçoivent que lorsque la main qui les retient, les attire & les remet doucement dans leur cage.

Caroline avoit reçu depuis peu de Berlin beaucoup de musique nouvelle, entr'autres un recueil de romances dont elle étoit paf-

ſionnée; une ſurtout lui plaiſoit exceſſivement; l'air convenoit à ſa voix, & les paroles à ſon cœur; elle la chantoit du matin au ſoir, l'accompagnoit alternativement ſur la harpe, le clavecin & la guitare, & trouvoit toujours un nouveau plaiſir à la répéter. Nous allons la donner à nos jeunes lecteurs; il s'en trouvera ſans doute à qui elle pourra plaire auſſi, & l'on ſera bien aiſe peut-être de connoître ce qui plaiſoit à Caroline.

ROMANCE,

Accompagnée de Guitare & de Clavecin.

La jeune Hortenſe, au fond d'un verd bocage,
Rêvoit un jour, ſeule ſur le gazon;
La jeune Hortenſe au printemps de ſon age,
Ne connoiſſoit de l'amour que le nom.
A ce nom ſouvent elle penſe,
Craint & déſire un doux lien;
Oh! ma paiſible indifférence,
Eſt-elle un mal, eſt-elle un bien?

Je vois l'amour dans tout ce qui reſpire,
Il eſt partout, excepté dans mon cœur;
Autour de moi, tout aime, tout ſoupire,
Seroit-ce donc le ſouverain bonheur?
Tout s'anime par ſa préſence,
Moi ſeule hélas! je ne ſens rien;
Oh! ma paiſible indifférence
Eſt donc un mal plutôt qu'un bien?

Oui, mais je vois errer dans la prairie
De fleurs en fleurs, le papillon léger,
Abandonnant celle qu'il a chérie,
Ainſi que lui tout amant peut changer.
Vif emblême de l'inconſtance,
Tu me dis qu'il faut n'aimer rien ;
Oh ! ma paiſible indifférence,
Loin d'être un mal, eſt donc un bien.

J'ai vu ſouvent pour un berger volage,
J'ai vu gémir d'innocentes beautés ;
Elles fuyoient tous les jeux du village,
Pour des ingrats toujours trop regrettés.
Moi je ris, je chante & je danſe,
Tous les ingrats ne me font rien ;
Oh ! ma paiſible indifférence,
Vous êtes mon unique bien.

Ainſi chantoit cette jeune bergère ;
Amour l'entend, amour ſe vengera.
Il tient déjà dans ſa main meurtrière,
Le trait fatal dont il la percera.
Bientôt, jeune & ſenſible Hortenſe,
En formant un tendre lien ;
En perdant ton indifférence,
Tu vas connoître le vrai bien.

Elle la chantoit un jour dans le pavillon, & cette fois-là c'étoit avec ſa guitare ; elle répétoit avec expreſſion : *Oh ! ma paiſible indifférence, vous êtes mon unique bien* ; lorſqu'elle entendit une autre voix, auſſi douce, auſſi mélodieuſe que la ſienne, mais

plus forte & plus sonore, qui chantoit en second dessus : *Oh ! perdez cette indifférence, & vous connoîtrez le vrai bien.* Ces accens bien différens des chants rustiques auxquels elle étoit accoutumée, la surprirent beaucoup. Elle se tut, écouta & n'entendant plus rien, elle recommença à chanter plus doucement, à s'accompagner plus légèrement, & à entendre plus distinctement la voix qui la suivoit. Alors elle courut, sa guitare à la main, à la croisée qui donnoit sur la route ; elle entrevit à quelques pas d'elle, un beau grand jeune homme en habit de chasse, appuyé sur un fusil, dont les regards étoient attachés sur le pavillon. C'étoit sans doute le chanteur en question, & je dis qu'elle ne fit que l'entrevoir, parce qu'au même instant où elle l'apperçut, interdite & confuse d'avoir été entendue & d'être vue, elle recula bien vîte au fond du pavillon, & là s'élevant sur la pointe des pieds, & tendant le cou, elle regarda de toutes ses forces du côté qu'elle venoit de quitter ; mais elle étoit trop éloignée, elle n'apperçut rien : elle auroit bien voulu chanter sa romance, seulement pour voir si on l'accompagneroit encore, mais la voix lui manqua ; elle n'osa jamais, & put à peine toucher légèrement quelques

cordes de sa guitare. Enfin, pressée par la curiosité, après avoir fait quatre pas en avant & autant en arrière, elle reprit courage & se retrouva devant la croisée. Le beau chasseur n'étoit plus là, elle le vit à vingt pas dans le chemin, s'éloignant lentement & tournant la tête à chaque instant du côté du pavillon.

Cette petite aventure n'étoit rien, moins que rien assurément: un homme passe par hasard en chassant, devant un pavillon neuf & très-orné; il le remarque, il en entend sortir une musique délicieuse, il l'écoute, & céde à l'envie d'en faire aussi de son côté; il voit à une croisée une femme charmante, il la regarde; il n'y a rien dans tout cela que de naturel, & cependant Caroline en fut occupée toute la journée, comme d'un événement fort extraordinaire. Il est vrai que tout devoit faire événement pour elle, & tout être qui interrompt une solitude aussi profonde que l'étoit la sienne, devient un être très-singulier. Elle pensa donc souvent à celui-ci; elle se demanda cent fois qui ce pouvoit être & ce qu'il faisoit là sur cette route écartée; mais elle n'en parla point, parce qu'elle eut une idée vague qu'on pourroit lui interdire son cher pavillon,

& que ç'eût été lui ôter la vie. Elle y vola le lendemain plus vîte encore qu'à l'ordinaire, & après avoir passé près d'un quart-d'heure à la croisée qui donnoit sur le chemin, & s'être assurée, en regardant beaucoup de tous côtés, qu'on ne pouvoit ni la voir ni l'entendre, elle prit sa guitare, s'assit dans l'embrasure de la croisée, & chanta sa romance favorite depuis le premier couplet jusqu'au dernier; & ce dernier qu'elle avoit toujours aimé moins que les autres, lui plût assez ce jour-là; elle le répéta deux fois, puis elle recommença toute la romance d'un bout à l'autre; elle l'accompagna sur la harpe, mais non pas sur le piano-forte; il étoit à l'autre bout du pavillon, & Caroline se trouvoit si bien auprès de cette croisée. Elle nota le second-dessus qu'elle avoit entendu la veille; elle répéta sur tous les tons, *que sa paisible indifférence étoit son unique bien*, & personne ne vint lui dire le contraire; enfin ennuyée & peut-être un peu dépitée de chanter si long-temps toute seule, elle jeta sa musique, posa ses instrumens, courut au jardin, cueillit des fleurs, en remplit confusément une petite corbeille qui se trouvoit-là, & ne sachant à quoi s'amuser, elle se mit à la peindre: d'abord elle eut un peu

de peine à ſe fixer, elle regardoit plus ſouvent la croiſée que ſon vélin, mais peu-à peu ſon ouvrage l'attacha & l'occupa toute entière ; elle y travailloit avec application, & les fleurs naiſſoient ſous ſon pinceau, lorſqu'elle entendit tout-à-coup dans le lointain le galop d'un cheval : ce bruit la ſurprit autant que le ſecond-deſſus de la veille. Il ne reſſembloit point au pas lent & peſant des chevaux du village. Le pinceau fut bien vîte jeté, peut-être au milieu du tableau, & voilà Caroline à la croiſée regardant de tous côtés. Elle vit à cinquante pas un très-bel homme, monté ſur un cheval gris, fringant & fougueux qu'il manioit avec grâce. Voyez comme les femmes ont le coup-d'œil juſte & perçant, elle avoit à peine entrevu l'étranger de la veille ; il étoit en habit de chaſſe verd, celui-ci en uniforme des gardes ; il étoit à pied, celui-ci à cheval ; il chantoit, celui-ci galoppoit. Juſques-là il n'y a nul rapport, & cependant Caroline le reconnut à l'inſtant pour être exactement le même, & véritablement l'homme au ſecond-deſſus. Comment réſiſter à l'envie de le voir paſſer & de ſavoir s'il montoit auſſi bien à cheval, qu'il accompagnoit les romances. Il avançoit cet homme, ou plutôt ſon cheval, qu'il

avoit peine à dompter & à conduire, & qu'il oublia dès qu'il apperçut Caroline : il voulut la ſaluer, mais l'animal profitant de la liberté qu'on lui laiſſoit, peut-être effrayé du mouvement, fit un écart prodigieux qui auroit déſarçonné un cavalier moins ferme, & partit au grand galop comme un éclair, emportant ſon homme, malgré tous ſes efforts pour le retenir. Caroline très-effrayée, fit un cri perçant, & les ſuivit des yeux auſſi loin qu'elle le put ; ils furent bientôt hors de ſa vue, mais elle ne fut ni plus raſſurée ni plus tranquille, & regarda bien long-temps encore depuis qu'elle ne les voyoit plus. Elle ſe le repréſentoit jeté de ſon cheval, foulé, bleſſé, écraſé.... Si du moins ce maudit cheval s'étoit emporté dans le village, on auroit pu l'arrêter, donner des ſecours à ſon maître, le recevoir au château. Elle eut bien l'idée de faire courir un domeſtique après lui ; mais après qui ? elle l'ignoroit elle-même ; & ſur quelle route ; il y en avoit pluſieurs qui aboutiſſoient là : d'ailleurs, il n'eſt pas aiſé de courir après un cheval emporté, & puis, comment en donner l'ordre ? elle ne l'oſeroit jamais, & il fallut bien reſter avec ſon inquiétude : elle chercha à la calmer, en ſe rappelant comme cet officier montoit bien,

comme il avoit l'air ferme & sûr de son fait avant ce malheureux salut, qu'elle se reprochoit. Elle espéra que n'ayant plus personne à saluer, le cheval se seroit calmé; elle eut même l'idée qu'il pourroit bien passer encore le lendemain. En vérité il le devroit, dit-elle, pour me rassurer. L'émotion lui ayant ôté l'envie de chanter & de dessiner, elle fit quelques tours dans le jardin, toujours pensant au cavalier, & revint auprès de sa bonne maman, à qui elle n'en parla point, sans doute pour ne pas lui faire partager son effroi. Elle se coucha avec l'impatience d'être au lendemain, & l'espérance que le jour ne passeroit pas sans qu'elle fût rassurée sur la vie de l'inconnu. Hier, c'étoit simple curiosité qui l'agitoit en pensant à lui, aujourd'hui l'humanité s'y joint pour un homme en danger. Après s'en être beaucoup occupée, par bonté d'ame, elle s'endormit, bien en colère contre les chevaux fougeux, qui ne permettent pas d'être honnête impunément.

Le lendemain .... Le lendemain, il tomba des torrens de pluie toute la journée. Il fut aussi impossible d'aller au pavillon que d'imaginer qu'on pût monter à cheval. Caroline fort contrariée, trouva la journée d'une longueur assommante; s'ennuya à la mort,

&

& ne ſut à quoi s'occuper ; tout étoit au pavillon, & ſes livres, & ſa muſique, & ſes crayons. Elle auroit bien voulu y être auſſi, mais c'étoit impoſſible. On cauſa comme on put avec la bonne amie, on parla même avec aſſez d'intérêt de la pluie & du beau temps : on fit des vœux très-ſincères pour le retour de ce dernier ; on chanta quelquefois le refrein de la romance, en penſant au ſecond-deſſus, & au cheval qui galoppe, & la journée s'écoula dans l'eſpérance du lendemain. Ce lendemain . . . . Hélas ! il pleuvoit encore plus que la veille ; tous les nuages ſembloient s'être donné rendez-vous à Rindaw. Pour le coup, Caroline prit tout de bon de l'humeur, & la témoigna de bonne foi : voyez que c'eſt affreux, diſoit-elle à la baronne, ma corbeille qui eſt là commencée, & mes fleurs que je retrouverai toutes fanées, & celles du jardin que cette malheureuſe pluie abîme ; je ſuis sûre que toutes les roſes vont s'effeuiller, & qu'il ne me reſtera que les épines. — Pauvre petite, elles ſont déjà dans ton cœur ; tu n'as plus cette gaieté ſoutenue, cette inſouciance qui te faiſoit ſupporter tous les temps, & rire, & chanter les jours pluvieux comme ceux où le ſoleil le plus brillant éclairoit l'horizon. Elle s'impatientoit

si fort de le revoir ce soleil, que cette journée se passa à consulter tous les baromêtres & tous les gens de la maison, & à regarder à chaque instant si le ciel s'éclaircissoit ; il fondoit toujours en eau. Enfin sur le soir un léger nuage de pourpre donna quelques espérances ; un vent frais les confirma, & le lendemain en ouvrant les yeux, Caroline eut le plaisir de voir les rayons du soleil percer à travers ses rideaux, & le jour le plus pur éclairer son appartement. La contrariété qu'elle avoit éprouvée en augmenta le prix, à peine put-elle attendre que les chemins fussent essuyés pour courir au pavillon. Mais ses fleurs tant regrettées n'eurent ni ses premiers regards, ni ses premiers soins. Elle est à la croisée, les yeux attachés sur la route, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre : elle regarde, elle écoute, & ne voyant, n'entendant rien, elle cherche a remarquer sur le terrain humecté si elle n'appercevra point les traces fraîches des pas d'un cheval. Oh ! si je pouvois seulement savoir qu'il est passé & qu'il n'a point eu d'accident, je serois tranquille & contente ; car dans le vrai, si je n'étois pas restée, s'il ne m'avoit pas saluée, son cheval ne l'auroit point emporté ; mais que je l'apperçoive

ſeulement, & je me retirerai, pour qu'il ne ſoit plus tenté de me ſaluer. Au même inſtant, elle fit plus que de l'appercevoir, elle le vit diſtinctement, portant le même uniforme, montant le même cheval gris, & s'avançant au grand trot du côté du pavillon, dont il étoit encore aſſez éloigné. Eh bien, il ſe porte à merveille, & voilà ſans doute Caroline tranquille, elle va ſe retirer, comme elle ſe l'eſt promiſe, & n'y plus penſer. Mais pourquoi ce léger tremblement dont elle eſt ſaiſie ? d'où vient cette émotion qui colore ſes joues & précipite les battemens de ſon cœur ? Je n'en ſais rien ; mais je ſais bien qu'elle l'éprouve, & que tous ſes mouvemens s'en reſſentent. Elle veut s'éloigner de cette croiſée ; ſon mouchoir qu'elle avoit poſé ſur la tablette, & ſur lequel elle étoit appuyée, n'étant plus retenu, s'échappe & tombe dans le chemin. Elle en fut au déſeſpoir ; cet accident étoit bien involontaire, & pouvoit ne pas en avoir l'air : elle ſentit auſſi que c'étoit bien pis que le ſalut qu'elle vouloit éviter, & qu'il eſt encore plus difficile lors qu'on eſt à cheval, de ramaſſer un mouchoir que d'ôter ſon chapeau. Ce calcul étoit juſte, mais celui qu'elle fit ſur les diſtances l'étoit moins : elle jugea que le cava-

lier étoit encore assez éloigné du pavillon pour qu'elle eût le temps d'aller ramasser bien vîte son mouchoir, & d'être rentrée avant qu'il passât sous la croisée; cette idée lui parut excellente, elle paroit à tout, c'étoit même le seul moyen de prouver bien clairement que le mouchoir n'avoit pas été jeté tout exprès pour qu'on le lui rapportât; mais elle n'avoit pas de temps à perdre en réflexions. Elle courut aussi vîte qu'elle le put à la petite porte qui donnoit sur la route, & l'ouvrit précisément au moment où l'officier déjà descendu de cheval ramassoit le mouchoir; il s'approche d'elle avec grâce & noblesse, & le lui présente en lui adressant un compliment flatteur; elle reçut l'un & l'autre avec un air très-déconcerté, & ne sut que lui répondre, lorsqu'il lui demanda la permission de voir de plus près ce jardin & ce pavillon, qui lui paroissoient charmans. Prenant le silence de la tremblante Caroline pour un consentement, il attacha promptement son cheval à la porte même, & la suivit. Elle avoit bien le sentiment secret qu'elle auroit dû l'en empêcher, mais comment? Voilà ce dont elle n'avoit pas même l'idée; peut-être aussi n'y vit-elle pas grand mal; son innocence, sa parfaite ignorance

du monde, lui cachoient le danger de recevoir un inconnu, d'ailleurs l'uniforme, & plus encore les manières nobles & aifées de cet inconnu, annonçoient un homme d'une naiffance diftinguée : il avoit cette politeffe naturelle, ces grâces, ce ton de la bonne compagnie, qui ne permettent pas de douter qu'on en fait partie. Je ne parle point d'une figure charmante ; Caroline ofoit à peine la regarder : cependant elle pouroit déjà nous dire, que fes grands yeux noirs font remplis de feu & d'expreffion, que le fourire le plus agréable laiffe voir de très belles dents, que fon nez eft aquilin, fon vifage ovale, fes fourcils très-marqués, fa taille haute, mince & proportionnée ; que fon teint brun eft animé des couleurs de la jeuneffe & de la fanté, que fa phyfionomie ouverte & franche infpiroient la confiance & l'amitié au premier abord. Voilà ce que les regards furtifs de la jeune comteffe avoient très-bien fu remarquer, & ce qui pourroit peut-être excufer la facilité avec laquelle elle l'introduifoit dans le pavillon ; à moins qu'on n'aime mieux la rejeter uniquement fur l'innocence. Quoiqu'il en foit, il y eft, il regarde, il admire, il loue avec efprit & fans fadeur le goût & les talens de celle qui l'a décoré ;

l'autel & les peintures le frappèrent; il en demande l'explication, on la lui donne, & il saisit cette occasion d'apprendre adroitement où & avec qui il est, sans avoir l'air de s'en informer, mais les noms de baronne de Rindaw & de Lichtfield, ne le rendirent ni plus honnête, ni plus respectueux, parce que c'étoit impossible. La guitare & la romance, encore posées sur le clavecin, l'engagèrent à dire un mot en souriant du second-dessus, & à demander pardon d'avoir osé mêler sa voix aux accens flatteurs qu'il entendoit, & qu'il voudroit bien entendre encore, mais voyant l'embarras de Caroline augmenter, il n'insista pas, parla de musique en homme qui s'y connoissoit, & fut le premier à proposer de quitter le pavillon & de se promener dans les jardins. Caroline commençoit à se rassurer, la conversation de l'inconnu, simple, agréable, animée, devoit la remettre à son aise, & produisit cet effet; au bout de quelques instans de promenade, elle lui parloit aussi naturellement que si elle l'eût connu toute sa vie. Elle lui raconta naïvement tout l'effroi qu'elle avoit eu du cheval emporté, & son inquiétude pendant ces deux jours de pluie; mais quelque envie qu'elle eût de savoir son

nom, elle n'ofa jamais le lui demander, elle apprit feulement qu'il étoit capitaine aux gardes, & fon voifin de campagne; tous les deux lui firent grand plaifir: l'un l'affuroit qu'il étoit un homme à voir, & l'autre qu'elle le reverroit. Enfin, au bout d'un quart-d'heure, qui leur parut bien court à tous les deux, le fougueux cheval gris attaché à la porte, s'impatienta fi fort, que fon maître fut obligé, bien malgré lui, de remonter deffus. En vérité, lui dit Caroline, pendant qu'il le détachoit, à votre place je n'aimerois point un cheval qui ne veut, ni qu'on falue, ni qu'on fe promène; l'inconnu l'affura en fouriant, qu'il feroit certainement réformé, qu'il lui jouoit de trop mauvais tours pour ne pas s'en défaire; & fautant légèrement deffus, après avoir remercié mille fois Caroline de fa complaifance, il s'éloigna d'elle le plus lentement qu'il lui fut poffible; obligeant cette fois fon cheval de n'aller que le pas; & Caroline auffi revint lentement au pavillon, lors qu'elle l'eut perdu de vue: fa tête & même fon cœur étoient uniquement occupés de celui qu'elle venoit de quitter.

Qu'il eft aimable, penfoit-elle, & pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas accordé un frère comme lui? Oh combien je l'aurois aimé! Mais pour-

quoi ne l'aimerois-je pas comme un frère, comme un ami que le ciel m'envoie dans ma solitude ? Eh qui m'a dit que je le reverrois peut-être de ma vie..... Je ne sais quelle triste pensée vint se joindre à celle-là. Caroline sentit son cœur oppressé, & ses yeux humectés de larmes ; elle en fut elle-même effrayée, & voulant se distraire, elle eut recours à sa musique : mais ces deux jours de pluie avoient détendu les cordes de sa harpe & de sa guitare ; elle fut obligée de les laisser & après avoir joué quelques adagio sur le piano-forté, qui ne firent qu'augmenter sa tristesse, elle essaya le dessin, qui ne lui réussit pas mieux, & la lecture encore moins ; trois ou quatre livres qu'elle ouvrit lui parurent ennuyeux, mal écrits, quoiqu'elle en lût à peine une phrase : enfin tout lui déplaisoit ce jour-là ; elle laissa tout, revint au jardin, & fit exactement le même tour qu'elle venoit de faire avec l'inconnu ; s'arrêtant aux mêmes endroits & se rappelant jusqu'à la moindre de ses expressions. Il fallut ensuite décider elle-même la grande question, si elle en parleroit ou non à sa bonne maman. Elle souffroit de lui faire encore ce mystère ; mais il étoit bien moins essentiel que celui qu'on exigeoit d'elle. L'habitude de cacher un tel secret

avoit dû nécessairement la rendre moins confiante : d'ailleurs, pourquoi le lui dire ? à quel propos lui parler d'un homme que je ne reverrai peut-être jamais, dont j'ignore le nom ? S'il revient, ce sera toujours assez tôt ; & si elle alloit me blâmer de l'avoir reçu, m'interterdire mon pavillon ; me défendre de regarder ceux qui passent : elle en frémit, & se promit bien d'être discrète ; mais de retour auprès de la baronne, elle ne put s'empêcher du lui faire mille questions sur le voisinage à deux lieues à la ronde. Comme madame de Rindaw ne voyoit jamais aucun de ses voisins, Caroline les ignoroit, & jusqu'alors ne s'en étoit pas embarrassée ; pour son amie elle se piquoit de connoître à fond leurs familles, & tous leurs alentours. C'étoit la prendre par son foible, que de la questionner sur les affaires de ses voisins. La pauvre Caroline eut bien des histoires à entendre, & la seule qui l'intéressoit n'arrivoit point ; il n'y avoit rien qui eût le moindre rapport à son inconnu. Là c'étoit un vieux baron retiré du service, & sa femme aussi vieille que lui, qui vivoient tête à tête dans leur château : ici, un autre couple avec beaucoup d'enfans ; mais ce n'étoient que des filles. Là, tout près de Rindaw, un ancien commandeur de l'ordre

Teutonique, très-infirme & très-avare, avec sa gouvernante : un peu plus loin, une vieille douairière vit avec un fils unique de vingt-cinq ans. Ici, Caroline qui bâilloit, se réveille, elle écoute avec attention ; mais ce fils est affreux & presque imbécille, il n'a d'autre vocation que de chasser & de boire, & malgré ses grands biens, il n'a trouvé personne qui voulût l'épouser. Ah! ce n'est pas là mon inconnu, pensa Caroline. Cependant la baronne alloit son train, & racontoit toujours : enfin, Caroline, excédée, n'apprenant que ce qu'elle ne se soucioit point de savoir, & désirant d'être seule, prétexta un mal de tête & se retira plutôt qu'à l'ordinaire. Il n'est donc point mon voisin de campagne, dit-elle en soupirant ; il m'a donc trompée, & sans doute je ne le reverrai plus : allons, il faut l'oublier, n'y plus penser du tout ; mais, comme dit Montcrif, *en songeant qu'il faut qu'on l'oublie, on s'en souvient.* Tout en se confirmant dans sa belle résolution, elle s'endormit en se rappelant chaque parole de celui qu'elle vouloit oublier. Sans doute le projet de n'y plus penser, fut la première idée qu'elle eut à son réveil : elle se leva, bien décidée à ne point aller au pavillon de toute la matinée ; l'habitude étoit si forte qu'elle eut de la peine à

la furmonter ; cependant elle en vint à bout : elle s'occupa de fon parterre, de fa volière, de fa broderie, fe répétant toujours à chaque inftant : il n'y faut plus penfer ; & regardant fouvent du côté du pavillon : oh, ce cher pavillon, difoit-elle en foupirant, je ne fuis heureufe que là ; je ne réfifterai jamais à l'envie d'y aller ; mais j'irai bien tard, bien tard, lorfqu'il fera bien fûr qu'on ne fe promène plus ; environ les quatre heures de l'après-midi. La journée lui avoit paru fi longue, qu'elle fe perfuada qu'il étoit bien tard, & elle alloit s'acheminer du côté du pavillon, lorfqu'elle entendit dans la cour même du château, le pas d'un cheval qu'elle commençoit à connoître & qui fit palpiter fon cœur ; un inftant après un laquais entre, annonce M. le baron de Lindorf ; la chanoineffe s'étonne, fe rappelle cependant d'avoir connu ce nom-là, ordonne qu'on faffe entrer, & bientôt le charmant inconnu du pavillon paroît avec toutes fes grâces. Oh pauvre Caroline ! comme elle eft émue, comme elle fe reproche mortellement de n'avoir pas parlé de lui à fon amie. Combien elle alloit avoir à rougir de fa diffimulation vis-à-vis de l'un & de l'autre ; foit qu'il parle, ou qu'il fe taife, elle redoutoit également fon indifcré-

tion & ſon ſilence ; ce fut ce dernier parti que prit Mr. de Lindorf ; un regard jeté ſur Caroline qui, tremblante, interdite, alternativement rouge & pâle, le ſaluoit en baiſſant les yeux d'un air confus, le mit au fait à l'inſtant ; il lui rendit ſon ſalut comme s'il la voyoit pour la première fois de ſa vie, & s'addreſſant à Mde. de Rindaw, il ſe félicita d'avoir le bonheur d'être ſon voiſin, en ſe reprochant d'avoir autant tardé à profiter de cet avantage. La chanoineſſe, qui ne connoiſſoit point ce charmant voiſin, demanda des explications. Le vieux commandeur de l'ordre Teutonique avoit été malade auſſi, mais moins heureux qu'elle, il étoit mort depuis peu, & M. le baron de Lindorf, ſon neveu & ſon héritier, étoit venu prendre poſſeſſion de la terre & du château de Riſberg, qui touchoit à la baronie de Rindaw. Il avoit compté d'abord n'y reſter que peu de temps, mais ce pays lui plaiſoit infiniment, & depuis deux jours ſeulement il avoit pris la réſolution d'y paſſer au moins toute la belle ſaiſon : alors ſon premier déſir avoit été de connoître ſes aimables voiſines, de leur préſenter ſes hommages, & de ſolliciter la permiſſion de les renouveler quelquefois. Tout cela fut dit en regardant ſouvent Caroline qui, les yeux

attachés sur son métier, travailloit ou gâtoit son ouvrage, & gardoit le plus profond silence. Mais grâce à la bonne chanoinesse, la conversation ne tarissoit pas. Ce fut d'abord des détails sur sa propre maladie; ensuite des lamentations sur celle du commandeur, & sur sa mort qu'elle avoit ignorée. "Tenez, hier au soir encore, je le nommois à Caroline, qui s'informoit de mes voisins." Ici le baron ne put s'empêcher de sourire à demi, & Caroline fut prête à s'évanouir de dépit & de honte; puis vinrent des félicitations sur l'héritage, qui devoit être considérable, & puis les questions sur le degré de parenté qu'il y avoit entr'eux. "Attendez, je dois savoir cela à merveille: vous êtes Lindorf, n'est-ce pas? Eh oui sans doute, c'est du côté de Mde. votre mère. N'étoit-ce pas une baronne de Risberg, propre sœur du défunt, je crois? je ne connois que cela: c'est-à-dire, pas elle précisément, mais une de mesdames vos tantes a été élevée dans le même chapitre que moi: elle me contoit le mariage de sa sœur avec M. votre père. Oui, le baron de Lindorf, je m'en souviens comme d'hier; c'étoit une inclination mutuelle: il n'y avoit rien de si touchant. Je lui faisois mes confidences aussi.. Il me semble qu'il

n'y a que quatre jours, & voilà déjà un grand garçon... L'aîné de la famille, je suppose?... est-elle nombreuse? avez-vous encore M. votre père, Mde. votre mère? Ils s'adorent toujours sans doute?.. Il n'y a que cela pour être heureux... Et votre tante, cette chère amie, dont je vous parlois tout-à-l'heure, est-elle morte, est-elle mariée? Depuis bien des années j'ai perdu tout cela de vue.„ Toutes ces questions se succédoient si rapidement, que le baron surpris de cette volubilité, pouvoit à peine placer de temps en temps un oui, un non. " J'étois fils unique; j'ai eu le malheur de les perdre, &c." Mais ses yeux, toujours fixés sur Caroline, lui auroient dit bien des choses, si elle avoit voulu les entendre. Elle n'avoit pas encore levé les siens, ni prononcé un seul mot, lorsque la chanoinesse, voulant lui faire honneur de l'idée de son pavillon, lui dit d'y mener M. le comte, & ne prévoyant pas la moindre difficulté, commença, sans attendre la réponse, à lui raconter à quelle occasion il avoit été élevé; & l'autel, & le buste, & l'inscription, & les peintures, & la surprise, & tout ce qu'il savoit aussi bien qu'elle, mais qu'il eut tout l'air d'apprendre. C'en étoit trop, beaucoup trop pour Caroline;

elle ne pouvoit plus ſoutenir un état auſſi pénible; & quand ſon amie, ſurpriſe de ſon peu d'empreſſement à ſe rendre au pavillon, lui en réitéra l'ordre, elle put à peine articuler, qu'une migraine affreuſe, inouïe, l'empêcheroit de faire un ſeul pas; & vraiment elle étoit ſi changée, ſa voix même étoit ſi altérée, que la baronne n'eut pas de peine à la croire, & s'en inquiéta beaucoup. "Bon Dieu! qu'eſt-ce donc que cela, lui dit-elle, en lui touchant le front? déjà hier au ſoir, vous m'avez frappée, lorſque vous êtes rentrée: vous aviez l'air rêveur, occupé; vous m'avez quittée plutôt qu'à l'ordinaire, & les jours précédens vous avez été d'une triſteſſe & d'une agitation ſingulières; vous aviez de la fiévre aſſurément; c'eſt ce pavillon qui vous tue."——M. le baron, c'eſt une rage que ce pavillon, & ſurtout depuis quelques jours; & d'abord après la pluie, le ſoleil & l'humidité: voilà ce que c'eſt. D'après tout ce qu'on lui diſoit, M. le baron pouvoit ſans fatuité, ſe flatter d'y avoir auſſi quelque petite part; mais ſouffrant véritablement pour Caroline, & voulant la tirer de peine, il abrégea ſa viſite, & prit congé de ces dames; eſpérant, dit-il, que la migraine n'auroit pas de ſuite. Caroline ne

répondit que par un ſalut, & la baronne, répéta à M. de Lindorf, qu'elle le prioit de profiter beaucoup du voiſinage, & de venir ſouvent partager leur ſolitude.... Il n'y a qu'un pas d'ici chez vous. Ce pauvre commandeur étoit goûteux les trois quarts de l'année, & ne ſortoit point de chez lui : pour vous M. vous êtes jeune, ingambe, & ce ne ſera qu'une promenade ; Madamoiſelle de Lichtfieldn'aura pas toujours la migraine, vous verrez un autre jour ſon pavillon. Elle dit qu'il rend à merveille pour la muſique. Vous êtes muſicien, ſans doute, & vous en ferez enſemble. Ce dernier trait manquoit à Caroline pour augmenter ſon embarras ; rien ne lui fut épargné. Enfin le baron partit, & la chanoineſſe ſe tut ; mais Caroline ne fut pas beaucoup plus ſoulagée : penchée ſur ſon fauteuil, la tête cachée dans ſes deux mains, elle retenoit avec peine les larmes & les ſanglots qui l'oppreſſoient. Son amie attribuant tout à la violente migraine dont elle s'étoit plainte, l'engagea à ſe retirer, & Caroline profita bien vîte de la permiſſion. Son chagrin la ſuivit dans ſon appartement, mais du moins elle put s'abandonner à toute ſa douleur ; & répéter mille fois : grand Dieu ! que doit-il penſer de moi ? La cha-

noinesse seule aussi de son côté, avoit des idées moins tristes: le beau, l'aimable Lindorf avoit tout-à-fait gagné son cœur. C'étoit précisément l'époux qu'il falloit à sa chère Caroline: quel bonneur de pouvoir la fixer auprès d'elle, au moins une partie de l'année, & par un établissement aussi brillant à tous égards. Il réunissoit tout, jeunesse, figure, esprit, naissance, fortune; car sans parler de la sienne propre, dont il jouissoit déjà, puisqu'il étoit fils unique, & qu'il avoit perdu ses parens; l'heritage de l'avare commandeur devoit être immense. Déjà très avancé au service, il paroît fait pour prétendre & parvenir à tout: malgré tant d'avantages, la fortune de Caroline jointe à tout son bien, qu'elle lui destinoit, & Caroline elle-même, n'étoient pas à dédaigner; enfin ils paroissoient se convenir à merveille; elle protesta qu'elle seroit *baronne de Lindorf*, ou qu'elle y perdroit ses peines: elle fixa même l'époque de son mariage à l'automne suivante, & à la visite promise par le chambellan. Jusqu'alors elle résolut de cacher avec soin, même à Caroline, son idée & ses projets. Sans doute il lui seroit bien difficile de cacher quelque chose; mais sa passion pour tout ce qui tenoit du romanesque, l'em-

portoit encore fur fon indifcrétion naturelle. Elle fe fit un fingulier plaifir de laiffer agir la fympathie, d'en fuivre pas à pas les progrès dans le cœur de ces jeunes gens, de voir chaque jour leur paffion s'augmenter, par la crainte & l'éfpérance, de couronner enfin tous leurs vœux au moment où ils s'y attendroient le moins. Ce plaifir délicieux pour elle, elle ne pouvoit l'affurer qu'en gardant le plus profond fecret : l'union projetée avec le comte de Walftein, ne l'inquiétoit guères ; il étoit impoffible qu'elle ne fît pas entendre raifon au chambellan, il devoit favoir par lui-même ce que c'eft qu'une paffion mutuelle : je n'aurai qu'à lui rappeler ce que nous avons éprouvé l'un pour l'autre, & il cédera ; d'autant plus que mon héritage fera à cette condition ; d'ailleurs il verra ce charmant Lindorf, & pourra-t-il balancer entre lui & un monftre. Laiffons agir la fympathie, l'amour, la tendreffe paternelle, & le bonheur de ma chère Caroline eft affuré pour la vie. Pendant que la bonne chanoineffe arrangeoit fon petit roman, & jouiffoit à l'avance des tendres fcènes dont elle feroit le temoin, & du plaifir de faire deux heureux, Caroline continuoit à fe défefpérer de l'idée que M. de Lindorf devoit avoir pris

d'elle la plus mauvaiſe opinion poſſible : elle repaſſoit dans ſon eſprit tout ce que la baronne lui avoit dit très-innocemment, & n'y voyoit que de nouveaux ſujets de honte & de confuſion. Oh, je veux partir d'ici, diſoit elle, ne plus le revoir de ma vie ; mais cette fuite ſi ſoudaine étoit preſque un aveu de plus, & le laiſſer avec l'idée, la cruelle idée, que je ſuis fauſſe, diſſimulée, intrigante. Ah ! c'eſt impoſſible. Alors elle cherchoit, elle imaginoit tous les moyens de ſe juſtifier dans ſon eſprit, & n'en trouvoit point qui ne la compromît mille fois d'avantage ; toute la nuit ſe paſſa dans cet embarras & dans ce trouble ; pour la première fois de ſa vie, le ſommeil n'approcha pas de ſes paupières : qu'elle lui parut longue & cruelle cette nuit ! & combien ſon agitation augmenta le lendemain matin, lors qu'on lui remit un paquet à ſon adreſſe, que le coureur de M. Lindorf venoit d'apporter, & dont il attendoit la réponſe. Caroline indignée, faillit à le renvoyer à l'inſtant : eh quoi ! dit-elle, il oſe déjà m'écrire ? n'eſt-ce pas me dire à quel point il me mépriſe ? Ah ! l'opinion affreuſe que je lui donnai hier de moi, peut ſeule autoriſer cette hardieſſe : mais ne doit-elle pas l'excuſer auſſi, & ne ſuis-je pas la ſeule coupable ?

Avant cette malheureuse visite; comme il étoit honnête, respectueux! Ah! c'est moi seule qui me suis perdue. Mais qu'est-ce qu'elle fera de ce paquet? l'ouvrir c'est impossible! le renvoyer, c'est bien dur! & d'ailleurs ce n'est pas le moyen de savoir ce qu'il pense. Elle le tenoit, le retournoit en tout sens, & le regardoit, comme si ses yeux avoient pu percer au travers de l'enveloppe: enfin frappée tout-à-coup comme d'un trait de lumière, elle prend le parti de courir à l'appartement de la bonne maman, d'ouvrir ses rideaux, de se précipiter à genoux à côté de son lit, & là, de lui faire, en fondant en larmes, un aveu complet de tout ce qui s'étoit passé, entre elle & M. de Lindorf; rien ne fut oublié, & le second-dessus, & le cheval emporté, & le mouchoir tombé, & la promenade au jardin; elle avoua tout, jusqu'aux motifs secrets de son silence, dont elle avoit été si cruellement punie: jugez de tout ce que j'ai souffert pendant sa visite, disoit-elle? Grand Dieu! j'ai cru d'en mourir, & lui qui ne disoit rien non plus, comme si nous avions été d'accord; & vous maman, qui, sans le savoir, me perciez le cœur à chaque instant. Ah! pourrez-vous me pardonner? Accablez-moi

de vos reproches, je les mérite tous; ils feront moins vifs que ceux que je me fais à moi-même. Helas! la bonne chanoineffe, toute émue, toute attendrie de fes pleurs & de fon récit, ne fongeoit pas à lui faire aucun reproche: elle s'étoit occupée toute la nuit de fon projet de mariage, qui l'enchantoit toujours plus. La feule crainte étoit que M. de Lindorf, depuis long-temps au fervice, & très-répandu fans doute dans le grand monde, n'eût déjà d'autres engagemens; mais la petite hiftoire de Caroline & la manière dont ils avoient fait connoiffance, la rafſurèrent parfaitement: elle crut y voir une fympathie fecrète, qui lui donna les plus grandes efpérances pour la réuffite de fes projets: elle releva donc Caroline en l'embraffant tendrement, & en lui difant, qu'elle n'avoit rien entendu d'auffi intéreffant que tout ce qu'elle venoit de lui raconter. Seulement, fi j'avois fu cela....Il eft vrai que je n'aurois pas dit bien des chofes: les hommes font déjà fi avantageux, fi portés à croire qu'on les diftingue... Au refte celui-ci me paroît bien différent des autres; il a l'air fi modefte, fi honnête.——Ah! maman, dit Caroline, en fecouant la tête, je crois qu'ils fe reffemblent tous: celui-ci n'ofe-t-il pas

déjà m'écrire ce matin.—T'écrire, mon enfant; montre-moi donc vîte comment & de quel ſtyle.——Hélas! je l'ignore, dit Caroline en ſortant le paquet de ſa poche, voilà la lettre, je ne l'ai pas ouverte: tenez maman, vous en ferez tout ce que vous voudrez; & ce qu'elle voulût, ce fut de rompre le cachet avec un empreſſement plus vif que celui de Caroline, dont la crainte diminuoit beaucoup la curioſité. On trouva d'abord à l'ouverture du paquet, une carte ſimple & honnête, par laquelle "M. le "baron de Lindorf préſentoit ſes honneurs à "ſes voiſines, ſe faiſoit informer de leurs "ſantés & de la migraine de Mlle. de "Lichtfield." Ce n'étoit là que le prétexte, & cette carte ne méritoit aſſurément pas le grand cachet qu'on avoit rompu: on paſſa donc bien vîte à un papier plié en quatre, qui ſe trouvoit ſous la carte; Caroline l'ouvrit en tremblant, le parcourut légèrement des yeux, & lut à haute voix ce qui ſuit.

Du château de Risberg, 9 *Juin* 17.

"Je vais mademoiſelle, mettre le comble à mes torts & à votre colère, en oſant vous écrire, je le fais; je vois déjà votre indignation, j'en ſens déjà tout le poids, & cepen-

dant je perfifte dans ma témérité. Si vous daignez feulement parcourir cette lettre, furmonter le premier mouvement qui vous portera fans doute à la déchirer, à la renvoyer fans la lire, vous comprendrez peut-être mes motifs, & vous conviendrez du moins que je ne pouvois m'adreffer qu'à vous feule.

" Vous ne connoiffez pas tous mes torts : non mademoifelle, vous ne les connoiffez pas, & cependant vous me traitez avec autant de févérité que fi vous faviez combien je fuis coupable. Je vais donc vous l'avouer, puifque je ne gagne rien à votre ignorance. Ma franchife m'obtiendra peut-être un généreux pardon.

" Je paffai hier quatre fois dans la matinée à différentes heures fous votre pavillon, avec l'efpoir de vous y trouver & de vous demander la permiffion de me préfenter chez vous ; il fut toujours trompé cet efpoir, vous ne parûtes point dans ce pavillon chéri que vous habitiez fans ceffe auparavant ; & moi, loin d'imaginer la vérité, loin de vous accufer de cette abfence, j'ofai la rejeter entièrement fur madame de Rindaw, inftruite de ma témérité, ne connoiffant point celui qui s'étoit introduit dans votre afyle, fans doute elle exigeoit de vous d'y renoncer. Infenfé....

J'ofai même croire que vous obéiffiez peut-être à regret. J'étois certain en me nommant de la raffurer, de faire lever cette défenfe cruelle, & je ne balançai plus à me préfenter l'après midi chez elle. Oh, mademoifelle! combien vous avez puni ma folle préfomption. Votre accueil, fi différent du fien, me prouva bientôt combien je m'étois abufé, & que c'étoit votre volonté feule qui vous éloignoit du malheureux inconnu. Vous n'avez pas voulu me laiffer à cet égard la moindre illufion, le moindre doute; je vis au premier inftant que cette madame de Rindaw, que j'avois jugée fi févère, ignoroit mon exiftence, & que la jeune & charmante Caroline, que je croyois foumife aux ordres, aux confeils d'une amie trop févère, n'avoit eu befoin que de ceux qu'elle reçoit d'une prudence bien rare à fon âge: trop heureux encore fi cette prudence n'avoit pour objet que l'inconnu, mais je me fuis nommé, & je n'ai pas obtenu un regard. Votre filence obftiné, votre refus de me conduire au pavillon, ne m'ont que trop confirmé que c'eft moi perfonnellement qui me fuis attiré votre colère. Ah! quels que foient mes torts, je n'aurai pas celui de me préfenter encore à Rindaw fans votre aveu: mais j'ofe le demander

demander cet aveu que je ſaurai mériter. Vous avez été le témoin de la manière obligeante dont madame de Rindaw m'a reçu. "Regardez ma maiſon comme la vôtre, me dit-elle en la quittant." Oh, mademoiſelle, que pouvois-je lui répondre, & que dois-je faire? parlez, décidez abſolument de ma conduite & de mon ſort: dois-je me refuſer aux civilités de madame de Rindaw, & me ſoumettre à l'arrêt tacite que vous avez prononcé contre moi? Dois-je vous ſupplier de le révoquer? J'attendrai vos ordres, & je vous le jure, ils me feront ſacrés. Mais ſerez-vous inexorable? & celui que votre reſpectable amie daigne honorer de ſa protection, n'obtiendra-t-il pas à ce titre, un pardon devenu néceſſaire au bonheur de ſa vie?"

Caroline en liſant cette lettre, éprouvoit un mélange de ſentimens confus, oppoſés les uns aux autres, & preſque indéfiniſſables. D'abord la plus grande ſurpriſe de ſe trouver, ſans s'en être doutée, une prudence auſſi conſommée. Enſuite cette eſpèce de honte d'un cœur honnête & vrai, qui reçoit une louange peu méritée, puis la joie la plus pure de ſe voir encore eſtimée & reſpectée: troublée cependant par le chagrin de ce pauvre baron, & l'embarras de le faire ceſſer, ſans

démentir l'opinion qu'il avoit d'elle : tout cela se peignoit alternativement sur sa physionomie ; cependant le plaisir dominoit, il lui sembloit qu'on avoit déchargé son cœur d'un poids énorme ; lorsqu'elle eut fini elle auroit voulu presser le consolant écrit contre ses lèvres, mais elle le posa sur le lit de sa maman & saisissant une de ses mains, elle la couvroit de baisers & de larmes ; la baronne reprit la lettre, la parcourut encore ; elle en étoit toute enchantée. « Eh bien, quand je vous disois que ce jeune homme ne ressembloit point aux autres, avois-je tort ? j'ai vu cela tout de suite ; quelle tournure délicate il a donnée à votre silence, & votre embarras, qu'il prend pour de la colère : est-ce qu'il y a rien de plus modeste & de plus honnête ? un de vos fats de la cour, auroit bien su interprêter votre conduite à son avantage ; mais ce Lindorf....En vérité il est charmant, il faut le rassurer : prenez une écritoire, mon enfant ; mettez-vous là, & écrivez.—Moi maman, dit Caroline en rougissant, je croyois que ce seroit vous. — Vous savez bien que j'ai beaucoup de peine à écrire ; (elle avoit en effet mal aux yeux depuis sa maladie, & sa vue s'affoiblissoit tous les jours,) mais c'est égal, vous écri-

rez en mon nom, & je vous diĉterai. Caroline obéit, mais l'encre étoit épaiſſie, la plume alloit mal, le papier ne valoit rien ; enfin tout étant prêt avec aſſez de peine, & la chanoineſſe ayant rêvé un moment, elle lui diĉta.

Monſieur le Baron,

" Votre lettre eſt venue fort à propos pour conſoler Caroline, elle avoit été toute la nuit dans le plus violent déſeſpoir — En vérité maman, dit Caroline en s'arrêtant, je ne mettrai point cela ; c'eſt contredire abſolument ce qu'il penſe de moi. La baronne en convint, après avoir un peu conteſté. Ce commencement fut déchiré : on prit un autre papier, elle rêva encore & diĉta.

Monſieur le Baron,

" Mademoiſelle de Lichtfield eſt dans la joie la plus vive de voir que . . . . . . — Eh maman, dit Caroline en jetant ſa plume, je vous en conjure, ne parlez ni de mon déſeſpoir, ni de ma joie. Pour cette fois la chanoineſſe ſe fâcha ſérieuſement, lui dit qu'elle ne ſe mêleroit plus de ſa réponſe, & qu'elle n'avoit qu'à la faire elle-

même. Caroline commençoit à croire en effet qu'elle n'en iroit que mieux ; & après avoir un peu rêvé à son tour, & déchiré encore trois ou quatre commencemens, elle eut le bon esprit de penser que la tournure la plus simple est toujours la meilleure ; elle écrivit.

" Nous vous remercions, monsieur, de
" l'intérêt que vous prenez à la santé de
" vos voisines ; ma migraine est entière-
" ment dissipée, madame la baronne a tou-
" jours mal aux yeux, ce qui la prive du
" plaisir de répondre à votre lettre, que je
" viens de lui communiquer. Elle me charge
" de le faire pour elle, & de vous prier,
" monsieur, de sa part & de la mienne,
" de venir ce soir à Rindaw. M. le baron
" de Lindorf doit être bien sûr, dès qu'il
" est connu, de la manière dont il sera reçu.

C. D. L.

La chanoinesse trouva le style de ce billet bien commun & bien trivial ; il y avoit selon elle, mille autres choses à dire, mais Caroline tint bon, n'y voulut rien changer, appaisa son amie par quelques caresses, & renvoya le coureur chargé de sa réponse. On assure que la lettre de Lindorf fut relue

plus d'une fois dans la journée, & que lorsqu'il arriva le soir, on auroit pu la lui réciter sans manquer un mot; ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que cette lecture répétée, acheva de dissiper jusqu'à la moindre trace de son chagrin de la veille; à force de lire qu'elle étoit d'une prudence rare, elle finit par le croire elle-même, tout en s'avouant qu'elle n'avoit jamais pensé au bon effet que produiroit son absence du pavillon, & le mystère qu'elle avoit fait à son amie. Il est certain du moins que c'étoit elle qui avoit eu l'idée de n'y point aller & de se taire: ainsi, relevée à ses propres yeux, n'ayant plus à rougir, ni avec sa maman, ni avec elle-même, ni avec cet aimable Lindorf, elle l'attendit avec impatience & le vit arriver avec joie, mais non pas sans émotion: lui-même étoit déconcerté, un doux sourire le rassura bientôt; ils furent tous les deux à leur aise, & la baronne leur fut d'un grand secours: elle plaisanta joliment sur l'inconnu, sur le mystère, sur la lettre, & sauva à Caroline une explication qu'elle ne demandoit pas mieux que d'éviter. Le pénétrant Lindorf s'en apperçut sans doute, ils allèrent au pavillon, & il ne dit pas un seul mot qui eut rapport à ce qui s'étoit passé, seulement il

la pria de lui chanter la romance de la jeune Hortenfe; elle y confentit; ce fut lui qui l'accompagna fur le clavecin; il favoit très-bien la mufique, cependant il manqua la mefure au refrein, & Caroline embrouilla les paroles; malgré cela cette romance lui plut tellement qu'il la demanda, elle lui fut accordée, & tout de fuite ployée en rouleau; il ofa baifer la main qui la lui préfentoit, & dire à demi voix: comme vous êtes bonne aujourd'hui, & quelle différence de mon fort à celui d'hier: l'ingénue Caroline fut fur le point de lui dire, qu'elle fe trouvoit auffi beaucoup plus heureufe; mais elle fe retint: ils rentrèrent auprès de la chanoineffe, bientôt après M. de Lindorf les quitta avec la promeffe de revenir le lendemain.

Ce lendemain & tous ceux qui le fuivirent fe reffemblèrent exactement, & voici l'hiftoire de leur vie. Caroline reprit le matin l'habitude de fon pavillon, & Lindorf celle de fes promenades; ce cheval fi fougueux étoit devenu fi fage, qu'il s'arrêtoit quelquefois une demi-heure entière fous cette croifée, qu'il apprit enfin à connoître, & devant laquelle il ne paffa plus fans s'arrêter; tous les après dîners le baron arrivoit de très

bonne heure à Rindaw, où souvent il étoit retenu à souper, & toutes les soirées, lorsqu'il étoit parti, la chanoinesse, toujours plus enchantée de lui, en parloit avec enthousiasme; Caroline approuvoit modestement, toutes les deux se séparoient en disant qu'il étoit le plus aimable des hommes. Caroline s'endormoit en le répétant sans dessein, & sa bonne maman, en se confirmant dans ses projets d'une union que tout sembloit favoriser, ... & Lindorf.... Lindorf, aimoit avec une passion qu'il ne cherchoit plus à combattre, & que chaque jour augmentoit. Né avec la sensibilité la plus active, & les passions les plus vives, il n'étoit pas parvenu jusqu'à vingt-cinq ans sans connoître l'amour, ou sans croire le connoître; mais quelle différence de l'ardeur tumultueuse qu'il avoit éprouvée à ce sentiment tendre & profond dont il étoit pénétré poar Caroline: heureux de la voir, de l'entendre, de vivre avec elle, dans cette douce familiarité que le séjour de la campagne autorise, il ne désiroit pas pour le moment d'autre bonheur: si quelquefois dans leur tête-à-tête, que la promenade, la musique & les infirmités de la baronne rendoient assez fréquents, il avoit été sur le point de se trahir & de risquer l'aveu de ses

ſentimens, une ſorte de timidité & de reſpect, ſuite ordinaire du véritable amour, l'avoit toujours retenu : Caroline ſe confioit à lui avec tant d'innocence & de ſécurité ; il voyoit ſi bien qu'elle ne liſoit ni dans ſon cœur, ni dans le ſien propre, qu'il auroit regardé comme un crime de troubler cette heureuſe ignorance, avant l'inſtant où lui-même ſeroit libre de décider de ſon ſort : d'ailleurs, à quoi lui auroit ſervi cet aveu ? A ſavoir qu'il étoit aimé autant qu'il aimoit ; il n'en doutoit pas un inſtant, & quand les hommes n'auroient pas là-deſſus le tact tout auſſi sûr que les femmes, Caroline étoit trop franche, elle connoiſſoit trop peu l'art de diſſimuler, pour ſavoir cacher ſes ſentimens, elle ſeule ne s'en doutoit pas encore : ils étoient voilés dans ſon cœur ſous le nom de l'amitié : elle croyoit aimer Lindorf comme on aimeroit un frère ; s'applaudiſſoit de trouver chaque jour de nouvelles raiſons de l'aimer davantage, & n'imaginoit pas qu'un attachement auſſi pur, pût porter la moindre atteinte à des liens qu'elle reſpectoit, mais qu'elle éloignoit plus de ſa penſée, eh, dans quel moment auroit-elle pu s'en occuper ! Tant que Lindorf étoit-là, & il y étoit beaucoup, on ne penſoit qu'à lui ſeul

au monde; dès qu'il n'y étoit plus, on ne penſoit encore qu'au plaiſir de l'avoir vu & à l'impatience de le revoir; aucun autre objet ne ſe préſentoit à ſon eſprit, abſent ou préſent, il étoit toujours avec elle; & Lindorf, & ſon amie, étoient alors pour Caroline les ſeuls êtres de l'univers. Cette imprudente amie, ajoutoit encore par ſon enthouſiaſme, au charme dont Caroline étoit environnée: accoutumée dès ſon enfance à ne penſer que d'après elle, à ne voir que par ſes yeux, cela ſeul auroit ſuffi peut-être, pour attacher Caroline à l'objet de la prédilection de la baronne, & cette prédilection augmentoit chaque jour. Pluſieurs fois, lorſqu'ils ſe trouvèrent ſeuls, ſon ſecret lui échappa à demi, elle lui fit entendre, même en termes aſſez clairs, qu'il ne tiendroit qu'à lui d'obtenir Caroline, & qu'elle le regardoit déjà comme un fils; ainſi l'heureux Lindorf, chéri d'une de ces femmes, adoré de l'autre, jouiſſant peut-être plus délicieuſement que s'il eût été amant déclaré, ſe croyant sûr de ſon fait dès qu'il parleroit, attendoit ſans trop d'impatience le moment, où dégagé des liens qui l'avoient retenu juſqu'alors, il ſeroit libre d'avouer ſes ſentimens à Caroline, & de lui offrir ſon cœur & ſa

main : il travailloit cependant à l'accélérer, ce moment, & depuis quelque temps, un peu plus d'agitation, quelques inſtans de triſteſſe, décéloient ſon inquiétude & ſes craintes.

Un ſoir, en quittant Rindaw, il avertit ces dames, qu'il craignoit de ne pas les revoir le lendemain ; il vouloit aller lui-même à la ville prochaine, chercher des lettres importantes, qu'il attendoit avec impatience..... Mais, ajouta-t-il, d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire : on voudra bien me permettre de venir après demain matin me dédommager de cette journée perdue. La chanoineſſe l'invita pour le déjeûner, Caroline l'accompagna juſqu'au jardin. & ils ſe ſéparèrent avec l'impatience d'être au ſur-lendemain. Cette journée du lendemain, la première depuis plus de deux mois, qu'on avoit paſſée ſans voir Lindorf, leur parut longue à toutes les deux. La bonne chanoineſſe l'aimoit au point, que ſans ſon amitié pour Caroline, qui dominoit cependant toujours, il n'auroit, je penſe, tenu qu'à lui de remplacer entièrement le chambellan dans ſon cœur, elle aſſuroit du moins qu'il le lui rappeloit à chaque inſtant, tel qu'il étoit dans le temps de leurs amours. — Mon père a donc bien changé, diſoit Caro-

line. — Hélas oui ! mon enfant, tel que tu le vois, il étoit charmant, & il m'aimoit, à l'idolâtrie....Si ta mère n'avoit pas été aussi riche.... Mais ce cherchambellan étoit un peu trop ambitieux. — Ah ! pensa Caroline avec douleur, il n'a donc pas changé, & sa pauvre fille aussi est la victime de cette cruelle ambition à laquelle il a toujours sacrifié. Cette conversation, ce triste retour sur elle-même, l'amenèrent tout naturellement à penser au comte & à son union avec lui : l'absence de Lindorf, la certitude de ne pas le voir de toute la journée, avoient disposé dès le matin son ame à l'abattement & à la langueur ; elle fut promener le soir son ennui & sa mélancholie dans les jardins, où ses sombres idées la suivirent & l'accompagnèrent ; celle du comte surtout la tourmentoit ; malgré tous ses efforts pour l'éloigner & s'occuper d'autre chose, elle y revenoit toujours. Quelques feuilles des arbres déjà jaunes & tombées, lui rappelèrent que l'automne approchoit, & son cœur se serra douloureusement ; un poids énorme sembloit l'accabler. Quoi ! le voilà déjà passé cet été, le plus beau, le plus heureux de ma vie ? Il s'est écoulé comme un instant, & il ne reviendra plus ; non, il n'y aura plus de bonheur pour

Caroline : voilà déjà l'automne, & ſi mon père alloit revenir & m'arracher de ces lieux chéris, me ſéparer de ma bonne maman, & ſi ce comte vouloit .... Et toi cher Lindorf, mon frère, mon ami, mon unique ami, il faudroit donc ne plus te revoir .... Ah ! pauvre Caroline, pourquoi l'as-tu connu, puiſqu'il falloit t'en ſéparer ? — C'étoit la première fois qu'elle faiſoit cette réflexion, elle lui parut bien cruelle, & l'affecta au point qu'inſenſiblement elle abſorba toutes les autres.

Tout en rêvant profondément à cette ſéparation qu'elle redoutoit ſi fort, elle ſe trouva devant la petite porte à côté du pavillon ; elle étoit ouverte, & Caroline fut tentée de profiter de ce jour de ſolitude, pour aller ſe promener dans un bois qu'elle voyoit en face de l'autre côté du chemin : depuis longtemps elle en avoit l'envie, mais il ne convenoit pas de s'éloigner trop du château avec le baron ; elle étoit ſeule ce jour-là, il n'y avoit rien à dire ; c'étoit le vrai moment de ſatisfaire ſa fantaiſie, & d'aller rêver dans un bois ; elle y parvint bientôt, & en y entrant, elle ſe ſentit véritablement émue du ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux étonnés ; la ſoirée étoit ſuperbe, les derniers rayons du ſoleil couchant, étincelans d'or & de pourpre, colo-

roient l'horiſon & répandoient des flots de lumière, qui perçoient à travers l'épais feuillage des chênes antiques, élancés juſqu'aux nues : les oiſeaux faiſoient entendre de tous côtés leurs chants du ſoir, & la cigale ſon petit gazouillement doux & monotone. Oh! ſi jamais un être vraiment ſenſible n'eſt entré dans un bois avec indifférence, quelle impreſſion dut-il produire ſur un jeune cœur exalté par un ſentiment vif & tendre? Caroline d'ailleurs n'étoit preſque point ſortie de l'enceinte du château ; accoutumée aux petits arbres de ſes petits boſquets, elle ſe voyoit ſeule pour la première fois de ſa vie, ſous ces dômes ſombres & majeſtueux, élevés par la nature, & ſa diſpoſition actuelle à la mélancolie, ajoutoit encore à l'émotion qu'elle éprouvoit. Elle prit au hazard la première route qui s'offrit à elle, & qui paroiſſoit traverſer le bois dans ſa longueur, elle la ſuivit long-temps ſans s'en appercevoir : enfin quelque bruit la tirant tout-à-coup de la profonde rêverie où elle étoit plongée ; elle lève les yeux & ſe voit avec ſurpriſe en face & preſque dans l'avenue d'un grand & beau château. Elle n'eut pas le temps de faire beaucoup de réflexions ſur ceux à qui il pouvoit appartenir. . . . Lindorf lui-même paroît dans cette avenue, il a

déjà vu Caroline, il a déjà franchi d'un faut le petit mur qui les féparoit, il eft déjà près d'elle, & lui témoigne plus par fes regards que par fes paroles, & fon étonnement & fa joie de la trouver prefque dans fa demeure. Caroline confufe, interdite, rougiffoit juf-qu'au blanc des yeux, n'ofoit les lever fur Lindorf, & difoit balbutiant, qu'elle s'étoit égarée, qu'elle ignoroit abfolument... qu'elle croyoit Risberg d'un tout autre côté. Lindorf eut tout à-fait l'air de la croire, & loin de la preffer de s'arrêter plus long-temps, loin de lui offrir de fe repofer dans fes jardins, il eut la délicateffe de lui dire qu'il alloit tout de fuite la reconduire à Rindaw, & que pour varier fa promenade, ils prendroient un autre chemin encore plus agréable. Sans doute qu'il entendoit par ce mot le chemin le plus long. Celui-ci l'étoit au double, Caroline ne put s'empêcher de le remarquer, en s'appuyant fur un bras qu'elle avoit d'abord refufé, & que la fatigue l'obligea de prendre. « Ce chemin, dit-elle, eft bien plus « long que celui du bois. »——Il eft vrai c'eft un détour, pardon, j'ai voulu vous faire faire une fois ce que je fais tous les jours. ——Comment?—Oui, quand je vais à Rindaw, je paffe toujours par le chemin du bois,

& quand je reviens chez moi, je prends toujours celui-ci. Caroline rougit & ne répondit rien ; soit que ce fût une suite de ses réflexions de la journée, ou l'embarras qu'elle avoit éprouvé en se trouvant chez lui, la présence de Lindorf n'avoit point eu cette fois son effet accoutumé ; loin de dissiper sa tristesse, elle l'avoit augmentée, des larmes rouloient dans ses yeux ; elle sentoit que si elle eût dit un seul mot, elles auroient inondé ses joues. Lindorf au contraire avoit d'abord paru plus content qu'à l'ordinaire, la joie la plus pure étoit répandue sur sa physionomie, elle animoit tous ses traits, toutes ses expressions ; il lui parloit avec feu de la beauté de la campagne, du délice d'y vivre auprès de l'objet qui nous intéresse, &c. Elle répondoit à peine par quelques monosylabes, & son cœur étoit toujours plus oppressé ; son abattement frappa Lindorf, il se tut & l'observoit avec des regards où se peignoient alternativement le doute, la crainte, la tendresse & l'espérance. Il sembloit avoir à dire quelque chose qu'il n'osoit prononcer. La lune s'étoit levée, sa douce lumière éclairoit leur marche silencieuse, & ajoutoit encore à leur émotion mutuelle. Enfin, Caroline ayant pris sur elle de prononcer quelques

mots, lui demanda s'il avoit reçu les lettres qu'il attendoit avec tant d'impatience.—Ces lettres, répondit Lindorf avec un ton passionné.... Oui, je les ai reçues.... Oh! Caroline, vous ne savez pas, vous n'imaginez pas à quel point elles pouvoient influer sur mon bonheur.... Demain matin j'irai, je vous les communiquerai, chère Caroline, tendre amie de mon cœur; vous lirez enfin dans ce cœur qui brûle de s'ouvrir entièrement à vous... Vous saurez tout ce que je pense, tout ce que je sens; & cet entretien que je vous demande, décidera du sort de toute ma vie. Ces mots & plus encore le ton dont ils étoient prononcés, effrayèrent Caroline, & sans doute achevèrent de déchirer le voile qui déjà commençoit à s'entr'ouvrir: sans avoir la force de répondre un seul mot, elle eut celle de dégager son bras qu'il pressoit avec ardeur, & se trouvant précisément alors devant la petite porte de son bosquet, elle y entra avec précipitation, en lui disant d'une voix étouffée: adieu Lindorf, à demain, & moi aussi je vous parlerai, je vous apprendrai.... Vous saurez.... Alors elle n'y put tenir plus long-temps, sa tête se pencha sur son sein, ses larmes trop long-temps retenues, coulèrent

en abondance ; un tremblement univerſel la força de s'aſſeoir ſur un banc qui ſe trouvoit derrière elle, & Lindorf. . . . . Lindorf l'a ſuivie ; il eſt à ſes pieds, il preſſe avec tranſport ſes deux mains qu'il couvre de baiſers, & qu'elle ne ſonge point à retirer ; il oſe même la ſerrer dans ſes bras, & la tête de Caroline ſe penche ſur ſon épaule. Oh ! ma bien-aimée, lui diſoit-il, laiſſe-moi les eſſuyer ces précieuſes larmes, qui ſont le gage de mon bonheur. . . . . Fille adorée, calme-toi, raſſure-toi, c'eſt ton ami, ton amant, & bientôt ton époux qui t'en conjure. Ce mot terrible rappela Caroline à elle-même & à ſes devoirs ; elle ſe leva avec effroi, le repouſſa loin d'elle, voulut parler, ne put articuler un ſeul mot ; & frémiſſant du danger qu'elle avoit couru, elle ſentit que dans ce moment la fuite étoit le ſeul parti qu'elle eût à prendre. Se dégageant donc avec effort des bras de Lindorf qui vouloit la retenir, elle s'échappa, & courut ſe renfermer dans ſon appartement ; elle ſe jeta ſur le premier ſiège qu'elle trouva, & fut aſſez mal pendant quelques inſtans, pour perdre toutes ſes idées. Cet état ne dura pas long-temps, & ceux qui le ſuivirent furent bien plus affreux. Heureuſement pour elle, ſon amie

s'étoit mise au lit avant le souper, ce qui lui arrivoit quelquefois, & dormoit profondément. Elle fut donc dispensée de paroître ; & pour être plus libre encore de se livrer à la douleur sans témoins, elle prit le parti de se coucher aussi & de renvoyer sa femme de chambre. Dès qu'elle put réfléchir, non pas de sang froid, mais avec un peu plus de calme à sa situation actuelle ; elle sentit qu'il falloit au plutôt instruire Lindorf qu'elle n'étoit plus libre, & se condamner à ne plus le revoir. L'arrêt étoit bien dur, la vertu le prononça, mais le cœur en gémit ; il n'étoit plus possible à Caroline de se faire la moindre illusion sur la nature de ses sentimens. C'étoit l'amour dans toute sa force, & d'autant plus violent, qu'il se faisoit connoitre par les traits les plus aigus de la douleur. Si son désespoir en augmenta, elle n'en fut que plus confirmée dans la résolution qu'elle venoit de prendre ; le danger étoit trop pressant pour balancer un instant..... Mais comment lui faire cette terrible confidence, la scène de la veille étoit trop présente à son esprit pour risquer de la renouveller : elle sentoit qu'il lui seroit impossible de le voir, de lui parler, de lui dire elle-même : séparons-nous pour toujours. Une lettre étoit donc le seul moyen,

elle s'en occupa toute la nuit, elle n'étoit pas facile à composer cette lettre; chaque expression, chaque phrase lui paroissoit ou trop froide, ou trop tendre: enfin quand elle eut trouvé à-peu-près le tour qu'elle vouloit lui donner, elle s'impatienta que le jour parût pour l'écrire; elle ouvroit à chaque instant ses rideaux, & dès qu'elle apperçut les premiers rayons de l'aurore, elle sortit de son lit, passa une robe, & voulut commencer sa pénible tâche: mais on sait que tous ses meubles avoient insensiblement pris le chemin du pavillon, son secrétaire y avoit passé comme tout le reste. Elle ne trouva pas dans sa chambre de quoi tracer un seul mot: il fallut prendre patience, attendre que les gens du château fussent levés, & eussent ouvert les portes. Comme aucun d'eux n'avoit d'amant à congédier, ils dormirent encore une bonne heure; Caroline la passa à sa fenêtre; il n'auroit tenu qu'à elle d'y jouir du plus beau des spectacles, & sans doute pour la première fois de sa vie, le développement insensible du jour, les gradations de la lumière, enfin le lever du soleil paroissant dans toute sa gloire, animant toute la nature, ne firent aucune impression sur son cœur déchiré. Lindorf qu'elle alloit éloi-

gner d'elle, & rendre malheureux, Lindorf dont elle n'avoit connu l'amour & senti combien il lui étoit cher, qu'au moment de s'en séparer pour toujours, obscurcissoit tout à ses yeux, elle ne pensa qu'à lui, elle ne vit que lui; les brillantes couleurs de l'aurore, & les rayons du soleil, & le réveil de la nature, tout fut perdu pour elle. Dès qu'elle put sortir elle courut au pavillon: il étoit essentiel que Lindorf reçût sa lettre avant que d'arriver à Rindaw, & Caroline ne doutoit pas qu'il n'y vînt aussitôt qu'il lui seroit possible: elle s'achemina donc tristement, mais que devint-elle, lorsqu'en entrant dans le pavillon, dont la porte étoit ouverte, elle vit, ou crut voir Lindorf lui-même, assis dans le fond, pâle, abattu, les cheveux en desordre, & qui, la tête appuyée sur une main, paroissoit plongé dans une profonde rêverie. Je dis qu'elle crut le voir, parce qu'elle eut un instant l'idée que c'étoit une illusion de son imagination égarée & trop occupée de lui. Elle fit un cri perçant, mais elle ne put douter que ce ne fût bien lui-même, lorsqu'à ce cri, elle le voit s'élancer de sa place, courir à elle, tomber à ses pieds, & lui dire avec une impétuosité qu'elle ne put arrêter: Oh! Caroline, pardonnez...

celui qui vous adore ne vous a point compromise; hier en vous quittant je fus chez moi, j'y ai passé la nuit, mais pensez-vous que le sommeil ait approché de mes paupières; au point du jour je me suis levé, je suis sorti, cette porte étoit restée ouverte... Je ne sais comment je me suis trouvé ici. Mais Caroline, je le jure, je n'en sortirai pas que vous n'ayez décidé de mon sort, ou plutot laisse interprêter ton silençe & ton trouble à ton heureux amant; un sourire me suffit, sûr de ton. aveu, sûr de l'aveu de notre amie, je cours obtenir celui de ton père.... Demain peut-être, demain, c'est à ton époux que tu pourras avouer sans rougir que tu l'aimes. C'étoit sans doute le moment de parler, de détruire d'un seul mot les douces illusions de l'amant; mais qu'il étoit pénible à prononcer ce mot cruel, il s'arrêtoit sur les lèvres de Caroline, elle vouloit & ne pouvoit l'articuler. Lindorf prévenu, continuoit à interprêter ce silence en sa faveur, à l'attribuer à la modestie, à l'embarras, à la timidité, & voulant enfin le vaincre & la forcer à parler, il se leva précipitamment, courut à son chapeau qu'il avoit posé sur le clavecin. Chère Caroline, dit-il en le prenant, je n'ai pas un instant à per-

dre, quand il s'agit d'assurer mon bonheur; je n'exige plus un aveu, qui paroît trop vous coûter; mais si vous ne me défendez pas de partir, je vôle à l'instant à Berlin, & j'en reviens bientôt, je l'espère, avec le droit de le demander. Alors Caroline effrayée, rassemblant toutes ses forces, court à lui: qu'allez-vous faire Lindorf? vous ne savez pas.... Apprenez.... Quoi donc?—Un secret.—Quel secret? parlez Caroline, vous me faites mourir.—Hé-bien! je suis....—Vous-êtes?—Mariée....La foudre tombée aux pieds de Lindorf l'auroit sans doute moins frappé.—Mariée! répéta-t-il avec l'accent de la terreur, & le plus profond silence succéda à ce mot, ou plutôt à ce cri. Caroline tremblante s'étoit assise, & couvroit son visage de son mouchoir ... Lindorf se promenoit à grands pas....Mariée, répéta-t-il encore en se frappant le front.—Et après un autre moment de silence.... Non, non, c'est impossible, absolument impossible. Vous m'abusez Caroline, vous vous jouez d'un malheureux dont vous égarez la raison: cessez ce jeu cruel; dites....dites-moi, que vous n'etes point mariée.—Il n'est que trop vrai que je le suis, répondit Caroline d'une voix altérée.—Mais votre amie?—Elle l'ignore,

je vous l'ai dit, c'eſt un ſecret.—Oh Caroline! Caroline, où m'a conduit ce fatal ſecret, malheureux pour toute ma vie? .... Pendant quelques momens il fut dans une agitation qui tenoit du délire: il s'aſſeyoit, ſe relevoit, appuyoit ſa tête contre le mur; tous ſes mouvemens tenoient de la fureur. Lindorf, cher Lindorf, diſoit Caroline, au nom du ciel, calmez-vous. Eh, ne ſuis-je pas bien plus malheureuſe encore? ....Vous malheureuſe: Oh! Caroline .... Alors l'attendriſſement prenant le deſſus, des larmes... oui des larmes, toutes amères qu'elles étoient le ſoulagèrent un peu: au bout de quelques momens il put ſe rapprocher d'elle. Caroline, lui dit-il d'un ton plus doux, expliquez moi donc ce myſtère, dont la découverte me tue: quel eſt-il cet inconcevable époux, qui peut ainſi vous laiſſer à vous-même, négliger à cet excès le plus grand des bonheurs? Caroline qui pouvoit à peine parler, conſolée cependant de le voir un peu plus tranquille, lui fit ſuccinctement l'hiſtoire de ſon mariage avec un ſeigneur de la cour, qu'elle ne nomma point, voulant reſpecter le ſecret du comte, & ſans parler même de ce qui pouvoit le déſigner; elle dit ſeulement qu'une répugnance invincible pour un lien

auquel elle s'étoit soumise par obéissance, l'avoit obligée à demander cette séparation, au moins pour quelque temps, qu'on la lui avoit accordée sous la condition de garder le secret; je manque peut-être, dit-elle, à un de mes devoirs en le révélant, mais du moins, je saurai remplir tous les autres, quelques pénibles qu'ils soient à mon cœur: adieu Lindorf, séparons-nous, fuyez-moi pour toujours; oubliez s'il est possible l'infortunée Caroline.——Que je vous fuie! que je vous oublie! reprit Lindorf, dont la physionomie s'étoit éclaircie pendant le court récit de Caroline. Ah! jamais, jamais.. Mes espérances se raniment, & j'ose encore entrevoir le bonheur..—Qu'est-ce que vous dites Lindorf, la douleur vous égare?—Non, je puis encore être heureux si vous daignez y consentir.... Oh, ma Caroline, écoute-moi: ton cœur m'a nommé, tu t'en défendrois en vain, il m'appartient ce cœur, que j'ai mérité par l'excès de mon amour, & mes droits sont bien plus sacrés que ceux d'un tyranique époux, qui a abusé de l'autorité paternelle; dites un seul mot, & ces liens abhorrés seront brisés; ils le seront, j'ose vous l'assurer, le Roi est juste, il m'aime, il m'entendra; & d'ailleurs, j'ai un moyen sûr,

sûr, un appui. — Malheureux Lindorf, interrompit Caroline, perdez un eſpoir chimérique ; le Roi lui-même les a formés, ces nœuds que rien ne peut rompre : eh quel appui peut balancer un inſtant la faveur du comte de Walſtein ? — du comte de Walſtein, reprit Lindorf ! — Son nom m'eſt échappé, dit Caroline, mais je compte ſur votre diſcrétion. Jugez donc s'il vous reſte le moindre eſpoir ; c'eſt lui qui. . . . . Oui le comte de Walſtein eſt mon époux, Lindorf les yeux fixés en terre, les bras croiſés, ne répondit pas un mot & paroiſſoit abſolument abſorbé dans ſes penſées : enfin ſortant tout-à-coup de cet état de ſtupeur. — Caroline, dit-il à demi voix, & ſans preſque la regarder, je vais vous quitter, mais je reviendrai demain matin, il eſt eſſentiel que je vous parle encore ; demain à la même heure ſoyez ici dans ce pavillon, je l'exige de votre amitié : dites, puis-je y compter, y ſerez-vous demain matin à huit heures, vous trouverai-je ici ? — J'y ſerai, dit Caroline, ſans trop ſavoir ce qu'elle répondoit. — A demain donc, reprit Lindorf, en faiſant un pas pour ſe rapprocher d'elle, mais ſe reculant tout-à-coup, il prit ſon chapeau, & diſparut. Qu'on juge de l'état ou il laiſſa

Caroline, de la confusion d'idées qui remplissoient sa tête & son cœur : celle qu'elle le reverroit encore fut la première. Mais qu'est-ce qu'il pouvoit avoir à lui dire, qu'il n'eût pu dire dans ce moment ? Pourquoi ce rendez-vous demandé avec tant d'instances & même avec une sorte de solemnité ? Elle se répentoit presque d'y avoir consenti : cependant auroit-elle pu le refuser ? d'ailleurs, il étoit possible qu'il n'eût pas perdu l'idée de faire rompre son mariage, il n'avoit point dit qu'il y eût renoncé ; il étoit donc essentiel de le revoir, pour le dissuader de faire des démarches inutiles, qui n'aboutiroient qu'à découvrir leur liaison & rendre Caroline plus malheureuse. Cela la détermina à être exacte au rendez-vous : elle pensa ensuite à l'embarras de cacher plus long-temps sa position à la chanoinesse. Qu'alloit-elle penser de l'absence de son cher Lindorf ? & Caroline elle-même sentoit que ce seroit une consolation pour elle de pouvoir épancher sa douleur, & verser des larmes dans le sein de cette indulgente & tendre amie. Mais on avoit exigé d'elle une promesse si forte, si positive, & la punition dont elle étoit menacée lui paroissoit si terrible, qu'elle n'osoit pas confier son secret sans permission ;

c'étoit assez, c'étoit trop même, d'en avoir instruit Lindorf, & son motif pouvoit seul la justifier. Elle prit donc le parti d'écrire tout de suite à son père, pour lui demander cette permission.

« Il ne lui étoit plus possible, lui disoit-« elle, de dissimuler avec sa bonne maman, « & de lui cacher plus long-temps son ma-« riage ; son ignorance à cet égard l'exposoit « à des conversations pénibles & souvent « répétées. Prête à se trahir chaque instant, « elle demandoit en grâce la permission « d'avouer un secret qui coûtoit trop à son « cœur, & blessoit la reconnoissance & « l'amitié qu'elle devoit à Mde. de Rindaw. « Qu'est-ce qu'on avoit à craindre ? la mau-« vaise santé de la baronne, son goût pour « la retraite, assuroient de sa discrétion : à « qui le diroit-elle, puisqu'elle ne voyoit « jamais personne ? D'ailleurs, ajouta Caro-« line, (qui voulut prévenir, & la visite, « & les persécutions qu'elle redoutoit) « décidée comme je le suis, à ne point la « quitter, à rester auprès d'elle autant qu'elle « vivra, il m'est affreux de n'oser ouvrir « mon cœur à celle qui m'a tenu lieu de « mère. . . . . Oui, mon père, il m'en coûte « sans doute de vous affliger, de vous priver

" d'une fille qui, si vous l'eussiez voulu,
" ne vous auroit jamais quitté, dont la vie
" auroit été consacrée à vous prouver sa
" tendresse; mais vous en avez ordonné
" autrement: permettez donc à mon tour,
" que j'use de la liberté que mon époux &
" mon roi m'ont donnée, *je puis demeurer*
" *à Rindaw autant que je le voudrai:* tel
" est l'arrêt qu'ils ont prononcé, & que je
" n'ai point oublié. Je déclare donc que je
" le voudrai, aussi long-temps que mon
" unique amie existera, que mes soins lui
" pourront être utiles, & que mon cœur
" & ma raison se refuseront aux liens que
" j'ai formés, &c." . . . . . .

Quand cette lettre fut écrite & envoyée, Caroline se sentit un peu soulagée; son secret lui pesa moins dès qu'elle pensa qu'elle auroit dans quelques jours la liberté de l'avouer, & l'idée qu'elle ne seroit point obligée de revoir le comte, peut-être de bien des années, la consola un peu de ne plus revoir Lindorf. C'est trop d'avoir le double tourment de renoncer à ce qu'on aime, & la crainte de vivre avec ce qu'on hait; persuadée que sa fermeté la dispenseroit de ce dernier malheur, elle se sentit la force de supporter l'autre. Je ne le reverrai plus,

dit-elle, mais au moins je ne verrai perſonne, & je pourrai penſer ſans ceſſe à lui, dans ces lieux, qu'il m'a rendus ſi chers. Elle eut la force, malgré ſon agitation intérieure, de ſupporter la converſation de la chanoineſſe qui lui demandoit à chaque inſtant, ſi elle ne croyoit pas que M. de Lindorf viendroit ce jour-là, & qui s'étonnoit beaucoup qu'il ne fût point arrivé de bonne heure comme il l'avoit dit. Sans ſon mal d'yeux, qui empiroit tous les jours, elle ſe feroit apperçue ſans doute de la pâleur, de la rougeur, du trouble de Caroline; mais elle ne vit rien, ne parla que de ſon cher baron, s'inquiéta de ſon abſence, & ſe promit bien d'envoyer le lendemain ſavoir de ſes nouvelles, s'il ne paroiſſoit point ce jour-là. Enfin elle ſe retira dans ſon appartement & Caroline dans le ſien, où elle paſſa cette nuit comme la précédente. Dès qu'elle fut levée, elle courut au pavillon: l'heure du *rendez-vous* étoit paſſée, & Lindorf n'arrivoit point; elle attendit une demi-heure, qui lui parut un ſiècle, & pendant laquelle elle ouvrit & referma dix fois la petite porte, & la croiſée qui donnoit ſur le chemin: elle alloit ſans ceſſe de l'une à l'autre, regardoit du côté par où Lindorf devoit venir, auſſi

faſſe ? Elle décachette le paquet, il renfermoit un gros cahier de l'écriture de Lindorf; Caroline étoit ſi ſaiſie qu'elle ne comprenoit rien d'abord à ce qu'elle liſoit, cependant elle raſſembla toutes ſes idées, s'aſſit auprès d'une fenêtre, prit le cahier & commença ſa lecture.

CAHIER DE LINDORF.

DU CHATEAU DE RISBERG.

Il étoit daté de la veille après l'avoir quittée.

Neuf heures du matin.

LE général de Walſtein, père de l'ambaſſadeur, ayant dans ſa jeuneſſe fait un voyage en Angleterre, vit lady Matilde Seymour, il l'aima, lui plût, demanda ſa main, l'obtint, la ramena dans ſa patrie, & la rendit la plus heureuſe des femmes; deux enfans ſeulement furent le fruit de cette union. Ils eurent d'abord un fils qui remplit tous leurs vœux, (c'eſt le comte actuel, unique ſoutien de cette illuſtre famille qui s'éteindroit avec lui), & douze ans après une fille; dont la naiſſance tardi e, inattendue, coûta la vie à ſa mère; le général fut au déſeſpoir; il avoit

adoré son épouse, il demeura fidelle à sa mémoire : quoique jeune encore il déclara qu'il ne reprendoit point de nouveaux liens, & qu'il consacreroit le reste de ses jours au service de son prince, de sa patrie & à l'éducation de ses enfans. La fille, à laquelle il donna le dom de Matilde, fut remise aux soins des sœurs du général, dont l'une avoit épousé le baron de Zastrow, gentilhomme Saxon, mais établi, pour lors à Berlin, ensorte qu'elle fut également sous les yeux de son père. Son fils conduit par lui-même dans le chemin de l'honneur & de la vertu, annonçoit dès son enfance tout ce qu'il devoit être un jour, donnoit à ce tendre père les espérances les plus flatteuses, & lui promettoit la plus douce récompense de ses soins. Hélas ! il n'en jouit pas long-temps : la guerre étoit allumée entre l'Autriche & la Prusse. Le général, commandant une partie de notre armée victorieuse, s'étoit signalé dans plusieurs occasions ; le Roi le distinguoit déjà comme un de ses meilleurs officiers, lorsqu'il eut le bonheur de pouvoir prouver à son maître son zèle & son dévouement, en lui sacrifiant sa vie à la bataille de Molvitz. Le Roi ne comptant que sur son courage, oubliant sa sûreté, se trouva dans le plus grand

danger, poursuivi par quelques hussards Autrichiens ; son cheval ayant reçu une blessure qui l'empêchoit d'avancer, il risquoit d'être pris ou tué, lorsque le général de Walstein s'en apperçut : suivi seulement de son fils âgé de seize ans, qui faisoit sa première campagne à ses côtés, comme simple volontaire, il se précipite entre les hussards & le Roi ; le jeune comte se hâta de lui donner son cheval, pendant que son père blesse ou met en fuite ceux qui le poursuivoient, & reçoit lui-même le coup mortel, destiné sans doute au monarque. Son fils & quelques officiers, du nombre desquels étoit mon père, son plus intime ami, le transportèrent dans sa tente ; le Roi consterné les suivit : les chirurgiens ayant examiné sa blessure, prononcèrent qu'il n'avoit plus que quelques instans à vivre ; son fils à genoux devant son lit, se livroit au plus vif désespoir, & ne cessoit de répéter : Oh mon père ! & pourquoi n'est-ce pas moi qu'ils ont tué ? Le général rassembla le peu de forces qui lui restoient, pour le consoler & le recommanda au Roi. « Sire, lui dit-il, je vous le remets, il a partagé mes périls & ma gloire, il faut comme moi vivre & mourir pour vous, vous lui servirez de père, ainsi je serai remplacé & pour vous &

pour lui : « Et vous jeune homme, montrez plus de fermeté, enviez ma mort glorieuse au lieu de la pleurer, & méritez par votre courage l'auguste père auquel je vous confie... Oui je serai son père, dit le Roi, véritablement ému & touché, en serrant dans ses bras le jeune comte, je n'oublierai jamais que c'est pour moi qu'il a perdu le sien, & je lui dois aussi la vie; il sera désormais mon fils & mon ami, & pour vous le prouver, je lui donne dès ce moment une compagnie aux gardes, qui le fixera près de moi pendant sa jeunesse, & ne sera que le prélude des bienfaits que je répandrai sur lui. Le jeune comte absorbé dans sa douleur, ne répondit rien & n'entendit peut-être pas ce que le Roi disoit. Une expression de reconnoissance & de joie se peignit encore sur le visage expirant du général; & ranima ses yeux déjà couverts des ombres de la mort; il tendit une main à son Roi, l'autre à son fils, & faisant encore un effort, il dit à ce dernier.... « Mon fils.... Votre sœur.... Ma chère petite Matilde.... C'est à vous que je confie le soin de son bonheur..... Pauvre enfant.... Mais vous lui restez... Vous remplacerez.... — Il ne put achever, le comte voulut lui répondre, les sanglots étouffoient

ſa voix, mais l'ardeur avec laquelle il baiſa la main du général, valoit bien tout ce qu'il auroit pu lui dire ; cette main étoit déjà glacée, & l'inſtant après il rendit le dernier ſoupir dans les bras de mon père qui le ſoutenoit, en lui diſant : & vous auſſi Lindorf, vous aimerez mes enfans.... Oh mon Roi ! mon fils, mon ami, ne me regrettez pas ! je meurs le plus heureux des ſujets & des pères.

Peut-être, madame, que ces intéreſſans détails ne vous ſont point inconnus ; mais dans ce cas-là, j'ai cru pouvoir au moins vous les retracer : cependant j'ai lieu de préſumer que vous les avez ignorés ; ils auroient ſans doute fait ſur votre ame le même impreſſion qu'ils faiſoient ſur la mienne, quand mon père, témoin de cette ſcène touchante, ſe plaiſoit à me la raconter. Oh, comme elle enflammoit mon cœur ! comme elle excitoit en moi la plus vive admiration, pour ce jeune héros, qui dans un âge auſſi tendre avoit déjà ſauvé la vie à ſon Roi, & ſu montrer à la fois tant de courage & de ſenſibilité ! Avec quelle ardeur je déſirois de le connoître, & de m'attacher à lui, de l'imiter, s'il m'étoit poſſible ! combien je ſollicitai mon père, ou de me mener à Berlin,

ou d'obtenir du Roi que le comte de Walstein vînt passer quelque temps avec nous !

La mauvaise santé de mon père l'avoit obligé de quitter le service peu d'années après la mort du général, & depuis lors il s'étoit absolument fixé dans une terre au fond de la Silésie. Plusieurs années s'écoulèrent sans que la passion que j'avois de voir le comte, pût être satisfaite ; j'étois trop jeune encore pour paroître à la cour, ensuite mes études commencèrent, on ne voulut pas les interrompre, & mon père, malgré ses sollicitations fréquentes, ne pouvoit obtenir du Roi, de se séparer de son fils adoptif, auquel il s'attachoit tous les jours davantage : jamais peut-être on n'avoit joui d'un tel degré de faveur, mais jamais aussi il n'en fut de plus méritées ; loin de s'en prévaloir, il ne se servoit de son ascendant sur l'esprit de son maître que pour faire des heureux : aussi, loin d'être envié, il étoit adoré ; le nom du jeune comte de Walstein ne se prononçoit pas sans attendrissement & sans éloges, tous les pères le proposoient pour modèle à leur fils, toutes les mères faisoient des vœux pour qu'il devînt l'époux de leurs filles, mais peu osoient s'en flatter ; le monarque annonçoit qu'il vouloit le marier lui-même & sans doute la plus

aimable des femmes lui étoit déjà destinée... Oh Caroline.... Caroline!.... Mais ai-je le droit de murmurer? Non, vous deviez appartenir au meilleur des hommes, être la récompense de ses vertus, & le comte de Walstein pouvoit seul vous mériter. Enfin le moment tant désiré de le voir & de le connoître arriva. Au retour d'une campagne fatigante, le jeune comte ayant besoin de repos, se joignit à mon père, pour supplier le Roi de lui permettre de passer une partie de l'été à Ronebourg (c'est la terre que mon père habitoit.) Il n'étoit pas au pouvoir de Sa Majesté de lui rien refuser, il l'obtint, quoiqu'avec peine: j'appris cette nouvelle avec transport; il arrive, & je vis que la renommée, loin d'avoir exagéré, étoit bien au-dessous de la réalité. Le comte dans la fleur de l'âge, (il avoit alors vingt-quatre ans,) joignoit à la figure la plus noble, les traits les plus réguliers, & la physionomie la plus expressive: ses yeux surtout étoient le miroir de son ame, ils peignoient à la fois sa bonté & sa sensibilité; au seul récit d'un trait de vertu ou de courage, ils s'animoient, & brilloient comme l'éclair: il étoit grand, très-bien proportionné, assez d'embonpoint, la jambe remarquablement belle. Je vois votre

furprife Caroline... Oui, tel étoit alors votre époux, tel il feroit encore, fi... Oh! Caroline, j'implore votre pitié! .. Dans quel affreux détail je vais entrer, quel terrible aveu je dois vous faire; peut-être dans quelques momens ferai-je odieux à celle... Mais non, non, l'ame fenfible de Caroline s'attendrira fur mon fort, elle faura me pardonner & me plaindre... Ah! quels que foient mes torts, je fuis affez puni.

En cet endroit les larmes qui offufquoient les yeux de Caroline, l'obligèrent à difcontinuer; le cahier s'échappa de fes mains, fes regards fe portèrent d'eux-mêmes fur la boîte à portrait, elle comprit de qui il pouvoit être, étendit le bras pour la prendre & le retira promptement fans avoir ofé la toucher; fon cœur palpitoit avec force, toutes fes idées étoient confufes, elle eut befoin de les rappeler & de fe recueillir un moment avant que de recommencer fa lecture; elle foupira profondément, effuya fes yeux, les porta encore fur cette boîte, l'en détourna tout de fuite, releva fon cahier & continua avec une émotion qui s'augmentoit à chaque ligne.

J'étois dans ma dix-neuvième année quand le comte vint à Ronebourg: malgré la diff-

rence de nos âges & de nos positions, il me prévint par les offres & l'assurance d'une amitié, dont je fus d'autant plus flatté, que j'avois précisément alors le plus grand besoin d'un ami; mon cœur brûloit de s'épancher avec quelqu'un qui pût me comprendre, & partager ce que j'éprouvois. J'aimois avec fureur.... Mais non, non, je n'aimois pas, ce seroit profaner ce mot, & j'ai trop appris depuis à connoître l'amour, pour confondre à présent ces deux sentimens.... Je désirois avec passion, avec égarement, une jeune fille née dans la condition la plus obscure; mais dont les attraits auroient mérité un trône. Oui, Caroline, Louise étoit belle, elle l'étoit sans doute, puisque dans ce moment encore, je puis le penser & vous le dire.

Ici Caroline eut une espèce d'étouffement, ou de serrement de cœur, qui l'empêchoit de respirer, elle se pencha sur son siége, eut recours à son flacon, & quand elle fut un peu ranimée, elle continua sa lecture.

Louise étoit fille d'un ancien sergent de mon père, qui depuis long-temps avoit les invalides, & d'une femme de chambre de ma mère; ils vivoient à un quart de lieue de Ronebourg, dans une petite ferme que

mes parens leur avoient donnée pour récompense de leurs services. Pendant mon enfance j'étois continuellement chez eux, & dans les bras de la bonne Christine, qui m'avoit nourri, & qui m'aimoit comme son propre fils. Fritz, mon frère de lait, étoit mon intime ami ; Louise, plus jeune de quelques années, étoit bien plus encore pour moi, je ne pouvois me séparer d'elle un instant, ni quitter la ferme du bon Johanes ; il fallut, m'éloigner cependant de cette famille qui m'étoit si chère, & lorsqu'on m'envoya dans une université, je versai bien autant de larmes en me séparant de Christine, de Johanes, & surtout de ma chère petite Louise, qu'en quittant la maison paternelle. J'obtins la permission d'emmener Friz avec moi, & de me l'attacher pour toujours ; j'ignorois alors que ce garçon avoit l'ame aussi vile, aussi basse que ses parens l'avoient honnête, ou plutôt le genre de ses vices ne s'étoit point encore développé ; je le voyois actif, fidelle, intelligent, zelé pour mon service & pour mes intérêts ; il étoit fils de ma nourrice, frère de Louise ; que de titres pour l'aimer & lui accorder toute ma confiance ! aussi fut-il plutôt avec moi sur le pied d'un ami, que sur celui d'un domesti-

que. Quelques années de séjour à Erlang, affoiblirent beaucoup le souvenir de la petite ferme de Johanes & des plaisirs de mon enfance; ils se renouveloient cependant quelquefois par les lettres que Fritz recevoit de sa sœur, & qu'il me montroit: il y avoit toujours un petit article si tendre pour son jeune maître; elle lui recommandoit si fort de l'aimer, de le bien servir; elle lui demandoit avec tant d'empressement de mes nouvelles, que j'étois attendri en les lisant, que j'éprouvois une véritable impatience de revoir celle qui les écrivoit; il en reçut une, qui lui apprenoit la mort de leur mère, ma bonne & chère Christine. Louise étoit désespérée, elle peignoit sa douleur avec une énergie si forte & si naïve, que le cœur le plus dur en auroit été touché; je pleurai sincèrement celle qui depuis ma naissance m'avoit prodigué les soins les plus tendres; je la pleurai plus que Fritz, & je fus moins vîte consolé. Je me suis rappelé depuis, qu'un jour que je lui parlois de mes regrets sur la mort de sa mère, il lui échappa de me dire: Vous pourrez voir Louise bien plus librement. Si j'avois eu plus d'âge & d'expérience, ce seul mot m'auroit dévoilé son odieux caractère; mais j'avois encore cette

précieuse innocence qui ne laisse pas même soupçonner le mal, & je n'y fis alors aucune attention. Peu de temps après je fus rappelé dans ma famille, je revins à Ronebourg quelques mois avant l'arrivée du comte, & dès le lendemain je courus à la ferme de Johanes, accompagné de Fritz: grand Dieu! que devins-je en revoyant Louise, & quel changement inoui quelques années avoient apporté à sa figure, & à l'impression qu'elle me fit. Jamais je n'avois rien vu d'aussi beau; elle étoit en deuil, son corset noir marquoit sa taille charmante & faisoit ressortir sa blancheur; l'émotion & le plaisir animoient son teint des plus belles couleurs, & ses grands yeux bruns, de l'expression la plus vive & la plus touchante, ses cheveux noirs comme le ruban qui les nouoient, rattachés en grosses tresses autour de sa tête, toute la fraîcheur, tout l'éclat de la jeunesse .... Pardon, Caroline, si je m'appesantis sur des détails qui doivent peu vous intéresser, & qui me sont depuis devenus bien indifférens à moi-même; mais j'ai besoin d'excuses pour les excès où va m'entraîner une passion effrénée, & je n'en puis trouver que dans les charmes de celle qui l'inspiroit; ils eurent l'effet le plus prompt & le plus terrible. En allant à la

ferme, j'avois résolu pour m'amuser de laisser deviner à Louise lequel des deux étoit son frère, & pour cet effet je m'étois mis à-peu-près comme lui; mais mon extase, mon trouble, mon saisissement, me décélèrent bientôt. Fritz rioit & voyoit avec joie l'impression que sa sœur faisoit sur moi. Elle étoit accourue les bras ouverts & le plaisir dans les yeux; mais tout-à-coup elle s'arrêta devant moi, me fit une révérence gauche, que je trouvai remplie de grâces, & se jetant au cou de son frère, elle fondit en larmes; j'étois tout aussi ému qu'elle, le vieux Johanes vint ajouter encore à mon émotion; il me reçut avec tendresse & respect, nous entrâmes dans la ferme, il me parla de Christine, de sa mort, de ses regrets, de tout ce qu'elle avoit dit sur Fritz & sur moi; je voulois répondre & je ne pouvois que regarder Louise & pleurer avec elle. Johanes me parla ensuite de ses enfans, il me demanda si j'étois content de son fils... Louise est une bonne fille, me dit-il, elle a soin de moi & de mon ménage, elle remplace sa mère aussi bien qu'elle le peut, tant qu'elle sera sage & que son frère ira le bon chemin, je serai tranquille & heureux, jusqu'à ce que j'aille à mon tour rejoindre

ma chère Chriſtine, après cela, je me fie à Dieu & à M. le baron, pour avoir ſoin de ma petite famille : n'eſt-ce pas, mes enfans, vous conſolerez votre vieux père. Louiſe ſe précipite dans ſes bras, Fritz s'approche auſſi, mais il me parut foiblement touché, ou plutôt je ne voyois que Louiſe, la belle & ſenſible Louiſe ; j'aurois voulu me jeter avec elle aux genoux du vieillard, le nommer, auſſi mon père, je pris ſes mains, je les preſſai contre mes lèvres ; le père de Louiſe étoit alors pour moi l'être le plus reſpectable. Il étoit temps que cette ſcène touchante finît, mon cœur ne pouvoit plus ſuffire à tout ce qu'il éprouvoit ; je ſortis de la ferme, emportant dans ce cœur éperdu d'amour, l'image de Louiſe ; Fritz s'en apperçut facilement, c'étoit tout ce qu'il déſiroit ; une liaiſon entre ſa ſœur & moi, l'aſſuroit de ma faveur & de ſa fortune, peut être même alloit-il plus loin encore, & ſe flattoit-il de devenir un jour le frère de ſon maître. Cette ame vile, intéreſſée, comptoit pour rien le déſhonneur de ſa famille, ou de la mienne, pourvu qu'il y trouvât ſon compte ; il fit donc ſon poſſible pour attiſer le feu dont j'étois dévoré, & n'y réuſſit que trop aiſément. N'eſt-il pas vrai Monſieur, me diſoit il,

que Louiſe eſt devenue bien jolie ? quel dommage, ſi quelque groſſier manant poſſédoit tant de charmes : tenez, je crois que j'aimerois mieux la voir maîtreſſe d'un brave ſeigneur comme vous, que la femme d'un ruſtre qui ne ſentiroit pas ce qu'elle vaut. Ce propos & d'autres ſemblables, ne me révoltèrent pas comme ils l'auroient fait ſans doute avant que j'euſſe vu Louiſe : la ſeule idée de poſſéder, n'importe à quel titre, me tranſportoit, j'avalois chaque jour à longs traits le poiſon qui corrompoit mon foible cœur ; il ne s'en paſſoit point que je n'allaſſe à la ferme, ſous le prétexte de la chaſſe, & toujours j'y étois bien reçu & par Johanes & par la fille, lorſqu'ils étoient enſemble ; dès que j'arrivois, Louiſe couroit à la laiterie, elle m'apportoit elle-même un baquet rempli de lait, elle y coupoit du pain bis, elle en mangeoit quelquefois avec moi : le bon Johanes me racontoit ſes anciennes campagnes, en vidant ſa bouteille de bierre, je feignois de l'écouter tandis que je dévorois ſa fille des yeux & j'en ſortois toujours plus paſſionné ; ſi je la trouvois ſeule, ces attentions ſi touchantes, cet air de plaiſir & d'amitié, faiſoient place à l'embarras le plus marqué, elle commençoit des phraſes qu'elle

n'achevoit pas, elle avoit quelquefois l'air ému, attendri, alors je ne me possédois plus, je m'approchois d'elle avec transport, je hasardois de petites libertés, je lui rappelois les jeux de notre enfance; mais elle me repoussoit avec un ton si ferme, si sérieux, si décidé, qu'elle m'en imposoit malgré moi, & que je n'osois aller plus loin. De retour chez moi, je me plaignois à Fritz de la réserve de sa sœur, je le conjurois de la voir, de lui parler en ma faveur, de l'engager à me montrer plus d'amitié & de confiance; il rioit, il m'assuroit que j'étois aimé, passionnément aimé, qu'il le savoit bien, & que l'embarras même de Louise dans nos tête-à-tête en étoit la preuve; mais ces jeunes filles, disoit-il, qui dans le fond ne demandent pas mieux que de céder, veulent au moins avoir une excuse. Enhardi par cette espérance, je revolois à la ferme: si Johanes y étoit, on me recevoit avec toutes les grâces, s'il n'y étoit pas, je retrouvois le même embarras, & si je devenois pressant, la même résistance; cette conduite me désespéroit, & mon amour en augmentoit au point qu'il ne connoissoit plus de bornes. J'étois dans cet état de trouble & d'effervescence, quand le comte vint à Ronebourg, je ne voyois plus que Louise,

je n'exiſtois plus que pour elle, la poſſéder ou mourir étoit le cri continuel de mon cœur. Il ne falloit pas moins que la réputation de ſageſſe que le comte s'étoit acquiſe, pour m'empêcher de lui faire, dès les premiers jours, l'aveu de ma paſſion ; je redoutois d'abord ſon exceſſive raiſon, mais il ſavoit ſi bien cacher une ſupériorité qu'il avoit l'air d'ignorer lui-même ; ſon ame, en même temps qu'elle étoit grande & forte, étoit ſi douce & ſi ſenſible ; il joignoit avec tant de grâce la vivacité de la jeuneſſe à la ſolidité de l'âge mûr, que celle-ci paroiſſoit à peine ; il finit par ne plus m'effrayer. Je crus pouvoir compter ſur ſon indulgence, & un jour qu'en me promenant avec lui, il me railloit ſur mon air abſorbé & rêveur, j'oſai lui en dévoiler la cauſe, & lui ouvrir mon cœur ; je lui fis le récit que vous venez de lire, je n'omis aucun détail, j'y mis ſans doute la chaleur & le feu dont j'étois pénétré, il me parut qu'il m'écoutoit avec beaucoup d'émotion & d'intérêt. Quand j'eus fini il me ſerra dans ſes bras : Oh ! mon jeune & ſenſible ami, me dit-il, que de chagrins vous vous préparez ! il alloit ajouter quelques conſeils, je l'interrompis. Cher comte, ce n'eſt pas des conſeils que je vous demande, c'eſt de la pitié, c'eſt de l'indulgence, c'eſt de

de consentir à voir ma Louise, & d'attendre à me juger que vous l'ayez vue, & en disant cela je l'entraînai du côté de la ferme. Louise étoit seule & fort triste, il me parut même qu'elle avoit pleuré, mais elle n'en étoit que plus intéressante; à notre arrivée la surprise de voir un étranger couvrit son beau visage d'une rougeur modeste, sa timidité, son embarras ajoutoient à ses charmes; cependant elle se remit, & nous reçut aussi bien qu'il lui fut possible; j'observois qu'elle regardoit souvent le comte & qu'il lui échappoit des soupirs, qu'elle s'efforçoit d'étouffer; pour lui, il la fixoit avec étonnement, & jetoit ensuite les yeux sur moi avec une expression de douleur. Nous fîmes le tour du petit jardin potager que Louise cultivoit, il y avoit aussi quelques fleurs; elle nous cueillit à chacun un œillet, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle donna le plus beau à mon ami; mais ce n'étoit sans doute qu'une politesse, & je ne pouvois pas être jaloux du comte qu'elle voyoit pour la première fois, j'étois plutôt charmé qu'elle se conduisît avec lui de manière à le prévenir en sa faveur; je voyois que rien ne lui échappoit, l'arrangement du petit jardin, la propreté du ménage, il eut l'air de tout voir & de tout sentir; nous sor-

tîmes, & nous rencontrâmes à quelque pas Johanes qui revenoit des champs; sa figure vénérable, sa longue barbe blanche, frappa le comte: C'est le père de Louise, lui dis-je; il vint à nous, nous parla quelque temps avec son bon sens accoutumé, & nous laissa continuer notre chemin; je marchois à côté du comte sans lui dire un mot, mes regards ardens cherchoient à pénétrer sa pensée, il gardoit aussi le silence; enfin je le rompis le premier.... Eh bien! mon cher comte, suis-je donc si coupable d'adorer Louise? — Non, non, me répondit il, vous n'êtes encore que malheureux, je le vois, vous deviez l'aimer, l idolâtrer.... Et m'embrassant avec tendresse: non vous n'êtes pas coupable, mais un jour de plus, & peut être, vous le deviendrez; fuyez mon cher Lindorf, fuyez cette fille dangereuse, il ne vous reste d'autre ressource; si l'amitié la plus tendre, la plus sincère, peut adoucir vos peines, toute la mienne est à vous, je ne vous quitterai pas, je vous ménerai à Berlin, à ma terre, enfin où vous voudrez, pourvu que ce soit loin d'ici.—La fuir, m'éloigner d'elle, vivre sans Louise, non jamais, jamais....Eh, grand Dieu! que prétendez-vous, me dit-il vivement, quel peut être votre espoir, en vous livrant à cette

paſſion; l'épouſer? penſez à vos parens, que vous plongeriez dans le tombeau; la ſéduire? je n'imagine pas que vous en ayez la déteſtable idée. Louiſe eſt l'image de la vertu, de l'honnêteté, & ce reſpectable vieillard qui vous eſtime, qui vous aime, qui vous reçoit chez lui, trahirez-vous ſa confiance pour lui ravir ce qu'il a de plus cher au monde? Non, Lindorf ne ſera jamais coupable de cette atrocité, il écoutera la voix de l'honneur, de la raiſon, de la véritable amitié, & s'il verſe des larmes, ce ne ſera pas du moins le remords déchirant qui les fera couler.... Les regards, la voix du comte, avoient une expreſſion que je ne puis vous rendre, & qui pénétra juſqu'au fond de mon cœur; il me ſembloit que c'étoit un Dieu, une intelligence ſuprême deſcendue du ciel pour m'éclairer; tout ce que je venois d'entendre étoit ſi différent de ce que me diſoit Fritz tous les jours, je m'étois ſi peu accoutumé à envisager ma paſſion ſous un point de vue auſſi criminel, que je fus abſolument atterré, je n'eus pas la force de répondre un mot; le comte qui m'obſervoit, voyant ce qui ſe paſſoit dans mon ame, prit ma main, & la ſerrant dans les ſiennes je vois, me dit-il, que ce que je vous dis fait impreſſion ſur vous, & que la vertu va repren-

dre son empire : venez mon ami, allons demander à votre père la permission de faire un petit voyage, nous partirons dès demain. — Demain, m'écriai-je avec transport, partir demain ! m'éloigner d'elle, ne pas la revoir, ignorer si je suis aimé, si je la retrouverai ; non Walstein, non, ne l'espérez pas, je ne le puis, je ne le puis, ce seroit m'ôter la vie ; alors appuyant ma tête contre un arbre, & versant quelques larmes ; j'ajoutai, oui sans doute, vos discours m'ont frappé & j'en ai senti toute la force ; que n'avois-je un ami comme vous dans les commencemens de cette fatale passion, à présent il est trop tard, c'est un feu qui me brûle, qui me dévore, je le sens trop, il n'y a plus pour moi que Louise ou la mort ; cependant vous le voulez, j'essaierai de suivre en partie vos conseils, d'être quelques jours sans la revoir, sans aller à la ferme, mais au moins que je sente que je suis près d'elle : oh ! mon cher comte, je suis un malade à qui il faut des ménagemens, & qu'un remède trop violent tueroit sur le champ ; le comte en convint, il chercha doucement à me calmer, à me consoler ; il se contenta de la promesse que je lui renouvelai, de ne point aller de quelques jours à la ferme, espérant sans doute m'amener par

degrés à consentir à une plus longue absence. Dès le soir, je dis que je n'étois pas bien ; je voulois m'imposer l'obligation de rester dans ma chambre ; je sentois que si j'en étois sorti, mes pas se seroient portés d'eux-mêmes chez Louise. Une feinte maladie m'en ôtoit la liberté, mais elle n'étoit pas feinte, depuis plusieurs jours j'étois consumé par une fiévre ardente, suite ordinaire des passions violentes, je ne dormois plus, je mangeois à peine ; mon changement excessif alarmoit mes parens, mais je les assurai que quelques jours de retraite & de tranquillité suffiroient pour me rétablir ; le comte qui donna les plus grands éloges à ma fermeté, me quittoit peu, tant qu'il étoit auprès de moi, il animoit mon courage, il soutenoit ma raison & je sentois moins le tourment de ma passion ; mais dès qu'il s'éloignoit, elle reprenoit tout son empire, & Fritz y ajoutoit de nouvelles forces. Il s'étoit bien apperçu, par quelques mots qu'il avoit entendus & par ceux qui m'échappoient à moi-même, que le comte combattoit mon amour. Il en travailloit avec plus d'ardeur à l'exciter, & il ne falloit pas pour cela de grands efforts ; dès que j'étois seul avec lui, je ne pouvois m'empêcher de lui parler de sa sœur ; il m'assuroit qu'elle gémissoit de mon absence, & de

me favoir malade, que depuis quatre jours, qu'elle ne m'avoit vu, elle ne faifoit que pleurer; cette pauvre fille vous feroit pitié, M. le baron, elle vous aime à la folie, & cache tout cela dans fon cœur ; pour moi je crains qu'elle n'en meure, je fuis toujours à la raffurer, à lui dire qu'elle n'eft pas la première payfanne qui ait aimé un grand feigneur, qu'elle feroit trop heureufe avec vous, qui êtes fi bon, fi généreux, & que certainement vous ne l'abandonneriez jamais. Ces converfations fouvent répétées, enflammoient mon cœur & mon imagination, affoibliffoient ma réfolution. Enfin un foir, c'étoit le cinq ou fixième de ma retraite, le comte m'ayant quitté pour aller à la chaffe, & Fritz me parlant de Louife & de fon amour depuis une heure, je ne pus y réfifter; je m'échappe comme un enfant que fon mentor a laiffé à lui-même, & je vole à la ferme, efpérant bien être de retour avant l'arrivée du comte. Johanes étoit aux champs, & Louife feule à la maifon fon rouet devant elle; elle ne filoit pas cependant, fa tête étoit appuyée fur une de fes mains, & fon mouchoir fur fes yeux; elle ne me vit point d'abord, mais au bruit que je fis, en refermant la porte; elle leva les yeux & fit un cri. Eh mon Dieu! M. le baron, dit-elle

en rougiſſant, comment, c'eſt vous: on diſoit que vous étiez ſi malade, je ſuis bien aiſe de voir que. . . . Je ne lui laiſſai pas le temps d'achever, l'intérêt que je crus voir dans ce peu de mots, ſa rougeur, ſes yeux encore humides de larmes, tout me parut confirmer cet amour dont Fritz me parloit ſans ceſſe. Enchanté, tranſporté, & de la revoir & de la trouver ſenſible, je me précipite à ſes pieds, je ne ſais ce que je lui dis, ma tête n'y étoit plus, & je m'exprimois avec tant de feu & de vivacité que Louiſe en fut effrayée: mais elle ne pouvoit ni m'arrêter, ni m'échapper; je m'étois ſaiſi de ſes deux mains, que je tenois avec force & que je couvrois de baiſers, lorſque la porte s'ouvre & le comte paroît; je ne ſais lequel fut le plus confondu de nous trois; la ſurpriſe me fit abandonner les mains de Louiſe, qui en profita bien vîte pour ſortir précitamment; je m'étois relevé, mais je n'oſois pas regarder mon ami.——Vous ici, Lindorf, me dit-il enfin: je vous ai laiſſé dans votre chambre, & je vous retrouve aux pieds de Louiſe.— Ce n'eſt donc pas moi que vous y veniez chercher, répliquai-je avec un étonnement plus grand encore que le ſien; je ne ſais ce qui ſe paſſoit alors dans mon ame. Je n'avois

pas de ſoupçon, non, je n'en avois pas; cependant je ne ſavois comment expliquer ſon arrivée inattendue à la ferme. J'avois penſé d'abord, que ne m'ayant pas trouvé chez moi, il m'avoit ſoupçonné là; mais la ſurpriſe qu'il n'avoit pu cacher, détruiſoit cette idée.—Non, me dit-il, en ſe remettant, ce n'étoit pas vous que je cherchois ici; j'avois à parler à Johanes; je vous expliquerai: & me prenant ſous le bras, il m'emmena, ſans que je reviſſe Louiſe. Dès que nous fûmes dehors, il me raconta que ſon ſergent recrutoit au village prochain; qu'il venoit de lui parler, & qu'ayant engagé pluſieurs hommes que le vieux Johanes devoit connoître; il étoit entré en paſſant, pour lui demander des renſeignemens. Cela me parut plauſible, & détruiſit l'eſpèce d'inquiétude vague que j'avois malgré moi.—A préſent, me dit le comte, permettez à mon tour que je vous demande ce que vous faiſiez-là, ce que vous diſiez à Louiſe, dans une attitude auſſi preſſante, & avec tant de feu? Pardonnez Lindorf, vous m'avez accordé votre confiance; je croirois la trahir indignement, ſi je ne cherchois pas à vous ſauver du plus grand des dangers. Vous m'aviez promis d'être huit jours ſans voir Louiſe; quel étoit le but de

cette visite que vous m'avez cachée?——De me convaincre que j'étois aimé, & dans ce cas-là.... —Eh bien?...— Eh bien, dans ce cas-là, de tout sacrifier à Louise, de renoncer à tout pour elle; famille, patrie, fortune, elle me tiendra lieu de tout; je suirai avec elle, au bout du monde s'il le faut: je lui ai offert à son choix un mariage secret, où un enlèvement; & je suis décidé à l'un ou l'autre. Je ne demande pas au comte de Walstein de m'assister dans cette entreprise; mais je compte au moins sur sa discrétion.—Et Louise, me dit-il avec émotion, Louise y consent-elle?——Elle ne m'a pas répondu; vous êtes entré, mais elle s'attendrissoit, j'ai vu couler ses larmes, & d'ailleurs, je suis assuré d'être aimé.—Vous pourriez vous tromper me dit le comte; je crois savoir plus sûrement encore que Louise aime ailleurs.——Elle aime ailleurs, répétai-je avec fureur, si je le croyois.... Mais non, Louise est l'innocence même; elle ne sort jamais de chez elle: elle ne voit que son père, son frère & moi.——Et un jeune paysan du village, reprit le comte, qu'on nomme Justin, je crois. On assure que Louise & lui s'aiment depuis trois ans, & que Johanes ne veut point consentir à ce mariage, parce que ce Justin

eſt pauvre ; mais s'il eſt vrai qu'il ſoit aimé..
——Je ne pouvois plus rien entendre, mon ſang bouillonnoit dans mes veines, la jalouſie & toutes ſes fureurs pénétroient mon ame : j'interrompis le comte, en l'arrêtant par le bras, & le fixant avec des yeux égarés. Puis-je ſavoir, comte, de qui vous tenez ces informations ; il me paroît bien étonnant.... Ma phyſionomie étoit ſi renverſée, & le ſon de ma voix ſi altéré en prononçant ce peu de mots, que le comte en fut alarmé. —Au nom du ciel ! Lindorf, me dit-il en m'embraſſant, cher Lindorf, calmez-vous, remettez-vous ; il ſe peut que l'on m'ait trompé ; je m'en informerai, je le ſaurai, je vous le promets. Avant qu'il ſoit peu, je vous apprendrai de qui je tenois ces détails, & s'ils étoient fondés. Oh ! mon ami, ajouta-t-il, avec le ton le plus pénétré, vous déchirez mon cœur ; il n'eſt rien que je ne fiſſe pour vous rendre à vous-même & au bonheur !——Au bonheur, dis-je à demi-voix, il n'y en aura jamais pour moi ſans Louiſe. Cependant les amitiés du comte, ſa manière affectueuſe & tendre, m'avoient un peu remis : je penſai qu'en effet il étoit mal informé. Je connoiſſois ce Juſtin, & jamais je n'avois eu ſur lui le moindre ſoupçon ;

c'étoit un pauvre orphelin, dont le ſeul avantage étoit une aſſez jolie figure, cachée ſous des habits groſſiers, qui atteſtoient ſon extrême pauvreté. Elevé par charité dans la paroiſſe, on lui avoit confié la garde de tous les troupeaux du village. J'avois entendu parler ſouvent de la dextérite, de l'honnêteté, du zèle, & même du courage avec leſquels il rempliſſoit ſon petit emploi; tous les animaux proſpéroient par ſes ſoins, il ſavoit les guérir de la plupart de leurs maladies; il ſavoit auſſi les défendre, & il avoit déjà tué pluſieurs loups qui attaquoient ſon troupeau. On vantoit encore ſes talens, il faiſoit de jolis ouvrages en bois & en oſier, ſeulement avec ſon couteau; il avoit la voix très-belle, & jouoit très-bien du flageolet, ſans avoir jamais eu d'autres maîtres que la nature, les oiſeaux, & peut-être l'amour; ſouvent en chaſſant je m'étois arrêté pour l'écouter, mais jamais il ne m'étoit entré dans l'eſprit que le pauvre berger Juſtin pût être mon rival. Louiſe me paroiſſoit ſi fort au-deſſus de lui; il eſt vrai que je la voyois au-deſſus de tout: en y réfléchiſſant alors, je penſai que dans le fait leur naiſſance étoit bien égale; un peu plus de fortune, mettoit ſeule quelque différence entr'eux, & malgré ſa

misère, Juſtin étoit un fort joli garçon; je me rappelai très-bien que dans mes courſes fréquentes à la ferme, j'avois ſouvent rencontré le troupeau de Juſtin de ce côté-là; il eſt vrai qu'il y étoit toujours lui-même, & que jamais je ne l'avois trouvé chez Louiſe: quelquefois j'avois parlé à elle ou à ſon père, des chants & du flageolet du jeune berger; il ne m'avoit pas paru qu'ils y euſſent fait attention. Enfin, tour-à-tour raſſuré ou tourmenté, je ne ſavois ce que je devois croire; dans le fond cette rivalité m'humilioit trop pour ne pas chercher au moins à en douter. Dès que je fus chez moi, j'appelai Fritz; Fritz lié intimément avec ſa ſœur, & qui paſſoit chez ſon père la moitié de ſa vie, devoit en ſavoir quelque choſe. Je le queſtionnai très-vivement ſur Juſtin, ſur ſes liaiſons avec Louiſe, ſur leur inclination prétendue, & ſur le myſtère qu'on m'en avoit fait: d'abord il parut très-ſurpris; enſuite il nia tout, parla du pauvre Juſtin avec le plus grand mépris, m'aſſura que ſa ſœur penſeroit de même, & ſeroit très-offenſée de ces bruits, & finit par me demander de qui je pouvois tenir une telle impoſture.—— J'eus l'imprudence de nommer le comte.——M. le comte ſait bien ce qu'il fait, répondit

Fritz, en ſecouant la tête ; il n'a garde de vous dire, que c'eſt lui-même qui aime Louiſe, & qui, ce matin encore ..... Mais il ne faut pas tout dire. Il feignit de vouloir ſortir, je le retins de force : après s'être fait beaucoup preſſer, il m'apprit que depuis le jour que j'avois mené le comte à la ferme, il étoit devenu paſſionnément amoureux de Louiſe : que pendant ma retraite, il n'avoit pas paſſé un ſeul jour ſans y retourner, & ſans chercher à la ſéduire par les offres les plus éblouiſſantes ; que ce matin même encore, lui, Fritz, l'avoit trouvé auprès d'elle, & qu'il avoit voulu l'engager au ſecret vis-à-vis de moi. Peut-être l'aurois-je gardé, ajouta-t-il, pour ne pas trop chagriner monſieur, mais quand je vois qu'il cherche à calomnier ma ſœur, en l'accuſant d'aimer un gueux comme Juſtin, je ne puis plus me taire ; auſſi bien je voudrois conſulter M. le baron là-deſſus. Louiſe eſt ſage ; oh ! elle eſt ſage, & d'ailleurs elle aime trop M. le baron pour en aimer un autre..... Mais après tout, que ſait-on, les jeunes filles ..... Ce comte eſt ſi riche, ſi preſſant & puis il eſt ſon maître, lui : ni père, ni mère ; tout cela eſt diablement tentatif ; & s'il alloit auſſi l'enlever, car il l'aime au point qu'il eſt capable

de tout : le mieux ne feroit-il pas de le prévenir ? Si M. le baron le vouloit, cela feroit fait dans un tour de main, nous mettrons Louife en sûreté. Pour moi je l'ai toujours dit, j'aime mieux qu'elle foit avec monfieur qu'avec tout autre. Pendant que Fritz me parloit, mon agitation étoit exceffive ; je me promenois à grands pas dans ma chambre, ne fachant ce que je devois penfer de la conduite du comte : mon eftime pour lui étoit fi bien établie dans mon ame, que je ne pouvois me perfuader une telle perfidie : ces difcours fi tendres, fi perfuafifs, cette éloquence fi touchante, de la véritable amitié ; n'auroient donc été que des piéges pour m'éloigner de Louife, pour m'enlever cet objet adoré. Je ne pus foutenir cette horrible idée, elle me parut abfolument incompatible avec le caractère reconnu du comte ; & regardant Fritz avec colère, je lui ordonnai de fortir de ma préfence, & de ne plus outrager mon ami, par des impoftures auxquelles je n'ajoutois aucune foi. Je fis plus, je voulus aller joindre le comte, & lui parler naturellement de cette infâme accufation, sûr que d'un feul mot il effaceroit chez moi jufqu'à la moindre trace du foupçon. J'y fus, mais je trouvai mon père avec lui, qui ne

nous quitta pas de la soirée, & devant qui une telle conversation étoit impossible: la leur rouloit sur les devoirs de la société; sur les mœurs, sur le véritable honneur; le comte dit là-dessus des choses si fortes & si bien senties, il exprima avec tant d'énergie la façon de penser la plus noble, & la morale la plus pure, que je rougis intérieurement d'avoir pû douter un instant de sa vertu, & que je me promis même de ne point lui en parler; il me sembloit que ce seroit un nouvel outrage, & que vis-à-vis d'un homme tel que lui, c'est moi qui aurois à rougir de mes soupçons. Il falloit d'ailleurs, jusqu'à un certain point, le mettre en compromis avec mon domestique, & cela ne se pouvoit pas: je résolus donc de me taire, & de faire taire Fritz, qu'un faux zèle pour mes intérêts pouvoit avoir égaré; mais tout en repoussant de mon cœur, ce qu'il m'avoit dit sur le comte, je n'en étois pas moins décidé à profiter de sa bonne volonté, pour l'enlèvement de sa sœur: j'admirois les principes du comte, sans me sentir la force de les imiter, ou plutôt je m'aveuglois sur les suites de cette action. J'imaginois à force de bienfaits, consoler le vieux Johanes. Insensé que j'étois, comme si l'or pouvoit dédommager un père de la

perte de ſa fille, & d'une fille telle que Louiſe! mais je ne raiſonnois plus, je n'étois plus à moi-même. Funeſte & terrible effet des paſſions! qu'elles ſont redoutables, puiſqu'elles peuvent égarer à ce point, un cœur fait pour être honnête & vertueux!

Le lendemain matin le comte vint chez moi avant que je fuſſe levé; il étoit habillé & botté. —— Lindorf, me dit-il, je vais juſqu'au village pour voir mon ſergent & mes hommes; je ne vous propoſe pas de venir avec moi, parce que je veux paſſer à la ferme de Johanes, à qui j'ai à parler; après votre ſcène d'hier. j'imagine que vous & Louiſe, ſeriez également embarraſſés de vous revoir devant un tiers: je vous avertis que j'y vais, ajouta-t-il en riant, afin que ſi vous voulez encore vous échapper, vous n'ayez pas la même ſurpriſe que hier; & après m'avoir ſerré la main, il me laiſſa: cette viſite à la ferme, dont il me parloit de ſi bonne foi, auroit dû me raſſurer plutôt que de m'alarmer; il ne pouvoit ſavoir que j'étois averti, donc il n'y avoit point de myſtère: cependant je n'étois pas à mon aiſe; une ſorte de défiance s'inſinua dans mon ame, je ſonnai: Fritz n'étoit pas là, ce fut un des laquais de mon père qui vint prendre mes ordres; il

étoit du village, & il y alloit tous les jours: je lui demandai de l'air le plus indifférent qu'il me fut possible, si le sergent du comte étoit là pour recruter? Il me répondit que oui, & même qu'un de ses frères s'étoit engagé, & aussi ce Justin, que le comte avoit prétendu être amant aimé de Louise. M. le comte, me dit-il, est un si digne homme, que tous nos jeunes gens voudroient servir sous lui. Cet éloge naïf me fit rougir de nouveau de mes doutes; tranquille & sur le comte & sur ce Justin, je ne pensai plus qu'au projet d'enlever Louise & de me l'attacher pour jamais: cette idée fermenta dans ma tête & dans mon cœur. A vingt ans, enflammé par une passion aussi ardente, on n'imagine aucun obstacle à ce qu'on désire; secondé par Fritz, tout me paroissoit possible, & je l'attendis avec impatience, pour nous consulter ensemble, mais il ne paroissoit point & le comte revint. Tout occupé de mon dessein, gêné par sa présence, il me trouva l'air extraordinaire & me le dit tout naturellement: je vis qu'il cherchoit à me sonder; ne voulant pas trop le compromettre, je ne m'ouvris qu'à demi, mais je lui en dis assez pour comprendre que je persistois dans mes projets de la veille. L'après dîner il me quitta, me dit-il, pour aller

écrire quelques lettres dans sa chambre, après quoi nous devions nous promener ensemble à cheval ; j'eus envie de profiter de cet instant, où il me laissoit seul, pour aller m'éclaircir avec Louise, obtenir en effet cet aveu tant désiré, & la décider à partir ; mais je pouvois trouver son père avec elle, & ma course seroit inutile ; une lettre que je lui remettrois moi-même adroitement, paroit à cet inconvénient ; je fus l'écrire, elle se ressentoit du trouble de mon ame ; je lui renouvelai mes propositions de la veille, je lui jurai un amour éternel, & de lui en donner toutes les preuves qu'elle pourroit en exiger. Je lui demandois une réponse, & je la renvoyois à son frère pour tous les arrangemens ; ma lettre faite & pliée j'allois la porter, lorsque Fritz, que je n'avois pas revu depuis la veille, entre dans ma chambre avec précipitation : Monsieur, me dit-il, vous m'avez traité hier d'imposteur, où pensez-vous que soit à ce moment Mr. le comte ? ...... Un frisson parcourut mes veines ..... Mais chez lui sans doute : pourquoi me dis-tu cela ?... Oui chez lui, c'est-à-dire chez ma sœur, où je viens de le voir de mes propres yeux. — Prends garde à ce que tu dis .... Le comte ? il est impossible — Vous pouvez vous en

convaincre, Monſieur : allez-y ; peut-être le trouverez-vous encore dans le jardin, où il atttend Louiſe : elle n'étoit pas à la maiſon, ni mon père non plus ; il a chargé le petit garçon de la ferme, d'aller la chercher inceſſamment : j'étois dans un coin de la cour, il ne m'a pas vu, & dès qu'il eſt entré dans le jardin, je ſuis venu pour dire à Monſieur que je n'étois pas un menteur. — A meſure que Fritz parloit, ma rage augmentoit par degrès, bientôt elle fut à ſon comble ; joué avec tant de perfidie & d'indignité ..... Et par qui ? par l'homme que je vénérois, que je reſpectois le plus au monde, par l'ami à qui je m'étois confié. Je renvoyai Fritz, un mouvement preſque machinal me fit ſaiſir mes piſtolets, je les chargeai à bale, ſans remarquer qu'ils l'étoient déjà, & les prenant avec moi, je ſortis dans une fureur qui tenoit de l'égarement, & dans quelques minutes je me trouvai près de la ferme : il falloit paſſer en-deſſous du jardin ; la haie dans cet endroit étoit baſſe ; j'apperçus en effet le comte, ſe promenant avec l'air de l'impatience, & regardant ſans ceſſe du côté de la porte du jardin oppoſé à celui où j'étois : je n'avois pas eu le temps de penſer à ce que je devois faire, que cette porte s'ouvre, & que je vois Louiſe,

la timide & modeste Louise, à qui jamais je n'avois pu dérober la moindre faveur, courir les bras ouverts au-devant du comte, se précipiter dans les siens, lui baiser les mains, lui presser les siennes, & fixer sur lui ses beaux yeaux, étincelans d'amour & de joie; je ne sais comment je n'expirai pas, mais je crus toucher à mon dernier moment; un froid mortel glaçoit mes veines, mes forces m'abandonnèrent, & je fus contraint de m'appuyer contre un arbre; la fureur me ranima bientôt, je jetai les yeux encore sur ce fatal jardin; les deux amans, (car je ne doutai plus de leur intelligence) se parloient avec feu, le visage du comte rayonnoit de plaisir, jamais je ne l'avois vu aussi animé; je ne pouvois les entendre, mais il paroissoit par ses gestes, qu'il demandoit avec ardeur quelque chose, que Louise refusoit foiblement. Enfin le comte tire une bourse, qui me parut pleine d'or, & la lui présente; elle hésite encore un moment; enfin elle la prend d'un air moitié confus, moitié attendri; le comte l'embrasse, & tous deux ensemble rentrent dans la maison au moment où j'allois sauter par dessus la haie qui nous séparoit, & peut-être immoler deux victimes à ma rage; je ne me connoissois plus, & je me serois sans doute

ôté la vie, si je n'avois vu le comte sortir de la ferme, avec la tranquillité de l'innocence & de la vertu, que je pris pour celle de l'amour satisfait, & courant à lui avec mes deux pistolets à la main : défends-toi, m'écriai-je, traître ! en lui en appuyant un sur la poitrine, & lui présentant l'autre : ôte-moi une vie que tu m'as rendue odieuse, ou laisse-moi délivrer la terre d'un monstre de perfidie . . . . Il voulut m'arrêter le bras & me parler . . . . Je n'écoute rien, lui dis-je, défens-toi, ou je suis capable de tout ; & en disant cela je portai la bouche d'un de mes pistolets sur mon propre front ; plus heureux sans doute, si le coup étoit parti, mais le comte prévint, & se saisissant du pistolet : — Vous le voulez, dit-il ; il recule quelques pas, tire son coup en l'air ; le mien part en même temps, & va frapper mon généreux ami ; je le vois chanceler & tomber à mes pieds, inondé de sang, en me disant : " — Ah ! malheureux Lindorf, quand vous saurez . . . . Ah ! vous êtes bien plus à plaindre que moi !" — Ma fureur s'éteignit à l'instant même, je jetai loin de moi l'arme meurtrière, & me précipitant sur mon ami, je cherchai à arrêter avec mon mouchoir le sang qui sortoit de la blessure ; le coup avoit

donné dans le visage, plus de la moitié d'une joue étoit emportée ; il me dit qu'il croyoit avoir le genou fracassé, mais qu'il sentoit que ses blessures n'etoient pas mortelles : je m'efforçai de le relever à demi, de l'appuyer contre un arbre, & de lui donner tous les secours que le lieu permettoit ; j'étois si troublé que je ne songeois point que j'en aurois pu trouver à la ferme, dont nous n'étions pas à vingt pas : dans ce premier moment je ne savois même plus ce qui avoit pu causer cet affreux malheur ; toute autre idée que la sienne étoit effacée de mon esprit ; je le soutenois contre ma poitrine, & malgré mon tremblement, je vins à bout de lui faire, avec nos deux mouchoirs, une sorte d'appareil ; quand j'eus fini, la mémoire me revint tout-à-coup. Ah! Dieu, c'est moi, c'est moi malheureux ! qui l'ai mis dans cet état affreux, disois-je en gémissant, en me cachant le visage contre terre, en poussant des cris inarticulés. — Lindorf, me disoit le pauvre blessé, cher Lindorf, calmez-vous, écoutez-moi : il vous reste un moyen de réparer vos torts, de conserver mon estime, mon amitié, de les augmenter même. Oui, vous me serez plus cher que jamais, si vous me promettez sur votre honneur, ce que je vais exiger de vous....Je ne dou-

tai pas qu'il ne s'agît du ſacrifice de mon amour, mais l'action atroce que je venois de commettre, avoit fait une telle révolution dans mon cœur, que je n'héſitai pas un inſtant, & que je m'engageai par les ſermens les plus forts. Eh bien, me dit le plus généreux des hommes, j'exige que cette aventure ſoit à jamais un ſecret entre vous & moi ; heureuſement nous n'avons pas de témoin, laiſſez-moi dire ce que je voudrai ſur mon accident, & gardez-vous de me démentir ; vous l'avez juré, & je le répète, ce n'eſt qu'à cette condition que je puis vous pardonner & vous aimer encore : un ſeul mot vous ôte à jamais mon amitié. Je voulus parler, les ſanglots m'en empêchèrent, je ne pus que baiſer ſa main, & la preſſer contre mon cœur déchiré de remords ; malgré mes ſoins, le ſang ſortoit toujours de la plaie : il voulut, avec mon aide, eſſayer de ſe relever, mais il s'apperçut alors que ſa bleſſure au genou étoit plus fâcheuſe qu'il ne l'avoit penſé ; le piſtolet étoit chargé à double coup, une bale s'étoit écartée, & nous jugeâmes que l'articulation étoit caſſée, du moins il ne pouvoit abſolument ſe ſoutenir, & retomba ſur terre : je me déteſtois, je pouſſai des cris de douleur, je me proſternai

aux pieds de mon ami, & c'étoit lui qui me consoloit : allez à la fermer chercher des secours, me dit-il enfin ; vous y trouverez la preuve que je n'étois pas, comme vous avez pensé, le plus indigne des hommes ; allez, & sur toutes choses, songez à votre serment ; si vous y manquez, je ne vous revois de ma vie. Je courus, sans lui répondre, à la ferme ; j'entre précipitamment, & ce que je vis me mit à l'instant au fait de la conduite du comte, & me fit abhorrer la mienne : le berger Justin, très-bien habillé, étoit à côté de Louise, dont il tenoit une main dans les siennes ; elle se penchoit contre lui avec l'expression de la tendresse & du bonheur ; le vieux père Johanes assis vis-à-vis d'eux, contemploit avec joie ce doux spectacle, ainsi que la bourse que le comte venoit de donner à Louise, que j'avois regardée comme le prix de son déshonneur : elle étoit sur la table avec une autre tout aussi grosse ; j'apperçus ce tableau d'un coup-d'œil, & je puis attester que la seule impression qu'il me fit éprouver, fut d'ajouter à mes remords : ma pâleur, le sang dont j'étois couvert les effraya—Oh mes amis, dis-je en entrant, venez tous au secours du comte, il est ici près, blessé : venez tout-de-suite.—

Ah !

Ah! Dieu, notre cher bienfaiteur, s'écrièrent à la fois Louise & Justin; nous courûmes tous en désordre où je l'avois laissé.

La perte de son sang la douleur l'avoient affoibli, il étoit à peu-près sans connoissance: Louise courut chercher de l'eau, du vinaigre. Il revint à lui, & leur dit avec peine, qu'un malheureux pistolet, avec lequel il avoit voulu s'amuser, crevé dans ses mains, avoit causé tout ce désastre, & que je m'étois trouvé là par hasard. Il s'agissoit de le transporter au château; Justin fut à la ferme, chercher une espèce de brancard & un matelas, nous l'étendîmes dessus: Justin, dans la force de la jeunesse, animé par la reconnoissance, & n'ayant pas comme moi, le poids accablant du remords, nous fut très-utile; Louise & son vieux père, nous aidèrent aussi de tout leur foible pouvoir; nous nous mîmes en marche: pendent ce lent & pénible trajet, quelques propos de Justin & de Louise, me firent comprendre qu'ils s'aimoient depuis très-long-temps, & que ce jour-là même, le comte avoit vaincu tous les obstacles, & conclu leur mariage, en donnant à Justin une ferme assez considérable, dans sa terre de Walstein, sous la seule condition qu'ils se marieroient & partiroient tout

de ſuite, & Johanes devoit y aller avec eux : cette nouvelle & ces détails me rendoient bien criminel, mais ma paſſion pour Louiſe étoit ſi bien éteinte, que j'entendis même avec une ſorte de plaiſir qu'elle s'éloigneroit, & que je ne la reverrois plus ; je ſentois que ſa ſeule préſence, auroit été pour moi un reproche continuel.

Enfin nous arrivâmes, & lorſque nous eûmes dépoſé le brancard dans la cour, & appelé des gens pour nous aider, mon premier ſoin fut de monter à cheval, & de courir à bride abattue, à la ville la plus prochaine, chercher des chirurgiens ; elle étoit à plus de trois lieues, cependant je fis une telle diligence, que je les ramenai à l'entrée de la nuit ; je trouvai tout le château dans la conſternation la plus affreuſe ; la manière dont mon père me reçut, en m'embraſſant tendrement & en fondant en larmes, en louant mon zèle, me prouva qu'il ignoroit abſolument que j'euſſe quelque part à cet affreux malheur ; il étoit déjà dans un tel déſeſpoir, que ç'eût été pour lui le coup de la mort, s'il l'avoit appris. Cette conſidération, plus que mon ſerment, me fit garder le ſilence, mais j'oſe aſſurer qu'il en coûtoit à mon cœur, & que j'aurois voulu dans

ces premiers momens, me rendre aussi odieux à tout l'univers que je l'étois à moi-même.

Les chirurgiens, après avoir extrait les bales & sondé les blessures du comte, déclarèrent qu'elles n'étoient pas mortelles, mais qu'il y avoit à craindre qu'il ne perdît entièrement un œil, & l'usage de sa jambe, qu'ils parlèrent même de couper; le comte qui se défioit un peu de leur habilité, s'y opposa fortement, & soutint avec un courage inoui, & le pansement, qui fut très-douloureux, & l'arrêt qu'on lui prononça : je ne pus y assister, mais dès que l'appareil fut mis, je rentrai dans sa chambre, & je jurai de n'en ressortir qu'avec lui. Je ne sais comment ma profonde affliction ne trahit pas notre secret; elle étoit extrême; mes larmes ne tarissoient point, & la malheureuse victime de ma barbarie ne cessoit de chercher à me consoler: il en vint jusqu'à me dire & me jurer, qu'il regardoit cet événement comme un bonheur, que son goût & ses talens l'avoient toujours porté à l'étude plutôt qu'au militaire, qu'il avoit obéi à son père & au Roi, en se vouant à cet état, mais qu'il étoit charmé d'avoir un prétexte spécieux de le quitter, & de se livrer uniquement à la

politique : d'ailleurs, me dit-il, je vous crois guéri de votre passion ; le remède, il est vrai, a été violent, mais s'il a eu son effet, je ne puis que bénir le ciel de tout ce qui s'est passé.—Oui sans doute, j'étois guéri, je l'etois au point que, trois semaines environ après ce malheur, j'appris sans la moindre émotion & même avec joie, par Justin, qui venoit tous les jours savoir des nouvelles de son bienfaiteur, qu'il avoit épousé Louise, & qu'ils étoient prêts à partir pour leur nouvelle habitation.

Le comte entra à ce sujet dans quelques détails avec moi ; par délicatesse, il n'avoit pas voulu jusqu'alors en parler, mais je l'en sollicitai. Il m'apprit, " que le lendemain de la visite que nous avions faite ensemble à la ferme, effrayé de la violence de ma passion, il rêvoit aux moyens d'en détourner les terribles effets, lorsque son sergent lui présenta un jeune homme qu'il venoit d'engager ; c'étoit le pauvre Justin ; sa bonne mine & sa profonde tristesse, frappèrent & intéressèrent le comte ; il le questionna sur les motifs qui l'engageoient à se faire soldat ; le naïf Justin ne chercha point à les déguiser.—— Passionnément amoureux de Louise, depuis plusieurs années, mais n'ayant aucune espé-

rance; rebuté par Johanes, menacé par Fritz, il vouloit mourir, mais en brave garçon, & en combattant les ennemis de son Roi : également, disoit-il, je mourrai de douleur de voir Louise à un autre, & ce malheur ne me manqueroit pas, car son père a juré qu'elle ne seroit jamais à moi. Le comte lui demanda s'il étoit aimé autant qu'il aimoit?—Eh! mon Dieu, sans doute, répondit-il; sans cela, l'aimerois-je comme je fais depuis si long-temps : pauvre chère Louise, je l'ai vue hier pour la dernière fois de ma vie, & nous avons tant pleuré que nous étions pour en mourir!—Je me rappelai, me dit le comte, que lorsque vous me menâtes chez Louise, sa tristesse nous frappa. Mais j'espère, ajouta Justin, que lorsque je serai parti, elle sera moins malheureuse; son père, & surtout son frère, la maltraitent tous les jours à mon occasion, c'est pour cela que j'ai voulu m'éloigner absolument; je souhaite qu'elle se console, pour moi je ne me consolerai jamais.... Le comte fut extrêmement touché, & conçut à l'instant le généreux projet de faire le bonheur de ces deux jeunes amans, en me sauvant du plus grand des dangers; il ne dit rien à Justin, voulant premièrement parler à Louise

& savoir d'elle la vérité; il alla deux fois chez elle, sans pouvoir la trouver seule: enfin, il guetta si bien le moment, qu'il y parvint: il n'eut pas de peine à obtenir d'elle l'aveu de son amour pour Justin; son cœur en étoit plein, & depuis qu'elle le savoit engagé, elle ne faisoit que pleurer, & cherchoit de son côté l'occasion de le recommander au comte: elle lui dit que leur inclination avoit commencé long-temps avant la mort de sa mère, que dès ce temps-là, elle alloit tous les jours le voir au pâturage. C'étoit pour lui donner le signal de venir le joindre, & pour l'accompagner lorsqu'elle chantoit, qu'il avoit essayé de jouer du flageolet, & qui'l y avoit si bien réussi; c'étoit pour lui faire ses paniers, ses fuseaux, ses rouets, qui'l avoit commencé à tresser l'osier & à sculpter le bois; elle montra au comte deux petits groupes très-joliment travaillés; l'un représentoit Justin lui-même assis à ses pieds, & tous les deux assez reconnoissables; l'autre, mieux fait encore, étoit le jeune berger, terrassant un gros loup; car c'étoit pour elle aussi qu'il avoit donné ses premières preuves de courage, en tuant un loup qui emportoit une des vaches de Johanes.

Comment la tendre & reconnoissante Louise

eût-elle pu refuser son cœur à celui qui l'avoit si bien mérité? Aussi disoit-elle au comte, avec feu & sentiment: je l'aime de toute mon âme, & je l'aimerai toujours, quand même je ne le verrai plus. . . . . Hélas! nous avions un espoir, un seul espoir; souvent je disois à Justin, quand il se désoloit d'être aussi pauvre: console-toi, mon bon ami, laisse seulement revenir notre jeune maître, il parlera à mon père, & j'ai dans le cœur qu'il nous mariera. Il est bien revenu; mais. . . . . . Elle s'arrêta. . . . . Mais, achevez. . . . . . Mais je vois bien, dit-elle, en baissant les yeux & rougissant, qu'il n'y a rien à faire; je serois même bien fâchée qu'il sût que j'aime Justin, car mon frère m'assure qu'il le tueroit tout de suite: au reste, à présent que Justin sera loin, cela m'est bien égal, je veux le lui dire la première fois, & s'il veut tuer quelqu'un, ce ne sera plus que moi. . . . . Le comte la rassura, il lui promit qu'elle seroit bientôt heureuse, que Justin étoit à lui actuellement, qu'il en pouvoit disposer, & qu'il vouloit en faire l'époux de Louise. Elle pouvoit à peine croire ce qu'elle entendoit: & cet espoir lui paroissoit un songe; mais il lui dit que le soir même elle le verroit réalisé, qu'il

alloit parler à Justin, & qu'ensuite il parleroit à Johanes. . . .

C'est ce jour même, mon cher Lindorf, me dit le comte, c'est lorsque, après être convenu de tout avec le jeune paysan, après avoir joui du doux spectacle de la joie la plus vive & la plus pure, que je venois le proposer pour gendre à Johanes, que je vous trouvai aux genoux de sa fille; la pauvre Louise, qui savoit ce que je venois faire chez elle, qui m'attendoit avec toute l'impatience de l'amour, fut extrêmement troublée d'être surprise avec vous; j'avoue que je le fus aussi au point de ne pouvoir vous le cacher, & ce fut-là peut-être, le commencement de vos soupçons; j'en avois presque aussi moi, sur Louise: nous avoit-elle trompés Justin & moi? étoit-elle d'accord avec-vous? voilà ce que je brûlois de savoir, & votre réponse ne m'éclaircit qu'à demi; elle me confirma seulement dans l'idée que vous couriez le plus grand danger, & qu'il falloit à tout prix, vous arracher l'objet d'une passion à laquelle vous étiez résolu de tout sacrifier. Je hasardai, vous vous en rappelez, une demi-confidence sur Justin, imaginant que peut-être votre amour s'augmentoit de l'idée qu'il étoit partagé; si vous l'aviez

reçue avec plus de modération, je l'aurois faite entière; mais votre égarement m'effraya, je vis votre raiſon prête à vous abandonner; vos mouvemens, votre regard, avoient quelque choſe de convulſif qui me fit frémir; je vis que ce n'étoit pas le moment de frapper les grands coups; j'en avois même trop dit, & je n'avois fait qu'attiſer le feu. Je cherchois donc à vous calmer, à vous ramener; je vous promis de faire des informations; par là j'eſpérois gagner du temps, donner à Louiſe celui de s'éloigner avec ſon époux, & prévenir vos projets de mariage ou d'enlèvement. Voulant donc preſſer cette union, je fus dès le lendemain matin chez Johanes, après vous en avoir averti, uniquement je l'avoue, pour que vous ne vinſſiez pas troubler notre entretien; je ne vis Louiſe qu'un inſtant; mais ce fut aſſez pour me convaincre du tort que je lui avois fait la veille, en la ſoupçonnant d'être d'intelligence avec vous; cette idée l'avoit tourmentée toute la nuit; ſon inquiétude, ſa douleur, ſa naïveté, ne me laiſsèrent pas là-deſſus le moindre doute.

Elle me quitta, je reſtai ſeul avec ſon père, je lui parlai d'abord de mes recrues; j'en avois la liſte, que je lui lus; au nom de

Juſtin, je vis la joie ſe répandre ſur ſa phyſionomie——Comment dit-il, ce coquin s'eſt engagé ? que le ciel en ſoit loué, nous en voilà débarraſſés !—Comment Johanes, ce coquin ? mais je ne veux point d'un coquin dans ma compagnie, & je vaïs lui rendre ſon engagement.——Gardez-vous en bien, monſeigneur, avec le reſpect que je vous dois: quand je dis coquin, ce n'eſt pas que ce ne ſoit le plus honnête garçon du village, & brave comme le Roi ; ça vous tue un loup comme rien ; jugez ce qu'il fera d'un homme ; vous n'aurez pas un meilleur ſoldat: mais s'il faut tout vous dire, ajouta-t-il, en baiſſant la voix, ne s'étoit-il pas mis dans la tête d'être amoureux de ma Louiſe, & la petite ſotte ne vouloit-elle pas l'épouſer bon gré, malgré ; un garçon qui n'a pas le ſou ! élevé par charité ! j'aurois mieux aimé, je crois, la tuer, que de la lui donner ; mais Dieu ſoit loué, le voilà parti ou peu s'en faut, & j'eſpère que nous n'entendrons plus parler de lui ; c'eſt dommage pourtaut, il avoit bien ſoin de nos troupeaux, il a ſauvé ma vache avec un courage.... ſans ce diable d'amour..... —Et ne penſez-vous point à marier Louiſe, pour la conſoler du départ de Juſtin ?—Plût au ciel qu'elle le fût déjà,

ça ne donne que du tourment; à présent que me voilà tranquille d'un côté, je vais avoir des inquiétudes de l'autre; je vois bien aussi que notre jeune baron rôde autour d'elle; tant qu'elle avoit son Justin, elle n'étoit que trop bien gardée; mais à présent, je ne sais trop ce qui en arrivera; je ne peux pas défendre ma maison à mon jeune maître, comme je l'avois défendue à Justin; on a ses affaires, on ne peut pas toujours être là; je mourrois content si je la voyois bien établie, mais il n'y a pas d'apparence: dans ce village, ils sont tous pauvres, & Louise n'est pas riche. — Eh bien, Johanes, si vous le voulez, je la marierai, moi, à un de mes fermiers, jeune, honnête homme, & fort à son aise; il possède en propre une métairie, dans ma terre de Walstein, à quelques journées d'ici, qui est, je crois, plus considérable que celle-ci, & comme je l'aime beaucoup, je lui donnerai en le mariant, une bourse de cinquante ducats, & autant à votre fille pour les frais de la nôce, & pour commencer le ménage: voyez si ce parti vous convient, ce sera une affaire faite. —

Johanes tout émerveillé vouloit se prosterner devant moi: Oh, monseigneur, si je le veux! j'en pleure de joie & de recon-

noissance; toute ma crainte est que lui ne veuille pas de Louise, & s'il alloit savoir cette amourette de Justin. — Ne craignez rien il n'en sera pas jaloux, Justin est son meilleur ami, & plus Louise l'aimera, plus il sera content. Le bon Johanes ouvroit de grands yeux & n'y comprenoit rien; il fallut lui expliquer la chose; il n'en revenoit pas d'étonnement; mais il confirma son consentement avec d'autant plus de joie qu'il faisoit le bonheur de sa fille.

Ma seule condition fut qu'ils iroient tout de suite habiter ma ferme; il n'y mit aucun obstacle, & se proposa même de suivre ses enfans, & de s'établir avec eux; je le chargeai du soin d'apprendre le tout à Louise, & je le laissai pour courir au village: je remis à Justin son engagement de soldat, l'acte de donation de la ferme, & la bourse de cinquante ducats, que j'avois promise, & je me hâtai de revenir auprès de vous; votre air, tantôt rêveur, tantôt agité, quelques mots entrecoupés, l'absence de Fritz, qui avoit disparu depuis la veille, tout me fit craindre que vous n'eussiez concerté ensemble quelques projets, dont l'exécution seroit peut-être plus prompte que je ne le pensois.

Je résolûs donc de hâter, autant que possible, le mariage & le départ de nos jeunes gens, & ce fut dans cette idée que je retournai encore à la ferme; je voulois mettre cette condition à mes bienfaits, & donner à Louise le présent de nôce que je lui destinois . . . . Vous savez le reste, cher Lindorf, & comment vous fûtes abusé par une fausse apparence; Louise avoit été tout le jour au village, chez une parente, peut-être pour éviter une nouvelle visite de votre part; son père impatient de lui apprendre son bonheur, étoit allé la chercher; ils avoient rencontré l'heureux Justin, qui venoit chez eux; il leur montra son trésor; le petit garçon que j'avois envoyé chercher Louise, qui lui dit que je l'attendois chez elle; elle n'écouta que le premier mouvement de sa joie, courut à perte d'haleine, & me témoigna sa reconnoissance de manière à vous faire une illusion cruelle. Oui, je me mets à votre place dans ce terrible moment; jugez donc si je vous pardonne; un peu plus de confiance de ma part, un peu moins de vivacité de la vôtre, & ce malheur n'arrivoit jamais; au reste je vous le répète, mon cher Lindorf, il ne seroit réel pour moi, que si vous aviez été soupçonné."

Ce petit récit me fut fait à plusieurs reprises, & toujours en excitant chez moi un renouvellement de douleurs & de remords déchirans. Je racontai à mon tour au comte, à quel point l'indigne Fritz avoit contribué à mon égarement; depuis le jour fatal, je ne l'avois pas revu, il étoit disparu du château; j'appris de son père qu'il s'étoit fait soldat, & je n'en ai plus entendu parler.

Dès le lendemain de cet affreux événement, mon père crut devoir aller lui-même à la cour l'apprendre au Roi, & laissant le comte à mes soins, il fit ce triste voyage: le Roi fut véritablement touché de cette nouvelle, il envoya sur le champ ses chirurgiens à Ronebourg, & dit à mon père qu'il y viendroit lui-même, dès que le blessé seroit hors de tout danger. Les chirurgiens confirmèrent ce qu'avoient dit les précédens; seulement ils se flattèrent que la blessure du genou ne seroit pas aussi fâcheuse qu'on l'avoit craint & que le comte en seroit quitte pour boîter. J'avois fait tendre un lit dans sa chambre, je ne le quittois pas un instant, ni le jour, ni la nuit; & je m'efforçois, par les soins les plus assidus, de lui prouver tout l'excès de mon repentir: il y paroissoit aussi sensible que si ce n'étoit pas moi qui l'eût mis

dans le cas de les recevoir. Je lui fis des lectures pour le diſtraire, dès qu'il fut en état de les ſoutenir ; juſqu'alors ma légèreté, mon extrême vivacité, & cette funeſte paſſion pour Louiſe, m'avoient empêché d'étudier ; j'appris à connoître tout le charme de ce genre d'occupation, qui remplit le cœur & l'ame, en même temps qu'il orne l'eſprit ; il me fut aiſé de m'appercevoir que dans le choix des livres qu'il me demandoit, ſon but étoit plutôt de m'inſtruire & de m'y faire prendre goût, que de s'amuſer lui-même ; nos lectures étoient ſuivies de réflexions juſtes & profondes, qui étoient pour moi des traits de lumière : le plus ſouvent il mettoit la converſation ſur les devoirs d'un militaire, il me les peignoit avec force, il me prouvoit combien ils étoient compatibles avec les mœurs & le véritable honneur, & à quel point le vrai courage pouvoit s'allier avec l'humanité & la ſenſibilité... Homme excellent, ſi j'ai quelques vertus, c'eſt à lui que je les dois, il m'a fait ce que je ſuis, & ces deux mois de retraite avec lui, formèrent plus mon caractère, mon jugement, avancèrent même plus mes connoiſſances, que n'avoit fait toute mon éducation précédente."

Nous n'avons point voulu interrompre

cette intéressante narration par le détail de tout ce qu'elle fit éprouver à Caroline; nous laissons à chaque lecteur le soin d'en juger d'après son propre cœur, & de marquer comme il le voudra les endroits où le cahier fut posé & repris, & où il tomba des mains de l'épouse du comte, ceux où le cœur battoit plus ou moins fort, celui où un cri s'échappa : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne fût pas lu jusqu'ici sans interruption, & qu'à cette page, un mouvement prompt & involontaire lui fit saisir la petite boîte; elle l'entr'ouvrit seulement, & la refermant tout de suite avec une sorte de crainte respectueuse, comme si ses regards l'avoient profanée, elle la posa tout près d'elle & reprit le cahier.

" Au bout d'un mois, le roi sachant que son favori pourroit le voir, vint à Ronebourg avec peu de suite; je lui fus présenté pour la première fois, il me témoigna de la bienveillance & m'assura de sa protection; mais combien je fus confus intérieurement quand je l'entendis me faire des éloges sur les preuves d'amitié que je donnois au comte dans cette triste occasion, & sur les soins assidus que je lui rendois... Ah! sans mon père... je crois que tombant à ses pieds, je lui aurois avoué combien je les méritois peu, & à quel point j'étois coupable.

Lorsqu'on eut prévenu le comte, le roi passa dans sa chambre avec mon père & moi : après quelques momens ils désirèrent d'être seuls, & nous sortîmes ; long-temps après mon père fut rappelé, & je ne tardai pas à l'être aussi ; quand je rentrai, je le trouvai aux genoux du Roi dont il baisoit la main : venez mon fils, me dit-il, venez vous jeter avec moi aux pieds du meilleur des maîtres, & remercier le plus généreux des amis... Le comte remet sa compagnie aux gardes, & à sa prière, sa Majesté veut bien vous l'accorder... méritez un si grand bienfait en imitant, s'il est possible, votre prédécesseur... — Ah ! c'étoit aux genoux du comte que j'aurois voulu me jeter & mourir de ma confusion ; j'en fis même la démonstration ; mon père qui crut que la joie m'égaroit, me retourna du côté du Roi, qui me releva avec bonté, en me confirmant ce que mon père m'avoit dit, & en m'exhortant, comme lui, à imiter le comte... L'imiter, dis-je, en m'approchant de lui, en me baissant sur sa main qu'il me tendoit, est-il un mortel qui puisse approcher de tant de vertus ?... & moi... malheureux !... il m'arrêta par un regard, en pressant sa main sur ma bouche... Oh, Caroline ! voilà l'homme auquel vous

êtes unie ; voilà celui à qui dans ce moment, ſans doute, vous êtes fière d'appartenir, & que vous jurez de rendre heureux . . . oh ! quel que ſoit l'excès de ſon bonheur, je dois convenir qu'il le mérite . . .

Le roi repartit le jour même pour Berlin, d'où peu de temps après il m'envoya mon brevet de capitaine : enfin, je me trouvai ſeul avec Walſtein, je pus lui exprimer une partie des ſentimens dont mon cœur étoit oppreſſé, ou plutôt, non . . . . je ne lui dis rien, les paroles étoient trop foibles pour rendre ce que j'éprouvois ; je lui témoignai ma reconnoiſſance comme on la témoigne au Dieu dont il étoit l'image, en redoublant de zèle & d'attachement : ſon amitié pour moi paroiſſoit auſſi s'augmenter tous les jours ; bon jeune homme, me diſoit-il quelquefois en me tendant la main, lorſqu'il me voyoit fixer en ſoupirant l'appareil de ſes bleſſures, non, ce n'eſt point un malheur, croyez ce que je vous dis, nous y avons tous gagné, & moi plus que perſonne ; un ami tel que vous le ſerez toujours pour moi, mérite bien d'être acheté par la perte d'un œil ; peut-être ſi j'avois une maîtreſſe ſerois-je moins philoſophe, ajoutoit-il en ſouriant, mais tel que je vais être, je ne déſeſpère point de trouver

une femme assez raisonnable pour m'aimer : c'est l'amour qui fut la cause de mon malheur, c'est à lui de le réparer.... Ah ! sans doute il le réparera, le ciel est juste, il t'a donné Caroline, & je serai seul malheureux.... mais non, je ne puis l'être si je suis le témoin du bonheur de deux personnes qui me sont aussi chères, si je puis parvenir à rapprocher deux cœurs qui sont faits l'un pour l'autre..... Encore un moment, Caroline, je vous en conjure, & vous allez achever de connoître le meilleur des hommes.

Dès qu'il fut assez bien remis pour soutenir le voyage de Berlin ; je pris possession de ma compagnie, que je trouvai dans le meilleur état possible, & lui se livra dans son cabinet à des études profondes & suivies, qui, jointes au peu d'exercice qu'il prenoit, altérèrent sa santé : il maigrissoit beaucoup, & son application continuelle, tant à la lecture qu'à l'écriture, lui donna cette courbure dans la taille, qui vous aura sans doute frappée : mais il n'avoit plus la moindre prétention sur la figure, & l'étude étoit devenue chez lui une véritable passion. Il se livroit entièrement à la politique ; à force de travail assidu, il se mit en état, en deux ou trois années, d'entreprendre les négocia-

tions les plus difficiles & de remplir, avec le plus grand succès, le poste brillant qu'il occupe encore aujourd'hui.

Dès notre arrivée à Berlin, il m'avoit présenté chez sa tante, Mde. la baronne de Zastrow, celle chez qui la jeune comtesse Matilde demeuroit depuis sa naissance : veuve depuis quelques années, & n'ayant pas d'enfans, elle regardoit cette nièce comme sa fille & son unique héritière ; le comte chérissoit aussi sa petite sœur, pour laquelle il avoit les soins du père le plus tendre ; il m'en parloit souvent à Ronebourg, & ne me cachoit point qu'il verroit avec plaisir que je m'attachasse à elle, & qu'un lien de plus vînt cimenter notre amitié ; je la trouvai charmante, mais elle avoit à peine treize ans ; ce n'étoit encore qu'un fort aimable enfant, avec qui je jouois avec plaisir, mais qui ne m'inspiroit pas ce que m'avoit inspiré Louise ; cependant comme mon cœur étoit alors parfaitement libre, & que la maison de la baronne de Zastrow étoit fort agréable, j'y allois régulièrement tous les jours, & j'y étois reçu comme l'intime ami du comte ; Matilde surtout m'accabloit d'amitiés, elle m'appeloit son frère ; elle me disoit en riant, qu'elle ne voyoit presque plus le sien, depuis qu'il étoit devenu si

laid & si savant, & que c'étoit à moi à le remplacer: je me prêtois à ce badinage, je l'appelois aussi ma sœur, ma chère petite sœur, & je me conduisois avec elle comme si elle l'eût été; quoiqu'elle fût très-jolie & qu'elle se formât tous les jours, elle ne m'insspiroit pas encore d'autres sentimens que celui d'une amitié vraiment fraternelle: son genre de beauté, séduisant peut-être pour tout autre, n'étoit précisément pas celui que je préférois; ce n'étoit ni les traits réguliers & frappans de Louise, ni cette physionomie enchanteresse, ce regard céleste qui va chercher le sentiment jusqu'au fond de l'ame, cette bouche si naïve, ce son de voix si touchant.... Ah! Caroline, un mot de plus & ce cahier ne vous parviendroit jamais; laissez-moi m'occuper du comte, ne voir que lui, ne penser qu'à lui, me pénétrer de cette sublime idée & oublier tout le reste....

Où en étois-je?..... je vous parlois, je crois, de la jeune comtesse Matilde; vous ne devez pas l'avoir vue, elle étoit à Dresde lorsque vous fûtes à Berlin, & même elle y est encore, Mde. de Zastrow y ayant fixé son domicile.... Elle ne ressemble point à son frère, tel du moins qu'il étoit avant mon malheur, au lieu de cette figure noble & tou-

chante, celle de Matilde eſt fort petite; le caractère de ſa phyſionomie eſt la gaieté & la vivacité; tout eſt proportionné chez elle à ſa petite taille: c'eſt un petit nez retrouſſé, de petits yeux bleus fins & rapprochés, une petite bouche de roſe toujours prête à rire, un petit minois chiffonné, la plus jolie petite main & le plus joli petit pied poſſibles; toutes les grâces de l'enfance: ſa petite figure ronde & mutine excitoit le plaiſir & la joie, mais jamais un tendre ſentiment; elle paroiſſoit elle-même incapable d'en reſſentir, enſorte qu'on badinoit avec elle ſans y voir aucun danger, ni pour elle, ni pour ſoi-même.... Cependant, inſenſiblement elle perdit beaucoup de cette gaieté folâtre qui la caractériſoit; elle rioit encore, mais le plus ſouvent c'étoit un rire forcé, bientôt ſuivi d'un ſoupir, elle ceſſa peu-à-peu de me donner le nom de frère & de m'en accorder les privilèges: quand je voulois l'embraſſer elle reculoit en rougiſſant, & quand je l'appelois ma chère petite ſœur, elle me répondoit par un grave *monſieur*, qu'elle ſembloit même avoir de la peine à prononcer: le comte s'apperçut plutôt que moi de ce changement: ou je ſuis bien trompé, me diſoit-il quelquefois, ou le cœur de notre petite

étourdie commence à être bien d'accord avec mon projet; & le vôtre mon cher Lindorf, où en est-il? pourrai-je bientôt vous appeler mon frère? J'étois trop vrai pour cacher au comte que je n'en étois encore qu'à l'amitié tranquille; mais certainement, lui disois-je, mon cœur épuisé n'est plus capable d'aimer autrement..... (Ah Caroline, combien je m'abusois!) & puisque la charmante Matilde ne le ranime pas, c'est fini pour la vie. Dans quelle erreur vous êtes, me répondit-il, à vingt-trois ans vous vous croyez blasé sur l'amour! Vous ne le connoissez pas encore; votre passion pour Louise étoit plutôt une efferveſcence des sens qu'un véritable sentiment; son excès même en étoit la preuve, & je n'en veux pas d'autre que l'enlèvement que vous méditiez: mon ami, quand un amant préfère son propre bonheur, son propre intérêt à celui de l'objet aimé, croyez que son cœur est foiblement touché; je souhaite que ce soit ma sœur qui vous fasse sentir la différence qu'il y a entre ce que vous avez éprouvé & le véritable amour; elle est assez jeune pour attendre cette heureuse époque; peut-être même est-ce sa grande jeunesse qui la retarde, vous ne voyez encore qu'un enfant, mais cet enfant commence à devenir

ſenſible; il n'y a qu'un pas delà à l'intérêt plus vif qu'elle va vous inſpirer. J'embraſſai le comte en l'aſſurant que déjà j'aimois aſſez Matilde pour m'occuper avec plaiſir du temps où je l'aimerois d'avantage, & où je pourrois donner le nom de frère au meilleur des amis, mais que j'avois encore bien des torts à effacer, à faire oublier & que ſa charmante ſœur méritoit un cœur tout à elle qui pût ſentir tout le prix du ſien.

Peu de temps après cette converſation il fut nommé à l'ambaſſade de Ruſſie, nos adieux furent tendres & m'affectèrent beaucoup: depuis mon crime, car je ne puis donner un autre nom à ce malheur, je ne ſixois jamais le comte ſans un renouvellement de douleurs & de remords; cette phyſionomie ſi belle, cette démarche ſi noble, ce regard qui exprimoit tant de choſes, me revenoient ſans ceſſe à l'eſprit; pour lui ne paroiſſoit pas ſe les rappeler, & avoit l'air de ne rien regretter: avant de nous ſéparer je le ſuppliai de me donner ſon portrait, tel qu'il étoit lorſqu'il vint à Ronebourg; je ſavois que ce portrait exiſtoit, je voulois l'avoir pour me retracer ſans ceſſe ma faute & ſa généroſité pour être sûr que le temps n'en affoibliroit pas le ſouvenir: il me le refuſa abſolument:

absolument : non, mon cher am
vous n'aurez mon portrait ni d'u
ni d'une autre, oubliez & ma f
& ma figure actuelle comme
moi-même ; il ne doit plus être
de l'un ni de l'autre, ne pense
cœur, il vous est attaché pour l
toujours de même.

Je n'insistai pas, parce que je
& que j'avois encore une ressour
comtesse Matilde possédoit un p
frère, en bracelet ; mais depuis
elle ne le portoit plus du tout,
je crois, l'avoit oublié ; elle me
tré une fois, je l'avois trouvé p
tins d'elle sans beaucoup de pei
sceau du secret, de m'en laisser
copie ; c'est celle que je joins ic
& que je vous prie d'accepter :
seule personne au monde à qui j'
le sacrifice, mais je sais que vou
le prix. Regardez-le souvent &
regardant que la belle ame qui
beaux traits existe encore, &
plus belle. Oui, le changement
traits lui donne un nouveau lustr
pas pour votre époux que ces c
vent vous donner de l'horreur. . .

line, si vous en éprouvez pour son malheureux assassin, pensez à ses remords, à son repentir, à tout ce qu'il doit souffrir en vous faisant un tel aveu, en vous conjurant d'en aimer un autre, en s'éloignant de vous pour toujours ; une telle expiation doit suffire pour effacer mon crime, & m'obtenir un généreux pardon.

Le comte en me quittant m'avoit promis de m'écrire aussi souvent que ses occupations pourroient le lui permettre ; tout entier aux devoirs de son état, il lui restoit peu de temps à donner à des correspondances de plaisirs ou d'amitié ; cependant quelque temps après son arrivée à St. Pétersbourg, je reçus de lui les lettres que je joins à ce paquet : lisez-les, Caroline, vous les trouverez numérotées dans leur ordre ; votre époux s'y peint lui-même, mieux que je ne pourrois le faire......—"

Caroline prit les lettres, chercha le No. 1. & l'ouvrit promptement ; l'écriture lui rappela d'abord ce petit billet en crayon, le seul qu'elle eût reçu de sa vie, dont l'impression avoit été si vive & si courte ; elle sentit aussi l'aiguillon déchirant du remords ; pendant quelques momens ses larmes l'empêchèrent de rien distinguer. Enfin elle put

lire ; la lettre étoit datée de Pétersbourg, d'un an environ avant son mariage, & contenoit ce qui suit.

N°. I.

Le comte de Walstein au baron de Lindorf.

St. Pétersbourg, 7 Juillet 17...

« Une lettre que je reçus hier de Matilde m'a confirmé ce que je soupçonnois déjà depuis long-temps, vous êtes aimé, mon cher Lindorf ; cette ame pure & naïve, étonnée elle-même du nouveau sentiment qui l'agite, n'a pas sû le cacher aux yeux clairvoyans de l'amitié fraternelle ; chaque phrase, chaque mot de sa lettre décèle son secret, & je ne crois pas de la trahir en le confiant à son époux..... Oui, son époux, cher Lindorf.... En vain votre délicatesse s'en défendroit plus long-temps, elle doit céder à tout ce que je vais vous dire, ou plûtot vous répéter. J'ai beaucoup réfléchi à notre dernière conversation ; parce que vous n'aimez pas encore ma sœur avec ces transports, cette ardeur dévorante que vous ressentiez pour Louise, vous ne vous croyez pas digne d'elle ;

& vous en concluez que vous n'aimerez jamais ; cependant vous avouez, & je le crois, que vous avez la plus tendre amitié pour Matilde, & qu'elle eſt même à ce moment, non-ſeulement la femme que vous préférez, mais la ſeule qui vous intéreſſe. . . Ah! mon cher ami, qu'eſt-ce qu'il faut de plus pour le bonheur ? un ſentiment ſi doux laiſſe-t-il quelque choſe à déſirer ? & quand vous y joindrez encore la reconnoiſſance de tous ceux qu'elle aura pour vous, craignez-vous de ne pas l'aimer aſſez pour la rendre la plus heureuſe des femmes ? Ah ! je crois ſon bonheur bien plus aſſuré que par une paſſion violente, qui ſe conſume bientôt dans ſes propres flammes, & ne laiſſe que des regrets & du vide ; depuis que je m'occupe de cette union, qui ſeroit, je l'avoue, un des plus grands plaiſirs de ma vie, j'ai étudié avec plus de ſoin que vous ne le penſez le caractère de Matilde & le vôtre ; chaque remarque que j'ai faite m'a confirmé dans mon idée, & m'a convaincu que vous étiez nés l'un pour l'autre. . . . . Sans être belle comme Louiſe, ou comme beaucoup d'autres femmes, ma ſœur a dans la figure ce je ne ſais quoi qui plaît tous les jours davantage, parce qu'il développe toujours quelque grâce nou-

velle, quelque agrément de plus & qu'il consiste dans le jeu varié d'une physionomie animée plus que dans la régularité des traits, qui finit toujours par fatiguer. Vous me direz peut-être qu'elle n'est pas sensible, & que vous l'êtes beaucoup ; je vais bien vous surprendre, mon cher Lindorf, & peut-être vous fâcher, mais je crois . . oui en vérité, je crois Matilde pour le moins aussi sensible que mon jeune ami : sous cette apperante légéreté de l'enfance, j'ai sû démêler l'amie la plus tendre, la plus capable de s'attacher fortement ; vous voyez déjà que la petite insensible a fort bien su vous apprécier, elle saura vous aimer, & jamais vous n'aurez à vous plaindre de son cœur ; son esprit a tout ce qu'il faut aussi pour plaire au vôtre & pour vous fixer ; son aimable vivacité, sa gaieté soutenue, ses talens vous préserveront de l'ennui, le plus cruel fléau du bonheur conjugal ; sa douceur, sa bonté adouciront cette fougue de tempérament, qui vous emporte si souvent malgré vous-même au-delà des bornes de la modération, & dont au reste vous m'avez paru bien corrigé. . . . Je vous entends, mon cher Lindorf, je sais d'avance ce que vous allez me dire, voilà la certitude de mon bonheur, il est vrai, mais celui de

Matilde. . . Va mon ami, je te le dis encore, je n'en suis pas en peine, & quand je te presse d'épouser ma sœur, crois que je connois bien tout ce qu'elle peut attendre du cœur le plus excellent, & du caractère le plus sûr que je connoisse; oui sans doute, Matilde seroit heureuse, j'ose te défier de me démentir là-dessus; d'ailleurs elle t'aime: ainsi plus de bonheur pour elle sans Lindorf, & quoique tu en dises, tu l'aimes aussi plus que tu ne le crois: mon ami, l'amour honnête n'est autre chose qu'une vive amitié, fondée sur une estime réciproque & toujours exaltée par la différence des sexes: voilà ce que Matilde vous inspire déjà, & que sera-ce donc quand des intérêts communs, une même famille, des enfans, viendront y ajouter encore? Des enfans! Lindorf, sens-tu comme moi combien la mère de nos enfans doit nous être chère? Oh mon ami! l'espèce de sentiment que vous éprouvez pour ma sœur ne peut que s'augmenter tous les jours, acquérir de nouvelles forces & vous conduire tous les deux au bonheur: renoncez donc à de vains scrupules & préparez tout pour ce charmant lien: parlez à Matilde, parlez à ma tante, vous n'aurez pas besoin de beaucoup d'efforts avec la première; ma tante sera

peut-être plus difficile, elle destinoit sa nièce à un neveu du défunt baron de Zastrow, héritier de ses biens & de ses titres; mais je lui écrirai, elle aime trop ma sœur pour ne pas renoncer à cette idée & consentir à son bonheur; d'ailleurs elle vous connoît & vous reçoit assez bien pour que vous puissiez espérer de devenir son neveu.——Adieu mon cher Lindorf, répondez-moi tout de suite, il me tarde de savoir si j'ai pu vous convaincre que vous êtes tel qu'il le faut pour être le frère, & le frère chéri de votre ami."

Ed. comte de Walstein.

P. S. "L'intendant de ma terre de Walstein étant mort depuis peu, je me suis fait un plaisir de donner sa place à l'honnête Justin qui conduisoit sa ferme à souhait: j'ai reçu hier sa réponse; elle est si naïve & peint si bien leur bonheur que je crois vous faire plaisir de vous l'envoyer, & je la joins ici: peut-être auriez-vous mieux aimé celle de Matilde. . . . . oh! mon jeune ami, si cela est, vous pouvez l'épouser sans crainte!"

Soit que la lettre de Justin fût restée par hasard dans celle du comte, soit que Lindorf eût pensé qu'elle pouvoit intéresser Caroline, elle y étoit: nous croyons aussi

faire plaisir à nos lecteurs de la leur donner, & de les ramener un moment auprès de la belle Louise qu'ils n'ont sûrement pas oubliée."

Lettre de Justin à Son Excellence M. le Comte de Walstein, ambassadeur à la Cour de Pétersbourg, incluse dans la précédente.

Monseigneur !

" Je suis sûr, comme je connois monseigneur le comte, qu'il auroit lui-même la joie dans le cœur, s'il avoit pu voir comme sa lettre nous a tous rendus encore plus heureux que nous ne l'étions déjà ; & avant de l'avoir reçue je ne croyois pas que cela fût possible ; il est vrai que je ne croyois pas non plus que le pauvre Justin fût jamais digne d'être l'intendant de monseigneur ; à présent je sens bien que je suis capable de remplir cette belle charge qui me rend aussi fier que si j'étois le roi ; oui je suis capable de tout pour monseigneur, & j'espère bien de le contenter & qu'à son retour il trouvera tout en bon ordre.

Nous sommes déjà établis au château depuis deux jours ; ma chère petite femme regrettoit d'abord un peu la ferme, mais à présent

elle dit qu'elle eſt bien partout avec moi, avec le reſpect que je dois à monſeigneur; car je ſais qu'il ne faut pas ſe vanter, mais quand on eſt le mari de Louiſe & l'intendant de monſeigneur on peut bien avoir un peu d'orgueil: — le vieux père eſt auſſi tout fier & tout gaillard, cela l'a rajeuni de dix ans; il ne m'appelle plus que *M. l'intendant*, & tous les repas il boit un verre de vin de plus à l'honneur de monſeigneur; il n'y a pas juſqu'à nos deux petits marmots qui ſont bien joyeux d'être au château & qui s'amuſent tant dans les jardins de monſeigneur; l'aîné court déjà partout, c'eſt un robuſte petit compagnon, & ſon petit frère que Louiſe nourrit toujours, ſait déjà un peu dire le nom de monſeigneur; c'eſt le premier mot que nous leur apprenons, & quand le grand-père boit à la ſanté de monſeigneur, il ôte vîte ſon petit bonnet: celà fait, en vérité, deux gentils petits drôles & preſque auſſi beaux que leur mère.

Je n'oſerois pas raconter tout cela à monſeigneur s'il ne m'ordonnoit pas de lui donner des nouvelles du vieux père, de la jeune femme & des petits enfans .... & de mon flageolet que j'allois encore oublier; mais Louiſe, qui ſait par cœur la lettre de mon-

ſeigneur, me le rappele. Il va toujours ſon train; j'en joue à Louiſe pour l'amuſer, pendant qu'elle nourrit ſon petit, & le plus gros danſe pendant que je joue; nous ſommes là comme les oiſeaux dans leur nid; le mâle chante à ſa femelle pendant qu'elle couve ſes petits. Monſeigneur voit bien à préſent que je ſuis l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde: tout a réuſſi chez nous; & quand nous ſommes dans la prairie, nous voyons ſauter autour de nous, quatre veaux, trois poulains avec leurs mères, & je ne fais combien de brebis, de chèvres & d'agneaux, ſans compter nos petits enfans: c'eſt pourtant à monſeigneur que nous devons tout cela; auſſi je crois que monſeigneur eſt peut-être encore plus heureux que nous, parce que c'eſt lui qui a fait le bien, & nous qui l'avons reçu, mais cela eſt juſte. Il lui manque cependant une Louiſe: que le bon Dieu la lui donne! Nous le prions tous les jours pour monſeigneur; car en vérité, monſeigneur eſt dans notre cœur, tout à côté de Dieu; qu'il accorde à monſeigneur tout ce qu'il peut déſirer, & une longue vie; c'eſt les vœux ſincères de ſes très-humbles ſerviteurs, & concierges de ſa terre de Walſtein."

Walſtein, ce 12. Juin 17....

Juſtin & Louiſe.

« Je répondis au comte par le courier suivant. — Reconnoissance, plaisir de lui appartenir de plus près, désir ardent de justifier la bonne opinion qu'il avoit de moi, certitude de mon bonheur, promesse de celui de Matilde : voilà ce que ma lettre exprimoit & ce que mon cœur me dictoit. Le seul sentiment que je n'y trouvai point, étoit l'amour : mais le comte venoit de me convaincre qu'il n'étoit pas nécessaire au bonheur, & que l'espèce d'attachement que j'avois pour sa sœur, nous rendroit plus heureux. Il avoit trop d'ascendant sur moi, pour ne pas me persuader ; je le crus d'autant mieux que l'idée que j'étois aimé, donna un petit degré de vivacité de plus à mes sentimens pour l'aimable Matilde. Je ne la revis pas sans émotion, & j'en eus même une assez vive, pour me rassurer tout-à-fait, lorsqu'à la suite d'une conversation que j'eus avec elle, elle me permit, en rougissant beaucoup, de parler à sa tante, & de tâcher de la faire entrer dans les idées de son frère. Je crus cependant devoir attendre, pour cette démarche, que le comte m'eût prévenu, & lui eût écrit comme il me l'avoit promis : Je le dis à Matilde, qui l'approuva, & qui ne craignit plus de m'avouer un penchant autorisé

par ſon frère. Je continuai donc à venir tous les jours chez la baronne de Zaſtrow, & à lui faire ma cour aſſidue, qui me réuſſiſſoit peu: depuis le départ de ſon neveu, elle avoit entièrement changé de conduite avec moi; toujours polie, mais très-froide, elle affectoit de me recevoir avec la plus grande cérémonie, & prenoit ſi bien ſes meſures, que je ne pouvois dire un ſeul mot à Matilde en particulier. Ces obſtacles, ces contrariétés, auroient dû ſans doute augmenter mon amour, j'en avois du moins un dépit ſecret, qui n'échappoit pas à Matilde, & la conſoloit de tout, en lui perſuadant qu'elle étoit aimée. Ah! ſans doute elle l'étoit; l'amitié, l'intérêt le plus vif, la reconnoiſſance, m'attachoient à cette aimable enfant; & ſi dans ce temps-là j'avois obtenu ſa main, je me ſerois peut-être mépris moi-même ſur la nature de mes ſentimens pour elle.

J'attendois cependant ſans beaucoup d'impatience l'effet des promeſſes du comte, & de ſa lettre à ſa tante. Il m'écrivit qu'il n'avoit pu la perſuader encore, de conſentir à cette union; qu'elle tenoit avec force à ſes projets ſur le jeune baron de Zaſtrow, actuellement en voyage; mais qu'il tenoit

encore plus au sien, & qu'il y parviendroit sûrement : il me conjuroit de ne pas me rebuter, d'attendre avec patience. Un héritage considérable, qui dépendoit de cette tante, obligeoit à quelques ménagemens, mais de manière ou d'autre, il en viendroit à bout, & me regardoit déjà comme son frère. Je voulois montrer cette lettre à ma jeune amie, & je fus tout de suite à l'hôtel de Zastrow ; il étoit exactement fermé, point de portier, pas un seul domestique à qui je pus m'adresser : cette singularité me frappa ; la veille encore, j'y avois été reçu comme à l'ordinaire, & rien n'annonçoit un départ. Je fus prendre des renseignemens dans le voisinage ; on avoit en effet vu partir une berline de très grand matin, mais on ne savoit rien de plus : j'étois dans l'étonnement le plus profond, lorsque je vois venir à moi la femme de chambre de Matilde ; je cours à elle, je veux l'interroger ; elle ne m'en donne pas le temps : ne me demandez rien, je ne sais rien ; je ne puis pas même vous dire où ces dames sont. Hier, quand vous fûtes parti, j'entendis Madame parler haut, Mademoiselle pleurer ; toute la nuit on a fait des paquets, on a grondé, on a pleuré, & on a fini par me donner mon congé, & par

monter en berline ; mais Mademoiselle, en me disant adieu, m'a mis ceci dans la main, dit-elle, en me présentant un papier chiffonné, à mon addresse.

Je le pris, je l'ouvris promptement, & d'abord je n'y compris rien ; c'étoit une note de vaisselle & autres effets : enfin je découvris entre les lignes & les chiffres, ce qui me regardoit. « Ah ! M. de Lindorf, « me disoit-elle, nous allons partir pour « Dresde dans quelques heures ; nous y « resterons long-temps, bien long-temps, « peut-être toujours. Qu'allez-vous penser « quand vous viendrez demain, & que vous « ne retrouverez plus votre petite amie ? « serez-vous affligé comme elle ? Oui, « soyez-le un peu, je vous en prie, mais « pas trop cependant, car je vous promets « de penser à Dresde comme à Berlin, & « comme je penserai toute ma vie ; & puis « n'ai-je pas un frère, un bon frère ? écrivez-« lui tout de suite, & si vous voulez me « répondre un mot, envoyez-le lui ; il n'y « a que ce moyen pour que je puisse avoir « de vos lettres ; il faut qu'elles passent par « la Russie, mais qu'est-ce que cela fait, si « elles me parviennent une fois ; je voudrois « être aussi sûre que ceci vous parviendra.

« Je ne ſavois comment faire pour vous « écrire ; heureuſement, ma tante m'a donné « une liſte à copier ; dès qu'elle me regarde « je fais un chiffre, & dès qu'elle ſort « j'écris une ligne ; quand j'aurai fini, je « pourrai peut-être le donner à cette pauvre « Charlotte, qu'on m'ôte parce qu'elle « auroit pu m'aider, parce qu'elle vous « aime ; elle nous rendra bien ce petit ſervice. « Je ſuis fâchée d'attraper ainſi ma tante, « mais elle .... comme elle m'a trompée, « juſqu'à ce ſoir je ne ſavois pas un mot de « ce départ ; non, je vous le jure, pas un « mot. N'eſt-ce pas bien affreux, partir ainſi « ſans vous revoir ? Ah ! je pleure ſi fort « que je ne puis écrire, & puis ma « tante va revenir ; ma liſte, ne reſſemble « plus à une liſte à préſent, c'eſt une lettre « toute entière, il faut la cacher bien vîte, « & en faire une autre. Adieu, adieu M. « le baron ; n'oubliez pas Matilde, & ne « prenez pas mauvaiſe opinion d'elle, parce « qu'elle vous écrit la première. »

Sans avoir même beaucoup d'amour, il étoit impoſſible de n'être pas touché du billet de la nièce, & piqué du procédé de la tante ; j'éprouvai ces deux ſentimens dans toute leur force ; je revins chez moi, écrire au

comte ce qui ſe paſſoit, & la manière cruelle dont ſa tante m'avoit joué. Je crois que la colère l'emportoit ſur le regret d'être ſéparé de ma jeune amie ; du moins, j'inſinuai à ſon frère, que je regardois notre projet comme impoſſible, & que puiſque ſa tante paroiſſoit ſi décidée, il valoit mieux, peut-être, y renoncer tout-à-fait. Je joignis à ma lettre le petit billet de Matilde, & ma réponſe, en priant ſon frère de la lui faire parvenir. Je reçus celle du comte auſſitôt qu'il fut poſſible, & vous la trouverez ici,

No. II.

Le Comte de Walſtein au baron de Lindorf.

St. Pétersbourg, 18 Juillet 17..:

« Je ſuis très-mécontent, mon cher Lindorf, du tour que nous a joué notre chère tante de Zaſtrow, car elle a beau faire, elle ſera la vôtre : je l'ai juré, & ma ſœur ne deviendra point la victime de ſon opiniâtreté ; je n'ai rien à dire contre le jeune de Zaſtrow, que je n'ai point l'honneur de connoître, & à qui je ſouhaite toutes ſortes

de bonheur, excepté celui d'être l'époux de Matilde. C'eſt vous qui le ſerez, mon cher Lindorf, vous que ma ſœur a déjà diſtingué, & que ſon cœur préfère. Non, ce cœur qui s'eſt ouvert à moi avec tant de confiance & d'ingénuité, ne ſera point trompé dans ſon attente, elle n'aura point à combattre une inclination que j'ai cherché moi-même à faire naître, elle n'aura point à rougir d'avoir écrit la première à un autre homme qu'à ſon époux. Chère petite ſœur, comme ſon billet m'a touché ; je lui écris aujourd'hui pour la conſoler, je lui fais entrevoir le bonheur dans un avenir peu éloigné ; & nous y parviendrons avec un peu de perſévérance : je lui envoie votre lettre, qui, je penſe, aura plus d'effet encore que la mienne : j'écris auſſi à ma tante, & s'il le faut, je ferai valoir les droits qu'un père mourant m'a remis ſur ma ſœur. « C'eſt à vous, me « dit-il, que je confie le ſoin de ſon bon- « heur. » Oh, mon père ! votre attente ne ſera point trompée ; j'unirai Matilde à Lindorf, & votre Matilde ſera heureuſe. Reprenez donc courage, mon ami, & ſoyez sûr que notre projet réuſſira : Matilde n'a que ſeize ans, dans trois ou quatre elle ſera plus formée, plus capable de vous rendre heureux & de

l'être elle-même : ma seule crainte est, que pendant ce temps-là, séparé d'elle, ce cœur devenu tout-à-coup si froid, si insensible ; ce cœur qui n'est plus susceptible d'amour, ne rencontre l'objet qui doit le faire revenir de cette erreur, & lui prouver qu'il ne le connoissoit pas encore ; du moins, mon cher Lindorf, si ce malheur nous arrivoit, promettez-moi, jurez-moi, que vous ne sacrifierez ni vous-même, ni ma sœur, à des engagemens, qui dès cet instant cesseront d'exister ; je ne désire ce lien, qu'autant que je serai sûr qu'il ne fera le malheur ni de l'un ni de l'autre ; & j'aime mieux avoir à consoler Matilde de la perte de son amant, que de l'indifférence de l'époux que son cœur a choisi : ainsi, du moment qu'elle ne seroit plus la femme que vous préférez à toute autre, du moment que vous serez convaincu qu'une autre qu'elle peut vous rendre plus heureux, ayez le courage de l'avouer à votre ami ; soyez sûr qu'au lieu d'altérer son estime, vous la redoublerez. Je crois une passion violente peu nécessaire au bonheur conjugal ; je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, & je persisté dans mon idée ; mais je crois plus fortement encore, qu'il faut au moins que deux époux se préfèrent mutuellement à

l'univers entier, & n'ayent jamais un instant de regret d'être liés pour la vie: je crois qu'il faut entr'eux cet accord de sentimens, ce rapport de goûts, cette confiance entière, cette liaison des ames, qui ne peut exister, si l'un des deux aime ailleurs, & doit nécessairement cacher à l'autre les pensées dont il est le plus occupé.

Voilà, je vous l'avoue, ce qui jusqu'à présent m'a empêché de me marier, & de céder aux désirs de ma famille, qui s'éteindroit avec moi. J'ai craint que ma position brillante & la faveur dont je jouis, n'engageassent peut-être la femme à qui je m'adresserois au sacrifice d'une inclination précédente; j'ai craint d'acquérir des droits usurpés sur un coeur engagé ailleurs; de séparer, sans le savoir, deux amans que je rendrois malheureux, & de l'être moi-même à l'excès, quand je viendrois à le découvrir. Vous me connoissez trop, mon cher Lindorf, pour croire que je veuille vous faire des reproches, quand je vous ouvre mon coeur. Vous savez ma façon de penser sur l'accident qui changea ma figure, elle est toujours la même, & je vous jure de nouveau que je me félicite tous les jours de pouvoir me livrer à mon goût dominant, & suivre la carrière

qui me convenoit le plus : heureux d'avoir pu, dans celle que j'ai quittée, donner des preuves de mon courage & de mon zèle pour mon Roi, & de pouvoir le servir actuellement dans un autre genre : il a besoin de bons ministres, autant que de bons généraux ; je tâcherai de remplir de mon mieux ma vocation actuelle, & je pense avec plaisir, mon cher Lindorf, que je suis très-bien remplacé pour la précédente ; ainsi je ne regrette rien, rien du tout, je vous assure ; mais je me rends justice, je sens que je ne suis pas fait pour inspirer l'amour, & je n'y prétends pas ; peut-être est-ce par cette raison que je me suis persuadé qu'il n'est pas nécessaire au bonheur ; mais au moins je voudrois trouver un objet qui ne fût prévenu par aucun autre objet ; je ne m'effrayerois pas même d'un peu de répugnance dans les commencemens, elle est naturelle, & je dois m'y attendre ; c'est à moi à la dissiper peu-à-peu, à me faire aimer d'abord par reconnoissance, ensuite par habitude ; on finira par s'accoutumer à ma figure, & mon unique étude seroit de la faire oublier à force de bons procédés. Comment une femme ne finiroit-elle pas par s'attacher à celui qui n'existeroit que pour la rendre heureuse, qui préviendroit tous ses

défirs, qui lui foummettroit tous les fiens, & lui fauroit gré des moindres marques d'attachement qu'elle lui donneroit.

Voilà, mon cher ami, la douce chimère de mon cœur, que j'efpère bien réalifer un jour; je vois tous les obftacles, ils ne me rebutent point; je fais la difficulté de trouver une femme dont le cœur n'ait reçu aucune impreffion, car alors tout mon ouvrage eft détruit d'avance; on feroit fans ceffe la comparaifon de moi à l'objet aimé & regretté, on me regarderoit comme un monftre; la prévention, l'aigreur, empoifonneroit tout, mais fi je puis rencontrer une jeune perfonne telle que je la défire & que je ne cefferai de chercher, dont l'ame fimple & naïve ne connoiffe point encore l'amour & très-peu le monde; fi je puis la trouver, elle fera à moi, duffai-je la forcer à m'époufer: je faurai la rendre, malgré elle, la plus heureufe des femmes, & l'obliger à chérir fes liens; je fens que dans les commencemens on pourra m'accufer de peu de délicateffe, mais mon motif fecret me juftifiera à mes propres yeux; je n'ai pas d'autre moyen de jouir du feul bonheur que mon cœur défire, celui d'être époux & père, & de finir mes jours dans le fein de ma famille.

Liens ſacrés, relations intimes, qui doublent l'exiſtence, ſans leſquelles l'homme iſolé ne tient à rien dans le monde, traîne une vie inutile, meurt ſans être regretté. . . . . Oui, vous ferez mon bonheur; je n'y penſe jamais ſans émotion; & cette lettre de Juſtin que je vous ai envoyée m'arrachoit des larmes d'attendriſſement. Qu'ils ſont heureux ces bonnes gens! *Il vous manque une Louiſe*, me diſoit-il; *que le bon Dieu vous la donne!* Honnête & bon Juſtin, les prières d'un cœur pur comme le tien doivent être exaucées, elles le feront ſans doute: oui, je la trouverai cette compagne, que j'adore déjà ſans la connoître. Elle & moi, Lindorf & Matilde, Juſtin & Louiſe, voilà trois couples heureux dans l'univers: n'en acceptez-vous pas l'augure, mon cher ami; pour moi cette idée me tranſporte, elle me fait croire d'avance à la félicité ſuprême.

Qu'eſt-ce que vous me parlez d'héritage & de privation? ſi ma tante étoit aſſez injuſte pour priver Matilde du ſien, n'eſt-elle pas aſſez riche pour s'en paſſer? eſt-ce le plus ou le moins qui influe ſur le bonheur, quand d'ailleurs on eſt dans l'aiſance? & ſon bien réuni au vôtre, ne vous ſuffiroit-il pas? Cependant comme le plus n'y gâte rien, &

qu'il vaut mieux que les chôses se fassent de bonne grâce, attendons encore, mon ami; je ne répondrois pas d'être jaloux, si vous étiez heureux bien long-temps avant moi, & ma chère petite femme n'est pas encore trouvée; dans quelque temps je m'en occuperai sérieusement; à présent je le suis beaucoup ici des affaires du Roi; je crains de n'avoir pas trop souvent le plaisir de vous écrire, aussi vous voyez que je prolonge aujourdhui ce plaisir." &c. &c. &c.

Le reste de la lettre regardoit des affaires politiques, des détails sur la Russie, que Caroline sauta ou parcourut à peine: elle avoit bien autre chose à penser; son cœur ne pouvoit plus suffire à tout ce qu'elle éprouvoit: il lui paroissoit qu'elle étoit transportée dans un monde nouveau, dont jusqu'alors elle n'avoit pas même eu l'idée: cette dernière lettre surtout la frappa beaucoup; elle la relut toute entière, d'abord avec une sorte de saisissement très-pénible. Cette espèce de prédiction sur Lindorf, cette crainte excessive d'être uni à une femme dont le cœur seroit engagé ailleurs, lui firent une impression cruelle; mais quand elle en vint ensuite à ses projets de bonheur, aux motifs qui l'avoient engagé à l'épouser, malgré sa

répugnance, elle en fut ſi touchée, que déjà dans cet inſtant, elle crut n'aimer plus que lui dans le monde, ou plutôt elle ne pouvoit démêler le ſentiment dont elle étoit agitée ; elle reſtoit-là, les yeux fixés ſur cette lettre, ſans penſer que le cahier n'étoit pas fini ; enfin peu-à-peu cet enthouſiaſme ſe diſſipa, l'image du comte s'effaça, celle de Lindorf reprit ſon empire ; la lettre fut poſée & la lecture continuée.

« Le temps s'écoule, Caroline, & les vingt-quatre heures que j'ai conſacrées à ce pénible ouvrage, ſont prêtes à finir ; j'apperçois déjà les premiers rayons du jour, de ce jour où je verrai peut-être pour la dernière fois, celle à qui, hier encore, à la même heure, je croyois conſacrer ma vie entière. Combien j'étois heureux ! comme l'eſpérance & l'amour me berçoient de leurs douces chimères ! Un inſtant a tout détruit, m'a plongé dans le néant le plus affreux ; mais que fais-je, dois-je employer à me plaindre les inſtans qui me reſtent pour vous conduire au bonheur, pour vous en montrer le chemin ? Oui, Caroline, vous ſerez heureuſe, & cette certitude peut ſeule me faire ſupporter la vie.

Un an à-peu-près s'écoula, ſans apporter aucun changement à notre ſituation. Matilde étoit

étoit toujours à Dresde, le comte toujours en Russie et moi toujours à Berlin. Une correspondence suivie soutenoit nos liaisons mutuelles; mais celle de Dresde passant par Pétersbourg, n'étoit ni bien fréquente, ni bien animée. Matilde élevée dans la retenue et même avec sévérité, n'osoit pas se laisser aller à ses sentimens, et n'exprimoit tout au plus que de l'amitié: je lui répondois bien naturellement sur le même ton; mais décidé cependant à l'épouser, dès que sa tante voudroit y consentir, la préférant sincèrement à toutes les femmes que je connoissois alors, je fuyois avec soin toutes les occasions de rencontrer des objets qui auroient pu me détourner de cette idée et l'emporter sur elle dans mon cœur. Il m'en coûtoit peu de me priver des plaisirs d'éclat; depuis la malheureuse aventure de Louise et du comte, j'avois conservé une sorte de mélancolie habituelle qui s'accordoit fort bien avec mon projet: tout entier aux devoirs de ma vocation et au soin de faire ma cour au Roi, je consacrois le reste de mon temps à la lecture, à la musique, ou bien à me promener à cheval.

Un malheureux événement vint troubler ma tranquillité et redoubler ma tristesse:

mon père, qui ne quittoit point du tout sa terre de Ronebourg, eut une attaque d'apoplexie ; ma mère, depuis long-temps foible et valétudinaire, faillit à succomber à sa douleur et à son effroi : on vint me chercher incessamment ; j'arrive, je les trouve tous les deux dans le plus grand danger : ma vue parut les ranimer : ma mère surtout, qui me chérissoit avec la plus vive tendresse, se trouva sensiblement mieux, et l'attribuoit à ma présence et à mes soins ; mais l'état de mon père en demandoit de continuels : j'écrivis en cour, pour solliciter un congé : mon motif étoit trop légitime pour ne pas l'obtenir, et je me consacrai entièrement à mes parens.

C'est précisément alors, Caroline, que vous vintes embellir la cour que j'avois quittée ; et ce fut aussi à cette époque que le comte eut cette fâcheuse maladie, qui le retint en route si long-temps ; je l'appris indirectement. Dans tout autre temps, j'aurois volé auprès de lui, mais j'étois retenu à Ronebourg par des devoirs trop chers et trop sacrés, pour en avoir même l'idée. Quelque temps après, j'eus le plaisir d'apprendre par lui-même, qu'il étoit rétabli, et heureusement arrivé à Berlin : sa lettre avoit bien

une tournure énigmatique et myſtérieuſe, qui me frappa au moment que je la lus . . . . Il auroit donné tout au monde, me diſoit-il, pour me voir, pour me parler. Le cruel événement qui me retenoit à Ronebourg, étoit d'autant plus affreux pour lui, qu'il ne pouvoit abſolument y venir, vû la diſtance, (Ronebourg eſt au fond de la Siléſie, à quatre grandes journées de Berlin) et le peu de temps qu'il avoit à reſter en Pruſſe, où tous ſes momens ſeroient employés. Il paſſoit enſuite à Matilde, s'affligeoit de la réſiſtance de ſa tante : il étoit réſolu, diſoit-il, dès que je ſerois libre de quitter Ronebourg, d'uſer de tous ſes droits de frère aîné, pour terminer mon mariage.

Un nouveau motif le preſſoit ; peut-être touchoit-il lui même au bonheur, peut-être étoit-il ſur le point d'obtenir ce qu'il déſiroit avec tant d'ardeur ; mais il ne pouvoit, ni ne vouloit être heureux ſans moi.

Je fis moins d'attention à cette lettre que je n'en aurois fait dans un autre moment, à peine même eus je le temps de la lire, et ce n'eſt qu'à préſent que je me la rapelle ; je la reçus le jour où mon père, après avoir langui quatre mois, expira dans mes bras, en me recommandant ma mère, en m'or-

donnant de ne la pas quitter. Ah! mon cœur avoit déjà prévenu cet ordre si respectable pour moi; j'avais déjà promis, juré, à la plus tendre des mères, que son fils unique ne l'abandonneroit point à sa douleur. Dès que j'eus rendu à mon père les derniers devoirs, j'écrivis au comte, pour lui apprendre la perte que je venois de faire, & pour le supplier de m'obtenir une prolongation de congé. Non-seulement le Roi me permettoit de rester à Ronebourg, mais il daignoit même approuver le motif qui m'y retenoit.

Il règnoit dans la lettre du comte un fond de tristesse qui ne me surprit pas, je savois combien cette ame sensible savoit partager les chagrins de ses amis, & d'ailleurs il étoit lui-même très-attaché à mon père; il ne me disoit rien qui fût relatif à sa lettre précédente, qui s'étoit perdue dans le trouble de cet affreux moment, & que j'avois presque oubliée: il me marquoit seulement qu'il alloit incessamment à Dresde, voulant voir sa sœur avant que de retourner en Russie; s'il lui étoit possible il viendroit aussi à Ronebourg, mais il n'osoit me le promettre; & en effet il ne put y venir. Oh, pourquoi, pourquoi ne me confia-t-il pas alors ce fatal secret? Mais sans doute sa délicatesse ne lui

permit pas d'ajouter à mes peines, en m'apprenant un événement dont je pouvois me regarder comme la première cause.

Trois autres mois s'écoulèrent, plus tristes, plus douloureux pour moi que les précédens; je n'avois plus autour de moi qu'un seul objet d'attachement; toute ma tendresse filiale étoit réunie sur ma mère, & je la voyois décliner tous les jours, sans avoir d'autre consolation que celle d'adoucir ses derniers momens, & de lui procurer encore quelques instans de bonheur. Enfin je la perdis aussi; cette ame pure quitta ce séjour terrestre, en se félicitant d'aller rejoindre son époux & d'expirer dans les bras de son fils.

Oh, Caroline! pardonnez ces tristes détails, j'ai besoin de m'appesantir sur mes malheurs, de me les retracer tous dans ce terrible moment, où je vais me séparer pour jamais de celle qui devoit me tenir lieu de tout; j'ai besoin de me pénétrer de l'idée que l'homme est né pour être malheureux, & que c'est son unique partage; qu'il doit perdre successivement tous les objets qui lui sont chers, tout ce qui l'attache à la vie. Non, le bonheur n'est pas fait pour l'homme; un seul peut-être.... mais ses vertus lui

donnent le droit d'y prétendre, & je n'ai pas celui d'en murmurer.

Après la mort de ma mère, je me hâtai de fuir ces lieux ; ma terre de Ronebourg m'étoit devenue odieuse, tant par la double perte que je venois d'y faire que par le cruel événement qui s'y étoit passé ; je revins à Berlin & Potzdam, j'y passai l'hiver, & je vécus plus retiré encore que l'année précédente. Le comte m'écrivoit peu, son style étoit triste & embarrassé, & je crus enfin entrevoir qu'il avoit un secret qui lui pesoit sur le cœur ; je le lui dis naturellement ; il en convint, mais me renvoya à son retour, pour me le confier entièrement, il devoit avoir lieu l'automne suivante : c'est aussi l'époque qu'il fixoit pour mon mariage avec sa sœur. Votre sort & le mien, me disoit-il, seront alors décidés sans retour. Puissent-ils être heureux, & si je dois y renoncer pour moi-même, que du moins le bonheur de ma sœur et de mon ami, me tiennent lieu de celui que je n'ose espérer. Je pensai qu'il avoit sans doute une inclination en Russie, et qu'il s'y rencontroit des obstacles ; mais respectant son secret, je cessai mes questions : je recevois aussi de temps en temps quelques petites lettres de la jeune comtesse, et tou-

jours par le canal de ſon frère. Sa tante perſiſtoit dans ſes projets, et ſe préparoit à faire revenir M. de Zaſtrow pour conclure ; ſon héritage étoit à ce prix. Mais la généreuſe Matilde étoit prête à le lui céder en entier, à me faire ce ſacrifice, et me demandoit, avec une ingénuité touchante, ſi je n'étois pas de cet avis, et s'il ne valoit pas mieux mille fois être moins riche et plus heureux ; je le penſois d'autant plus, que la mort de mes parens venoit de me rendre maître d'une fortune conſidérable, et qui s'augmenta encore par la mort et l'héritage du commandeur de Risberg, mon oncle maternel. Il vivoit comme un ſolitaire, dans la terre que j'habite à préſent ; n'avoit jamais voulu me recevoir chez lui pendant ſa vie, et me laiſſa tous ſes biens, ſous la condition cependant de me marier dans le cours de l'année, et de faire porter le nom de Risberg à mon fils aîné. Cette condition me parut alors facile à remplir, mes engagemens avec Matilde m'en aſſurèrent la poſſibilité ; et peut-être même ce motif auroit-il pu contribuer à décider en ma faveur Madame de Zaſtrow.

Depuis lors, ah ! Caroline, combien je l'ai trouvée douce cette obligation de me marier

dans le cours de cette année; combien, lorsque j'osai entrevoir le plus grand des bonheurs, je bénissois la mémoire de mon oncle; à présent, ah! j'y renonce pour la vie à cette terre, à ces biens sur lesquels je n'ai plus aucun droit, & que je vais demain quitter pour jamais. Des biens, en est-il, en peut-il être pour moi, après celui que je perds? Non, jamais. Pardon, Caroline; les vœux, les sermens d'un malheureux que vous devez oublier, peuvent-ils vous intéresser? J'ajoute à mes crimes, en vous faisant celui de vous adorer toujours, & le but de cet écrit est de les réparer

Décidé à ne plus demeurer à Ronebourg, qui me retraçoit des souvenirs trop déchirans, & qui d'ailleurs est trop éloigné de la capitale, je fus charmé de l'acquisition de Risberg, & je vins en prendre possession au commencement de cet été, peu de jours après la mort de mon oncle —Caroline, Caroline! c'est ici où je vais avoir besoin de toutes mes forces pour continuer ce fatal écrit; femme adorée, pourrai-je vous parler de vous-même, de mes sentimens, & ne pas mourir de douleur et de remords? Sainte et pure amitié, toi qui dois expier tous les crimes que l'amour m'a fait commettre, toi qui dois désormais remplir uniquement mon

cœur, viens m'animer d'un nouveau zèle & soutenir mon courage !

Ma nouvelle demeure me plut infiniment ; je comptois cependant n'y faire que peu de séjour, & j'en voulus profiter pour connoître tous les environs ; la veille du jour où je vous apperçus à la croisée de votre pavillon, j'avois déjà passé dessous, & déjà j'en avois entendu sortir ces sons touchans, cette voix si douce, ces accords si harmonieux, qui m'ont fait tant d'impression depuis, & dont je ressentis l'effet dès ce premier instant : j'avois entendu des voix plus belles & plus étendues, mais jamais aucune qui m'eût fait autant de plaisir ; je vous écoutai long-temps, & lorsque enfin vous eûtes cessé, lorsque je me fus éloigné, je croyois encore entendre ces accens qui répondoient à mon cœur ; j'y revolai le lendemain. Passionné pour la musique, je lui attribuai uniquement cet attrait irrésistible qui m'entraînoient malgré moi : j'avoue cependant, que je désirai avec ardeur de voir celle dont les talens me ravissoient, & que je crus aussi d'être conduit par curiosité ; j'imaginois de vous attirer à votre croisée en chantant avec vous ; ce moyen me réussit : je ne fis, il est vrai, que de vous entrevoir, mais dès cet instant vos traits

furent gravés dans mon cœur, & j'aurois voulu ne plus vous quitter. Oh, que ne puis-je m'arrêter sur tous ces détails qui me sont si chers, me retracer chaque minute de ce temps trop vîte écoulé, & qui laisse dans mon cœur des traces si profondes ! Combien j'étois heureux, quand totalement occupé de ce nouveau sentiment qui remplissoit mon ame, & qui l'absorboit en entier, je n'existois plus qu'à Rindaw, & j'oubliois le reste de j'univers ; quand en vous quittant le soir, je n'emportois d'autre idée que celle de vous revoir le lendemain, & qu'elle suffisoit à mon bonheur ! Je n'éprouvois ni cette ardeur inquiète & tumultueuse que m'inspiroit Louise, ni cette tranquillité monotone, ce repos du cœur & des sens que je trouvois auprès de Matilde : délicieusement agité, un charme nouveau sembloit s'être répandu sur toute mon existence, rien ne m'étoit indifférent, vous embellissiez tout à mes yeux, je portois votre idée sur chaque objet, ou plutôt je ne pensois plus qu'à vous seule au monde ; & pendant deux mois, la seule lettre que j'écrivis, fut pour demander la permission de passer l'été dans ma terre ; je l'obtins, & je crus que ce temps dureroit éternellement ; j'oubliai le passé, fermai les yeux sur l'avenir ;

j'oubliai tout excepté Caroline ; mais pourquoi chercher à redoubler mes tourmens, par la peinture de mon bonheur passé? Hélas! dans cet instant encore j'oubliois que je ne dois plus vous parler de moi, & que vous appartenez au meilleur des hommes ! Ah, c'est de lui, de lui seul que je dois m'occuper ! Il y a un mois que j'en reçus une lettre, & ce fut cette lettre qui me tira de ma douce ivresse. Il se plaignoit de mon silence, & Matilde en étoit également surprise. Matilde, son nom seul déchira mon cœur, & me fit sentir qu'il étoit tout à Caroline... Je posai la lettre ; pendant long-temps il me fut impossible de l'achever : enfin, je la repris & ce qui suivoit me rassura. — « Auriez-vous changé d'idées sur elle & sur nos projets, me disoit-il, & craignez-vous de me l'avouer, mon ami ; tout ce que vous devez craindre, est de nous laisser là-dessus dans l'incertitude, ou dans l'erreur. Je vous renvoie à une lettre que je vous écrivis l'automne passée à ce sujet ; relisez-la, & rappelez-vous bien que la seule chose que je ne pourrois jamais vous pardonner, seroit de me tromper & de me sacrifier votre bonheur. Ecrivez-moi tout de suite, mon cher Lindorf, & surtout soyez vrai sur l'état actuel de votre cœur ; c'est le

seul moyen de me prouver qu'il n'est pas changé pour votre ami, &c."

Cette lettre fut un trait de lumière pour moi ; elle m'éclaira tout à la fois sur mes sentimens pour Caroline et sur mes devoirs envers le meilleur des amis. Hélas ! je crus les remplir tous, en ayant pour lui la confiance la plus entière, en remettant mon sort entre ses mains, en le suppliant d'en disposer à son gré. Pouvois-je prévoir que cette confiance même étoit un outrage, et que je lui demandois son aveu pour lui ravir son bien le plus précieux ?—Conduit par une affreuse fatalité, j'étois donc destiné à l'offenser dans tous les tems & de toutes les manières les plus sensibles. Oh ! Walstein, Walstein, quel plus grand mal t'auroit fait un ennemi mortel ; mais si cet écrit a l'effet que j'en attends, si celle qui doit le lire sent le prix d'une ame comme la tienne, puis-je encore avoir des remords ?

Je joins ici No. III, la copie de la lettre que j'écrivis au comte, le jour même où je reçus la sienne : daignez la parcourir : c'est la dernière fois que vous vous occuperez d'un malheureux qui vous conjure lui-même de l'oublier pour jamais ; pour prix de cet effort, voyez au moins comme il vous adoroit.

No. III.

Copie de la lettre du baron de Lindorf au comte de Walstein, ambassadeur, à Pétersbourg.

« Vous n'avez que trop bien deviné, mon cher comte, ce qui se passe dans le cœur de votre ami : oui sans doute, j'ai un aveu à vous faire, & d'autant plus pénible à présent que j'ai trop différé : mais me croirez-vous quand je vous ferai le serment que votre lettre m'a seule éclairé sur la nature de mes sentimens, & que l'instant avant que de la recevoir j'étois encore dans la sécurité, ou plutôt que je jouissois de l'état le plus doux, le plus heureux que j'aie connu de ma vie, sans chercher à en pénétrer la cause. — Oh ! mon ami, c'est l'amour, oui c'est ce véritable amour dont vous me parliez si souvent en m'assurant que je ne le connoissois pas encore. Grand Dieu, comme vous aviez raison, & combien ce que j'éprouve est différent de ce que j'ai senti jusqu'à présent. — Ah, sans doute, l'amour est la source du bonheur! du seul bonheur que l'homme puisse goûter : si vous saviez comme ces deux

mois se sont écoulés ; ils ne m'ont paru qu'un instant, & cependant, j'ai des volumes de détails à vous faire ; il n'y en auroit pas un qui ne servît à me justifier à vos yeux. — Ah, mon ami! elle réunit tout, grâces, talens, vertus, ingénuité ; & cette modestie qui met tant de prix à tout le reste ; une figure charmante est le moindre de ses avantages ; on l'oublie dès qu'on entend sa douce voix, lorsque sa main parcourt les touches d'un clavecin, pince les cordes d'une harpe, anime la toile ou le canevas, & elle seule a l'air d'ignorer tout le charme qu'elle répand autour d'elle ! Oh, Walstein ! si vous l'entendiez chanter, si vous l'entendiez lire nos meilleurs poétes, & leur donner une grâce nouvelle, par son organe & par son expression ; si vous voyiez surtout comme elle se fait adorer de tout ce qui l'entoure ; si vous étiez le témoin de ses actions touchantes pour une vieille parente, infirme & aveugle ; comme elle sait la rendre heureuse, la consoler, lui faire aimer la vie ! — Oui, si vous étiez à ma place, j'aurois bien une crainte, mais ce ne seroit pas celle de voir blâmer mon choix. . . .. Oh, mon ami ! je le sens bien, sans elle il n'est plus de bonheur pour moi ; elle seule me l'a fait connoître ; ce n'est qu'auprès d'elle que

j'ai retrouvé ce calme, cette sérénité, j'oserois presque dire cette paix de l'ame, que je croyois incompatible avec l'amour ; je ne suis plus le même, elle m'a entièrement changé ; le bouillant, l'impétueux Lindorf, content de la voir, de l'entendre, de faire chaque jour quelques progrès dans son cœur, d'oser espérer qu'il est aimé, sans même oser le demander, ne désiroit pas d'autre jouissance : oui, j'aurois passé ainsi ma vie entiére, mais votre lettre m'a tiré de cette douce léthargie ; elle m'a fait sentir vivement que je ne puis être heureux sans l'aveu de mon ami & sans la certitude que mon bonheur n'altérera celui de personne : Matilde, tendre & généreuse Matilde, conserverez-vous votre estime & votre amitié à celui qui put vous voir sans vous adorer, & qui, certain du bonheur d'être à vous, n'a pas sû se défendre contre une passion tyrannique ; & vous, cher Walstein, pourrez-vous me pardonner & m'aimer encore, moi que vous aviez déjà tant de raisons de haïr, & que vous destiniez à devenir votre frère ; moi, qui renonce à ce titre si doux ; mais non, je n'y renonce point, je vous remets la décision de mon sort ; soyez-en l'arbitre absolu, & recevez le serment que je fais

d'être ce que vous voulez que je sois : si c'est l'époux de Matilde, je ne puis vous promettre de renoncer à mon amour ; il tient à mon existence, mais bien de le renfermer toute ma vie au fond de mon cœur, et de me conduire de manière à vous le faire oublier à vous-même : ce sort involontaire & toujours ignoré, loin de nuire au bonheur de votre sœur, l'assureroit encore plus; réfléchissez-y bien, mon cher Walstein ; & avec quelque impatience que j'attende votre réponse, ne la précipitez pas ; pensez qu'elle sera l'arrêt du sort de votre ami : l'instant après l'avoir reçue, je m'éloigne d'elle pour jamais, ou je tombe à ses pieds pour lui consacrer ma vie entière ; jusqu'alors je saurai me taire ; elle ignorera combien elle est adorée. . . — Ah ! si la voyant tous les jours & tous les jours plus belle & plus sensible, je puis garder mon secret, ne croyez-vous pas que, si vous l'ordonnez, je saurai loin d'elle le garder toute ma vie ; si je dois renoncer à elle, vous-même, mon cher comte, vous n'apprendrez jamais son nom, il restera caché pour toujours dans le fond de mon cœur, & jamais ma bouche ne le prononcera ; mais si j'obtiens votre aveu, avec quels transports je vous ferai connoître celle qui mérite les

adorations de l'univers; combien je jouirai de voir mon digne ami applaudir à tous égards à mon choix & partager mon bonheur; mais je vous le répète, ce bonheur ne peut exister s'il coûtoit une seule larme à *Matilde* et *un seul regret à son frère.*"

Ainsi tout contribuoit à mon aveuglement, jusqu'à ce mystère que je laissois sur votre nom; un seul mot qui vous eût fait connoître au comte, prévenoit au moins l'aveu d'une passion criminelle; il me rendoit moins coupable, mais je crus vous devoir à vous-même votre fatal secret; de quel droit vous aurois-je nommée quand j'ignorois même si j'aurois celui de vous offrir ma main? Un autre motif me fit aussi garder le silence; votre immense fortune, cette fortune dont j'avois gémi plus d'une fois & qui m'eût peut-être empêché d'oser vous déclarer mes sentimens, si la mienne eût été moins considérable, pouvoit influer sur la décision du comte, & je voulois qu'elle fût absolument libre; c'étoit assez, c'étoit trop même de lui avoir avoué que tout le bonheur de ma vie en dépendoit: j'attendois sa réponse avec la plus vive agitation; quelquefois, me reposant sur sa générosité, sur ses principes, mon cœur se livroit au plus doux espoir;

d'autres inſtans, connoiſſant combien il tenoit à ſon projet & ſon extrême tendreſſe pour ſa ſœur, je craignois qu'il n'exigeât le ſacrifice de mon amour, & ce ſacrifice auquel je m'étois engagé me paroiſſoit au-deſſus de mes forces : mais quel étrange effet de l'eſpèce de ſentiment que vous m'aviez inſpiré, ce n'étoit qu'éloigné de vous que j'éprouvois cette horrible perplexité ; dès que je vous revoyois, elle diſparoiſſoit ; je retrouvois auprès de vous cette même tranquillité, ou plutôt cet état de bonheur & de jouiſſance continuelle qui ne laiſſe place à aucune inquiétude : il me ſembloit impoſſible alors que rien pût nous ſéparer ; cette amitié ſi tendre que vous me témoigniez avec tant d'ingénuité, les bontés marquées de la baronne, les propos mêmes qu'elle me tenoit en votre abſence, tout aidoit à l'illuſion ; tout me conduiſoit à croire que j'allois être le plus heureux des mortels ; mais je l'étois déjà ; & ces trois derniers mois devoient compenſer un ſiècle de peines & de tourmens, ſi leur ſouvenir n'empoiſonne pas tout le reſte de ma vie, il me tiendra lieu de bonheur.—Ah ! lorſque je ſentirai trop le poids de cette vie, je me tranſporterai à Rindaw ; je me dirai : j'ai paſſé trois mois près de

Caroline ; puis-je me plaindre de mon ſort... Enfin je la reçus, cette réponſe ſi déſirée, ſi redoutée ; je ne pouvois plus tenir à mon impatience, je ſentois à chaque inſtant que mon ſecret alloit m'échapper : Je courus la chercher moi-même au bureau des poſtes : mon attente ne fut point trompée, elle y étoit ; je tremblois ſi fort en la recevant des mains du facteur qu'il s'en apperçut & crut que je me trouvois mal ; je lui demandai une chambre pour la lire, & quand j'y fus ſeul j'y reſtai près d'un quart-d'heure ſans oſer l'ouvrir, & même ſans le pouvoir ; comment rendre raiſon de cette émotion exceſſive ? ne devois-je pas connoître le plus généreux des hommes & le meilleur des amis ? Ah ! ſans doute, c'étoit un preſſentiment de la vérité, & de mon crime involontaire : enfin cette émotion s'accrut au point que je reſſortis ſans avoir ouvert ma lettre, réſolu de ne la lire que chez moi ; je remontai à cheval, mais je n'eus pas fait cent pas hors de la ville que j'en deſcendis promptement, que je l'attachai à un arbre & que je rompis ce cachet qui renfermoit mon arrêt, réſolu, s'il m'étoit contraire, à ne vous revoir jamais : mon projet, en ce cas là, étoit de partir ſur le champ, de joindre le comte à Péters-

bourg & de chercher auprès de lui les forces dont j'avois besoin pour lui sacrifier bien plus que ma vie : mais le sort, pour mieux m'accabler, voulut me laisser croire un instant au bonheur .... —Ah, Caroline! jugez de mes transports lorsque je lus ce que je joins ici.

Lettre du comte de Walstein, au baron de Lindorf, à Berlin.

St. Pétersbourg, 15 *Août* 17...

" *Elle*, mon cher Lindorf, elle seule au monde ; ne pensez plus qu'à elle dans l'univers entier ; ou si votre bonheur vous laisse quelques instans pour l'amitié, employez-les à vous dire que votre ami en jouit presque autant que vous. Heureux Lindorf ! vous aimez, vous êtes sûr de l'être, vous avez trouvé le cœur qu'il vous falloit, l'ame qui sympathise avec la vôtre, celle à qui l'être Suprême dit en la formant sur le même modèle : je vous crée l'un pour l'autre ; & tu crains que je ne m'oppose à ses décrets immuables, que je ne t'arrache à celle qui t'étoit destinée de tout temps. Je n'en doute pas, il n'y a pas un mot dans ta lettre qui

ne prouve le véritable amour ; tu sais trop bien le peindre, pour ne pas le sentir & l'inspirer. Le voilà précisément cet état qui m'a toujours paru la félicité suprême, dont j'avois l'idée au fond de mon cœur, & que je croyois une chimère ; j'en voyois bien quelque chose dans le ménage de Justin & de Louise, mais je l'attribuois à la simplicité des champs, & ne croyois pas possible qu'on pût la trouver ailleurs ; il m'est bien doux que ce soit mon ami qui la réalise, qui me prouve qu'on peut être heureux sur cette terre, & l'être par le sentiment ; tout m'assure la vérité du vôtre, mon cher Lindorf, jusqu'à ce sacrifice que vous m'offrez de si bonne foi, & que je serois un barbare d'accepter ; l'intérêt même de ma sœur, son intérêt bien entendu, me le défendroit quand le vôtre ne m'auroit pas décidé. Vous êtes honnête homme & je vous crois, lorsque vous m'assurez de tous vos soins pour lui cacher qu'elle n'auroit pas la première place dans votre cœur ; mais êtes-vous sûr d'y réussir ? Non, mon ami, je suis convaincu qu'il n'est pas possible de tromper une femme là-dessus, & votre malheur à tous les deux, seroit une suite infaillible de cette découverte.

« Je veux même tranquilliser tout-à-fait

votre délicateſſe & votre conſcience ſur notre chère Matilde ; elle vous eſt certainement fort attachée ; vous êtes le premier & le ſeul homme qui lui ait fait quelque impreſſion ; mais ſoit que cela vienne de ſon caractère, de ſon éducation, ou de ſa grande jeuneſſe ; ce n'eſt point avec cette ſenſibilité profonde, qui fait qu'une première inclination décide ou du bonheur ou du malheur de la vie ; je ne ſais même trop ſi l'on doit donner ce nom à ſes ſentimens pour vous.

« Il m'a paru que l'imagination étoit plus exaltée que le cœur n'étoit touché, que la contradiction & les obſtacles lui avoient fait prendre pour de l'amour ce qui, peut-être, n'étoit dans le fond que la ſimple amitié. A mon dernier voyage à Dreſde, je fus frappé de la légèreté, de la gaieté même, avec laquelle elle ſoutenoit votre abſence & ſes chagrins ; elle me parloit cependant de vous avec tendreſſe, mais elle pleuroit & rioit tout à la fois, & juroit qu'elle vous aimeroit toujours, en faiſant un ſaut, en chantant une arriette. Je ne m'en inquiétois pas, parce que, je vous l'avoue, je prévoyois un peu ce qui vous eſt arrivé ; & dans le cas où je me ſerois trompé, je voyois bien des bons côtés dans cette façon d'aimer ; je ne doute

pas qu'elle ne se console très-vîte, & qu'elle ne soit même charmée de vous savoir heureux. Le jeune de Zastrow est arrivé ; on le dit très-aimable, peut-être aidera-t-il à sa consolation. Quoiqu'il en soit, ayez l'esprit en repos là-dessus, & croyez que la sœur & le frère seront heureux de votre bonheur. Je vous rends donc votre entière liberté, mon cher Lindorf, & je ne vous blâme que d'en avoir pu douter ; courez dès que vous aurez eu cette lettre, en faire hommage à celle que vous aimez, & qui le mérite si bien, si j'en juge par le portrait que vous m'en faites ; je le crois d'autant plus vrai, qu'il me paroît qu'avec tout l'enthousiasme de l'amour, vous avez conservé de la raison & de l'empire sur vous-même : combien je m'impatiente d'en juger par mes propres yeux, & comme vous le dites, d'applaudir à votre choix ; ce plaisir sera peu retardé ; je prépare tout pour mon retour à Berlin, & vous ne pouvez plus m'écrire ici : quand vous recevrez cette lettre je serai probablement en route, & bientôt après dans vos bras ; alors, mon cher ami, nous n'aurons plus de mystères l'un pour l'autre, car nous n'en sommes encore mutuellement qu'aux demi-confidences : j'apprendrai qui est *Elle*,

et vous saurez aussi le secret de ma vie, que je vous ai caché malgré moi jusqu'à présent ; il m'en coûtoit trop de vous affliger, et de vous faire partager un chagrin, que vous ne pouviez adoucir ; peut-être cessera-t-il à mon arrivée, peut-être aussi, suis-je destiné à ne jamais jouir de ce bonheur, que je ne vous envie pas, mais que je voudrois partager avec vous. Oh, Lindorf ! il existe aussi une *Elle* pour moi, et vous serez bien surpris quand vous apprendrez ..... Mais pas un mot de plus jusqu'à ce que je vous revoie ; j'espère de vous trouver heureux ou bien près de l'être ; voilà du moins un bonheur dont je suis sûr, et qui peut me suffire. Adieu. Si vous parlez à *Elle* de votre ami, si elle sait qu'elle a remplacé ma sœur, dites-lui que j'ai déjà pour elle les sentimens d'un frère ; peut-être aurai-je bientôt une amie à lui présenter ; qu'elle la rende sensible comme elle, qu'elle vous aime comme vous méritez de l'être, et je n'aurai plus rien à désirer."

P. S. « Si vous n'étiez pas amoureux, j'aurois peine à vous pardonner deux étourderies ; la première, est de n'avoir point daté votre lettre ; je ne sais ni combien elle est restée en chemin, ni où vous êtes à présent ;

présent ; j'imagine que c'est toujours à Berlin, & je vous écris à votre adresse ordinaire : l'autre, est de ne pas me dire un mot de votre oncle le commandeur, & de son testament ; je l'ai appris d'ailleurs, & je vous félicite de cette augmentation de fortune, mais ce n'est pas ce qui vous touche à présent ; la clause de la succession qui vous oblige à vous marier dans l'année, vous paroîtra cependant douce à remplir. Adieu, cher Lindorf, combien je suis impatient de vous voir, & que nous aurons de choses à nous dire !"

J'ai fini, Caroline, vous savez le reste, et les expressions ne rendroient pas ce que j'ai éprouvé depuis l'instant où j'ai reçu cette lettre, depuis celui surtout qui m'a découvert combien j'étois coupable : je commençai cet écrit hier en vous quittant : à peine ce temps a t-il pu me suffire ; ma main & mes yeux fatigués, peuvent à peine vous tracer un adieu effacé par mes larmes, & vous conjurer de pardonner au malheureux qui troubla la tranquillité de vos jours. Puissiez-vous en l'oubliant entièrement, retrouver cette paix, cette sérénité qui faisoient votre bonheur. Ah ! croyez-moi, Caroline, croyez l'ami qui vous connoît mieux que vous-même,

& qui connoît aussi celui à qui vous devez désormais consacrer vos sentimens & votre vie, ce n'est qu'auprès de lui, ce n'est qu'en le rendant heureux comme il le mérite, que vous le serez vous-même; mais vous avez lu, votre cœur a prononcé ; il est sans doute à lui seul, & je n'ai plus rien à vous dire.

Je n'ai pris encore aucun parti sur moi-même, je ne sais ni ce que je deviendrai, ni ce que je dirai au comte ; peut-être lui devrois-je une confidence entière ; mais un mot qui m'est échappé dans ma lettre, un mot que je voudrois racheter aux dépends de ma vie, me l'interdit à jamais.

Non, Caroline, votre nom ne sortira jamais de mon cœur, ni de ma bouche ; je m'interdis jusqu'à la douceur de prononcer ce nom chéri. . . . Adieu, adieu, Caroline ; adieu pour jamais, puisque je m'impose la loi de ne plus vous revoir que lorsque j'aurai cessé de vous adorer. Oh ! si cet amour pouvoit s'épurer assez pour ne plus voir en vous que l'épouse du comte de Walstein, si je pouvois une fois vous ramener un ami digne de vous & de lui ! Il n'y a plus pour moi que cette espérance ou la mort.... Adieu, Caroline, je cours vous remettre ceci, vous

revoir. . . . Non, je ne vous verrai pas, je ne vous regarderai pas ; vous êtes l'épouſe de mon ami, la comteſſe de Walſtein. Oui, c'eſt à la comteſſe de Walſtein que je vais donner ces papiers, ce portrait. Caroline ! elle n'exiſte plus pour moi ; voilà l'heure où vous devez vous rendre au pavillon. Vous y êtes, j'y vole. Grand Dieu ! donnez-moi des forces, ſoutenez mon courage !

Fin du cahier de Lindorf.

Nous n'eſſayerons pas de donner une idée des ſentiments de Caroline, après cette lecture ; comment exprimer ce qui ſe paſſoit dans un cœur, partagé entre l'amour & le remords, l'admiration, & peut-être même un peu de jalouſie. Louiſe & Matilde, l'occupèrent tour-à-tour ; elle relut les endroits où il parloit d'elles ; combien elle trouva de feu, d'enthouſiaſme dans l'expreſſion de ſa paſſion pour Louiſe, en la comparant aux ſentimens qu'il lui avoit témoignés. Elle fut tentée de croire que ceux-ci n'étoient plus que la tranquille amitié : & cette jeune et jolie Matilde?.. qu'elle eſt heureuſe d'oſer aimer Lindorf, le dire.... Oui, mais qu'elle eſt à plaindre de n'être pas aimée ! Charmante Matilde, généreux Walſtein, méritez-vous de trouver des

ingrats ? Elle se rappela très-bien que pendant les huit jours qui précédèrent son mariage, le comte lui avoit parlé de cette sœur, & de l'espoir qu'elles se lieroient ensemble. Comme elle formoit alors son projet de séparation, elle y avoit fait peu d'attention.—Quelle cruelle suite de circonstances venoit retracer à son esprit cette belle-sœur, qu'elle offensoit aussi par l'endroit le plus sensible, à qui elle enlevoit un cœur sur lequel elle avoit tant de droits ; mais elle paroissoit peu sentir le prix de ce cœur. Caroline relut la lettre où le comte en parloit à Lindorf, & quoique la légèreté de Matilde dût être à tous égards une consolation pour elle, elle eut peine à la lui pardonner ; elle étoit encore plongée dans les différentes réflexions qui devoient suivre une lecture aussi intéressante pour elle, & ne s'appercevoit pas que la matinée entière étoit écoulée, lorsqu'un laquais de la baronne vint la demander ; elle n'eut que le temps de rassembler à la hâte tous les papiers épars autour d'elle, & de les renfermer avec soin dans son bureau ; elle alloit sortir lorsqu'elle s'apperçut que la petite boîte à portrait étoit restée sur la table, & fut en courant rejoindre son amie qu'elle avoit laissée trop long-temps.

Elle la trouva tenant un billet de M. de Lindorf, qu'elle ne pouvoit pas lire. Tenez mon enfant, lui dit-elle, dès qu'elle entra, voyez ce que dit ce cher baron, que nous n'avons pas vu depuis trois jours ; sachons ce qui le retient ; je ne puis exprimer combien il me manque. La triste Caroline, s'attendant bien à ce qu'elle alloit lire, soupira, leva les yeux au ciel, & prit le billet. M. le baron offroit ses honneurs à ces dames ; forcé de partir tout de suite, pour des affaires essentielles & pressées, il n'auroit pas l'honneur de les revoir ; mais en les assurant de sa reconnoissance, il les supplioit de lui conserver leur estime & leur amitié, &c.

Oui, sans doute, Caroline savoit d'avance tout le contenu de ce billet ; elle ne fut pas surprise, mais émue au point de ne pouvoir l'articuler. Cette conviction qu'elle ne le reverroit plus, que tout étoit fini, & pour elle, & pour lui ; le contraste étudié & froid de ce billet, avec ce qu'elle venoit de lire, avec ces mots d'estime & d'amitié, tracés de la même main qui venoit de lui peindre avec tant de feu les sentimens les plus vifs & les plus passionnés, la contrainte où elle étoit vis à-vis de son amie ; toute sa situation

enfin devint si cruelle, qu'elle avoit peine à la supporter.

Auroit-on crû que son supplice pût encore augmenter ? elle achevoit à peine les derniers mots de ce billet, en s'efforçant de retenir ses larmes, qui inondoient ses joues : elle veut les essuyer & sort son mouchoir de sa poche ; la petite boîte qu'elle venoit d'y mettre, & qui dans cet instant étoit bien loin de sa pensée, s'échappe, roule à ses pieds, s'ouvre en tombant, & présente en entier à Caroline, ces traits, cette figure qu'elle n'avoit pas encore osé regarder. Ce petit accident étoit bien naturel, & si l'on veut bien puéril ; cependant il fit une impression incroyable sur Caroline, elle n'auroit pas été beaucoup plus vive quand le comte en personne se fût offert à sa vue, pour lui reprocher son attachement ; un cri lui échappe, elle se jette sur la boîte, la relève en détournant les yeux, & sort de la chambre avec précipitation, sans savoir pourquoi, ni ce qu'elle fuyoit. . . . Un instant suffit pour la remettre, elle rentra, trouva la chanoinesse surprise de son cri & de sa fuite soudaine, mais bien plus altérée encore du billet d'adieu de Lindorf, & de ce départ subit.

Une cataracte décidée, qui s'épaississoit

tous les jours, & lui laissoit à peine distinguer les objets, l'avoit empêchée de voir le portrait ; Caroline put dire ce qu'elle voulut, il lui fut plus facile de répondre sur cet objet que sur les lamentations, les questions, les suppositions, sur le prompt départ de Lindorf, dont elle ne pouvoit revenir. Il rompoit toutes ses mesures, déconcertoit tous ses projets, & la mettoit au désespoir ; il fallut que Caroline, toute affligée qu'elle étoit elle-même, s'épuisât pour la consoler. La meilleure manière auroit été sans doute de lui prouver, en lui avouant son mariage, combien ses projets étoient chimériques. Caroline, qui crut enfin appercevoir quelle avoit été son idée, en attirant Lindorf chez elle, eut bien celle d'avoir alors pour son amie une entière confiance, mais cet aveu qu'elle avoit si fort désiré de lui faire, dont elle avoit si ardemment sollicité la permission, lui paroissoit alors tout ce qu'il y avoit de plus pénible & de plus difficile ; comment prononcer seulement le nom du comte, rappeler tous ses torts avec lui, oser dire soi-même : je fais le malheur de l'être le plus vertueux, le plus grand, le plus digne d'être heureux ? & quand je devrois m'estimer trop heureuse de lui appartenir, de porter son

nom, j'ai pu m'abandonner à la plus injuste antipathie ; cette antipathie n'étoit pas le seul sentiment dont elle eût à rougir. Le nom de Lindorf lui coûtoit bien autant à prononcer que celui de son époux. Elle résolut donc d'attendre pour parler, la réponse de son père & la suite des événemens, & de soutenir aussi bien qu'il lui seroit possible les regrets de la chanoinesse, sur le départ de Lindorf : dans le vrai elle le regrettoit trop elle-même pour que leurs cœurs ne fussent pas à l'unisson ; & ce sujet continuel de conversation, tout pénible qu'il est quelquefois, ne laissoit pas d'intéresser vivement son cœur, & d'avoir un attrait inoui pour elle ; elle devint plus assidue auprès de son amie, qui, d'ailleurs privée de la vue, avoit plus que jamais besoin de ses tendres soins ; elle n'alla plus au pavillon, tous ses meubles revinrent l'un après l'autre dans son appartement ; mais ses instrumens, la musique, & même ses pinceaux furent long-temps oubliés ou négligés il faut avoir l'ame tranquille pour s'occuper froidement à quoi que ce soit ; tous les moments où elle étoit chez elle, furent employés à relire son cahier & ses lettres, à penser à cette belle Louise, à cette jolie Matilde, au comte, à se perdre dans une foule de réflexions

qui n'avoient aucune ſuite, & qui finiſſoient ordinairement par un déluge de larmes. Elle s'eſt auſſi familiariſée avec ce portrait qu'elle oſe à préſent regarder, qu'elle regarde à chaque inſtant, & même avec une émotion qui n'eſt pas ſans plaiſir. Grand Dieu ! dit-elle quelquefois en le fixant, ſi à tant de vertus il joignoit cette figure ſi noble & ſi touchante, quelle mortelle ſeroit digne de lui ? mais le ſuis-je même à préſent ? Ah ! non ſans doute, & le meilleur des hommes méritoit un cœur tout à lui.

Laiſſons quelque temps l'aimable Caroline réfléchir, s'attendrir, lire alternativement le cahier de Lindorf & les lettres du comte, & voyons ce que faiſoient pendant ce temps-là ces deux amis ; auſſi bien la ſolitude profonde de Caroline, ſa vie monotone, les combats de ſon cœur, ennuyeroient ſans doute le lecteur ; pour elle ce n'étoit pas de l'ennui qu'elle éprouvoit, c'étoit un état d'agitation continuel ; au moindre bruit qu'elle entendoit elle treſſailloit ; ſon imagination ſans ceſſe occupée de Lindorf & du comte, lui perſuadoit que l'un des deux arrivoit à Rindaw. Quoi ! ce Lindorf qui s'eſt banni pour jamais de ſa préſence, peut-elle penſer qu'il reviendra ? Non, quand elle raiſonne

avec elle-même, quand elle relit ſon cahier, quand elle ſe rappelle tout ce qu'il doit au comte, elle dit de bonne foi : jamais, jamais je ne le reverrai ; mais l'imagination & l'amour ne raiſonnent pas toujours, & ſans trop ſe l'avouer à elle-même, elle penſa plus d'une fois qu'il n'auroit pas la force de tenir ſa réſolution.

Elle ſe trompoit ; au fond de la Siléſie, dans la triſte terre de Ronebourg, Lindorf gémiſſoit de ſon crime involontaire, & trouvoit que ce n'étoit pas trop de toute une vie pour l'expier. Oh ! combien de fois il fut tenté de la terminer cette vie qu'il ne pouvoit plus conſacrer à Caroline, & qui juſqu'alors avoit été ſi fatale au meilleur des amis ; mais il les connoiſſoit trop tous les deux pour n'être pas sûr que c'étoit leur ôter pour jamais leur bonheur & leur tranquillité. Le fameux roman de Werther étoit preſque ſon unique lecture, & produiſit ſur lui l'effet contraire à celui qu'il en attendoit ; il y cherchoit des forces, des motifs, un modèle pour ſe décider à mourir ; il ne vit que le déſeſpoir de Charlotte, celui d'Albert, celui de l'ami de Werther, & plus généreux que lui, il aima mieux vivre & ſouffrir, que d'empoiſonner les jours de ceux qu'il aimoit.

Dans les premiers temps de son séjour à Ronebourg, la vie lui étoit devenue si odieuse & le sacrifice qu'il faisoit en la supportant, lui parut si grand, qu'il crut par là réparer tous ses torts, & que cette idée même servit à sa consolation ; d'ailleurs, si ses passions étoient violentes, elles ne duroient pas long-temps : malgré sa subtile distinction sur les différentes sortes d'amours, il avoit adoré Louise. Sans aimer Matilde avec la même fureur, il est certain qu'elle commençoit à faire une impression assez vive sur son cœur, lorsqu'elle lui fut enlevée. On a vu depuis à quel excès il avoit aimé Caroline. Espérons que le temps, ou quelque autre passion le guérira de cette passion malheureuse. Son cœur est trop honnête, il aime trop son ami, pour chercher à conserver un amour qu'il regarde comme un crime.

Il y avoit cependant plus d'un mois qu'il vivoit en reclus à Ronebourg, & que sa guérison n'étoit pas bien avancée, lorsque un jour qu'il essayoit pour la seconde fois d'écrire au comte, sans trop savoir ce qu'il devoit lui dire, il le voit lui-même entrer dans sa chambre, & se jeter dans ses bras. A son arrivée de Pétersbourg, surpris de ne point trouver son ami à Berlin, d'apprendre dès

gens qu'il y avoit laissés, qu'il étoit à Ronebourg, & qu'il y étoit seul ; il soupçonna quelque malheur inattendu, ne se donna que le temps de voir le Roi & son beau-père le chambellan, & repartit tout de suite, pour s'éclaircir des motifs d'une retraite aussi singulière, au moment où il le croyoit au comble du bonheur : dès que les premiers instans de surprise, d'émotion & d'attendrissement furent passés, le comte lui fit des questions dictées par le plus vif intérêt. Cher Lindorf, dit-il, hâtez-vous de m'expliquer pourquoi je vous retrouve ici seul, triste, malade même, car vous voudriez en vain me le cacher, votre changement.... Oh mon ami, développez-moi ce cruel mystère ! qu'est devenue celle que vous aimiez ? pourquoi n'est-elle pas avec vous, unie à vous ? pourquoi mon ami n'est-il pas heureux ?

Lindorf l'auroit laissé parler plus longtemps, il n'étoit pas préparé à lui répondre, & gardoit un morne silence ; le comte se tut aussi, mais il pressoit les mains de Lindorf, & sa physionomie, attendrie, animée, sembloit exiger sa confiance. Quoi ! lui dit-il enfin, Lindorf, vous ne me dites rien, ne suis-je plus votre ami, le dépositaire de vos secrets, de tous les mouvemens de votre

cœur, n'ai-je pas le droit d'y lire ?—Oui, oui, s'écria Lindorf, vous avez fur moi tous les droits imaginables ; oui, vous êtes mon ami, le meilleur des amis, jamais je ne l'ai fenti plus vivement que dans cet inftant, où je fuis obligé de vous refufer ma confiance : le comte furpris, recula quelques pas.—Oh ! mon cher comte, ne vous éloignez pas de votre ami malheureux ! ne me condamnez pas légèrement ; oui, je fuis forcé de me taire, & vous m'approuveriez fi vous connoiffiez mes motifs ; lié par l'honneur, par mes fermens, par tout ce qu'il y a de plus facré, je ne puis trahir un fecret qui ne me regarde pas feul ; n'exigez aucun détail fur cette malheureufe affaire, & plaignez votre ami d'être privé de la trifte douceur de vous le confier. . . . . .

Le comte s'étoit rapproché de Lindorf, il le ferroit dans fes bras, & fes larmes lui prouvoient combien il étoit affecté de fa fituation. " Lié par l'honneur, par des fermens", lui dit-il, ah ! tout eft dit, je ne fais que trop moi-même à quel point un fecret promis nous engage, & jamais aucune queftion indifcrète. . Cependant, vous êtes libre de répondre ou non à celle-ci qui échappe encore à mon amitié : êtes-vous malheureux

ſans retour, & ne vous reſte-t-il aucun eſpoir ? — Aucun, reprit Lindorf vivement, j'ai perdu pour jamais celle que j'adorerai toujours, elle n'exiſte plus... Il alloit ajouter, *pour moi* ; le comte l'interrompit par un cri. Ah Dieu ! cher & malheureux Lindorf, c'eſt la mort, l'affreuſe mort, qui vous a ſéparé d'elle ! cher & malheureux Lindorf, ah, combien je vous plains ! Lindorf faillit à le détromper, mais craignant d'en avoir trop dit, & que le comte ne devinât la vérité, il ne fut pas fâché de lui voir prendre le change, & confirma par ſon ſilence, cette idée de mort, qui détournoit tous les ſoupçons qu'il pouvoit avoir ſur Caroline ; mais il n'en avoit aucun : jamais il ne lui vint dans l'eſprit que ſa jeune épouſe fût cette femme tant aimée & tant regrettée : depuis long-temps abſent de la Pruſſe, il ignoroit également, & la ſituation de Rindaw, qu'il ne connoiſſoit point, & celle du château de Risberg ; il ne ſavoit pas même alors que Lindorf l'eût habité, & qu'il eût formé là cette connoiſſance ſi fatale à ſon repos ; d'ailleurs, il ſavoit que ſon épouſe étoit vivante, ſe portoit bien, & il demeura perſuadé que quelque événement tragique avoit privé de la vie l'amante de Lindorf. Le

ſombre déſeſpoir où il demeura quelque temps, après cette converſation, ne lui laiſſoit aucun doute là-deſſus ; il s'efforça de le calmer, & lui demanda s'il ne vouloit pas revenir avec lui à Berlin. — Non, non, s'écria Lindorf avec effroi, non, mon cher comte, je ne le puis, il faut que je quitte ce pays, il faut que je voyage pendant quelques années ; ne vous oppoſez pas à un parti néceſſaire & abſolument décidé ; j'ai compté ſur vous pour m'en obtenir la permiſſion, la paix actuelle me la fait eſpérer ; ſi le Roi me la refuſe, je remettrai ma compagnie, il faut que je parte, il faut que je m'éloigne d'ici.

Le comte ignorant tout, jugea qu'il avoit de fortes raiſons de quitter la Pruſſe, & combattit d'autant moins ſon idée, qu'il penſa que quelques années de voyage le diſtrairoient de ſa douleur ; il lui promit d'obtenir ſon congé, & il ajouta après quelques momens : il eſt très-poſſible, mon cher Lindorf, que je parte avec vous.-Vous, Walſtein.—Oui, moi-même, mon ami ; peut-être aurai-je ainſi que vous, des raiſons de m'éloigner de ma patrie, au moins quelque temps ; nous voyagerons enſemble, & nous ſerons moins malheureux.

Malheureux, s'écria Lindorf ! est-ce à vous ? est-ce au comte de Wallstein à parler de malheur ? — Je comprends votre surprise, lui dit le comte en s'asseyant près de lui, il est temps de la faire cesser & de vous dévoiler un secret que je vous ai caché malgré moi : cher Lindorf, puis-je vous blâmer du mystère que vous me faites, puisque vous ignorez que je suis marié depuis plus de deux ans. Lindorf ne joua pas la surprise, il lui eût été impossible dans ce moment-là de feindre ce qu'il n'éprouvoit pas, mais son embarras, sa rougeur, tout ce qu'il éprouvoit réellement, & qui se peignoit sur son visage, lui donna l'air de l'étonnement : le comte continua : oui, mon ami, je suis uni à la plus charmante des femmes, & je suis bien loin d'être heureux ; je vais vous raconter en détail ma triste histoire, c'est une consolation pour moi de vous ouvrir mon cœur ; puissai-je vous convaincre aussi, comme je commence à l'être, que c'est dans l'amitié seule que nous devons chercher notre bonheur.

Alors il commença cette cruelle confidence, que Lindorf prévoyoit & redoutoit au-delà de toute expression. Ce récit confirmoit son malheur, ses remords, & déchiroit son ame ;

quelle impression dut faire sur cette ame agitée, le nom de Caroline, répété à chaque instant ; ce nom si bien gravé dans son cœur, & qu'il devoit avoir l'air d'ignorer. Ah! si Lindorf eut des torts, s'il fut la cause involontaire des malheurs du meilleur des hommes, ce qu'il souffroit dans cet instant, suffit pour les expier & pour intéresser tout lecteur sensible à sa situation : le comte prit son récit de plus loin, il lui raconta que c'étoit le Roi qui, sur les grands biens de Caroline, avoit eu l'idée de ce mariage, & lui en avoit écrit en Russie. Le motif dit le comte à son ami, & même la volonté du Roi, qui paroissoit le désirer vivement, influèrent moins sur ma décision, que l'âge & le genre d'éducation de celle qu'on me destinoit.

Caroline de Lichtfield, sortie à peine de l'enfance, élevée à la campagne & dans la plus grande retraite, n'ayant jamais vu d'homme qui pût faire impression sur son cœur, me parut remplir parfaitement ce que je désirois depuis long-temps ; vous connoissez mon systême, c'étoit sur cette ignorance du monde & de l'amour qu'il étoit fondé. Je saurai bien, me disois-je, pénétrer dans ce jeune cœur, & me l'attacher sinon par l'amour, du moins par une

amitié si vive, & une reconnoissance si tendre, qu'elles pourront m'en tenir lieu : le premier moment sera contre moi, mais tous ceux qui le suivront assureront notre bonheur mutuel. Plein de cette douce idée, je répondis au Roi avec transport, en l'assurant que je m'estimerois trop heureux si je pouvois obtenir la main de la jeune baronne da Lichtfield : il ne tarda pas à m'apprendre qu'il avoit la parole du chambellan, & à m'ordonner de partir tout de suite pour conclure mon mariage.

Je me mis en route, mais je fus arrêté à Dantzig par une violente maladie, qui me mit à deux doigts de la mort : c'est alors, mon cher Lindorf, que vous remplissiez ici, auprès d'un père expirant, le premier & le plus saint des devoirs : ce ne fut qu'au bout de deux mois, que je pus continuer mon chemin ; j'arrive à Berlin, & j'eus le chagrin de ne point vous y trouver ; j'appris aussi avec peine, que ma jeune épouse future, trompée sur le moment de mon arrivée, avoit passé chez son père & à la cour, tout le temps de ma maladie. Ah ! combien ces deux mois pouvoient avoir apporté d'obstacles à mes projets de bonheur, & dérangé le plan que je m'étois formé pour y parvenir !

je ne cachai point mes craintes à mon auguste maître, il me rassura avec sa bonté ordinaire ; lui-même avoit souvent observé Caroline, & toujours il avoit vu chez elle ce même air d'innocence, d'insouciance, de gaieté qu'elle avoit apporté de sa retraite. J'ai répandu sourdement mes intentions, ajouta-t-il, & tous nos jeunes seigneurs les ont respectées ; quoique votre future soit charmante, aucun d'eux n'a cherché à acquérir des droits qui vous étoient réservés ; & Caroline elle-même, sans distinguer personne, n'a cherché qu'à s'amuser.

Le soir même je fus présenté au baron de Lichtfield, mon beau-père futur, & le lendemain à son aimable fille.... Ici le comte parla à Lindorf de cette première visite, dont on a vu les détails ; de l'impression d'horreur qu'il inspira à Caroline, & qu'il ne put se dissimuler ; il avoua que dès ce moment là, sans doute, il eût été plus généreux, plus délicat, d'abandonner tous ses projets, & qu'il en avoit bien eu l'idée ; mais qu'il est facile, disoit-il à son ami, de se faire illusion ! imaginez que ce cri, que cette fuite, ces mouvemens si naturels & si peu réprimés, qui devoient peut-être m'éloigner d'elle à jamais, furent précisément ce qui

m'enchanta, & me fit désirer avec ardeur de l'obtenir; je crus y voir la preuve indubitable de cette candeur, de cette innocence de la première jeunesse, que j'avois craint que son séjour à la cour n'eussent altérées. Avec plus d'art, c'est-à-dire, avec plus de fermeté, elle auroit bien mieux pu cacher ce premier mouvement d'effroi, & je lui savois gré de s'y être abandonnée: à peine l'avois-je entrevue; cependant à l'instant qu'elle entra, conduite par son père, sa physionomie ingénue, des grâces répandues dans tout l'ensemble de sa figure, m'avoient frappé bien agréablement, & c'étoit là l'idée que je m'étois formée de celle avec qui je voulois passer ma vie.

Il ne tint pas au chambellan de me persuader que je n'entrois pour rien dans la fuite soudaine de sa fille: sans le croire précisément, je l'écoutai avec plaisir, & j'en eus un très-vif, lorsqu'il me jura sur sa parole d'honneur, que le matin même elle l'avoit assuré que son cœur étoit libre & qu'elle m'épouseroit sans peine: je ne l'ai point contrainte, me dit-il avec serment, & demain, si sa santé le lui permet, elle pourra vous le dire elle-même.—Oh, mon ami! qu'il est aisé de croire ce qu'on désire avec

ardeur ; je sortis presque persuadé, & ce lendemain & les jours qui le suivirent confirmèrent mon illusion. J'observois ma jeune épouse, elle ne me parut que très-timide ; d'ailleurs, rien n'annonçoit la moindre répugnance : notre mariage fut fixé à huit jours, par le Roi ; elle y consentit sans demander aucun délai, & même une fois qu'il en fut question, elle insista la première pour qu'il n'eût pas lieu.

J'aurois dès ce temps là cherché à m'attirer au moins sa confiance & son amitié ; mais dans le peu de visites que je lui rendis, la baron crut qu'il étoit de l'étiquette de ne pas nous quitter un instant. Elle parloit peu, mais ce peu étoit prononcé avec tant de grâce, & si bien placé, que je m'attachois tous les jours plus à elle, & que j'étois persuadé que je serois le plus heureux des hommes. La veille de la cérémonie, qui devoit se faire à la campagne, je crus cependant appercevoir des traces de chagrin sur son charmant visage ; ses yeux étoient rouges, son cœur paroissoit oppressé, on voyoit qu'elle s'efforçoit de prendre sur elle ; j'en fus très-ému, & saisissant une minute où son père nous avoit quittés, je m'approchai d'elle avec tendresse : Belle Caroline, lui dis-je,

ſeroit-ce l'approche de mon bonheur qui fait couler vos larmes ? elle baiſſa les yeux, garda quelques inſtans le ſilence : enfin, elle dit à voix baſſe : on ne s'engage pas pour la vie ſans effroi, mais je vous crois bon & généreux, M. le comte, & cette idée me raſſure, il ne tiendra qu'à vous que je me trouve heureuſe.

J'allois lui répondre, lorſque ſon père entra; elle reprit bientôt ſon ton naturel & ne me parut pas redouter le moment qui s'approchoit ; comment donc aurois-je pu ſoupçonner le coup qui m'attendoit. Alors racontant tout ce qui s'étoit paſſé le jour de ſon mariage, il ſortit de ſon porte-feuille cette lettre que Caroline lui remit elle-même, & qu'on a vue ci-devant : ... tenez mon ami, dit-il à Lindorf, en la lui remettant, liſez & voyez à quel point je dûs être atterré.

C'eſt ici où Lindorf eut beſoin de tout ſon courage ; il prit d'une main tremblante & parcourut ſeulement des yeux cette lettre ſi naïve, ſi touchante, tracée par celle qu'il adoroit ; en la rendant au comte, il voulut dire quelque choſe, mais il ne put rien articuler ; il ſe jeta dans ſes bras, le ſerra contre ſon cœur, & quelques larmes qu'il ne pût retenir s'échappèrent ſur ſes joues. Si le

comte avoit eu le moindre ſoupçon de la vérité, cette émotion exceſſive les auroit ſans doute tous confirmés ; mais il n'en avoit aucun & n'y vit que la grande ſenſibilité, excitée peut-être encore par quelque rapport de ſituation.

Cher Lindorf, lui dit-il alors, lorſqu'il fut un peu calmé, vous partagez trop vivement ma ſituation ; je crains même d'avoir r'ouvert, ſans le ſavoir, la plaie de votre cœur : peut-être auſſi quelque lettre cruelle .... Ah ! je devois encore me taire & vous cacher ce fatal ſecret ; vous avez aſſez de vos peines ; je vous ai mal connu, quand j'ai penſé que les miennes ſeroient un motif de conſolation ; je vois au contraire qu'elles les aggravent ; pardonnez, cher & ſenſible Lindorf ; cette preuve de votre amitié, du vif intérêt que vous prenez à ma ſituation, me pénétre .... — Ah, Walſtein, Walſtein ! s'écria Lindorf, accablé ſous le poids des remords, en ſe cachant le viſage de ſes deux mains, et peut-être il alloit découvrir le véritable motif de ſon émotion & de ſes larmes, mais le ſerment qu'il avoit fait à Caroline, de ne point la nommer, lui revint dans l'eſprit & lui parut le premier des devoirs..... il s'arrêta :—

Le comte ne l'auroit également pas laissé continuer : venez, mon ami, lui dit-il, allons nous promener dans votre parc, nous reprendrons une autre fois cette conversation ; & ils sortirent ensemble : le comte lui parla du pays & de la cour qu'il venoit de quitter, il entra dans les détails les plus intéressans & les plus curieux ; son génie naturellement observateur, son rang, les distinctions flatteuses de l'Auguste Souveraine de ces vastes états, qui faisoit le plus grand cas de lui, l'avoient mis en état de tout voir & de bien juger.

Cet entretien qu'il animoit & prolongeoit pour donner à Lindorf le temps de se remettre, le calma en effet insensiblement & lui fit le plus grand plaisir : personne n'avoit l'art de se faire écouter & de captiver l'attention comme le comte de Walstein ; une éloquence douce, persuasive, un son de voix qui alloit au cœur, le meilleur choix de termes, rendoient sa conversation on ne peut plus agréable ; beaucoup de savoir, sans prétention ni pédanterie ; souvent des mots très-heureux, placés avec goût ; & ce genre d'esprit qui fait faire ressortir celui des autres, en faisoient véritablement un homme très-aimable dans toute l'étendue de ce mot, souvent trop

trop prodigué ; on ne fortoit jamais d'avec lui fans avoir appris quelque chofe & fans être en même temps très-content de foi-même. Depuis fon mariage, il avoit perdu de cette gaieté de la première jeuneffe que fon accident même n'avoit pas altéré, mais elle étoit remplacée par une imagination brillante, une énergie, un feu qui n'appartenoient qu'à lui, & qu'on ne peut exprimer : en l'écoutant on ne penfoit plus à fa figure, & plus d'une fois, à la cour de Pétersbourg il n'avoit tenu qu'à lui de la faire oublier : difons auffi, puifque nous en fommes fur cet article, que cette figure fi maltraitée s'étoit raccommodée au point que Lindorf en fut furpris, & Caroline qui ne l'avoit vu qu'au fortir d'une maladie de deux mois, l'auroit été bien davantage : fes cheveux, que la fièvre avoit fait tomber alors entièrement, étoient revenus en abondance, parfaitement bien plantés, & toujours arrangés avec foin ; le temps & un peu d'enbonpoint avoient prefque effacé les traces de fa cicatrice, & lui donnoient un air de fanté, de jeuneffe, bien différent de ce teint jaune, de cette maigreur : un œil d'émail, fait avec tout l'art poffible, remplaçoit celui qu'il avoit perdu,

au point qu'on pouvoit à peine s'appercevoir d'une légère différence : un peu d'attention sur lui-même lui avoit fait aussi redresser sa taille ; elle n'étoit plus remarquable que par une attitude aisée & négligée, bien préférable à la roideur ; il boîtoit encore, il est vrai, mais on ne marche pas toujours, & il marchoit peu : on peut donc imaginer qu'avec de très-belles dents, & beaucoup d'expression dans la physionomie, le comte de Wastein, alors âgé de 32 ans, n'étoit pas un objet bien effrayant ; s'il avoit été de même deux ans plutôt, Caroline seroit restée dans le salon, la lettre ne seroit point écrite & ce livre.... n'existeroit pas : tout est donc bien comme il est : revenons à nos deux amis.

Ils rentrèrent au château presque à l'entrée de la nuit ; Lindorf qui s'étoit laissé entraîner par le plaisir d'avoir retrouvé son ami, & de l'entendre, en revint bientôt à son idée habituelle : impatient de savoir quelle résolution le comte avoit prise sur Caroline, il le supplia d'achever son histoire : elle est finie jusqu'à ce moment, reprit le comte, & les choses en sont toujours au même point : vous me connoissez assez pour savoir, sans que je vous le dise, que je n'eus garde de m'opposer à une demande aussi forte, aussi touchante,

aussi, raisonnable même que l'étoit celle de Caroline : j'obtins, non sans peine, qu'elle retourneroit à Rindaw auprès de l'amie qui l'avoit élevée : le Roi fâché, sans doute, qu'une union qu'il avoit arrangée tournât de cette manière, exigea le plus profond secret : mais avec moi, interrompit Lindorf vivement; ne devois-je pas être excepté .... oh, mon ami ! ne suis-je pas dans le cas de vous faire des reproches ... quoi, me cacher l'événement le plus intéressant de votre vie. Il est vrai, cher Lindorf, & souvent je m'en suis fait à moi-même; mais un secret exigé par le Roi, l'habitude où je suis de les garder; malgré cela, je crois bien que si je vous avois vu, je n'aurois pu prendre sur moi de vous faire un tel mystère : la crainte d'une lettre perdue & la certitude que cette confidence vous affligeroit, m'a plus retenu; peut-être, que les ordres du Roi : en effet, il est heureux pour vous de n'avoir pas su plutôt mon secret. Lindorf ne répondit rien, il sentoit trop vivement le contraire; mais il ne s'attendoit pas à ce qui devoit suivre.....

—Mon ami, ajouta le comte en souriant, vous êtes jeune & sensible, ma petite femme est charmante, vous auriez voulu la voir; je vous en aurois prié moi-même; & votre

cœur libre alors eût peut-être subi une épreuve cruelle, que je me félicite de vous avoir épargnée : vous souffrez également par l'amour, il est vrai, mais quel que soit l'excès de vos malheurs, croyez que vous souffririez plus encore, si l'objet de votre amour étoit la femme de votre ami ; & Caroline elle-même vous auroit-elle connu sans danger pour son cœur, (& lui frappant doucement sur l'épaule, il ajouta :) mon cher baron, je vous chéris comme ami, mais je vous crains comme rival. Pauvre Lindorf ! heureusement c'étoit entre jour & nuit, dans une salle assez obscure ; peut-être avoit-il choisi tout exprès ce moment, pour renouer l'entretien : dès qu'il put parler ; j'espère, dit-il, que le comte de Walstein ne pense pas, n'imagine pas, que je puisse jamais être son rival, & qu'il me rend la justice de croire que le seul titre de son épouse auroit suffi pour me garantir.... Oui, si l'on peut l'être contre la jeunesse, les grâces, l'esprit & la beauté : mais ne prenez point au sérieux une plaisanterie que je ne me serois pas permise s'il y avoit eu quelque danger.... Vous n'en êtes que trop à l'abri dans ce moment ; d'ailleurs, vous ne verrez point la comtesse, & peut-être que moi-même.... —Vous-

même—Mon ami, je ne sais ce que je dois faire ? peut-être tant de difficultés irritent un sentiment que huit jours de connoissance ne devroient pas rendre bien vif ; cependant il m'occupe sans cesse, je sens plus que jamais que le bonheur de ma vie seroit de vivre avec elle, de faire le sien, d'en être aimé autant que je puis l'être ; & jamais je n'eus moins d'espoir d'y parvenir.

Lindorf écoutoit en silence, les yeux baissés : elle est toujours à Rindaw, continua le comte, d'où elle n'est point sortie depuis notre séparation ; elle y vit dans la plus profonde retraite, sans voir jamais personne, ni goûter aucun des plaisirs de son âge ; son petit séjour à la cour lui avoit cependant appris à les connoître, elle avoit paru surtout (m'a-t-on dit) aimer la danse avec passion, & cependant, le croiriez-vous, tous ces goûts si naturels à 17 ans, cèdent à l'antipathie affreuse qu'elle a conçue contre moi ; elle lui donne une force, une fermeté incroyables, & Caroline ensevelit avec plaisir sa jeunesse & ses charmes dans la solitude, pour ne pas vivre avec un époux qui lui fait horreur.—Avez-vous de ses nouvelles depuis votre retour, lui dit Lindorf, à voix basse ; êtes-vous sûr qu'elle persiste dans cet

injuste éloignement ? Je n'en suis que trop sûr, reprit le comte, en cherchant des papiers dans son porte-feuille : voici une lettre d'elle à son père, il l'a reçue depuis peu & me l'a laissée : vous verrez qu'elle lui déclare qu'elle veut rester à Rindaw & qu'elle n'a *pu soumettre encore ni son cœur, ni sa raison, aux liens qu'on lui a donnés.*

Lindorf la prit, la lut comme il avoit lu la précédente, remarqua la date, & vit qu'elle avoit été écrite le jour même qu'il écrivoit le cahier : il soupira amèrement & la rendit en silence. — Le chambellan, reprit le comte, m'a dit qu'il y avoit répondu comme il convenoit ; & de lui, cette phrase m'a fait trembler : ce sera sans doute avec dureté, avec despotisme ; peut-être en ce moment ma jeune épouse, noyée dans ses pleurs, m'accuse de cette nouvelle tyrannie, & sa haine s'augmente encore : heureux du moins, dans mon malheur, que cette haine ne provienne pas d'un autre attachement !... Oh, mon cher Lindorf ! parlez, guidez-moi ; que dois-je faire dans une circonstance aussi délicate ? j'attends de vous un conseil salutaire : - un conseil ! dit Lindorf en hésitant ; le comte de Walstein n'en doit recevoir que de son propre cœur : je t'entends, mon ami,

reprit le comte; & ce cœur m'a déjà dicté ce que je devois faire.

Nous saurons dans la suite ce que c'étoit : laissons respirer Lindorf, qui n'avoit jamais souffert autant que pendant ce pénible entretien. Laissons respirer le comte des fatigues de son voyage, & revenons à Caroline. Elle avoit en effet reçu cette terrible réponse de son père ; non-seulement, il lui permettoit, mais il lui ordonnoit d'apprendre son mariage à la chanoinesse, & de se disposer à la quitter incessamment pour venir habiter l'hôtel de Walstein. "Depuis trop long-temps, lui disoit il, cet époux complaisant vous laisse suivre un caprice que son absence seule m'a fait tolérer ; il est temps qu'il finisse, le comte est arrivé & ne prétend plus être privé de son épouse, il réclame ses droits, & je vous déclare que vous serez à jamais privée de tous ceux que vous avez à ma tendresse & même à mes biens, si vous faites la moindre difficulté de revenir, n'attendez aucun appui de personne ; je vous parle au nom d'un Roi, d'un époux & d'un père, également irrités d'une trop longue désobéissance &c.--

Tout cela n'étoit point vrai, le chambellan agissoit de son chef, il n'avoit pris ni les ordres, ni les conseils de personne pour cette

fulminante démarche, mais il vouloit essayer s'il n'obtiendroit pas de l'effroi & de la crainte, ce que la complaisance, la raison & l'ennui n'avoient pu faire : il étoit d'ailleurs outré de cette résistance qu'il n'avoit pas prévue : témoin des honneurs que le comte avoit reçus au retour de son ambassade, de l'amitié que le Roi lui avoit témoignée, de la haute faveur dont il jouissoit ; il brûloit de pouvoir le nommer son gendre & partager sa gloire.—C'étoit dans un vif mouvement de ce désir contrarié qu'il avoit écrit à sa fille, mais elle qui ne soupçonnoit pas qu'on pût jamais altérer la vérité, prit tout au pied de la lettre, & la colère du Roi & celle de son époux, & s'affligea d'autant plus qu'elle ne reconnoissoit pas à cette tyrannie ce généreux comte de Walstein, que le cahier de Lindorf & surtout ses lettres lui avoient peint si différent, & qu'elle commençoit à aimer, à force de l'admirer.

Ces sentimens firent bientôt place à la crainte & à la terreur, dès qu'elle crut qu'il vouloit abuser de son pouvoir : ah ! combien il faut que son caractère ait changé, disoit-elle, en relisant ses lettres à Lindorf ; autant que ses traits, ajoutoit-elle en fixant son portrait qu'elle refermoit bientôt

avec colère. S'il eſt déjà ſi irrité de ma réſiſtance, grand Dieu que ſera-ce donc, quand il apprendra le fatal ſecret de mon cœur & qu'il eſt tout à ſon ami ! il ne pourra l'ignorer long-temps & dès qu'il ſaura que je connois Lindorf, c'eſt comme ſi je lui diſois que je l'aime. . . Alors ſon déſeſpoir redoubloit, l'idée d'aller vivre avec un époux déjà prévenu contr'elle, peut-être jaloux & sûrement deſpotique, puiſqu'il ordonnoit ſon retour, la révoltoit ; elle ne lui ſavoit plus aucun gré de ſa condeſcendance à la laiſſer s'éloigner le jour de ſon mariage, & à conſentir qu'elle paſsât à Rindaw tout le temps de ſon abſence : il étoit bien aiſe, ſans doute, que je fuſſe enfermée là pendant ſon ſéjour en Ruſſie ; & il prouve bien que la délicateſſe & la complaiſance n'y entroient pour rien.— Ah, Lindorf, Lindorf ! votre amitié vous égare, & le comte de Walſtein n'a pas les vertus que vous lui ſuppoſez.

A tant de tourmens, ſe joignoit encore celui d'avoir à raconter ſon hiſtoire à la chanoineſſe ; auſſi ſouvent qu'elle voulut l'eſſayer, la parole expira ſur ſes lèvres ; elle ne put jamais prendre ſur elle d'affliger cette ſenſible & malheureuſe amie, d'exciter à la fois & ſa colère & ſa douleur, en lui apprenant le

myſtère qu'on lui faiſoit depuis ſi long-temps, & le prochain départ de ſa chère élève. Depuis la perte de ſa vue, la compagnie de Caroline étoit ſa ſeule conſolation ; elle diſoit ſouvent que le moment où elle en ſeroit privée, ſeroit celui de ſa mort, & l'idée d'être obligée de la quitter étoit peut-être encore ce qui déſeſpéroit le plus la ſenſible Caroline ; elle ne put donc ſe réſoudre à lui plonger le poignard dans le cœur, en lui parlant à l'avance de cette cruelle ſéparation ; quoiqu'elle lui parût inévitable, elle ſe flatta qu'elle ſeroit peut-être encore différée ; ſon père ne lui fixoit point de temps précis, il lui ordonnoit ſeulement de ſe tenir prête à partir lorſqu'il viendroit la chercher, ſans doute, avec ce redoutable époux.

Elle leur laiſſa le ſoin d'inſtruire la chanoineſſe, & attendit d'un jour à l'autre ce moment dans des tranſes mortelles ; ayant pour unique eſpérance celle de mourir avec ſa bonne maman du chagrin de ſe quitter. Elle étoit dans ce trouble, dans cette agitation continuelle, qui influoit même ſur ſa ſanté, lorſqu'un jour elle reçut une lettre dont elle reconnut à l'inſtant l'écriture & le cachet, & qui lui cauſa une émotion incroyable ; elle étoit du comte lui-même,

de cet époux si redouté ; elle trembloit avant de l'ouvrir & faillit à s'évanouir en voyant d'où elle étoit datée : c'etoit du château de Ronebourg, chez M. de Lindorf...-Grand Dieu, il est chez Lindorf, il est avec Lindorf! elle eut besoin de rassembler toutes ses forces pour pouvoir lire ce qui suit :

Lettre du Comte de Walstein à Caroline.

Du château de Ronebourg, chez M. de Lindorf : ce 17 Oct. 17...

« Si j'étois assez malheureux pour que cette lettre fût reçue avec un sentiment de crainte ou d'effroi, je conjure celle à qui elle est adressée de se rassurer, de la lire avec bonté, d'être convaincue que celui qui l'écrit perdroit plutôt la vie que de lui causer un seul instant de peine...

« Oui Madame! vous à qui je n'ose donner un nom plus tendre ; oui, je suis votre ami, je veux l'être, & c'est à ce titre que je vais m'entretenir avec vous de l'objet qui m'intéresse le plus au monde, du bonheur de Caroline. Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour l'assurer ; daignez me prescrire des ordres, des sacrifices ; tout me deviendra

facile si je puis parvenir à vous rendre heureuse.

“ Mr. votre père doit vous avoir écrit ; j'ignore le contenu de sa lettre, mais quel qu'il soit, s'il vous impose la moindre contrainte, il est démenti par mon cœur : vous êtes libre, madame, maîtresse absolue de votre sort & du mien ; je vous remets à mon tour l'entière décision de ce que vous voulez que je devienne, & je jure de me soumettre à l'arrêt que vous prononcerez : mais puis-je me faire là-dessus la moindre illusion ou conserver le moindre doute : ne l'ai je pas sous les yeux cette lettre cruelle où vous déclarez à votre père que votre cœur n'a point changé, que ce malheureux époux est toujours détesté, & que votre unique désir est de vivre loin de lui. Eh bien, Caroline, vous serez satisfaite, vos désirs doivent être des loix pour moi ; je n'ai que trop écouté les miens, lorsque je vous ai enchaînée pour la vie ; je dois m'en punir, & mériter à la fois votre estime & votre reconnoissance, en m'éloignant de vous aussi long-temps que vous l'ordonnerez. . . .

“ Non, Caroline, vous ne serez point condamnée à vivre dans la retraite pour m'éviter ; la cour ne sera point privée de son

plus bel ornement, & votre père d'une fille qui fait sa gloire : revenez auprès de lui, jouir de ces innocens plaisirs, que vous êtes si bien faite pour goûter, & ne craignez pas qu'ils soient empoisonnés par ma présence : mon parti est pris ; je suis ici chez un ami, qu'une passion malheureuse oblige à voyager quelques années, & je suis décidé à partir avec lui : ma compagnie adoucira ses peines, & les miennes le seront par la consolante idée que vous êtes plus heureuse, plus tranquille, & que je répare, autant qu'il est possible, tout le mal que je vous ai fait. Vous êtes la maîtresse du nom que vous voudrez porter ; si le mien vous est odieux, si vous préférez d'être encore pour tout le monde Caroline de Lichtfield, & de vivre chez votre père, j'obtiendrai facilement & de lui & du Roi que le mystère de notre union soit encore prolongé ; mais, si comme il le paroît par votre lettre, il en coûtoit trop à votre ame franche & ingénue de cacher un tel secret, si vous consentez à m'avouer pour votre époux, prenez en arrivant à Berlin, le nom, le titre & le rang de Comtesse de Walstein : cette légère condescendance, en satisfaisant votre père & votre Roi, vous rendra peut-être encore plus libre & plus

heureuse ; vous habiterez mon hôtel, ou plutôt le vôtre ; vous engagerez cette tendre & respectable amie, que vous ne voulez & ne devez jamais quitter, à venir l'habiter avec vous ; & moi, je m'engage ici par les sermens les plus solemnels, par la parole d'honneur, à ne revenir à Berlin que lorsque vous m'y rappellerez : heureux si vous me laissez entrevoir dans l'avenir la possibilité de notre réunion : je me reposerai sur votre vertu, sur vos principes, sur votre générosité, & j'attendrai, non sans impatience, mais sans crainte & sans murmure, le moment où vous la fixerez : il viendra, ce moment ; oui, j'ose encore l'espérer ; vous sentirez une fois le besoin d'un ami véritable ; & croyez-moi, Caroline, vous n'en trouverez jamais de plus tendre, de plus sincère, qu'un époux qui vous chérit, qui veut votre bonheur, qui ne peut être heureux que lorsque vous serez vous-même heureuse & tranquille.

« J'attendrai votre réponse avant de partir ; adressez-la à Ronebourg, chez M. le baron de Lindorf : c'est cet ami dont je vous ai parlé, & dont je vous parlerai souvent si vous daignez consentir à une correspondance qui seroit une bien grande consolation pour

moi : ne craignez rien, ni du Roi, ni de votre père ; je saurai donner un prétexte plausible à mon voyage & à mon absence, qui sera peut-être bien prolongée, mais jamais on n'en saura le vrai motif. Adieu madame, vous approuverez sans doute l'arrangement que je vous propose.... Hélas ! ce projet est bien différent de celui que je formai en demandant votre main ; mais s'il vous rend heureuse, mon but est également rempli."

Ed. Aug. comte de Walstein.

Quel sentiment dominoit dans l'ame de Caroline, en finissant cette lettre ? étoit-ce la surprise, l'admiration, les remords, l'attendrissement ? ah ! tout étoit confondu, elle ne savoit ce qu'elle éprouvoit : pendant long-temps elle resta immobile, les yeux fixés sur ce papier qui venoit de changer toutes ses idées, & dont elle avoit peine à croire le contenu. En sortant de cette espèce d'anéantissement, son premier mouvement fut de se lever, d'ouvrir son bureau, de rassembler tous les papiers que Lindorf lui avoit remis, de courir dans l'appartement de sa bonne amie, de lui faire connoître cet homme étonnant, de lui apprendre par quel

lien elle tenoit à lui ; de chercher dans son amitié la force de les supporter : depuis quelques instans, elle la trouvoit presque dans son cœur ; ils ne lui paroissoient plus si pesants, ces redoutables liens : ah, Walstein, dit-elle à demi voix, généreux Walstein ! non tu ne partiras point, tu ne seras point la victime . . . . . Elle s'arrêta, craignant de s'engager trop avec elle-même ; son cœur étoit combattu, son ame oppressée, mais d'une manière moins douloureuse ; & lorsqu'elle eut joint son amie, ce fut sans trop de peine qu'elle la prévint sur la confidence qu'elle avoit à lui faire, & véritablement, il falloit la prévenir ; ses idées étoient si loin de ce qu'elle alloit apprendre . . . . Caroline, sa Caroline mariée depuis plus de deux ans, sans qu'elle s'en doutât, étoit un événement si singulier, si inattendu que tous ses romans ne lui en avoient pas offert un pareil, & qu'elle pouvoit en mourir de surprise.

Ce fut donc après quelques préparations, & les plus tendres caresses que son élève lui apprit enfin ce grand secret, & les raisons qu'on avoit eues de le garder. Lorsque la bonne chanoinesse eut exhalé tout à son aise sa surprise, sa colère, ses reproches ; lorsqu'elle se fut tour-à-tour attendrie & fâchée ;

lorsqu'elle eut bien grondé & bien pleuré; lorsqu'elle eut répété cent fois qu'il étoit affreux qu'on se fût défié d'elle, & plus affreux encore qu'on eût sacrifié cette pauvre enfant; Caroline demanda & obtint avec peine une demi-heure de tranquillité; elle l'employa à raconter tout ce qui regardoit Lindorf; ce fut sans doute ce qui lui coûta le plus, mais elle voulut avoir pour son amie une confiance entière & sans réserve.

Non, maman, lui disoit-elle avec tendresse, non, votre Caroline n'aura plus de secrets pour vous, j'ai trop souffert de cette affreuse contrainte, ce n'est que depuis peu de jours que j'ai la liberté de la faire cesser, & depuis bien peu d'instans que j'en ai le courage; c'est au comte à qui je le dois, oui c'est à lui seul que je dois le bonheur d'oser vous ouvrir mon cœur & de n'avoir rien que de consolant à vous apprendre : oh! quand vous saurez à quel ange je suis unie, & combien j'ai de torts avec lui, ce n'est pas votre Caroline que vous plaindrez; elle ne vous demande qu'un peu d'indulgence, & de patience pour un récit bien long, car je ne veux rien vous cacher, non rien du tout, je vous le jure : en effet, elle lui dit tout & ne la surprit point en lui avouant son pen-

chant pour Lindorf.—Hélas, je l'ai bien vu, reprit la chanoinesse ; & moi, pauvre insensée qui m'en félicitois. Je croyois....j'avois arrangé dans ma tête.... Voyez à quoi vous m'exposiez avec ce beau mystère ; ne sais-je pas ce qui arrive toujours : on se connoît, on s'aime, parce qu'enfin on est fait pour aimer, & c'est pour la vie, car une première impression ne s'efface jamais.— Ah ! j'espère qu'elle s'effacera, dit vivement Caroline ; je ferai du moins tous mes efforts pour la détruire.—Et tu n'y réussiras pas, pauvre enfant, je sais ce que c'est ; plus on combat une inclination & plus elle augmente : est-il possible de cesser d'aimer-Oui sans doute, quand un attachement nous rend coupable.... Ah, maman, maman ! vous ne savez pas encore à quel excès nous l'étions tous les deux ; j'offensois le meilleur des époux ; & Lindorf, un ami comme il n'en fut jamais.—

Alors elle commença la lecture du cahier, & crut ne pouvoir l'achever, interrompue à chaque instant par les exclamations de la chanoinesse ; elle se passionna d'abord pour le brave général tué en défendant son Roi. Le jeune comte aussi l'intéressa, mais son cher Lindorf lui tenoit encore au cœur ;

comme il écrit bien, disoit-elle ! quel style tendre & sentimental : ah ! je te regretterai, c'est là l'époux qu'il te falloit :—cependant dès qu'il fût question de Louise, cette grande amitié baissa considérablement.—Quel éloge il fait de cette fille ! est-ce qu'un gentil-homme, un baron, s'avise de regarder si une petite fermière est jolie ?—Mais lorsqu'elle le vit sérieusement amoureux & projetant d'épouser, elle n'y tint plus, sa colère fut au point que Caroline se répentit presque de l'avoir excitée.—Ne m'en parlez plus, di-soit-elle, comme il m'a trompée ; aimer une paysanne, penser à l'épouser, & oser après cela faire la cour à Mlle. de Lichtfield ! En vérité c'est odieux ; tu dois te trouver trop heureuse d'être mariée & de n'avoir pas été dans le cas de succéder à sa Louise : le bel amour qu'un second amour ! & après une fermière encore ; comme cet homme m'a trompée ! à qui peut-on se fier ? ... Caroline plus attendrie qu'humiliée d'être l'objet de ce second amour, ne répondit rien, soupi-roit ; & reprenoit sa lecture quand la pétulante baronne le lui permettoit. A mesure que Lindorf perdoit dans son estime, Walstein au contraire y gagnoit considérablement ; bientôt ce fut son héros, par excellence ;

cette nobleſſe, cette énergie, cette grandeur d'ame, l'enchantèrent : vous êtes trop heureuſe, répétoit-elle à Caroline, d'être la femme de cet homme-là. Mais qu'eſt-ce que vous diſiez de ſa laideur ? moi, je le vois beau comme un ange, & des ſentimens d'une nobleſſe ! . . . comme il parloit à ce petit Lindorf : ah ! ce n'eſt pas lui qui auroit aimé une fermière.—Elle en eût cependant peur un moment, & ne ſavoit plus que penſer ; mais lorſqu'elle en fut à la terrible cataſtrophe, lorſqu'elle vit le comte bleſſé, défiguré ; lorſqu'elle ſut à quel excès il avoit porté la généroſité & l'amitié, elle fit les hauts cris, & ne pouvoit plus ſe contenir ; Lindorf étoit un monſtre, & Walſtein un dieu devant qui on devoit ſe proſterner : ſon enthouſiaſme augmentoit à chaque ligne, & ſes lettres à ſon ami y mirent le comble... Elle jura que le ciel avoit créé cet homme exprès pour ſa Caroline : ce n'eſt point une ame de ce ſiècle, diſoit-elle, il reſſemble à Cyrus, à Orondate, à tout ce que j'ai lu de plus ſublime : & votre petit Lindorf reſſemble à tous les hommes ; vous le voyez, il aimoit encore Matilde, il en aimeroit une douzaine à la fois ; paſſé pour celle-là, elle étoit comteſſe au moins, mais jamais je

ne lui pardonnerai cette Louiſe: ſans doute qu'à préſent il reviendra à la jeune comteſſe; mais j'eſpère qu'elle fera comme je fis quand ton père m'offrit ſa main après la mort de ſa femme, & qu'elle aura, comme moi, la noble fierté de le refuſer.—Ah! j'eſpère bien que non, s'écria Caroline; .... & ce mot partit du fond de ſon cœur: elle en fut ſurpriſe elle-même.

C'étoit la première fois qu'elle éprouvoit un deſir bien vrai, que Lindorf revînt à Matilde, qu'il l'aimât, l'épouſât, & ne fût plus que ſon frère: par une révolution ſingulière & preſque ſubite, elle ſentit que ſon attachement pour lui n'étoit pas actuellement le ſentiment le plus vif de ſon cœur: il eſt vrai qu'elle étoit dans un moment d'enthouſiaſme, & que celui de ſon âmie l'excitoit encore; mais nous laiſſerons à celle-ci le ſoin de l'entretenir. Lorſqu'elle en vint à cette dernière lettre que Caroline avoit reçue ce jour même, cette lettre où le comte parloit d'elle, penſoit à elle, & lui aſſuroit le bonheur de vivre toujours avec ſa Caroline; lorſqu'elle eut entendu cette phraſe: « vous « engagerez cette tendre & reſpectable amie, « que vous ne voulez & ne devez pas quitter, à venir vivre avec vous».... elle ne

put modérer ses transports : elle embrassa tendrement Caroline en l'appelant sa chère petite comtesse, & lui disant, la larme à l'œil, nous ne laisserons pas partir cet ange, n'est-ce pas ma fille, il ne partira pas ? — Non certainement, reprit Caroline, je serois la plus ingrate des femmes si j'y consentois ; permettez même que j'aille lui répondre tout de suite, le courrier part ce soir . . . Elle sortit &

son appartement qu'elle courut à son bureau ; le premier objet qui se présente en l'ouvrant, est la petite boîte qui renferme le portrait de son époux ; pendant sa colère contre lui, elle l'avoit cachée sous le tas de papier qu'elle venoit d'ôter ; elle la prend, elle l'ouvre, elle fixe ces beaux traits, cette physionomie,

si noble & si douce, avec un sentiment qu'elle n'avoit point encore éprouvé ; elle oublie combien il est changé, croit le voir tel qu'il est réellement, & s'étonne d'avoir pu refuser son cœur à l'original de cette charmante peinture : insensiblement elle s'attendrit, ses larmes coulent, elle approche le portrait de ses lèvres, & sent une véritable émotion : elle étoit, comme on le voit, très-bien disposée pour sa réponse ; si elle l'eût faite dans cet instant, elle eût sans doute été plus tendre que le comte n'eût jamais osé l'espérer, mais voulant s'affermir encore dans ses nouveaux sentimens, qui lui paroissoient d'autant plus doux qu'ils n'étoient pas accompagnés de remords, elle voulut relire la dernière lettre du comte ! quelle cruelle idée vient la frapper tout-à-coup : c'étoit lui qui avoit eu celle de cette longue & peut-être éternelle séparation ; c'étoit lui qui la proposoit, qui paroissoit insister pour qu'elle eût lieu .... sans doute il craignoit de vivre avec une femme capricieuse, injuste, qui se laisse prévenir ; avec un enfant volontaire, opiniâtre, déraisonnable, car c'est ainsi qu'il doit me voir, & je l'ai bien mérité : le mot qu'il disoit de Lindorf, & qu'elle avoit à peine remarqué, lui fit aussi une impression

cruelle : — Ils demeurent ensemble ! le comte peut-il ignorer quel est l'objet de la passion de son ami ? non sans doute, il le sait ; Lindorf ne l'a point confié, mais le comte l'a deviné, c'est impossible autrement. ... — On se persuade presqu'aussi facilement ce qu'on craint que ce qu'on souhaite ; voilà l'imagination de Caroline qui travaille, qui lui peint tout en noir : plus elle relit actuellement cette lettre qui lui paroissoit si tendre, si flatteuse, plus elle est convaincue que c'est la générosité seule du comte qui a dicté ses expressions & qu'il veut d'ailleurs s'éloigner d'elle à tout prix : quelle apparence, que sans ce motif, il voulût renoncer à sa patrie, à ses emplois, à la cour, à la position où le plaçoit la faveur & l'amitié de son souverain ; s'il avoit le moindre désir de vivre avec elle, n'en auroit-il pas du moins fait la tentative ? n'auroit-il pas cherché à la voir, à pénétrer ses sentimens actuels, avant que de prendre cette cruelle résolution .... Ah ! dit-elle, en posant tristement la lettre & le portrait ; j'ai eu un instant d'illusion & presque de bonheur ; il faut y renoncer, il n'est pas fait pour moi, & je ne puis m'en prendre qu'à moi-même, ... comme il m'auroit aimée ! mais il ne m'aimera jamais, il ne

ne veut pas me connoître, il me méprise, il me hait peut-être, & cependant quelle bonté, quelle générosité : mais dois-je en abuser ? & après l'avoir si cruellement offensé, le bannir encore de son pays ! Non, mon parti est pris, je passerai ici ma vie entière, loin de lui, loin de tout le monde : il sera libre alors de rester à la cour, d'exercer ses vertus dans sa patrie, de faire le bonheur de tous ceux qui l'approcheront, & Caroline ne troublera plus le sien ; il oubliera qu'elle existe : alors elle prit vivement une plume, une feuille de papier, & traça ce qui suit avec rapidité.

Lettre de Caroline au comte de Walstein.

Rindaw.

« Non, Monsieur le comte, je ne retarderai pas d'un instant cette réponse que vous me demandez ; puisse cette promptitude vous prouver ma reconnoissance & les sentimens dont je suis pénétrée pour le meilleur & le plus généreux des hommes : je n'examine point les motifs qui vous portent à la proposition que vous me faites ; croyez que je les sens tous, & pardonnez-moi de grâce, si je



m'y réfuse absolument ; ce voyage, cette longue absence, qui vous dérangeroit sans doute, ne changeroit rien à mon sort : puisque vous avez la générosité de m'en laisser la maîtresse, je suis décidée, quoiqu'il arrive, à rester ici; mon absence de Berlin ne nuit à personne, n'intéresse personne ; on a sûrement oublié cette petite fille qu'à peine on a vue, & mon père doit être accoutumé à se passer de moi : madame de Rindaw, cette chère amie, ou plutôt cette tendre mère, est le seul être au monde à qui mon existence & ma présence puissent être utiles & agréables ; je ne puis ni la quitter, ni lui faire abandonner le genre de vie qu'elle a choisi depuis si long-temps. Permettez donc que je me consacre entièrement à elle & que je rende à sa vieillesse les soins tendres & soutenus qu'elle a pris de mon enfance ; votre lettre m'assure de votre consentement : pourvu que nous soyons séparés, qu'est-il besoin que ce soit par une distance immense ?

« Je dois, je veux vivre ici, oubliée & tranquille, s'il m'est possible : pour vous, M. le comte, vous vous devez à votre patrie, à votre Roi ; rien au monde ne doit balancer de tels motifs. Est-ce à Caroline à y apporter le moindre obstacle ? ah ! c'est alors

que je ferois vraiment coupable, & que les reproches les plus amers empoisonneroient mes jours ! Non, je me rends justice, & je me soumets à mon sort ; il n'a rien de fâcheux, pendant que je puis habiter dans le sein de l'amitié, & dans le séjour paisible où j'ai passé toute ma vie. Ces plaisirs dont vous me parlez sont effacés de mon souvenir, ou du moins ils y ont laissé une trace si légère, que je ne puis ni les regretter, ni les désirer. Ah ! je ne regrette rien, que de n'avoir pu faire le bonheur du meilleur des hommes, & mon seul désir est d'apprendre dans ma retraite, qu'il est heuheux comme il mérite de l'être. Ma résolution doit y contribuer, j'y saurai persister, je vous le jure ; la solitude n'a rien qui m'effraie, au contraire, je borne tous mes vœux à y passer ma vie entière, & s'il est vrai que vous vouliez mon bonheur, vous ne vous y opposerez point ; le comte de Walstein à Berlin, Caroline à Rindaw, seront tous les deux placés comme ils doivent l'être.

Mon amie sait enfin, depuis ce matin, les liens qui nous unissent, & puisque vous consentez que je prenne votre nom, je me ferai gloire de le porter, je serai désormais, pour

le peu de perſonnes qui me verront, & pour ceux à qui vous voudrez le confier,

Caroline de Walſtein,
née baronne de Lichtfield.

Fin du Tome premier.

CAROLINE.

TOME SECOND.

Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom soutienne cet ouvrage ;
Règne dans mes écrits, ainsi que dans mon cœur,
Tu m'appris à connoître, à sentir le bonheur.

VOLTAIRE, *Mélanges de Poësie.*

CAROLINE
DE
LICHTFIELD.

PAR

MADAME DE***.

Publié par le Traducteur de Werther.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS,
Chez Buisson, Libraire hôtel de Mesgrigny rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVI.

CAROLINE

DE

LICHTFIELD.

LORSQUE Caroline n'auroit pas voulu prendre le nom de comtesse de Walstein, qu'elle commençoit à aimer, elle y eût été forcée. Pendant qu'elle écrivoit sa lettre, la chanoinesse n'avoit pas manqué de rassembler tous ses gens, de leur apprendre que sa Caroline étoit comtesse de Walstein, & de leur ordonner de l'appeler toujours à l'avenir, *Mde. la comtesse*; elle fut ponctuellement obéie, & dans l'espace de quelques minutes, deux ou trois femmes de chambre & autant de laquais entrèrent chez Caroline, sous différens prétextes, uniquement pour avoir l'occasion de dire, *Madame la comtesse.—Madame la comtesse.* Dès que la lettre fut finie, elle courût la lire à son amie. Oui, ma bonne maman, lui dit-elle en la finissant, j'en ai pris la ferme résolution, je veux vivre & mourir ici, & ne plus aimer que vous seule au monde. Quelques jours

plutôt ce projet eût enchanté la tendre chanoinesse; elle avoit alors bien d'autres idees, son imagination étoit montée au plus haut point d'enthousiasme pour le comte de Walstein, & sa réunion avec Caroline étoit devenue l'unique objet de ses vœux; mais comme il entroit dans le plan qu'elle venoit de former, que la jeune comtesse ignorât tout, elle feignit d'approuver sa lettre, & se fit, peut-être un plaisir de se venger (car la vengeance est un plaisir de tous les âges) du secret qu'on lui avoit caché, en cachant à son tour ce qu'elle méditoit. La lettre fut donc cachetée telle qu'elle étoit: on prétend qu'il échappa un demi soupir à Caroline, en écrivant sur l'adresse *chez M. le baron de Lindorf*; elle assure à présent qu'elle ne le croit pas, mais on peut croire au moins que ce fut le dernier. Le lendemain & les jours suivans, elle ne fut occupée que du comte, & plus elle y pensoit, plus elle s'attachoit à cette pensée: toutes ses lettres furent relues plus d'une fois; elle crut y trouver mille choses qu'elle n'avoit point encore remarquées, & qui répandoient un nouveau jour sur le cœur & l'esprit de cet homme excellent, dont elle connoissoit trop tard tout le mérite. Le petit portrait sorti

de sa boîte fut suspendu à un cordon passé autour du cou de Caroline, & ne le quitta plus : vingt fois par jour elle le sortoit de son sein, le fixoit avec attendrissement, le recachoit avec dépit ; mais plus elle sentoit que son époux auroit fait le bonheur de sa vie, plus elle s'applaudissoit de la résolution qu'elle avoit prise, persuadée qu'il ne vouloit pas vivre avec elle ; il lui en coûtoit bien moins de le savoir à Berlin que dans les pays lointains, voyageant avec Lindorf. L'idée d'être la cause de l'exil que ces deux amis s'imposoient, la révoltoit ; elle ne pouvoit la supporter ; du moins, disoit-elle, que l'un des deux soit heureux dans sa patrie ; elle éprouvoit même un secret plaisir du sacrifice qu'elle faisoit au bonheur du comte. C'étoit en quelque sorte une expiation de ses torts avec lui, qui la justifioit à ses propres yeux, & la raccommodoit avec elle-même. Pendant qu'elle étoit agitée de ces diverses pensées, la chanoinesse de son côté n'étoit pas oisive, & ne cessoit de réfléchir au meilleur moyen de réunir les deux époux ; il s'en présenta bien à son esprit de très-naturels & bien faciles à exécuter ; tels, par exemple, que de faire écrire au comte par une femme de chambre de

confiance qu'elle avoit, pour l'inviter en son nom à venir à Rindaw, ou de mener Caroline à Berlin sous quelques prétextes, & d'engager son mari à s'y rencontrer ; ou ce qui valoit encore mieux, de raisonner avec elle, de l'amener doucement à une réunion, qu'elle désiroit trop elle-même pour s'y refuser long-temps ; mais tout cela parut trop simple à Mde. de Rindaw, trop commun pour faire le dénouement d'un roman, dans lequel elle étoit transportée de jouer un rôle ; il falloit des surprises, des reconnoissances, de grands coups de theâtre, & voici ce que cette prudente tête imagina.

Un jour, c'étoit le troisième depuis que la lettre de Caroline étoit partie, elle lui dit que dès long-temps elle avoit envie de visiter son chapitre, & d'y passer quelque temps, que c'étoit un devoir qu'elle avoit trop négligé, qu'elle vouloit le remplir encore une fois avant sa mort, qu'elle partiroit dès le lendemain, & qu'elle la prioit de l'accompagner. Caroline, surprise de cette résolution subite, lui représenta vainement, que son âge, ses infirmités, une permission qu'elle avoit obtenue depuis long-temps de vivre à Rindaw, la dispensoient de tout devoir : la chanoinesse insista si fort,

qu'elle n'osa pas la contrarier, d'autant plus qu'elle se fit elle-même un vrai plaisir de ce petit voyage. Il retarderoit son entrevue avec son père, l'éloigneroit quelque temps d'un séjour qui lui rappelloit trop de choses, & la distrairoit de sa mélancolie : un autre motif s'y joignoit encore ; elle avoit toujours désiré de former une liaison avec quelque jeune personne de son âge : cette espèce de sentiment manquoit à son cœur, & depuis quelque temps surtout, elle sentoit plus vivement encore le besoin d'une amie. La baronne de Rindaw étoit bien la sienne ; mais ce respect que l'on conserve pour ceux qui nous ont élevés, la différence immense de leur âge, qui lui donnoit la crainte continuelle de la perdre d'un jour à l'autre, l'effroi de la solitude où la mort de cette unique amie la laisseroit, tout augmentoit ce désir ardent d'en trouver une autre, plus rapprochée d'elle, dont l'ame repondît à la sienne, avec qui elle pût parler de tout ce qui l'agitoit, & entretenir dans l'absence une correspondance qui lui paroissoit d'avance un des plus grands charmes de la retraite où elle comptoit passer ses jours. Ah ! pensoit-elle souvent, si j'avois seulement une amie telle que je me l'imagine, combien je l'ai-

merois, & comme je saurois m'en faire aimer! un sentiment si doux suffiroit pour remplir mon cœur, j'oublierois bientôt que j'en ai connu de plus vifs, & que celui à qui je voudrois les consacrer tous à présent, ne peut plus les partager..... Quand, dans les livres nouveaux qu'on leur envoyoit de Berlin, elle trouvoit une correspondance entre deux amies, son cœur palpitoit, elle soupiroit, & disoit tristement: & moi je n'ai personne à qui je puisse écrire tout ce que je pense, je n'ai point de lettre à attendre, à recevoir; cela lui paroissoit le comble du malheur. Mais lorsque la chanoinesse lui proposa ce petit voyage, elle imagina tout de suite qu'un séjour dans un chapitre, où l'on élevoit plusieurs demoiselles de distinction, lui fourniroit certainement l'occasion de former une liaison d'amitié avec quelques-unes d'entr'elles, & même celle de pouvoir faire un choix. Elle céda donc avec plaisir aux volontés de sa maman, & se prepara dès le lendemain.

Dans ses projets de confidence pour sa future amie, elle ne manqua point d'emporter avec elle son précieux cahier, & ses lettres, qui étoient devenues presque son unique lecture, & moins encore son cher petit

portrait, qui ne quittoit plus son sein, & qu'elle aimoit tous les jours davantage ; en attendant qu'elle eût une amie, il lui en tenoit lieu, il étoit devenu le confident de ses plus secrètes pensées ; c'étoit à lui qu'elle avouoit le regret mortel qu'elle éprouvoit, en croyant avoir perdu sans retour & l'estime & l'amitié de son époux ; cette physionomie expressive & sensible paroissoit l'entendre, lui répondre, la rassurer, & ses momens les plus doux étoient ceux où elle avoit avec lui cette conversation muette.

Le lendemain, de très-bonne heure, la chanoinesse, Caroline, & leurs femmes de chambre, montèrent en berline. Madame de Rindaw étoit de la plus grande gaieté ; elle fut prête la première, & paroissoit se faire un extrême plaisir de cette course. Comme elle n'y voyoit plus du tout, & qu'elle n'étoit distraite par rien, elle causoit beaucoup, & vouloit qu'on lui rendît compte de tous les endroits où l'on passoit ; ce fut d'abord dans cette route sur laquelle donnoit le pavillon où Caroline avoit entendu Lindorf pour la première fois, où, depuis lors elle s'étoit entretenue si souvent avec lui, & d'où elle l'avoit vu s'éloigner pour jamais. Un peu plus loin elle apperçut les tours du château

de Risberg, & côtoya le parc, où elle s'étoit égarée & où elle avoit rencontré Lindorf : c'est alors qu'elle put connoître la différence des sentimens qui l'agitoient dans ce temps-là, à ceux qu'elle éprouvoit actuellement. Son cœur ne palpita point, mais il se serra péniblement : au lieu d'attacher des regards attendris sur les endroits qui lui retraçoient un amour qu'elle n'avoit plus, & qu'elle se reprochoit encore, elle les détourna, & regarda du côté opposé, en pensant douloureusement à tous les torts qu'elle avoit avec son époux. Tout le reste du voyage se passa sans aucun événement ; la vieille baronne le soutint très-bien, & conforta sa bonne humeur ; elle n'appeloit plus Caroline, que *ma chère comtesse*, & la nommoit à chaque instant ; souvent aussi elle souhaita parler du comte, mais Caroline plus prudente qu'elle, retenue par la présence des femmes de chambre, craignant également d'en dire trop ou trop peu, détournoit la conversation.

Le chapitre où elles alloient, étoit à quelques journées de Rindaw ; Caroline ne se croyoit pas éloignée d'y arriver, & s'en impatientoit, lorsqu'elle vit le cocher enfiler l'avenue d'un ancien & grand château, dont

elle avoit apperçu de loin les girouettes; elle en témoigna sa surprise à son amie, qui, d'un air content, lui répondit qu'il suivoit ses ordres, & qu'elle vouloit voir en passant un ami qui demeuroit là. Caroline n'eut pas le temps de faire d'autres questions sur cet ami, dont jamais elle n'avoit entendu parler; elles étoient déjà dans la cour du château. La chanoinesse appelle son laquais, & lui ordonne d'aller savoir si M. le comte de Wallstein est là; & si deux de ses amies peuvent avoir le plaisir de le voir. A ce nom, Caroline se doute de la vérité, fait un cri, & peut à peine articuler. — Eh, grand Dieu! maman, ai-je bien entendu? où sommes-nous? où m'avez-vous amenée? — Au château de Ronebourg, répondit la baronne en riant, & je t'amène à ton époux. La pauvre Caroline n'a pas même entendu toute cette phrase, ses sens l'ont abandonnée, elle est tombée sans la moindre connoissance sur l'épaule de son imprudente amie. Sa femme de chambre la relève, la soutient, dit à la chanoinesse l'état affreux où est sa maîtresse, lui demande un flacon, qu'elle ne trouve point; elle se désespère, se repent trop tard de ce qu'elle a fait, & Caroline, toujours évanouie, ne donne pas

le moindre signe d'existence ; tout cela se passoit dans la berline, au milieu de la cour du château, pendant que le laquais s'acquittoit de sa commission, & qu'on cherchoit le comte, qui se promenoit dans le parc avec Lindorf. Enfin on l'a trouvé, il ne comprend rien à cette visite, à ces amies inconnues ; car la chanoinesse, qui vouloit jouir des grandes surprises, avoit défendu qu'on la nommât ; & vraiment le comte n'avoit garde d'imaginter que c'étoit d'elle & de sa femme, dont il avoit reçu la lettre la veille. Il se presse de venir recevoir les dames qu'on lui annonce ; son ami le suit, ils arrivent, & le premier objet qui se présente à leurs yeux, c'est Caroline, sans aucun sentiment, les cheveux détachés, le sein découvert, son lacet coupé, qu'on s'efforçoit de sortir comme on pouvoit de la berline, & la baronne, toute en larmes, jetant les hauts cris, appelant l'univers entier au secours, s'accusant de la mort de Caroline, & jurant de ne pas lui survivre.

Si un pareil spectacle dut frapper le comte, même avant que de savoir ce que c'étoit, qu'on juge de l'impression qu'il fit sur Lindorf ; au premier instant il a reconnu Caroline ; il peut à peine en croire ses yeux, &

la vive émotion de son cœur. Grand Dieu ! que vois-je, s'écrie-t-il, en se précipitant auprès du carrosse ; alors il n'en put douter. La pâleur de Caroline, ses yeux fermés, les cris de son amie, lui persuadent qu'en effet, elle vient d'expirer, & bientôt son état diffère peu du sien. Le comte, qui ne comprenoit rien encore à tout ce qu'il voyoit, & qui, marchant difficilement, arrive un peu après Lindorf, le voit chanceler, & n'a que le temps de le soutenir dans ses bras. Il se ranime bientôt, mais c'est pour se livrer au plus affreux désespoir, c'est pour dire au comte : "Cest elle, c'est " votre Caroline, c'est la mienne, c'est celle " que j'adorois, qui n'existe plus, & que je " veux suivre au tombeau...." En disant cela, il s'arrache avec violence des bras du comte, qui, atterré de ce qu'il entend, de ce qu'il voit, ne sachant ce qu'il doit croire, cherche à percer une foule de domestiques, que les cris de la chanoinesse & de ses gens ont attirés, & qui entourent le carrosse. Il y parvint avec peine : on venoit d'en tirer Caroline, & le grand air commençoit à lui rendre l'usage de ses sens, elle entr'ouvroit les yeux, faisoit quelques mouvemens, & sa femme de chambre, assise par terre, la sou-

tenoit contre elle, pendant qu'on étoit allé chercher un fauteuil pour la transporter plus commodément. La pauvre chanoinesse, toujours au fond de sa berline, où elle payoit cher son imprudence, s'agitoit, pleuroit, demandoit le comte, & ne se calma que lorsqu'on lui dit qu'il étoit là, & que Caroline se ranimoit.... Oui, sans doute, il étoit là, mais il ne savoit pas encore si tout ce qui se passoit n'étoit pas un songe, une illusion. Caroline à Ronebourg, &, paroissant y être amenée avec violence, puisqu'elle y arrivoit mourante. Le désespoir & la fuite de Lindorf, qui avoit disparu, étoient peut-être encore un plus grand sujet de surprise. Ces mots retentissoient aux oreilles du comte. *C'est votre Caroline, c'est la mienne, c'est celle que j'adorai.* Quoi ! ce seroit Caroline que Lindorf aimoit, dont il étoit aimé.... Il cherchoit encore à en douter, à se persuader que son ami, égaré par la douleur, s'étoit trompé. Mais malgré le changement que deux années avoient apporté à la figure de Caroline, & celui que lui causoit son état actuel, il ne put long-temps la méconnoître ; aprés l'avoir regardée quelques instans en silence, il se jette à ses pieds, prend ses mains & les presse avec ardeur contre ses

lèvres ; elle entr'ouvre les yeux, ne se rappelle distinctement de rien, ne sait où elle est, qui est cet homme prosterné devant elle. Trop foible pour rien articuler, elle retire doucement ses deux mains qu'il pressoit toujours dans les siennes, les joint ensemble, pose sa tête dessus, & verse un déluge de larmes : le comte, toujours à genoux devant elle, pleure avec elle, cherche à la calmer, à la rassurer, lorsqu'il entend les cris répétés de Mde. de Rindaw, qui ne cessoit de l'appeler du fond de sa berline, & qui commençoit à s'impatienter ; elle l'appelle enfin si haut, qu'il est contraint de laisser Caroline, & d'aller à elle : ce fut au moins avec l'espoir d'apprendre quelque chose sur cette étrange aventure ; mais la pauvre femme étoit si émue, si agitée, disoit tant de choses à la fois, qu'il n'étoit pas possible d'y rien comprendre. Le comte d'ailleurs, en s'approchant d'elle, fut frappé d'une autre idée ; il ignoroit tout à fait le malheureux état de sa vue, ce fut un nouveau trait de lumière pour lui ; il se rappele à l'instant *cette vieille parente aveugle*, dont Lindorf lui avoit écrit en Russie que celle qu'il aimoit prenoit tant de soin, & ce qui dans le temps même auroit contribué à détourner ses soupçons,

s'il en avoit eus, ne lui laissa plus alors le moindre doute : cependant il lui aida à descendre, & la conduit auprès de Caroline, que l'on venoit de placer dans un fauteuil. La chanoinesse ne fut rassurée sur sa vie, que lorsqu'elle lui dit d'une v[illegible]
& avec le ton du reproche : [illegible]
[illegible]u'avez-vous fait [illegible]
[illegible]nt revenues; mais el[illegible]
& si souffrante, que l[illegible]
qu'elle n'auroit pu se soutenir ; le comte donna des ordres po[illegible]
portât doucement au ch[illegible]
bras à Mde. de Rindaw, [illegible]

On decida de mettre Ca[illegible]
même parut le désirer ; la [illegible]
lut rester auprès d'elle, & [illegible]
lui avoir baisé la main, qu'elle ne retira plus, les laissa dans son appartement, & se hâta de passer dans celui de Lindorf, dont il étoit extrêmement inquiet ; il ne le trouva point ; mais en parcourant sa chambre des yeux, il vit sur son bureau une lettre cachetée, il la regarda ; elle étoit à son adresse, il l'ouvre avec émotion, & lit ce qui suit, tracé par une main tremblante, & qui se ressentoit du désordre où étoit Lindorf en l'écrivant.

« L'évènement le plus inattendu, le plus
« incompréhensible, vient de vous décou-
« vrir le fatal secret que je voulois emporter
« au tombeau ; je n'ai pas été le maître de
« mon premier mouvement. Voir Caroline
« expirante & se taire, étoit au-dessus des
« forces de l'humanité.... Oui, mon cher
« comte, c'est elle-même que j'adorai
« sans la connoître, sans imaginer que vous
« eussiez aucun droit sur elle. J'atteste le ciel
« qu'à l'instant où je l'appris, je m'éloignai
« d'elle avec la ferme résolution de ne la
« revoir de ma vie. Pouvois-je prévoir,
« que dans ma retraite, que chez moi-
« même.... Grand Dieu ! il manquoit à mes
« crimes, à mon affreuse destinée, de trahir
« mes sermens, & de porter le trouble dans
« votre ame. O Walstein ! rassurez-vous,
« vous possédez le modèle de l'innocence,
« de la vertu, de toutes les vertus ; elle
« seule étoit digne de vous, & vous étiez le
« seul mortel digne d'elle. Puissiez-vous faire
« long-temps votre bonheur mutuel....
« Pour moi, je pars, je vous délivre pour
« jamais d'un malheureux ami, qui semble
« n'exister que pour votre tourment. Mais
« j'ose encore vous demander une dernière
« grâce : que votre épouse ignore que je l'ai

" vue & que vous êtes instruit de ma fatale
" passion. Ou je suis bien trompé, ou c'est
" elle-même qui vous l'apprendra, qui
" n'aura bientôt plus de secrets pour vous;
" il vous sera plus doux de le devoir à sa
" confiance, & je n'emporterai pas l'af-
" freuse idée qu'elle puisse croire que je l'ai
" trahie.... Adieu, mon cher comte; adieu,
" Caroline, adieu pour toujours, uniques
" objets d'un cœur également déchiré par
" l'amour & par l'amitié. Oubliez le mal-
" heureux Lindorf, mais ne le haïssez pas.

" *P. S.* Vous voudrez bien vous regarder,
" à Ronebourg, comme chez vous; je laisse
" mes ordres en conséquence. Je vous écrirai
" encore une fois, mon cher comte, lors-
" que mon séjour sera fixé, pour m'assurer
" que vous me pardonnez, & que vous êtes
" heureux; vous ne pouvez manquer de
" l'être, puisqu'elle vit, puisqu'elle vous
" est rendue.

" Je vous promets de ne point attenter à
" mes jours, & de les passer loin de vous
" & loin d'elle."

Cette lettre avoit été tracée avec tant d'émotion & de rapidité, que le comte put à peine la lire, il ne fit que la parcourir pour le moment, & ressortit pour parler à

Varner, valet de chambre de Lindorf. Son projet étoit de faire courir incessamment après lui, & de tâcher de l'engager à revenir ; mais il sut bientôt que c'étoit impossible. Lindorf, après s'être convaincu qu'il avoit pris une fausse alarme, & que l'état où il avoit vu Caroline, n'étoit qu'un profond évanouissement, dont elle commençoit à revenir, ne s'etoit donné que le temps de faire seller un cheval anglais, coureur excellent ; d'écrire pendant ce temps-là la lettre qu'on vient de lire, & de partir au grand galop. Il avoit seulement dit à Varner d'arranger tout pour le joindre avec ses équipages dans le lieu qu'il lui marqueroit, recommandé les soins les plus soutenus pour la compagnie qu'il laissoit au château, & avoit disparu, en défendant qu'on le suivît.....

Lorsque le comte sut qu'il n'y avoit aucun espoir de le ramener ce jour là, il fit promettre à son valet de chambre de l'avertir des premières nouvelles qu'il recevroit. Il relut sa lettre qui l'attendrit jusqu'aux larmes : ne pouvant plus résister ensuite au désir de savoir les motifs de cette étrange arrivée, il fit demander à la chanoinesse s'il pourroit l'entretenir quelques instans dans un sallon

attenant à la chambre où l'on avoit mis Caroline. Elle s'y rendit tout de suite, étant aussi impatiente de parler, que le comte l'étoit de l'entendre. Après lui avoir dit que la comtesse reposoit, elle ajouta d'un ton gracieux : — Quoique ceci n'ait pas tourné précisément comme je l'aurois voulu, ne me savez-vous pas quelque gré, M. le comte, de vous l'avoir amenée? — Avant que de vous témoigner ma reconnoissance, Madame, je voudrois être sûr qu'elle n'a point été forcée de faire cette démarche. — Forcée, M. le comte, forcée, en vérité vous n'y pensez pas, vous ne me connoissez pas ; est-ce moi qui forcerai jamais cette chère enfant à quoi que ce soit ? non, M. le comte, c'est bien de son plein gré qu'elle a fait ce voyage ; depuis long-temps je ne l'ai vue aussi gaie que pendant la route ; c'étoit une impatience d'arriver.... — En ce cas, interrompit le comte, je n'y comprends plus rien : j'avois craint que cet évanouissement, ces larmes, ces mots qu'elle vous adressoit avec le ton du reproche.. — Mais ce n'étoit que la surprise de se trouver ici près de vous. . . l'émotion d'une première entrevue. . . . que sais-je, ces jeunes personnes sont si timides. J'avoue bien que j'aurois mieux fait de la

préparer doucement.... Mais, d'un autre côté, ceci sera événement, & si jamais on écrit votre histoire, ce sera l'incident le plus intéressant. Le comte qui ne connoissoit point la tournure romanesque de son esprit, surpris de ce propos, la regarda avec étonnement, lui en demanda l'explication, & apprit enfin, que si ce n'étoit pas par violence qu'on avoit amené Caroline à Ronebourg, c'étoit avec une supercherie qu'il fut loin d'approuver; il le dit naturellement à la chanoinesse, qui s'en excusa sur son désir ardent de les voir réunis, & sur sa crainte de n'y pas réussir par un autre moyen. Cependant, dit-elle, si j'avois pensé.... mais j'avoue que cela m'étoit totalement sorti de l'esprit. — Quoi, cela, reprit le comte? — Oh! rien, rien du tout; c'est quelque chose que je ne puis dire, & qui sûrement est la cause de cette terrible émotion.... Mais à propos, M. le comte, je viens d'apprendre que nous sommes ici chez M. le baron de Lindorf.... cette terre est donc à lui? — J'aurois dû le savoir; mais j'ai mal compris tout cela; depuis quelque temps j'ai la tête si foible.... j'ai cru, je ne sais pourquoi, que ce Ronebourg étoit à vous. — Non, Madame, mais c'est la même chose; M. le baron de Lindorf est mon

intime ami ; il m'a prié en partant de me regarder ici comme chez moi. -- En partant, dites-vous : il est donc absent. — Oui, (répondit le comte, en souriant malgré lui, de la prudence de la chanoinesse, qui disoit tout en ne voulant rien dire) il est absent pour quelque temps. -- En vérité, j'en suis enchantée, & cela se rencontre au mieux. -- Pourquoi donc, Madame ? — Mais je ne sais.... pour ne pas lui donner la peine, l'embarras.... La pauvre femme ne savoit trop que dire, elle s'appercevoit à regret qu'elle avoit pensé tout haut, ce qui lui arrive souvent, & trembloit d'avoir découvert un secret qu'elle croyoit de la plus grande importance de cacher avec soin. — Ah ! oui j'entends, dit le comte, en souriant encore ; l'embarras de recevoir des étrangères, car sans doute, mon ami n'a pas le bonheur de vous connoître. Malgré sa bonne intention, il ne fut pas possible à la chanoinesse de mentir avec l'intrépidité que l'occasion exigeoit. -- Non, pas précisément ; il s'est trouvé par hasard cet été notre voisin de campagne ; son château de Risberg touche à ma terre, & nous l'avons vu tous les jours. Il est un peu léger, votre ami.... Le comte, qui trouvoit cette femme, & cette conversation

conversation bien singulières, alloit défendre son rival, & la faire parler encore, lorsque des cris répétés les attirèrent dans la chambre de Caroline; elle venoit de se réveiller dans l'état le plus affreux : une fiévre ardente, du délire, même un peu de transport, annonçoient le commencement d'une maladie dangereuse, & sa femme de chambre, qu'elle ne reconnoissoit point, ne pouvant la retenir, avoit pris le parti d'appeler au secours. Le comte pénétré, s'approcha de son lit, dont elle vouloit absolument sortir. —Qu'on me ramène à Rindaw, disoit-elle, je ne veux pas le voir....il me tueroit, je partirai plutôt seule, à pied; j'irois au bout du monde pour l'éviter : dans d'autres momens son imagination lui présentoit Lindorf; elle prenoit le comte pour lui, le repoussoit loin d'elle, le conjuroit de s'éloigner, lui reprochoit d'être la cause de tous les tourmens de sa vie : d'autres fois, croyant parler au comte, elle disoit du ton le plus tendre : ô toi! que j'ai connu trop tard pour mon bonheur, je t'aime, je t'aimerai toujours; tu me fuis, tu ne veux plus me voir; mais je te suivrai partout. Le comte prévenu, prenoit pour lui ce qu'elle adressoit à Lindorf, & pour Lindorf ce qui

le regardoit ; mais n'en étoit pas moins consterné de la voir aussi mal ; il ne la quitta point de toute la nuit, après avoir obtenu avec peine de la chanoinesse de se coucher dans un autre appartement. Caroline la passa dans la même agitation & dans des rêveries continuelles. Dès la pointe du jour, le comte envoya chercher un médecin dans la ville la plus prochaine, & fit partir un coureur en toute diligence pour amener de Berlin celui qui passoit pour le plus habile : il crut devoir en même temps faire venir le chambellan ; mais ne voulant pas trop l'alarmer, il lui manda simplement, qu'il le supplioit de se rendre tout de suite à Ronebourg, pour une affaire de la dernière importance. Quand ses ordres furent donnés, le comte revint à son poste, auprès du lit de sa chère malade, dont il ne s'éloignoit qu'à regret. Peu de temps après le médecin de la petite ville prochaine arriva ; le comte connut bientôt son ignorance, & n'en fut que plus alarmé : il décida que c'étoit la petite vérole, la chanoinesse affirma que Caroline l'avoit eue à Rindaw, dans son enfance ; elle en indiqua même quelques traces légères, qui ne laissèrent point de doute. La fièvre & le délire augmentoient à chaque instant, & le troi-

sième jour de la maladie elle parut dans le plus grand danger. Qu'on se représente l'état affreux du comte, éloigné de tout secours : quelque diligence que son coureur eût pu faire, il étoit impossible que le médecin de Berlin fût là avant le septième ou huitième jour : le comte les passa dans l'anxiété la plus cruelle, s'attendant à chaque instant à voir expirer celle qu'il adoroit. Cette maladie, en redoublant l'intérêt, avoit redoublé son attachement : les soins assidus qu'il prenoit d'elle, la douceur, la patience qu'elle montroit dans les momens où elle étoit à elle, ce qu'il entendoit dire d'elle aux deux femmes qui la servoient, tout enfin y ajoutoit à chaque instant. Au tourment d'avoir à trembler pour ses jours, se joignoit encore celui de se reprocher tout ce qu'elle souffroit ; il étoit convaincu que l'espèce de violence qu'on lui avoit faite, sa crainte de vivre avec lui, sa passion pour Lindorf, ses combats entre cette passion & son devoir en étoient l'unique cause. Ce fut dans un de ces momens de douleur, d'amour & de remords que, prosterné à côté de son lit, il fit le vœu solemnel de la rendre heureuse à tout prix, si sa vie étoit conservée. — Dieu qui m'entendez, dit-il, élevant les

mains au ciel, sauvez cette malheureuse victime de la tyrannie & de l'amour, & recevez le serment que je fais de lui sacrifier le mien, & de la céder à celui qu'elle aime ! Caroline n'étoit pas alors en état de l'entendre ; sans doute elle l'eût prié d'être moins généreux, mais depuis vingt-quatre heures elle n'avoit plus de connoissance : par bonheur, le premier médecin de la cour arriva ce soir là ; il ne dissimula point le danger extrême où il trouva d'abord la malade, & qu'il n'y avoit d'espoir que dans sa jeunesse ; cependant il lui administra des sécours qui n'avoient été que trop retardés, & déclara que si le neuvième & le treizième jour passoient sans accident, il y auroit quelque espérance, mais que jusqu'alors il n'en pouvoit donner aucune. Le comte, en proie à la douleur la plus vive, fut encore obligé de la dissimuler, pour ménager la chanoinesse, dont l'affreuse inquiétude n'étoit pas le moindre des tourmens qu'il eût à supporter. Si la perte de sa vue donnoit d'un côté la facilité de lui en imposer sur l'état de la malade, c'étoit un nouveau supplice pour le comte ; elle le faisoit demander vingt fois par jour, lui répétoit sans cesse les mêmes questions, exigeoit les plus grands

détails. Lorſqu'il rendoit quelques ſoins à Caroline, ou bien qu'excédé de fatigue, il prenoit quelques inſtans de repos, c'étoit toujours les momens où elle venoit auprès de lui, ou le faiſoit prier de paſſer auprès d'elle ; on avoit une peine inouie à la retenir loin de la malade, qu'elle tourmentoit ſans lui être d'aucun ſecours ; le comte ſeul pouvoit l'obtenir : elle n'étoit tranquille que lorſqu'il cauſoit avec elle ; & lui, qui n'auroit pas voulu quitter une minute le chevet de Caroline, gémiſſoit d'y être ſouvent obligé. Il ſupporta tout avec une patience, une fermeté, une douceur dont lui ſeul auroit été capable, & ſe trouvoit bien dédommagé de ſes peines par le triſte bonheur de ſoigner la plus adorée des femmes. C'eſt alors qu'il eut une véritable reconnoiſſance pour la chanoineſſe, de la lui avoir amenée ; car il croyoit que ſa maladie avoit une cauſe bien plus éloignée que l'émotion de cette arrivée, qui pouvoit tout au plus en avoir décidé le moment, mais qu'il attribuoit en entier à ſa paſſion pour Lindorf, & au regret de ne pouvoir être à lui : tout le confirmoit dans cette idée, ſon goût décidé pour la retraite, ce projet d'y paſſer ſa vie .... Il relut dix fois la dernière lettre qu'il avoit

reçue d'elle, & l'interprêta en entier, d'après ce qu'il s'étoit persuadé *pourvu que nous soyons séparés*, répétoit-il douloureusement. Chère & cruelle Caroline! mais non, c'est moi qui serois le plus cruel, le plus barbare des hommes, si jélevois plus long-temps une injuste barrière entre deux êtres que je chéris presque également, & que je conduirois au tombeau. Caroline, Lindorf, que ne pouvez-vous m'entendre! que ne puis-je vous réunir! Il ne doutoit pas non plus, que ce ne fût de Lindorf qu'elle parloit à la troisième personne, *en regrettant de n'avoir pu faire son bonheur*.... Oui, tu le feras disoit-il; le mortel que tu prêfères doit être souverainement heureux. Ai-je pu jamais me flatter de l'être! un vain systême m'avoit égaré, & je dois m'en punir. Mais s'il étoit trop tard? si Caroline nous étoit ravie? si cette mort qui la menace m'empêchoit de réparer?.... Il ne pouvoit soutenir cette image déchirante, qui cependant se renouvelloit à chaque instant.

Le chambellan qu'on avoit moins pressé que le médecin, n'arriva que le lendemain au soir; peut-être même ne seroit-il point venu aussitôt, mais la lettre du comte l'avoit trouvé prêt à partir pour Rindaw;

il ne fit que changer de route pour se rendre à l'invitation de son gendre, dont il étoit loin de soupçonner le motif. C'étoit un des jours de crise de la malade ; son époux ne l'avoit pas quittée, & ne pensoit plus du tout au chambellan, lorsque celui-ci instruit à demi par les gens, qui lui disent que M. le comte est auprès de sa femme, se précipite dans la chambre, en disant à haute voix : ma fille, la comtesse de Walstein est ici, & je l'ignore ! où est-elle, que je l'embrasse ? Hélas, Monsieur, vous la voyez, lui dit le comte en la lui montrant : elle étoit mieux, nous commencions à nous flatter .... mais je crains que .... En effet, la malade effrayée de ce bruit, ouvre des yeux étonnés, regarde autour d'elle, se voit dans une chambre inconnue, son pére, son mari près d'elle, les reconnoît tous les deux, n'a pas la force de supporter autant d'émotions à la fois, & retombe dans un transport plus alarmant que le premier. Le médecin arrive, exige que tout le monde sorte ; le comte conduit le chambellan consterné auprès de la chanoinesse ; mais bientôt attiré dans la chambre de Caroline, il y retourne & les laisse ensemble, espérant au moins que le chambellan le débarrasseroit du soin de gar-

der Mde. de Rindaw : ce ne fut pas pour long-temps : à peine furent-ils seuls qu'elle se plaignit amèrement du long mystère qu'on lui avoit fait du mariage de son élève. Le chambellan se plaignit à son tour de ce qu'elle ne l'avoit pas informé de ce voyage. Enfin de plaintes en plaintes & de griefs en griefs, ils en vinrent presque aux injures, & parlèrent si haut que le comte fut obligé d'aller mettre la paix : il les trouva tous deux agités de colère, se disant mutuellement les mots les plus piquans, toujours en s'appelant par habitude, mon cher chambellan & ma chère baronne.

Dans tout autre moment cette scène auroit amusé le comte ; mais il ne pensa qu'à la faire cesser & à rétablir l'harmonie ; ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint ; il fallut même pour cela leur rappeler leurs anciennes amours : à ce souvenir la chanoinesse s'attendrit ; le chambellan résistoit, mais le comte ayant placé à propos le mot des obligations qu'il avoit & pouvoit avoir encore à son amie, il fut à son tour si touché de ce motif, pour l'avenir, qu'il s'approcha d'elle, en la priant d'excuser sa vivacité ; elle lui tendit la main avec dignité & tendresse, en lui disant qu'il abusoit de l'empire qu'il

avoit sur elle ; il la baisa respectueusement, la paix fut rétablie & le comte revint à sa chère malade. Il est inutile d'entrer dans le détail de tout ce qu'il souffroit pendant ces jours d'incertitude & de douleur ; tout lecteur sensible, qui aura bien saisi son caractère, le comprendra facilement ; plus il prenoit sur lui & plus son ame étoit déchirée. Les derniers jours de cette cruelle maladie, il ne lui fut plus possible de s'éloigner un seul instant, ni le jour, ni la nuit ; il la passoit sur un fauteuil, auprès du lit de Caroline, & si la nature exigeoit de lui quelques minutes d'un sommeil pénible, il se réveilloit bientôt avec la mortelle crainte de ne plus retrouver celle qui étoit devenue l'unique objet de sa vie. Enfin ce treizième jour, annoncé par le médecin comme devant décider de son sort, arriva, & fut très-orageux ; le comte dût en supporter seul tout le poids : il n'avoit point dit au chambellan, ni à la baronne, que peut-être le soir ils n'auroient plus de fille ; il voulût rester seul cette nuit auprès d'elle. Qu'ils furent ardens les vœux qu'il adressoit au ciel pour qu'elle lui fût rendue ! avec quel transport il pressoit contre ses lèvres & serroit contre son cœur cette main foible & brûlante ! comme ses yeux se rem-

pliffoient de larmes en fixant ceux de Caroline, que la fièvre seule animoit encore, & qui peut-être alloient se fermer pour jamais! Sur le matin elle eut une crise si violente, qu'elle faillit à y succomber: le médecin alarmé dit, qu'à moins d'un miracle elle ne passeroit pas le jour; le comte, hors de lui-même, abîmé dans sa douleur, ne pouvant ni soutenir plus long-temps ce triste spectacle, ni s'arracher d'auprès du lit de cette chère mourante, avoit encore la cruelle tâche de préparer le père & l'amie de Caroline à l'affreux événement qui s'approchoit; il les avoit toujours tellement rassurés, que loin de le redouter, ils étoient alors dans une sorte de sécurité qui leur auroit rendu ce coup mille fois plus terrible. Le comte leur avoit promis de passer avant la nuit dans leur appartement; il sortit donc pour y aller; mais effrayé de ce qu'il avoit à leur apprendre, il s'arrêta quelques instans dans l'antichambre pour rassembler & recueillir ses forces. Ah! pensoit-il, si ce malheureux père sentoit comme moi tout le poids du remords; si l'idée d'avoir sacrifié sa fille se joignoit à la douleur de la perdre, pourroit-il la supporter?.... Caroline, Caroline, tes bourreaux pleurent, & tu

meurs ! mais tu ne feras que trop vengée, & les tourmens que j'éprouve sont bien au-dessus de la mort. Pendant qu'il hésitoit s'il entreroit, le valet de chambre de Lindorf, qui l'apperçut, vint à lui avec empressement, & lui dit qu'il avoit à lui parler : il avoit reçu le matin une lettre de son maître, qui l'attendoit à Hambourg, d'où il comptoit s'embarquer pour l'Angleterre. Varner partoit cette nuit même pour le joindre, & n'attendoit plus que les ordres de M. le comte. Au lieu de lui répondre, le comte le regardoit en silence avec un air égaré. Enfin tout-à-coup, lui ordonnant de l'attendre, il passa dans son cabinet, sans savoir lui-même ce qu'il devoit faire ! Ecrire à Lindorf, dans quel moment ! & que dois-je lui dire ? irai-je plonger dans son cœur le poignard qui déchire le mien ? le ferai-je revenir pour le voir expirer de douleur sur le tombeau de celle qu'il adore ? Mais, dit-il en se reprenant, quelle idée vient me frapper tout-à coup ? Si Caroline.... Si c'étoit à l'amour, que ce miracle que je n'ose espérer étoit réservé ? s'il étoit temps encore ? ... si la présence de Lindorf ? .... Grand Dieu ! vous m'entendez, quelques jours de plus, & Caroline peut nous être rendue. Je ne

fais quel rayon d'espoir s'insinua dans son cœur ; il écouta ce qu'il lui dictoit, prit la plume, & écrivit à Lindorf ce peu de mots.

« Partez à l'instant, mon cher Lindorf, « & faites la plus grande diligence pour « vous rendre ici, où votre présence est « absolument nécessaire ; je vous devrai « plus que la vie, si vous ne perdez pas « une minute, & si votre promptitude a « le succès que j'ose espérer. Lindorf, pour- « quoi nous avoir quittés ? pourquoi vous « défier du cœur de votre ami ? Mais les « instans sont précieux, n'en laissez pas « écouler un seul avant que de vous mettre « en route ; je regrette même ceux que « j'emploie à vous le demander : je vous « connois, Lindorf, un seul mot de moi « suffisoit..... Courez jour & nuit, si vous « ne me rencontrez pas, venez ici en droi- « ture ; si vous me rencontrez, je vous « parlerai, & nous ne nous quitterons « plus. »

Edouard de Walstein.

Ronebourg.

Le comte porta lui-même ce billet à Varner, en lui ordonnant de partir à l'instant, de ne s'arrêter que pour changer de che-

vaux, & sur toutes choses de se taire absolument sur la maladie & le danger de la comtesse, craignant que cette affreuse nouvelle ne mît Lindorf hors d'état de venir. S'il avoit le malheur de perdre Caroline avant l'arrivée de Lindorf, & de lui survivre, il vouloit le prévenir, aller au-devant de lui, quitter ensemble le théâtre de leur désespoir, & réunir sous un ciel étranger leur douleur & leurs regrets.

Le comte étoit destiné dans cette cruelle journée aux sensations les plus cruelles : il alloit rentrer chez Caroline, lorsqu'on lui remit une lettre qui venoit d'arriver pour lui. Dans tout autre moment, la seule vue de l'écriture lui eût fait éprouver un vrai plaisir .... Elle étoit de sa sœur, la jeune comtesse Matilde, dont il n'avoit pas de nouvelles depuis long-temps : quelque impatience qu'il eût d'en apprendre, il étoit alors si fort absorbé dans sa douleur, qu'il l'ouvrit presque machinalement, & ne put cependant être insensible à ce qu'elle contenoit.

Dresde, ce 14 *Oct.* 17....

On m'assure que le meilleur des frères est de retour, mais je ne puis le croire... je

connois son cœur.... il l'eût conduit d'abord auprès de sa pauvre Matilde : il m'auroit écrit du moins, et sa lettre et la certitude qu'il n'étoit plus au bout du monde m'auroient un peu consolée. Oh, mon bon frère ! combien on m'a chagrinée pendant que vous étiez au fond de cette Russie, que j'ai maudit mille fois.... Qu'auriez-vous dit, si vous n'aviez pas retrouvé votre petite Matilde ?.... car, tenez, j'aimerois mieux mourir mille fois que de jamais consentir à ce qu'ils veulent. M. de Zastrow est beau, il est aimable, il m'adore.... voilà ce qu'on me dit du matin jusqu'au soir ;..... tout cela se peut, mais qu'est-ce que cela me fait à moi... il n'est pas... il n'est pas M. de Lindorf, et c'est n'être rien pour moi.... Mon bon ami, mon tendre frère, vous voyez que votre petite sœur sait aimer, sait être constante, et que sa légéreté ne va pas jusqu'à son cœur : hélas ! elle est bien passée cette gaieté folle dont vous me plaisantiez quand vous fûtes à Dresde, et qui vous fit douter peut-être de mes sentimens. Je l'ai conservée long-temps, parce que la tristesse ne sert à rien, et qu'elle m'ennuie ; d'ailleurs j'avois pris mon parti, sûre du cœur de Lindorf, de votre appui et de ma fermeté ; il me sembloit que je n'avois

rien à craindre : à présent je crains tout, et je n'espère plus qu'en vous seul. M. de Zastrow m'obsède, ma tante me persécute, mon ami ne m'écrit plus .... et vous aussi, mon frére, m'abandonnerez-vous ? Je me jette dans vos bras, je vous appelle à mon secours .... venez protéger un amour que vous avez fait naître et qui ne finira plus qu'avec ma vie : n'est-ce pas à vous aussi que je dois celui de mon cher Lindorf : pensez combien de fois vous m'avez dit : aime Lindorf, ma petite sœur, aime-le comme moi-même : oh, comme j'ai bien obéi ! oui, je l'aime, non-seulement comme l'ami de mon bon frâre, mais comme le seul homme a qui je veuille appartenir, et sans qui la vie m'est insupportable.—Je ne puis croire que son silence soit une preuve d'inconstance ou d'oubli. Vous étiez en voyage, il n'aura su par qui m'envoyer ses lettres : non, je ne veux pas joindre à tous mes chagrins celui de me défier de lui ; car celui-là, je ne pourrois le supporter !

A dieu, le plus aimé des frères : si vous voyiez votre pauvre Matilde, vous ne la reconnoîtriez pas : je ne ris plus, je ne chante plus, je pleure toute la journée, et je crois que bientôt je ne serai plus jolie ;

mes joues ne sont plus ces *petites pommes d'apis* que vous aimiez tant à baiser.... Venez, venez me rendre tout ce que j'ai perdu : ma gaieté, mon bonheur, mon ami, mes joues, tout reviendra avec ce frère si chéri & si digne de l'être..... ah! si vous étiez marié, avec quel transport j'irois vivre avec vous & votre femme :.. pourquoi ne l'êtes-vous pas? mariez-vous donc bien vîte; vous ferez deux heureuses, elle & votre *Matilde D. W.*

Encore une fois, venez me voir, prendre ma défense, me conserver à votre ami, à celui que vous m'avez choisi, ou je ne réponds pas de ce que je ferai."

Eh! grand Dieu, dit le comte, en finissant cette lettre, tous les sentimens qui devoient faire les délices de ma vie en deviendront-ils le tourment? Il remit à un moment plus tranquille, s'il pouvoit en avoir encore, à réfléchir à la situation de sa sœur, à lui répondre, & rentra dans la chambre de Caroline, où tout autre objet s'anéantit devant celui qui s'offrit à ses yeux, la chanoinesse impatiente de ce que le comte ne venoit point, s'étoit fait conduire dans la chambre de la malade; elle ne pouvoit la voir, mais assise à côté de son lit, elle tenoit une de ses mains, & la conjuroit de lui marquer, soit

en lui ſerrant la ſienne, ſoit en lui diſant un mot, qu'elle la reconnoiſſoit. Caroline, foible, inanimée, paroiſſant environnée des ombres de la mort, ne voyoit rien, n'entendoit rien, ne donnoit aucun ſigne de vie, & ſa malheureuſe amie ſe livroit au déſeſpoir le plus affreux : leurs femmes, debout de l'autre côté du lit, fondoient en larmes : quelques pas plus loin, le chambellan renverſé dans un fauteuil, les deux mains ſur le viſage, étoit abſorbé dans ſa douleur : pour la première fois de ſa vie, il ſentoit que les richeſſes & les honneurs ne ſuffiſent pas pour être heureux, & ſe répentoit trop tard de leur avoir ſacrifié ſa fille : le médecin conſterné, aſſis à côté de lui, regardoit cette ſcène de douleur, paroiſſoit avoir abandonné Caroline & tout eſpoir de la rappeler à la vie. A ce ſpectacle, à ces différentes attitudes, le comte crut que c'en étoit fait, qu'il avoit tout perdu, & que la plus aimable des femmes n'exiſtoit plus ; toute ſa fermeté, toute ſa philoſophie l'abandonnèrent ; un friſſon mortel parcourt ſes veines & lui fait [illegible]érer qu'il va la ſuivre ; il ſe précipite ſur ce lit de mort, colle ſa bouche ſur cette bouche glacée, & ne s'apperçoit pas qu'elle reſpire encore : Oh, Caroline, dit-il, en ſe

relevant avec fureur, tu vas être vengée : il alloit sortir dans l'égarement le plus affreux, & peut-être l'auroit-il conduit à terminer ses jours mais le chambellan & le médecin l'arrêtèrent ; ce dernier lui jura que la comtesse vivoit encore, & qu'il n'avoit pas même absolument perdu tout espoir. Elle est, lui dit-il, dans un anéantissement, suite naturelle de la crise affreuse qu'elle vient d'essuyer ; ou je me trompe fort, ou cet état de syncope sera suivi d'un sommeil qui décidera de son sort ; si elle se réveille, j'ose presque assurer qu'elle sera hors de tout danger, mais j'avoue que vu sa grande foiblesse, ce réveil est incertain. Ah ! Dieu, monsieur, dit le comte en lui saisissant les deux mains, il seroit donc possible... Si elle nous est rendue, ma vie, ma fortune entière suffiront-elles ?— Dans ce moment, M. le comte, mon art est insuffisant, & tout secours seroit inutile ; il faut l'abandonner à la nature, à son tempérament, qui doit être bon, puisqu'elle a résisté jusqu'á présent ; & aux soins de l'amour, qui seront plus efficaces que les miens. .... Nous allons vous laisser avec elle, venez M. le chambellan, je vais vous ramener chez vous ; donnez à votre gendre l'exemple du courage. Il alloit l'emmener, mais une

autre scène, une autre émotion les attendoit encore. On doit être surpris du silence de la chanoinesse pendant que tout ceci se passoit ; hélas, la pauvre femme, soit qu'elle n'eût pu résister à son saisissement, à l'idée d'avoir perdu sa Caroline & de lui survivre, soit que le ciel eût marqué ce moment pour la délivrer de la vie & de ses infirmités, une apoplexie foudroyante, & dont personne ne s'étoit apperçu, venoit de la frapper à l'instant même : on la trouva renversée à demi sur le chevet de Caroline, donnant encore quelques légers signes de vie. On la transporta tout de suite chez elle ; les secours furent prompts, mais inutiles ; elle expira quelques minutes après sans avoir repris connoissance.

Un tel événement étoit bien propre à faire une triste diversion à l'objet dont ils étoient tous occupés : le comte même oublia quelques instans sa douleur, pour ne penser qu'à celle de Caroline, lorsqu'elle ne retrouveroit plus son amie ; puis se rappelant tout-à-coup le danger où elle étoit elle-même, il envia le sort de la baronne, & la trouva bien heureuse de n'avoir pu survivre à ce qu'elle aimoit. Pour le chambellan il étoit véritablement atterré : au regret d'avoir perdu

ſon ancienne amie ſe joignoit la crainte de la ſuivre bientôt : il étoit plus âgé qu'elle, & cette mort ſubite l'avoit tellement frappé, qu'il crut auſſi n'avoir plus que quelques inſtans à vivre. Dans l'eſpace de dix minutes, voir ſa fille expirante, ſon gendre prêt à ſe tuer, & ſon amie rendre le dernier ſoupir . . . . c'en eſt aſſez pour effrayer un vieillard qui tenoit à la vie en proportion de ſon attachement à ſes biens & à ſes emplois —Je ſens que je ſuis très-mal, diſoit-il à chaque inſtant. Le comte qui vit bien que le danger n'étoit pas preſſant, le recommanda aux ſoins du médecin, laiſſa le corps de la chanoineſſe à ceux des femmes qu'elle avoit amenées & de ſes gens, & aprés avoir répandu des larmes bien ſincéres ſur celle qui avoit élevé Caroline, & que ſon amitié pour elle conduiſoit au tombeau, il rentra dans la chambre de ſa chère mourante, renvoya ceux qu'il y trouva, & s'approcha de ſon lit avec un ſaiſiſſement qui lui parut l'avant-coureur de tout ce qu'il avoit à craindre : elle étoit encore dans un état de ſtupeur ou d'anéantiſſement ſi profond, qu'elle ne s'étoit point apperçue de tout le mouvement que la mort de la baronne avoit occaſionné autour d'elle ; elle paroiſſoit plongée dans

un sommeil effrayant, même par l'excès de sa tranquillité : ce n'étoit qu'à un léger soulèvement de poitrine, qu'on pouvoit connoître qu'elle existoit encore, & ce mouvement presqu'imperceptible, le comte s'imaginoit le voir diminuer à chaque instant. Penché sur les bords de ce lit, des larmes couloient de ses yeux sans qu'il s'en apperçût lui-même ; il passoit à chaque instant ses mains tremblantes ou sur le sein ou sur la bouche de Caroline, pour s'assurer qu'elle respiroit encore : il les retiroit avec effroi, les joignoit ensemble, les élevoit au ciel, & disoit avec ardeur à demi voix : que ne puis-je mourir pour elle ou avec elle ! D'autres fois fixant ce visage pâle, mais toujours charmant, ces traits qui conservoient encore leur forme enchanteresse, il éprouvoit un sentiment si vif d'amour, de douleur, de regrets, que la plus belle femme dans la fleur de sa santé n'en a peut-être jamais inspiré de tels. Ange du ciel, disoit-il alors, en collant sa bouche sur une de ses mains, ame pure, ame céleste, tu ne sauras donc jamais combien tu fus adorée de ce cruel époux qui t'a conduite au tombeau ! tu meurs sans lui pardonner, sans savoir que tu pouvois encore être heureuse ! . . . . . &

toi, malheureux Lindorf . . . . . où es-tu pendant que ta Caroline expire ? tu l'aurois rendue à la vie ; & même en te la donnant je t'aurois dû plus que la mienne . . . . . Dans d'autres momens, abſorbé dans ſa douleur, au point d'en perdre preſque la raiſon, il n'avoit aucune idée diſtincte ; il ſe levoit, ſe promenoit dans la chambre avec égarement ; puis, tout-à-coup, ſe reprochant comme un crime de s'éloigner d'elle une minute, craignant de perdre ſon dernier ſoupir, il ſe rapprochoit avec impétuoſité.. C'eſt ainſi que s'écoula la plus cruelle des nuits, & malgré tout ce que le comte avoit ſouffert, elle lui parut bien courte. Les premiers rayons de l'aurore alloient ſans doute annoncer cet affreux moment, dont il n'oſoit plus douter, l'arrêt du médecin ne lui ſortoit pas de l'eſprit . . . *ſi elle ſe réveille, elle ſera hors de tout danger ; mais ce réveil eſt incertain* ; & cette cruelle incertitude, il n'avoit plus même le bonheur de l'avoir ; toute eſpérance étoit anéantie ; plus ce ſommeil ſe prolongeoit, plus il étoit convaincu que c'étoit celui de la mort. Tout-à coup il croit entendre que ſa reſpiration ſe ranime ; il écoute, il s'approche, il n'en peut plus douter ; le mouvement de

sa poitrine devient plus fort, plus pressé.... un soupir s'échappe.... ah, sans doute, c'est le dernier ! le voilà cet instant si redouté : il pousse un cri inarticulé, se penche sur elle, & la serre avec force dans ses bras comme pour l'arracher à la mort, ou pour expirer avec elle : ô douce surprise, ce corps inanimé qu'il soulève se prête à ce mouvement & paroît s'aider ; cette tête penchée se relève doucement, ces bras étendus s'arrondissent & se croisent l'un sur l'autre ; ces joues, ces lèvres décolorées prennent une foible teinte ; ces yeux qu'il croyoit fermés pour jamais s'ouvrent à demi ; Caroline enfin est assise, Caroline vit, respire, regarde autour d'elle, cherche à se reconnoître, à rappeler ses idées ; ses regards s'arrêtent long temps sur le comte, d'abord avec étonnement, mais sans aucun effroi ; puis avec un doux sourire, tel que celui d'un enfant qui se réveille, & qui voit auprès de lui sa bonne ou sa maman, elle lui tend une main, qu'il saisit avec transport .... Ah ! ce qu'il éprouvoit ne peut s'exprimer..... c'est passer en un instant du comble du malheur à la félicité suprême : á peine peut-il le croire, son ame entière est dans ses yeux ; il suit, il

dévore tous les mouvemens de Caroline ; il presse sa main contre son cœur, contre ses lèvres, tombe à genoux & dit d'une voix altérée par l'excès de son émotion : *Si elle se réveille, elle est hors de tout danger....* Oh, Caroline ! oh mon Dieu ! . . seroit-il vrai qu'elle nous est rendue ! chère Caroline, un mot, un seul mot, que j'entende seulement votre voix ; dites, seroit-il possible que vous eussiez reconnu cet époux, ou plutôt cet ami qui ne veut plus exister que pour vous rendre heureuse ? — Oui, M. le comte, je vous reconnois bien, dit-elle à demi voix, il n'y a que vous au monde capable de tant de soins, d'une bonté, d'une générosité si soutenue ; . . . mais où suis-je, où sommes-nous ? je ne puis me rappeler... — Chère Caroline, ne pensez qu'à votre santé ; elle seule doit vous occuper ; soyez tranquille, vous êtes chez un ami, avec un ami ; mais de grâce, ne parlez plus, & permettez que j'appelle le médecin . . . — Il alloit tirer le cordon, lorsque Caroline l'arrêta, en posant sa main sur son bras :— Encore un seul mot, M. le comte, & je ne dirai plus rien, je vous promets d'être docile, mais il faut absolument que je vous demande encore une seule chose. . . . Ma bonne

bonne maman, Mde. de Rindaw, eſt-elle ici ? eſt-elle bien ? . . . . Mon Dieu ! que je dois l'avoir inquiétée. . . . Et mon père, j'ai une idée confuſe de l'avoir entrevu, il n'y a pas long-temps. — Il eſt ici ; dans quelques heures vous le reverrez. — Et ma chère baronne ? — Elle nous a quittés ; on a craint que ſa ſanté ne ſouffrît ; nous l'avons engagée. . . . — Ah ! vous avez bien fait, mais où eſt - elle ? à Rindaw, j'eſpère. — Oui ſans doute à Rindaw, dit le comte, en ſaiſiſſant ſon idée : ne craignez rien pour elle ; elle eſt bien, elle eſt heureuſe, elle ignore le danger où vous avez été . . . Oh, Caroline ! ne ſongez qu'à le faire ceſſer entièrement, penſez que le bonheur, que la vie de vos amis en dépend ; chère Caroline, ce motif ne ſuffira-t-il pas ? — Un domeſtique parut : il donna des ordres pour appeler le médecin, ferma les rideaux du lit, s'aſſit à côté, ne dit plus rien, & malgré la joie qui dilatoit ſon cœur, il s'occupa douloureuſement des moyens de préparer Caroline à la mort de ſon amie, & du chagrin dans lequel elle ſeroit plongée lorſqu'elle l'apprendroit : il falloit ſurtout prolonger ſon erreur, juſqu'à ce qu'elle fût aſſez forte pour ſoutenir cette épreuve. Le médecin

ne tarda pas à venir, il confirma toutes les espérances que ce réveil avoit données. . . . . Le pouls, quoique très-foible, étoit excellent, tous les symptômes fâcheux avoient disparu, tout annonçoit une convalescence sûre, mais qui demandoit des ménagemens & des soins infinis : des soins, dit le comte, avec l'accent du sentiment ! . . . . Caroline est si bonne, si généreuse, elle s'y prêtera ; elle sait combien de vies elle conserve en ménageant la sienne : l'amitié, l'amour, tout ce qui doit faire impression sur cette ame sensible, se réuniront pour l'obtenir. . . — Caroline attendrie voulut répondre ; le médecin lui imposa silence. — Eh bien, dit-elle doucement, en regardant le comte, je ferai tout ce qu'on voudra, & ce sera ma réponse. — Le comte & le médecin sortirent ensemble : ce dernier insista sur la nécessité de cacher à sa malade la mort de son amie ; la moindre émotion pouvoit la replonger dans l'état affreux dont elle sortoit. Le comte en frémit, & passa tout de suite chez le chambellan pour se concerter avec lui là-dessus. Un long sommeil, dont il ne faisoit que de sortir, l'avoit un peu rassuré sur sa crainte de mourir, & la nouvelle de la résurrection de sa fille acheva de le con-

ſoler tout-à-fait, d'autant plus qu'il eſpéroit bien qu'elle ſeroit héritière de la chanoineſſe. Le comte qui redoutoit quelque imprudence de ſa part, & qui n'étoit pas fâché de ſe débarraſſer d'un homme dont le caractère égoïſte & froid le révoltoit à chaque inſtant, lui perſuada facilement que l'étiquette exigeoit qu'il accompagnât le corps de la baronne qu'on alloit tranſporter à Rindaw, & qu'il lui rendît les derniers devoirs. Cette triſte cérémonie n'étoit pas trop de ſon goût ; mais le comte voulant abſolument le décider à partir, lui dit que le teſtament de la baronne étant ſans doute en ſa faveur, il convenoit qu'il allât s'en aſſurer, veiller à ſes intérêts, & prendre poſſeſſion de cette terre.... Cette raiſon lui parut ſi forte, qu'il ne balança plus & demanda ſeulement à voir avant ſon départ *Mde. la comteſſe de Walſtein,* car il n'appeloit plus ſa fille autrement ; & le comte, au contraire, affectoit de ne la nommer jamais que *Caroline* ; ils convinrent enſemble qu'on lui diroit que le chambellan alloit à Rindaw, apprendre à la baronne l'heureuſe nouvelle de ſa convaleſcence, & que depuis là, il lui ſeroit aiſé dans ſes lettres de la préparer peu-à-peu à ce triſte événement.

Son père fut donc introduit auprès d'elle; il lui témoigna à sa manière, et son plaisir de la voir en aussi bon état, et celui de la laisser avec son époux, dont elle ne pouvoit trop reconnoître les soins; il entra là-dessus dans des détails qu'elle ignoroit encore; et lorsqu'il lui dit que depuis plusieurs nuits le comte ne s'étoit pas déshabillé, et n'avoit point quitté sa chambre, elle versa des larmes de reconnoissance, et se tournant de son côté d'un air touchant et confus: Oh, M. le comte, lui dit-elle, quelle bonté, quelle générosité! Qu'auriez-vous donc fait pour une femme.... Elle s'arrêta, n'osant articuler, *que vous aimeriez*; le comte l'interprêta différemment, et crut que c'étoit, *qui vous aimeroit*. Ainsi ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, loin de s'entendre, se préparoient encore bien des tourmens: toutes les fois que Caroline, inquiète pour la santé du comte, le conjuroit de prendre quelque repos, et l'assuroit qu'elle n'avoit besoin de rien, il étoit persuadé qu'elle vouloit l'éloigner, que ses soins étoient un supplice pour un cœur bon et sensible qui ne pouvoit plus les payer que par une froide reconnoissance: cette affreuse idée le faisoit sortir avec un empressement

qu'elle attribuoit à son tour à l'indifférence. Chacun d'eux brûlant d'amour & convaincu de n'être pas aimé, mettoit sur le compte de la seule générosité, & tout au plus de l'amitié, ce qui devoit les éclairer sur leurs vrais sentimens. Mais j'anticipe, revenons au chambellan. On a pu voir déjà qu'il savoit très-bien altérer la vérité quand son intérêt l'exigeoit ; il joua donc si bien son rôle sur son voyage à Rindaw, que sa fille ne se douta de rien, le remercia mille fois de cette attention pour sa bonne maman, & le conjura de se hâter d'aller la rassurer. Elle dit là-dessus des mots si touchans & si déchirans pour ceux qui savoient que cette amie si chère n'existoit plus, que le comte ne pouvant cacher son émotion, supplia Caroline de ne plus parler, & lui rappela les ordres sévères du médecin....—Eh bien, je me tairai, mais mon père, dites-lui bien que c'est pour elle, pour la revoir plutôt ; que sa Caroline n'aspire qu'à ce bonheur.... Dites-lui bien aussi qu'elle soit tranquille, que le plus généreux des hommes.... Il étoit près d'elle, & l'interrompit en posant doucement la main sur sa bouche ; elle faillit à la baiser cette main chérie, ses lèvres en firent le mouvement.... je ne sais quelle

crainte l'arrêta, ni ce qu'elle éprouva ; elle eut un léger tremblement dont le comte s'apperçut, & qu'il fut loin d'attribuer à sa véritable cause : il se hâta d'emmener le chambellan, & le vit monter avec plaisir dans sa chaise de poste. Le cercueil de la chanoinesse le suivit dans la nuit ; sa femme de chambre, les gens qu'elle avoit amenés, d'autres que le comte y joignit, l'escortèrent ; la femme de chambre de Caroline & son laquais restèrent à Ronebourg auprès de leur maîtresse.

Le médecin qui ne pouvoit s'absenter long-temps de Berlin, vouloit y retourner ; à force de prières & de libéralités, le comte obtint de lui de rester encore quelques jours, & de ne quitter sa malade que lorsqu'il n'y auroit plus la moindre apparence de rechute ou de danger. Elle en fut bientôt à ce point, chaque jour la voyoit renaître ; déjà elle commençoit à se lever, à faire quelques pas appuyée sur le bras du comte. Sa convalescence fut enfin décidée, & le docteur reprit le chemin de la capitale, récompensé au-delà de ses espérances.

Voilà donc le comte seul à Ronebourg avec sa Caroline. *Sa Caroline*... étoit - elle à lui ? hélas ! il ne la regardoit plus que

comme le dépôt le plus cher et le plus ſacré : d'après ſon billet il étoit perſuadé que Lindorf arrriveroit au premier jour ; ne l'auroit-il donc fait revenir que pour le rendre le témoin de ſon union avec celle qu'il adoroit ; et Caroline, cette ſenſible Caroline, qu'une paſſion combattue avoit conduite au bord du tombeau, lui ramèneroit-il l'objet de cette paſſion pour en exiger le ſacrifice ? Il n'en eut pas même la cruelle penſée ; décidé plus que jamais à tenir le ſerment qu'il avoit prononcé lorſqu'elle étoit mourante, à rompre le nœud qui l'attachoit à lui, à l'unir à Lindorf, il n'attendoit que ſon arrivée pour leur apprendre ſes intentions généreuſes, et le bonheur qu'il leur préparoit : mais redoutant, même pour Caroline, l'excès de ce bonheur, il voulut la préparer inſenſiblement, et ſurtout cacher avec ſoin à cette ame ſenſible et reconnoiſſante, combien il lui en coûtoit de renoncer à elle.... Elle croit à préſent me devoir la vie, diſoit-il, et ſe ſacrifieroit, ſans balancer, à mon bonheur.... Non, chère Caroline, non, tu ne ſeras point appelée à ce cruel ſacrifice ; c'eſt moi ſeul qui dois, qui veux le faire, et tu ne ſauras jamais combien il me rend malheureux ; tu ne

liras jamais dans ce cœur qui t'adore, tu ne verras, tu ne soupçonneras que mon amitié: mais si tu m'accordes la tienne, si je fais ton bonheur et celui de Lindorf, serois-je en effet malheureux? .... Ah, Caroline, Caroline! toi seule au monde pouvois me faire sentir qu'on peut l'être en remplissant tous ses devoirs .... pour renoncer à toi sans mourir, il ne falloit ni te revoir, ni te connoître....— D'après cette résolution, il se forma un plan de conduite dont il se promit de ne point s'écarter jusqu'à l'arrivée de Lindorf. Ne pouvant se reposer sur personne des soins qu'exigeoit la santé de Caroline, ni se refuser la douceur de les lui rendre, il les continua avec l'attention la plus soutenue, mais il sut presque toujours éviter d'être seul avec elle: lorsqu'il s'y trouvoit par hasard, il employoit ses momens soit à lui faire une lecture agréable, soit à lui jouer de la flûte traversière, sur laquelle il excelloit: ses tons pénétroient dans l'ame de Caroline, ils y portoient un attendrissement dont elle ne cherchoit pas à se défendre: dans la convalescence le cœur est plus foible, plus tendre, plus susceptible d'impressions; à mesure qu'on renaît, on s'attache aux ob-

jets qui nous font aimer la vie, & chaque jour, chaque inſtant l'attachoit davantage à cet époux ſi aimable, ſi complaiſant, ſi digne d'être adoré : ſon goût, ou ſi l'on veut, ſon inclination pour Lindorf, n'avoit fait que développer chez elle une ſenſibilité, une faculté aimante dont elle éprouvoit ſeulement alors toute la force : long-temps caché ſous le nom de l'amitié, elle ne s'étoit avoué ce penchant pour Lindorf, qu'au moment où elle avoit ceſſé de le voir ; elle ne connoiſſoit de l'amour que la douleur & les remords ; à préſent elle ſent tout le charme d'un attachement autoriſé par le devoir, elle s'y livre entièrement : le bonheur & ſon époux ſe préſentent enſemble à ſon imagination : ſans doute il m'aime, il m'a pardonné, diſoit-elle, & elle ſe faiſoit répéter par ſa femme de chambre, toutes les preuves d'attachement qu'il lui avoit données pendant ſa maladie ; ces nuits entières paſſées au chevet de ſon lit; ſon déſeſpoir lorſqu'il crut l'avoir perdue, tout le traçoit en traits de feu dans le cœur de Caroline, tout concouroit à augmenter un amour qui bientôt ne connut plus de bornes, & qu'elle n'oſoit témoigner que ſous le nom de reconnoiſſance. Attentive

aux moindres actions du comte, à tous ses mouvemens, à toutes ses paroles, elle ne fut pas long-temps sans remarquer l'air gêné & contraint qu'il avoit avec elle; son affectation à éviter soigneusement le tête-à-tête & toute conversation rélative à eux-mêmes & à leur position : dès les commencemens de sa convalescence, il lui avoit dit que son ami Lindorf étoit en voyage, qu'il ne tarderoit pas à revenir & qu'en attendant il pouvoit disposer de son château. Caroline trop foible alors pour entrer dans aucune explication, n'avoit pu entendre ce nom & surtout ce projet de retour sans éprouver un sentiment pénible, un trouble qui ne fut que trop remarqué, & qui confirma les idées & les projets du comte : de son côté elle crut voir qu'il l'examinoit, & n'en fut que plus interdite : combien de fois depuis lors elle se reprocha de n'avoir pas saisi ce moment pour lui ouvrir son cœur, de n'avoir pas eu la force de lui avouer, & les sentimens qu'elle avoit eus pour Lindorf & ceux qui leur avoient succédés : mais ce secret lui appartenoit-il en entier ? & quand Lindorf s'éloignoit d'elle, se sacrifioit pour elle, étoit-il permis à Caroline de risquer d'altérer, par un tel aveu, l'amitié que le

comte avoit pour lui ? de lui ôter un protecteur, un appui qui pouvoit à la fin se lasser d'un attachement qui lui avoit été si funeste.... Ces réflexions n'échappoient pas à Caroline, d'autres encore s'y joignoient & la retenoient : comment oser dire la première au comte qu'elle l'adore, lorsqu'elle doute qu'elle soit aimée, & que ce doute augmente chaque jour ? . . . La conduite actuelle du comte démentoit absolument celle qu'il avoit eue pendant sa maladie; elle ne savoit plus comment expliquer ni l'une ni l'autre.... S'il ne m'aimoit pas, pensoit-elle sans cesse, d'où venoit cette crainte mortelle de me perdre, ce désespoir qui faillit à lui coûter la vie ; pourquoi ces transports si doux, si touchans quand je lui fus rendue..... Je vois encore ces larmes de joie, j'entends encore ces expressions si vives & si tendres que l'amour seul peut dicter.... Oui, mais pourquoi ne les prononce-t-il plus ? pourquoi, depuis que je pourrois si bien l'entendre & lui répondre, semble-t-il éviter de me parler, d'être seul avec moi ? Ah ! sans doute, la pitié seule excitoit dans cette ame généreuse ce que j'ai pris pour les transports de l'amour ; à mesure qu'elle passe, la haine & le ressen,

timent reprennent le dessus.... Cher comte, cher époux, si tu lisois dans mon cœur, si tu voyois mon amour, mon répentir, tu n'y serois pas insensible, tu me pardonnerois, tu m'aimerois peut-être & nous serions heureux. Alors elle couvroit de baisers & de larmes ce portrait que sa femme de chambre avoit détaché de son cou lorsqu'elle s'évanouit en arrivant à Ronebourg, & caché avec soin ; qu'elle redemanda dès qu'elle eut repris la connoissance, & qui devint son bien le plus précieux. Ne pouvant plus supporter enfin une incertitude aussi cruelle, elle résolut de forcer en quelque sorte le comte à s'expliquer, en lui témoignant le désir de quitter Ronebourg, & ce désir n'étoit point une feinte ; elle se voyoit avec regret dans un lieu dont tout devoit l'éloigner, & qui lui rappeloit une erreur qu'elle se reprochoit excessivement ; ce que le comte lui avoit dit du prochain retour de son ami, l'alarmoit aussi, elle n'en pouvoit comprendre le motif ; mais quel qu'il fût, il seroit également affreux pour elle & pour lui de la retrouver à Ronebourg ; elle ignoroit à quel point le comte étoit instruit ; jamais le nom de Lindorf ne sortoit de sa bouche, il gardoit

également le plus profond silence sur lui-même, il ne lui parloit point ni de la lettre qu'il lui avoit écrite, ni de sa réponse, ni de ses projets de voyage, ni du séjour où Caroline devoit habiter dans la suite ; rien enfin de ce qui les regardoit.... Sans cesse occupé de ce qui pouvoit l'amuser & lui plaire, ses soins étoient ceux de l'amour, & son langage celui de l'indifférence ; quelquefois lorsqu'il lui faisoit une lecture intéressante, ou qu'il jouoit sur sa flûte quelque chose d'expressif, ils s'attendrissoient tous les deux jusqu'aux larmes ; dès que le comte voyoit couler celles de Caroline, il se hâtoit de sortir, de se dérober à une émotion dont il n'eût pas été le maître ; il alloit ou s'enfoncer dans l'endroit le plus solitaire du parc, ou s'enfermer dans son cabinet, & là il donnoit un libre effort à sa douleur & aux sentimens qui l'oppressoient.... Heureux Lindorf, disoit-il, sentiras-tu tout le prix de ton bonheur & du sacrifice que je te fais ; viens les essuyer ces larmes que ton souvenir fait sans doute couler, que je voie Caroline heureuse avant que d'expirer : . . . . alors il se reprochoit de lui laisser ignorer si long-temps le sort qu'il lui préparoit, de ne pas lui dire

Lindorf, ce Lindorf tant aimé tant regretté, sera votre époux ; mais pouvoit-il lui donner ce doux espoir avant que d'être sûr qu'il seroit réalisé ? Lindorf n'arrivoit point, n'écrivoit point... Si la mort n'avoit épargné Caroline que pour frapper son amant ? si Lindorf n'existoit plus ? le sang se glaçoit dans les veines du comte.... Dieu, disoit-il, vous avez exaucé mes vœux quand je vous implorois pour Caroline, écoutez-les encore quand je vous invoque pour mon ami ! qu'il revienne, qu'il soit heureux, que je sois la seule victime ! . . . La situation de sa sœur ajoutoit encore à son tourment ; trompé par sa vivacité, par cette gaieté, suite de l'innocence de son âge & de la fermeté de son caractère, il avoit jugé qu'elle aimoit Lindorf foiblement, & que les soins de M. Zastrow effaceroient bientôt une impression aussi légère : sa lettre en lui prouvant la force & la réalité de ses premiers sentimens déchira son cœur, d'autant plus qu'il avoit à se reprocher & sa connoissance avec Lindorf, & cet attachement si vif qu'elle lui conservoit, qui ne pouvoit plus que la rendre malheureuse ; il savoit bien qu'il n'avoit qu'à dire un mot, pour engager Lindorf à épouser Matilde, & que ce ma-

riage lui assuroit en même temps la possession de Caroline. Lindorf n'avoit rien à lui refuser, il voyoit Caroline trop pénétrée de tout ce qu'elle lui devoit, pour n'être pas sûr de son aveu, & pour craindre encore sa répugnance. Mais il n'étoit pas dans le caractère du comte, il ne pouvoit pas même entrer dans sa pensée d'abuser des droits que lui donnoit la reconnoissance, & d'exiger un tel sacrifice pour assurer son bonheur & celui de sa sœur; d'ailleurs, un bonheur qui n'auroit pas été partagé, ne pouvoit en être un pour lui; il pensoit de même pour Matilde, & rien n'auroit pu l'engager à l'unir à quelqu'un dont elle n'auroit pas possédé le cœur en entier : il résolut donc, sans lui découvrir un secret qui demandoit de trop longs détails, de la préparer doucement à renoncer à Lindorf, & voici ce qu'il lui répondit :

Lettre du Comte de Walstein à sa sœur.

Ronebourg.

« Oui, ma chère Matilde, je suis revenu dans ma patrie, votre frère, votre ami, vous est rendu, & vous savez bien que les sentimens qui l'attachent à vous sont inalté-

rables ; ils tiennent à son existence, l'amour fraternel, le plus doux & le plus durable des amours, n'est point sujet à des révolutions ; tout, entre nous deux, doit l'entretenir, l'augmenter, & jamais rien ne pourra l'affoiblir. Ces bons amis que la nature nous a donnés, doivent avoir la première place dans notre cœur. Je n'aurois pas cru, ma chère Matilde, qu'il fut possible d'ajouter à mon attachement pour vous, que vous eussiez pu m'intéresser davantage, & cependant votre lettre, vos chagrins ont produit cet effet. Ce n'est plus un enfant que j'aime, parce qu'elle m'appartenoit, & qu'elle étoit aimable, c'est une amie, une tendre amie, dont je partage tous les sentimens, à qui je sais gré de sa confiance, à qui je veux à mon tour donner toute la mienne, & lui demander des conseils & des consolations, dont j'ai le même besoin qu'elle. Oh ! ma chère Matilde, votre frère n'est pas plus heureux que vous ; mais, je ne sais si je me trompe, je crois qu'en nous aidant, en nous soutenant mutuellement, en réunissant notre raison & nos forces, nous pourrons peut-être surmonter le malheur qui nous poursuit, & nous faire une espèce de bonheur, fondé sur l'approbation de nous-mêmes & sur le senti-

ment si doux d'avoir contribué à celui de nos amis... Vous ne m'entendez pas encore : eh bien, je vais m'expliquer autant que les bornes d'une lettre pourront le permettre ; je réserverai tous les détails (& j'en aurai beaucoup à vous faire) pour le moment de notre réunion, qui sera peu retardé.

Ma triste histoire, chère Matilde, a plus de rapport avec la vôtre que vous ne le pensez. J'aime, ainsi que vous, & avec d'autant plus de violence, que je suis d'un sexe qui n'a pas, comme le vôtre, l'habitude de régler les mouvemens d'une passion impétueuse ; la mienne ne connoît plus de bornes, & cependant... jugez vous-même si je dois y renoncer ; je n'ai qu'à dire un mot, un seul mot, & l'objet de cette passion est à moi pour toujours ; mais ce mot pourroit-il faire mon bonheur quand il la rendroit malheureuse ? son cœur est donné, elle aime ailleurs ; celui qu'elle aime le mérite & l'adore à son tour. Il dépend de moi, & de moi seul, de les séparer ou de les unir pour toujours. Oh ! ma chère Matilde, combien la raison & la vertu sont foibles, quand le cœur parle & commande. Imaginez que moi, que votre frère balance encore sur le parti qu'il prendra. Je vous l'ai dit, ma chère amie, j'ai

besoin d'être soutenu par votre amitié, par votre fermeté, & peut-être par votre exemple. Dites, qu'est-ce que vous feriez à ma place? & pour mieux décider, pour vous pénétrer davantage de ma situation, supposez que vous y êtes vous-même, que c'est Lindorf qui aime, qui est aimé, dont le sort est entre mes mains, à qui je puis enlever ou céder l'objet de ma passion & de la sienne. Ah! j'entends déjà l'arrêt que vous allez prononcer; je vois, ma chère, ma sensible Matilde, me donner l'exemple du courage & de la générosité, m'assurer qu'elle ne veut point d'un bonheur dont elle jouiroit seule, et qui coûteroit des larmes et des regrets à celui qu'elle aime.--Des regrets, aimable petite sœur, l'heureux mortel qui te possédera doit être au comble de ses vœux, te donner un cœur tout à toi, et n'avoir rien à regretter, ni à désirer; je ne ferai présent de ma chère Matilde qu'à celui qui saura l'apprécier, et l'aimer uniquement. Il me paroît que le baron de Zastrow, remplit fort bien cette condition, indispensable pour vous obtenir; mais il y en a un autre qui ne l'est pas moins; c'est de savoir vous plaire. J'irai, dans bien peu de temps, voir par moi-même, si votre cœur prévenu ne le juge pas

avec trop de rigueur : cependant vous convenez qu'il eſt *beau*, qu'il eſt *aimable*, & qu'il vous *adore*. Voilà bien des choſes, Matilde, & ſi vous y joignez encore le plaiſir que vous feriez à votre tante...mais ne vous effrayez pas, je veux ſavoir s'il vous mérite, & s'il eſt vrai que votre cœur ſe refuſe abſolument. Dans ce cas là, vous ſerez libre, je vous le promets, aucune puiſſance ſur la terre n'aura le droit de vous contraindre pendant que j'exiſterai. Raſſurez-vous donc, chère Matilde, ſi l'amour vous prépare des peines, l'amitié ſaura les adoucir, & j'attends la même choſe de vous. Non, je ne ſuis point à plaindre, puisqu'il me reſte une ſœur, une amie. Lindorf eſt en Angleterre, n'attendez point de lettres de lui ; il reviendra bientôt ici, j'eſpère ; d'abord après ſon retour je partirai pour Dreſde, j'achèverai de vous ouvrir mon cœur, je lirai dans le vôtre : ſi vous perſiſtez à le refuſer à M. de Zaſtrow, je vous ferai une autre propoſition, qui vous plaira peut-être mieux ; c'eſt de venir vivre avec un frère qui vous chérit, juſques à ce que vous ayez fait un autre choix. Quelque parti que vous preniez, comptez entièrement ſur un ami, qui vous eſt attaché au-delà de toute expreſſion. Adieu, ma bonne & chère

Matilde, je sens déjà que vous pourrez me tenir lieu de tout. Adieu, je suis pour vous le plus tendre des frères."

Edouard de Wolstein.

A cette lettre il en joignit une pour sa tante de Zastrow : il lui disoit que des raisons l'obligeant à renoncer à ses projets d'union, entre sa sœur & M. de Lindorf, il verroit avec plaisir qu'elle pût se décider en faveur du baron de Zastrow ; mais qu'il la conjuroit de ne rien précipiter, de n'user d'aucune violence. Il annonçoit un prochain voyage à Dresde, & supplioit sa tante de ne faire aucune démarche jusqu'alors, pour disposer de sa sœur, &c. &c.

Quand ces deux lettres furent parties, le comte plus tranquille sur le sort de Matilde, s'occupa du plan qu'il s'étoit formé pour lui-même, & pour assûrer le bonheur de Caroline. Il avoit prié le chambellan de se rendre à Ronebourg aussitôt que sa fille seroit instruite de la mort de la baronne. Lindorf ne pouvoit tarder à venir. Le comte résolut de partir pour Berlin dès que son ami seroit arrivé, en prétextant un ordre du Roi, de le laisser à Ronebourg avec le chambellan

& Caroline ; d'obtenir du Roi la caſſation de ſon mariage, & ſon conſentement pour celui de Lindorf avec Caroline ; de leur écrire pour leur apprendre leur bonheur, & de partir pour Dreſde ſans les revoir. De Dreſde, il vouloit paſſer en Angleterre avec Matilde, ou ſans elle, s'il la décidoit à ſe marier avec M. de Zaſtrow, & s'y établir tout-à-fait auprès de ſes parens maternels. Il ſe ſentoit bien la force de faire le bonheur de Caroline & de ſon ami, mais non pas celle d'en être le témoin. Ce plan une fois fixé, lui paroiſſoit invariable. Hélas ! il ne connoiſſoit ni l'amour, ni ſes effets terribles : plus il cherchoit à combattre la paſſion qui l'entraînoit malgré lui, plus il enfonçoit le trait dans ſon cœur. Combien de fois auprès de Caroline, ne pouvant plus réſiſter à tout ce qu'il éprouvoit, fut-il ſur le point de tomber à ſes pieds, de lui faire l'aveu de ſon amour, de ſes combats, de ſon déſeſpoir, de réclamer ſa généroſité, de lui rappeler le nœud ſacré qui les uniſſoit, & les ſermens qu'elle avoit prononcés, de tout employer enfin pour obtenir d'elle de les confirmer, & de ſe donner à l'époux qui l'adoroit. La fuite ſeule pouvoit alors le rappeler à lui-même : éloigné d'elle, la vertu, la délica-

teſſe, l'amitié reprenoient bientôt leur aſcendant ſur ſon ame ; il voyoit Caroline céder à ſes devoirs, et mourir de ſa douleur ; il voyoit Lindorf ſe baniſſant de ſa patrie, traînant dans des climats lointains ſa malheureuſe exiſtence, privé de ſon amante et de ſon ami ; ſans conſolation, ſans eſpoir... Il frémiſſoit alors, il déteſtoit ſa foibleſſe, renouveloit mille fois le ſerment de la vaincre, et craignant de s'expoſer au danger d'y retomber, il ſe privoit du bonheur de voir Caroline, qui, de ſon côté, , s'affligeoit à l'excès d'une conduite qu'elle regardoit comme une preuve trop sûre d'indifférence. Dans les momens de dépit et de déſeſpoir, elle ſe confirmoit dans l'idée de partir, de s'éloigner de lui pour toujours, de retourner à Rindaw ; elle prenoit de nouveau la réſolution la plus décidée de le lui demander, de l'exiger même abſolument, s'il s'y oppoſoit ; mais il ſera loin de s'y oppoſer, reprenoit-elle avec douleur ; il ſaiſira avec tranſport tout ce qui pourra l'éloigner, le ſéparer de Caroline. Nous ſéparer... Quoi ! je ne le verrai plus, je ne l'entendrai plus ; l'inſtant où je quitterai ce château, ſera peut-être celui d'une ſéparation éternelle, et c'eſt moi qui le demanderai, qui prononcerai ce fatal arrêt ; non

jamais je n'en aurai la force, c'eſt bien aſſez de m'y ſoumettre, lorſqu'il aura la cruauté de l'ordonner. Elle en vint cependant bientôt à le déſirer, ſon amitié pour la chanoineſſe l'emporta ſur la crainte de quitter ſon époux. Le chambellan, ainſi qu'il en étoit convenu avec le comte, cherchoit à préparer ſa fille à la mort de ſon amie. Il ſuppoſa d'abord dans ſes premières lettres qu'elle prenoit des remèdes pour ſa vue, & qu'ils l'éprouvoient extrêmement ; il écrivit enſuite qu'il étoit décidé qu'elle l'avoit perdue ſans retour, & que cet arrêt l'affligeoit au point d'être malade de chagrin. De ce moment, Caroline auroit voulu voler auprès d'elle, la ſoigner, la conſoler ; mais elle étoit trop foible encore pour entreprendre le voyage ; elle lui écrivoit, ainſi qu'à ſon père les lettres les plus tendres, les plus touchantes, & ſe flattoit d'un courrier à l'autre, d'apprendre qu'elle étoit mieux. Enfin, les lettres du chambellan devinrent ſi alarmantes, il diſoit ſi poſitivement qu'il voyoit Mde. de Rindaw dans le plus grand danger, qu'elle ſe décida à partir ſur-le-champ, & fit prier le comte de paſſer chez elle ; il la trouva les yeux noyés de pleurs & ſe douta bien de ce qui les faiſoit cou-

ler. — Oh, M. le comte, lui dit-elle, dès qu'il entra, voyez ce que m'écrit mon père; ma bonne maman est très-mal, plus mal peut-être encore qu'on ne me le dit. De grâce, ayez la bonté de donner les ordres les plus prompts pour mon départ; je veux aller tout de suite à Rindaw. Oh, mon Dieu, combien je me reproche de n'être pas partie plutôt; s'il étoit trop tard, si je ne retrouvois pas la meilleure des amies... —Le comte fut bien aise que cette idée se présentât d'elle-même; l'émotion étoit donnée, il crut que c'étoit le moment de l'instruire; d'ailleurs son projet de partir à l'instant même, rendoit impossible un plus long déguisement. — Chère Caroline, lui dit-il en s'asséyant auprès d'elle, & lui prenant les mains, au nom du ciel, calmez-vous. Eh, quel reproche auriez-vous à vous faire? Sortie à peine vous-même de l'état le plus dangereux, pourriez-vous.. — Ah! oui, sans doute, oui, je devois consacrer tout de suite le retour de mes forces à celle qui m'a tenu lieu de la plus tendre mère: oui, je sens tous mes torts, heureuse si je puis les réparer! — Elle vouloit se lever, se préparer à partir, le comte la retint encore: Un seul moment,

Caroline,

Caroline, je vous en conjure, écoutez-moi ; j'ai aussi reçu une lettre de votre père.— Ah, mon Dieu ! reprit-elle en pâlissant & pressentant son malheur, une lettre à vous ! Expliquez-vous de grâce, qu'est-ce qu'il vous dit ? Me cahce-t-on quelque chose ?... Oh, Mr. le comte ! . . . . & son cœur oppressé ne put résister plus long-temps à l'agitation qu'elle éprouvoit ; les sanglots lui coupèrent la voix. Le silence du comte, son air touché, attendri, qnelques expressions vagues qui lui échappèrent enfin, confirmèrent ses soupçons ; elle se livra au désespoir le plus violent. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! répétoit-elle en sanglottant, je le vois bien, je n'ai plus d'amie, je ne tiens plus à rien dans ce monde ; ma bonne maman n'existe plus ! je le vois, j'ai donc tout perdu ! — Non, non, chère Caroline, il vous reste un ami qui saura vous prouver combien il vous aime, & à quel point votre bonheur l'intéresse. . . . Caroline l'aimoit trop elle-même cet ami, pour être long-temps insensible aux consolations qu'il s'efforçoit de lui donner, & aux nouvelles preuves d'une tendresse dont elle n'osoit plus se flatter ; ses larmes couloient encore abondamment, mais avec moins d'amertume. Dans les plus

violens chagrins, une ame sensible & passionnée éprouve une sorte de douceur à s'affliger avec l'objet aimé, à récevoir les consolations de l'amour. Elle pleuroit; mais le comte pleuroit avec elle, partageoit ses sentimens & sa douleur; & leurs cœurs, dans ces momens de tristesse, étoient à l'unisson. Elle perdoit la plus tendre des amies; mais l'instant où elle apprenoit ce malheur, étoit aussi celui qui lui rendoit l'espoir d'être aimée de l'époux qu'elle adoroit. Dans ces premiers momens de déséspoir, qui rendoient Caroline plus intéressante, le comte, ne fut pas le maître de réprimer tout ce qu'elle lui faisoit éprouver. L'état où elle étoit demandoit les soins & les consolations de l'amitié: il croyoit de ne pas allér au-delà, & ses expressions & ses regards exprimoient l'amour le plus tendre. Caroline, malgré son chagrin, entrevit enfin l'avenir le plus heureux, & s'affligeoit que son amie n'en fût pas le témoin. Elle vouloit des détails sur sa mort, sur sa maladie. Le comte, qui n'entendoit rien aux mensonges, la renvoya au chambellan, qui ne tarderoit pas à revenir; mais pour calmer ses remords sur ce qu'elle avoit trop tardé à la rejoindre, il lui dit qu'elle avoit perdu

son amie depuis plusieurs jours, & dans un temps où elle ne pouvoit lui être d'aucun secours. Dès que le chambellan sut que sa fille étoit instruite du fatal événement, il revint à Ronebourg, & lui apprit qu'elle étoit seule héritière de la chanoinesse : son testament étoit fait depuis qu'elle lui avoit confié son mariage, & c'étoit à *la comtesse de Walstein* qu'elle donnoit tous ses biens. Elle laissoit aussi quelque chose au comte, seulement pour lui prouver, disoit-elle, combien son union avec Caroline lui faisoit de plaisir. Elle lui recommandoit, dans les termes les plus touchans, le bonheur de cette élève chérie, & à Caroline celui du meilleur des hommes.

La lecture de ce testament fit verser bien des larmes à Caroline, & le comte en fut aussi très-affecté. Le chambellan seul le lisoit avec satisfaction, & ne comprenoit pas qu'une augmentation de fortune fût un sujet de s'affliger. Hélas! Caroline ne voyoit dans les bienfaits d'une amie aussi tendre, aussi généreuse, qu'un nouveau motif de la regretter. Le comte, déchiré par mille sentimens contraires, ne pouvoit entendre parler d'une *union* & d'un *bonheur* auquel il alloit renoncer pour jamais. A cet article, il se

jeta aux genoux de Caroline : Oui, lui dit-il avec transport, oui j'en fais le ferment, Caroline, vous ferez heureufe, vous le ferez ! . . . Il ne put rien ajouter. Caroline, émue à l'excès, fe pencha fur lui, le releva tendrement, & fentit plus que jamais que ce bonheur qu'il lui premettoit, dépendoit de lui feul au monde, & de fes fentimens pour elle. Peut-être, s'ils euffent été feuls, lui eût-elle alors exprimé tous les fiens ; peut-être ce moment auroit-il amené une explication trop retardée ; mais la préfence du froid chambellan retint l'effufion de leurs cœurs.—Il acheva tranquillement la lecture du teftament, qui n'étoit plus que des legs pour fes gens & pour fes vaffaux. Le comte ne pouvant plus foutenir fon émotion, ni les pleurs de Caroline, fortit, & fut fe promener dans le parc, où fon agitation le fuivit. Il commençoit à n'être plus d'accord avec lui même, & à fe demander quelquefois, pourquoi il fe condanmeroit à un malheur éternel ? pourquoi il céderoit celle fur qui il avoit tant de droits, & fans qui il ne pouvoit fupporter la vie ? Elle commence, penfoit il, à s'accoutumer à moi ; je viens même, je viens de voir dans fes yeux l'expreffion la plus tendre ; je fais bien

que ce n'eſt & ne peut être que celle de l'amitié, de l'eſtime, de la reconnoiſſance ; mais dans une ame comme la ſienne, ces ſentimens ne peuvent-ils pas payer & remplacer l'amour ? Me ſuis-je jamais flatté d'en inſpirer d'autre ? Ne m'accorde-t-elle pas au-delà de ce que je pouvois eſpérer ? Oui, mais ſi je ſais à n'en pas douter, qu'un autre eſt l'objet de ſon amour, que ſon cœur, que ſes affections les plus tendres appartiennent à Lindorf. . . . Hélas ! ſavoit-il ſeulement ſi Lindorf exiſtoit encore, s'il n'avoit pas été la victime de cette paſſion que le comte comprenoit trop bien, pour ne pas tout craindre de ſes effets. Peut être Lindorf a-t-il ſuccombé à ſa douleur, & les larmes de Caroline, ces larmes qui déchirent déjà le cœur du comte, ne ſont que le prélude de celles qu'elle répandra encore. Il frémit d'avoir à lui apprendre, peut-être, la mort de celui qu'elle aime ; d'en être regardé par elle comme la cauſe ; de perdre lui-même un ami qu'il chériſſoit. Le ſilence de Lindorf, après le billet qu'il devoit avoir reçu, lui paroît la preuve certaine de ce qu'il craint. Ces différentes dées le tourmentèrent au point d'égarer preſque ſa raiſon ; il ſuccomboit ſous le

poids des sentimens qui l'agitoient & se succédoient les uns aux autres : tantôt désirant avec passion le retour de Lindorf, tantôt le redoutant plus que la mort, craignant presque également, ou de le voir arriver, ou d'apprendre qu'il n'existoit plus ; il passa quelques jours dans un état de trouble & de tourment. Cet homme jusqu'alors si sage, si philosophe, si maître de lui-même, connoît enfin l'empire des passions & leur tyrannique pouvoir, il en est effrayé, jure de nouveau de n'y pas céder, & de se sacrifier sans balancer, s'il en étoit temps encore, au bonheur de ceux qu'il aimoit.

Il fut enfin délivré d'une de ses plus cruelles inquiétudes. Il reçut une lettre de Varner, ce valet de chambre de Lindorf, auquel il avoit remis ce billet si pressant, qui devoit hâter son retour. L'honnête Varner écrivoit *à son Excellence*, de ne point s'inquiéter, s'il ne recevoit pas encore la réponse à ce billet. Arrivé à Hambourg, il n'y avoit plus trouvé son maître, qui s'étoit embarqué depuis quelques jours pour l'Angleterre avec un gentilhomme Saxon ; & lui, Varner, retenu depuis trois semaines à Hambourg par les vents contraires, n'avoit pu ni rejoindre son maître, qui l'attendoit

à Londres, ni lui remettre, par conséquent, la lettre dont le comte l'avoit chargé, &c. &c.

Le comte eut le plus grand plaisir d'apprendre que Lindorf vivoit encore, & sans doute se portoit bien ; mais ce ne fut pas le seul qu'il éprouva : il n'avoit pas reçu son billet ; le moment de son retour étoit donc différé, & ce petit retard qui éloignoit le moment de quitter Caroline, de la céder, de se séparer d'elle pour jamais, lui parut alors le comble du bonheur ; il se hâta de la rejoindre pour ne rien perdre d'un temps si précieux ; elle étoit avec son père. Mon cher comte, lui dit le chambellan, dès qu'il entra, voilà ma fille qui désire avec passion de quitter ce château, & qui n'ose pas vous en parler. Pour moi, je ne vois pas ce qui vous y retiendroit plus long-temps, à présent que la comtesse est assez bien remise pour soutenir le voyage. Le Roi pourroit se plaindre d'une plus longue absence : il m'a chargé de hâter votre retour à Berlin d'un ton qui ne permet plus de délai ; & quant à moi, je ne puis différer plus long-temps, ma présence est absolument nécessaire à la cour : ainsi, mon gendre, si vous voulez donner vos ordres en conséquence,

nous partirons inceſſamment. Le comte ne répondit rien, regarda fixement Caroline, comme pour démêler dans ſa phyſionomie ſi ſon déſir de quitter Ronebourg étoit ſincère. Elle rougiſſoit, baiſſoit les yeux, & ſembloit le confirmer par ſon ſilence. On ne peut exprimer l'embarras du comte; il n'ignoroit pas en effet combien le Roi déſiroit de le voir. Au retour de ſon ambaſſade, il ne s'étoit arrêté que vingt-quatre heures à Berlin, & n'avoit eu qu'une courte entrevue avec Sa Majeſté. C'étoit uniquement à ſon amitié qu'il avoit dû la permiſſion d'être abſent auſſi long-temps ; & des courriers lui apportoient fréquemment les lettres les plus preſſantes d'un Roi, ou plutôt d'un ami qui le réclamoit. Il ſavoit auſſi que ſon mariage avec Caroline étoit alors connu généralement ; le chambellan qui gémiſſoit depuis ſi long-temps de l'obligation de le tenir ſecret, l'avoit communiqué à tout le monde depuis que ſa fille étoit à Ronebourg. Le Roi lui-même les ſachant réunis, l'avoit hautement déclaré ; il n'étoit donc plus poſſible d'en faire un myſtère ; & comment, avec les intentions actuelles du comte, pouvoit-il amener à Berlin *la comteſſe de Walſtein*, la préſenter à la cour & dans le

monde ſous un tître qu'elle devoit bientôt quitter? Il ſentit alors combien le retard de ſon billet à Lindorf dérangeoit ſes projets; il n'étoit plus poſſible de ſe refuſer aux ſollicitations d'un Roi qui n'avoit fait encore que demander ſon retour, mais qui pouvoit l'ordonner d'un moment à l'autre. Il ne pouvoit penſer à laiſſer Caroline ſeule à Ronebourg, encore moins à la mener à Rindaw, où tout nourriroit ſa douleur & ſes regrets. Il réfléchiſſoit au parti qu'il devoit prendre, lorſque Caroline, preſſée par ſon père, de confirmer ſon déſir de partir, dit à demi voix: qu'elle ſuivroit avec plaiſir M. le comte à Berlin; mais qu'elle eſpéroit de ſa bonté & de celle du Roi, qu'on la diſpenſeroit quelque temps encore de paroître à la cour & de voir compagnie, & qu'on la laiſſeroit paſſer tout le temps de ſon deuil dans la retraite. Le comte ſaiſit avidement cette idée; la convaleſcence, le deuil profond de Caroline, qui le portoit avec raiſon comme pour une mère, étoient en effet d'excellens prétextes pour ne point ſortir de chez elle, & n'y recevoir perſonne les premiers mois de ſon ſéjour à Berlin, & probablement ſon ſort ſe décideroit en moins de temps; en attendant elle ſeroit

à-peu-près ignorée dans l'hôtel de Walſtein, elle n'y verroit que ſon père et lui-même; et ce fut peut-être ce qui le détermina le plus promptement; tout lui parut facile, pourvu qu'il ne la quittât point, qu'il ne s'éloignât d'elle que lorſqu'il y ſeroit obligé. Le plus ſage des hommes n'eſt plus qu'un homme, dès qu'il eſt amoureux. Le comte ne vit plus aucun obſtacle: Caroline ſeroit chez lui, il la verroit du matin au ſoir, et quoiqu'il la deſtinât toujours à celui qu'il croyoit aimé, quoiqu'il fût bien décidé à cacher avec ſoin ſes ſentimens, il ne put ſe refuſer ce bonheur, qui levoit d'ailleurs toutes les difficultés pour le ſéjour actuel de Caroline. Le jour du départ fut donc fixé, et la tendre Caroline le vit arriver avec tranſport: elle ne pouvoit habiter plus long-temps le château de Lindorf. Son ſort étoit décidé pour jamais, elle alloit paſſer ſa vie avec un époux adoré, et ſe promettoit bien d'effacer, par l'excès de ſa tendreſſe, un caprice et une erreur que ſon cœur déſavouoit, et qu'elle ne pouvoit ſe pardonner. Le comte, attentif à tous ſes mouvemens, s'apperçut bien qu'elle partoit avec plaiſir; mais il en fit honneur à ſa vertu, et au déſir qu'elle avoit d'éviter

désormais tout ce qui pouvoit lui rappeler Lindorf ; son estime, & par conséquent son attachement pour elle en redoublèrent ; mais il n'en fut que plus confirmé dans le projet de la dédommager des sacrifices qu'elle s'imposoit.

Les voilà donc arrivés à Berlin ; ils descendent à cet hôtel de Walstein, que Caroline avoit si fort redouté ; elle y entre à présent avec une douce émotion qui lui paroît le prélude du bonheur dont elle va jouir. Le souvenir de ce qui se passa le jour de son mariage, de l'éloignement qu'elle témoigna à cet époux qu'elle adore actuellement ; un mélange de crainte et d'espérance sur les sentimens du comte ; un triste retour sur la mort de son amie qu'elle auroit voulu avoir pour témoin de son bonheur ; tout enfin contribua à l'augmenter, cette émotion qu'elle ne put cacher et qui fit couler ses larmes : le comte les vit, il en fut pénétré ; de ce moment là, il auroit voulu la rassurer, lui confier ce qu'il méditoit pour son bonheur ; mais on sait les motifs qui le retenoient, il ne vouloit pas lui promettre un bonheur incertain, ni même avoir à combattre sa délicatesse et sa générosité, et comment prononcer lui-même, *je veux*

renoncer à vous, vous céder à un autre : ce mot eût expiré sur ses levres et jamais il n'auroit pu le prononcer.

Le chambellan soupa avec eux, et se retira fort content d'avoir enfin installé sa fille dans l'hôtel de Walstein. Dès qu'il fut parti, le comte mena Caroline dans l'appartement qui lui étoit destiné depuis long-temps ; à l'époque de son mariage et lorsqu'il étoit loin de prévoir qu'il alloit se séparer de sa jeune épouse, il l'avoit fait arranger avec tout le goût et toute la magnificence possible, et toujours il avoit conservé l'espoir qu'elle viendroit l'occuper. Il étoit enfin réalisé cet espoir, mais de quelle manière et dans quel moment, et combien alors il dut regretter le temps où il espéroit encore.

Voici, chère Caroline, lui dit-il en y entrant avec elle, un appartement où depuis long-temps vous êtes attendue. Caroline, qui crut voir un reproche dans ce peu de mots, baissa les yeux en rougissant et pâlissant tour-à-tour. Le comte l'attribuant à un autre motif, se hâta de la rassurer : vous y serez souveraine absolue, ajouta-t-il, en lui baisant respectueusement la main, et votre ami n'entrera chez vous que lorsque vous le lui

permettrez. Il se hâta de sortir : un moment de plus, & peut être il eût oublié ses sermens & Lindorf.—Dieu de l'amitié, s'écria-t-il en rentrant chez lui, soutenez mon courage ! Caroline, adorée Caroline, Lindorf, mon ami, dites, répétez-moi que vous ne pouvez être heureux l'un sans l'autre.... & la nuit se passa tout entière à gémir sur son sort, sur le cruel sacrifice que la vertu, ses principes, l'amitié, l'amour même exigeoient de lui. Caroline fut plus tranquille ; mais elle dormit peu, & réfléchit beaucoup. Quoique son innocence l'empêchât de sentir tout ce que la conduite du comte avoit de singulier, elle ne pouvoit ignorer cependant qu'il avoit le droit de partager son appartement, & elle croyoit avoir trop de torts avec lui, pour ne pas attribuer au ressentiment le soin qu'il paroissoit prendre de s'éloigner d'elle : les jours suivans durent la confirmer dans cette idée ; le comte redoutant une épreuve à laquelle il avoit failli de succomber, non-seulement n'accompagnoit plus Caroline dans son appartement, mais recommença comme il avoit fait à Roneburg, avant qu'elle sût la mort de son amie, à l'éviter autant qu'il le pouvoit, & à n'entrer chez elle que lorsqu'elle avoit son

père & ses femmes ; & dans ces momens mêmes, il avoit un air si contraint, si malheureux, il paroissoit si fort redouter de la regarder, de s'approcher d'elle, qu'elle ne douta plus du tout de son indifférence, peut-être même de sa haine. Cette conduite, loin de l'irriter, la toucha sensiblement ; c'est elle seule & ses caprices passés qu'elle en accusoit ; peut-être il vouloit la punir, & il en avoit bien le droit, ou plutôt cet injuste éloignement qu'elle lui avoit marqué si long-temps, l'avoit enfin révolté tout-à-fait contr'elle. Mais ses soins si tendres & si soutenus pendant sa maladie & dans les premiers momens de son affliction . . . . Elle ne les attribuoit plus qu'à cette générosité qui lui étoit naturelle, qu'à cette pitié que tout être souffrant excite dans un cœur bon & sensible ; mais elle voit trop bien à présent qu'il déteste ses liens, qu'il gémit de la fatalité qui les a rapprochés : elle se rappele son projet d'absence, & ne doute pas qu'il ne pense à l'exécuter ; elle eut même un moment l'idée de le prévenir, de retourner à sa terre de Rindaw, de lui rendre, en s'éloignant de lui & de la cour, une liberté qu'elle croyoit qu'il désiroit avec ardeur : cette résolution cependant lui paroissoit bien

plus difficile à exécuter que lorsqu'elle lui écrivit depuis Rindaw, qu'elle vouloit y passer sa vie: elle aime à présent, elle aime avec passion, & jamais elle n'auroit la force de s'éloigner volontairement de l'objet de toute sa tendresse; aussi ce projet fut-il aussitôt évanoui que formé; elle y fit succéder celui de s'efforcer par tous les moyens possibles, d'obtenir le cœur de son époux, & de lui faire oublier ses torts. Son courage se ranima. Il est si bon, si sensible, si généreux, disoit-elle en elle-même, quand il verra combien je l'aime, pourra-t-il me refuser sa tendresse, & ne m'accordera-t-il pas au moins son amitié? Elle s'abandonne à ce doux espoir, sa confiance renaît, & de ce moment, elle mit autant de soin à rechercher le comte, qu'il en metroit à l'éviter. Il s'apperçut de ce nouvel empressement, mais il étoit trop loin d'imaginer qu'il pût être aimé, pour l'attribuer à l'amour. Plus les attentions & les prévenances de Caroline étoient marquées, & plus elles lui paroissoient la suite d'un systême de reconnoissance & de devoir, que cette ame sensible & vertueuse s'étoit imposé.— Caroline, jeune, timide, éprouvant un sentiment qu'elle ne croyoit point partagé, se repro-

chant et s'exagérant même ſes torts paſſés, craignant de déplaire, par trop d'empreſſement, à un époux prévenu contre elle, avoit ſouvent un air de réſerve et de contrainte, qui perſuada toujours plus au comte, qu'elle en faiſoit une continuelle à ſon cœur. Souvent dépitée du peu de ſuccès de ſes ſoins, elle ſe laiſſoit aller à la triſteſſe la plus profonde, ſe renfermoit chez elle, verſoit des larmes, dont il appercevoit les traces, qui le confirmoient dans l'idée qu'elle ſe ſacrifioit à un pénible devoir, et qu'elle gémiſſoit d'être ſéparée ſans retour de celui qu'elle aimoit.

Il attendoit d'un jour à l'autre, cet ami, auquel il deſtinoit un ſi grand bonheur, et ne comprenoit rien à ſon retard. Outre le billet remis à Varner, il lui avoit écrit les premiers jours de ſon arrivée à Berlin; et ſa lettre adreſſée et recommandée au banquier de Lindorf, à Hambourg, devoit lui être parvenue, s'il n'étoit pas déjà en chemin. Elle étoit plus preſſante encore que la précédente; ſans s'expliquer clairement, il ſe ſervoit des motifs les plus forts pour hâter ſon retour. « Son propre bonheur, « lui diſoit-il, et celui de tout ce qu'il « aimoit au monde en dépendoit; ſi ce

" n'étoit pas assez de le prier, de le con-
" jurer d'arriver au plutôt, il l'exigeoit ab-
" solument de lui. Rappelez-vous, cher
" Lindorf, combien de fois vous m'avez
" donné le droit de disposer de votre sort :
" eh bien, je le réclame aujourd'hui, ce
" droit que je tiens de votre amitié, et peut-
" être d'une reconnoissance trop exaltée ;
" mais n'importe, je veux vous rappeler
" à présent tout ce que vous croyez me
" devoir, pour vous dire, qu'il ne tient
" qu'à vous, non-seulement de vous ac-
" quitter, mais de mettre en un instant tou-
" tes les obligations de mon côté. Je n'ai
" qu'un mot à ajouter : si dans un mois
" au plus tard, je n'ai pas le plaisir de
" vous embrasser dans mon hôtel, à Berlin,
" vous me mettrez dans le cas de douter,
" d'un attachement que je crois mériter,
" et de penser que je n'ai plus d'am , &c."

Cette lettre, si forte, si pressante, étant restée sans réponse, il devoit croire, et croyoit en effet que Lindorf étoit parti, d'abord après l'avoir reçue, et ne tarderoit pas à arriver. Quoique ce moment dût être l'époque d'une séparation à laquelle il ne pouvoit penser sans frémir, il l'attendoit avec une sorte d'impatience, fondée sur

& pendant qu'elle l'écoutoit avec l'intérêt le plus marqué, ses mains adroites serroient des nœuds, ou nuançoient des soies pour une bourse, une veste, un porte-feuille, &c. qu'elle lui destinoit. Toujours occupée de lui & des moyens de lui plaire, toutes ses actions étoient relatives à cet unique objet; elle sembloit n'exister que pour lui; à chaque instant elle trouvoit des prétextes pour passer dans son appartement, ou pour l'attirer dans le sien, & quoiqu'elle ne vît & ne voulût voir que lui & le chambellan, qui soupoit chez eux presque tous les soirs, elle n'avoit jamais l'air d'éprouver un moment d'ennui; au contraire, elle se refusoit aux sollicitations de son père, pour se faire présenter à la cour, paroissoit désirer de prolonger le temps de sa retraite, & disoit en regardant le comte avec timidité, qu'elle n'avoit jamais été plus heureuse. Malgré tant de preuves d'un amour qu'elle ne cherchoit point à dissimuler, le comte résistoit encore au charme dont il étoit environné, & au doux espoir qui s'insinuoit dans son cœur; il le repoussoit avec effroi & trembloit de s'y livrer. Combien de fois il s'arracha d'auprès d'elle avec un effort douloureux.—Non, disoit-il, non c'est

impossible, je ne puis être aimé ; cette ame aimante & sensible, cette femme adorable sait donner à l'amitié.... que dis-je, peut-être à la simple reconnoissance, l'expression même de l'amour ; ou bien n'est-ce point le souvenir de Lindorf qui l'anime ; sans doute c'est à lui qu'elle adresse secrétement ces attentions si touchantes : ces mots si tendres, ces regards si doux dont je ne puis être l'objet. Ne sais-je pas qu'elle aime Lindorf, qu'elle doit l'aimer ? ...Cependant s'il étoit vrai ? si c'étoit moi ? .... si cette cruelle résolution qui me tue, me rendoit le plus ingrat des hommes ? si cette félicité suprême que j'ose réserver à un autre, m'étoit destinée par son cœur ? si ce cœur étoit à moi ? .... Ah ! Caroline, Caroline... Mais puis-je chercher à le pénétrer ce cœur, sans la faire lire dans le mien, sans lui découvrir le feu qui me dévore ? & ne sais-je pas alors que le devoir, la compassion, la générosité dicteroient sa réponse. Ne me prouve-t elle pas qu'elle peut tout sur elle-même, & qu'elle est prête à sacrifier sans balancer tous les sentimens de son cœur. Ainsi le malheureux comte tourmenté, combattu entre la crainte & l'espoir, faisoit en même temps son supplice & celui de la tendre

Caroline. Une ſituation auſſi violente ne pouvoit durer long-temps ; Lindorf n'arrivoit point, & le comte ne trouvoit plus ni dans ſon amitié, ni dans ſa délicateſſe, la force de réſiſter à ſa paſſion, lorſque tout l'aſſuroit qu'elle étoit partagée.

Un ſoir le chambellan fut retenu à la cour, le comte ſoupa tête-à-tête avec Caroline, plus tendre, plus ſéduiſante encore qu'à l'ordinaire ; ſi elle ne diſoit pas *je vous aime*, il n'étoit du moins plus poſſible de s'y méprendre ; l'émotion, le trouble du comte augmentoient à chaque inſtant ; il eut cependant encore la force de ſe dérober par la fuite, au danger de ſe trahir, de la quitter en ſortant de table ; mais ce fut le dernier effort de ſa raiſon. Rentré chez lui, il réfléchit ſur ſa poſition, ſur ſon amour, ſur ſes droits, ſur la conduite de Caroline. —Non, diſoit-il, non, ce n'eſt point une illuſion, je ſuis aimé, je ne puis plus en douter ; ſi je touche ſa main, je la ſens trembler dans la mienne, elle la ſerre doucement, comme pour me retenir auprès d'elle ; quand je la quitte, ſes yeux me ſuivent triſtement ; ce ſoir même, oui, j'ai cru le voir, ils ſe ſont mouillés de quelques larmes ; l'expreſſion du ſentiment le plus

tendre animoit tous ses traits, & j'ai pu m'éloigner, & je ne suis pas tombé à ses pieds ; je ne lui ai pas dit que je l'adore, je n'ai pas tout tenté pour l'engager à me confirmer mon bonheur, & cet amour dont tout m'assure ; . . . Cette idée ne s'étoit jamais présentée à lui avec autant de force & de certitude, elle l'enflamme au point que n'écoutant plus que cet espoir qui le séduit, il se décide à retourner auprès d'elle, à lui faire l'aveu de son amour, à obtenir d'elle celui dont il se croit certain. Ses sermens, sa résolution, ses projets, tout disparoît, tout s'anéantit ; il oublie que Lindorf existe ; il ne voit plus que Caroline, sa Caroline qui est à lui, unie avec lui, dont il est aimé, & qu'aucun mortel sur la terre n'a le droit de lui disputer. — Il est déjà dans son appartement, il ne la voit pas encore ; mais il entend déjà les sons de sa voix touchante & de sa guitare ; il s'approche, sans faire de bruit, d'une porte vitrée qui le séparoit d'elle, & qui n'étoit pas entièrement fermée ; elle conduisoit dans un petit cabinet charmant qu'elle aimoit de préférence, où elle se retiroit quand elle vouloit être seule & tranquille, & tous les soirs elle y passoit une demi-heure avant

que de se coucher, à lire ou à faire de la musique. Ce soir là elle chantoit devant son feu, déshabillée à demi, penchée sur un fauteuil, en s'accompagnant foiblement de sa guitare. L'air qu'elle chantoit étoit doux & triste, il paroissoit l'affecter beaucoup ; de temps en temps elle s'interrompoit, passoit sa main ou son mouchoir sur ses yeux, & recommençoit avec une voix plus altérée. Le comte croyoit connoître tous les airs qu'elle savoit & qu'elle aimoit, & celui-ci étoit nouveau pour lui ; il prête l'oreille, s'efforce d'entendre les paroles. Elle chantoit si bas qu'il ne saisit d'abord que quelques mots, celui de *Caroline* qui finissoit une ligne le frappa ; il écoute avec plus d'attention encore : enfin il parvient à entendre ces quatre lignes qui terminoient un couplet.

Mais puis-je me flatter encore !
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur ;
Toi qui me fuis, toi que j'adore
Où veux-tu chercher le bonheur ?

L'expression, l'attendrissement marqué avec lequel elle chantoit, prouvoient assez qu'elle avoit un objet ; mais est-ce lui même ? est-ce Lindorf ? Le doute, la défiance

rentrent

rentrent dans son cœur; il regarde, il écoute, & bientôt il n'a plus même le triste bonheur de douter. Caroline avoit posé sa guitare sur ses genoux, & détachoit de son cou un ruban noir qu'elle portoit toujours, & que le comte avoit pris jusqu'alors pour un simple ornement. Il voit avec surprise qu'il servoit à suspendre un portrait caché dans son sein: trop éloigné pour en distinguer les traits, il put voir cependant, quand elle l'approcha de la lumière, que c'étoit celui d'un homme avec l'uniforme des gardes: c'est donc celui de Lindorf. D'abord Caroline le fixe avec attention, puis elle le presse contre son cœur, contre ses lèvres, avec un mouvement passionné; des larmes se suivoient sur ses joues, il en tombe une sur le portrait; elle l'essuie avec précaution, le regarde encore en soupirant, le pose sur la table, à côté d'elle, reprend sa guitare, & chante sur le même air ce couplet, que le comte entendit distinctement:

Tu deviendras mon bien suprême,
O le plus chéri des portraits!
Tiens-moi lieu de celui que j'aime,
Viens du moins me rendre ses traits.
Mais puis-je m'abuser encore,
J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur?
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur?

Quand elle l'eut fini, elle reprit son portrait, lui donna encor un baiser, le rattacha autour de son col en disant avec un petit mouvement de tendresse mêlée de dépit : « *Pour toi, tu ne me quitteras jamais* ; » & prenant sa lumière, elle passa dans sa chambre à coucher, après avoir sonné ses femmes sans regarder même du côté de la porte vitrée : le bruit qu'elle fit en sortant, l'obscurité où elle laissa le comte, le tirèrent de l'espèce d'anéantissement dans lequel il étoit plongé : ce moment fut affreux pour lui, il détruisoit les douces espérances qu'il avoit osé former ; il lui enlevoit sans retour toute idée de bonheur ; il le replongeoit dans le néant à l'instant où il croyoit jouir de la félicité suprême : toujours généreux cependant, même au comble du désespoir, son premier mouvement, lorsqu'il fut un peu revenu à lui-même, fut de pénétrer également auprès de Caroline, non plus pour lui parler de lui, mais pour l'assurer qu'elle alloit revoir Lindorf, être libre de s'unir avec celui qu'elle aimoit ; mais ses femmes entrèrent chez elle & l'empêchèrent d'exécuter ce projet ; il sentit bientôt qu'il seroit au-dessus de ses forces, de la revoir, de lui parler, de lui dire qu'il alloit la quitter pour

toujours. Ce moment eût été le dernier de sa vie, ou peut-être, & il en frémit plus encore, s'il l'avoit revue, loin de la céder à celui qu'elle aime, il auroit eu dans son délire la cruauté d'en exiger le sacrifice. Non, il ne la reverra point, il ne peut, il ne doit pas la revoir ; il trouvera dans sa vertu le courage de la fuir, de lui rendre sa liberté ; mais il n'a pas celui de lui faire un éternel adieu, de résister à un de ses regards, dont il n'avoit que trop éprouvé le danger. Il rentra donc chez lui, & passa quelques heures dans l'agitation la plus cruelle, ne sachant à quel parti s'arrêter, ni lequel l'emporteroit de l'amour ou de la générosité, de lui-même ou de Lindorf. Il écrivit des lettres à Caroline, dans l'une il réclamoit ses droits & s'efforçoit de l'attendrir en sa faveur, un instant après, détestant cette tyrannie, il la déchiroit & en recommençoit une nouvelle où il lui faisoit un éternel adieu, sans lui parler de ses sentimens : Quoi, disoit-il, en la déchirant encore, elle ne sauroit pas même que je l'adore, & je mourrois loin d'elle sans exciter seulement sa pitié ; alors il peignoit sa passion en traits de feu, il lui répétoit combien le sacrifice qu'il faisoit étoit affreux pour lui. Sentant ensuite à quel point

cette idée empoisonneroit son bonheur, il tâchoit d'écrire une lettre plus modérée, & n'y pouvoit réussir. Cependant à force d'exhaler sur le papier les différens sentimens qui l'agitoient, il se calma assez pour prendre une résolution ferme & décidée. Ce fut celle d'aller dès le matin au lever du Roi, que l'aurore ne trouvoit jamais dans son lit, & chez qui il pouvoit entrer à toute heure; d'obtenir de lui, sans différer, la cassation de son mariage, de l'envoyer tout de suite à Caroline, & de partir de Potzdam pour sa terre de Walstein, d'où il prendroit des arrangemens pour un plus long voyage. Plus il réfléchit à sa position actuelle, à sa passion dont il étoit tourmenté, à celle qu'il supposoit à Caroline, & plus il persista dans ce projet: il en vint même à regretter de ne l'avoir pas exécuté dès son arrivée à Berlin, & de s'être laissé entraîner au plaisir de vivre avec Caroline. Depuis long-temps, pensoit-il, elle seroit heureuse & tranquille, & j'aurois peut-être été moins malheureux. Je n'aurois pas connu ce charme enchanteur, répandu dans ses moindres actions, cette amitié si séduisante, si dangereuse, que j'osois prendre pour de l'amour, & qui pourroit m'en tenir, si j'ignorois qu'elle aime

ailleurs & qu'elle gémit en secret. Elle gémit, elle... Caroline, celle pour qui je donnerois mille vies, & j'hésite de lui sacrifier mon bonheur ? Cette idée lui rendit tout son courage ; il lui écrivit, ou plutôt il commença la lettre qu'il vouloit achever, lorsqu'il auroit obtenu le divorce. Il écrivit ensuite au chambellan, pour motiver cet événement de manière à ce qu'il ne pût l'imputer à sa fille & à Lindorf, qui devoit naturellement arriver au premier jour. Il mit ces lettres dans son porte-feuille, & prit avec son valet-de-chambre tous les arrangemens nécessaires pour son voyage. Comme il ne comptoit pas revenir à Berlin, il passa le reste de la nuit à mettre en ordre différens papiers & plusieurs choses qu'il vouloit emporter avec lui. Dès que le jour parut, il partit pour Potzdam, où le Roi étoit alors, & lui demanda une audience secrète. — Que faisoit alors la pauvre Caroline ? Elle sortoit d'un doux sommeil qui avoit calmé ses chagrins, & s'impatientoit déjà de revoir ce cher & cruel époux qui la fuyoit, & qu'elle avoit toujours espéré de ramener à force de persévérance. Depuis quelque temps même elle se flattoit d'y avoir réussi, & ne trouvoit presque plus rien d'extraordinaire dans sa

conduite ; il paroissoit se plaire avec elle, il la quittoit peu dans la journée, il avoit pour elle ces attentions, ces petits soins qui n'appartiennent qu'à l'amour. Souvent elle remarqua les regards passionnés qu'il jetoit sur elle. Une fois elle le surprit baisant avec ardeur une nate de ses cheveux, qu'il lui avoit demandée. Qu'est-ce qu'il falloit de plus à Caroline ? Elevée dans la plus parfaite innocence, n'ayant jamais eu de liaisons, ni de conversations qu'avec la chaste chanoinesse, n'ayant lu que les livres qu'elle lui donnoit : elle étoit heureuse de voir son époux, de l'entendre, savoir qu'elle étoit aimée, de passer sa vie auprès de lui ; & quand il la quittoit le soir, le seul chagrin d'être séparée de lui jusqu'au lendemain faisoit couler ses larmes ; c'étoit aussi les seuls momens où elle doutoit de sa tendresse. Car enfin, disoit elle, il ne tenoit qu'à lui de rester, nous aurions encore un peu causé, un peu lu, un peu fait de musique ; & demain à mon réveil, j'aurois eu le plaisir de le voir tout de suite. Ne pourroit-il pas dormir dans ma chambre comme dans la sienne ? Ah ! si j'osois le lui dire... mais sans doute, il n'aime pas autant être avec moi, que j'aime à être avec lui. Alors ses pleurs

couloient sans qu'elle sût pourquoi ; elle regardoit son petit portrait, le baisoit, lui disoit ce qu'elle n'osoit dire à l'original, le remettoit dans son sein, s'alloit coucher avec lui ; & le lendemain en revoyant le comte, elle ne pensoit plus qu'au plaisir de le voir : c'étoit à-peu-près là son histoire de tous les soirs ; mais la veille elle avoit été plus émue qu'à l'ordinaire, par la présence du comte, par son trouble & surtout par cette prompte retraite, à laquelle elle ne s'étoit pas attendue. Pour la première fois, elle pensa qu'il y avoit quelque chose de bien singulier dans la conduite de son époux. Tant d'inégalités, de contrariétés devoient enfin la frapper : est-elle aimée ? ne l'est-elle pas ? Elle cherche à se rappeler tout ce qui peut l'éclairer sur les sentimens du comte, tout ce qui s'est passé depuis son arrivée à Ronebourg. Une romance qu'elle y avoit composée dans le temps où il l'évitoit, où elle s'étoit crue haïe de lui, lui revient dans l'esprit & l'attendrit ; elle la chante, & son attendrissement redouble. C'est dans ce moment où le comte l'avoit surprise, & malheureusement à la fin de la romance : la voici telle qu'elle étoit.

ROMANCE.

Un jour pur éclairoit mon ame ;
J'unissois l'amour au devoir ;
J'osois me livrer à ma flamme,
Ecouter le plus doux espoir.
Mais puis-je m'abuser encore....
Cet espoir s'éteint dans mon cœur,
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur ?

Quand tes soins me rendoient la vie,
Je crus les devoir à l'amour ;
Je me disois, je suis chérie,
Je saurai bien l'être toujours.
Mais puis-je me flatter encore....
Non l'espoir s'éteint dans mon cœur,
Cruel époux, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur ?

Quel sort affreux tu me destines !
Que ne me faisois-tu mourir ?
Si tu n'aimes plus Caroline,
C'est là son unique desir ;
Mais puis-je m'abuser encore,
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur.
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur ?

Tu deviendras mon bien suprême,
O le plus chéri des portraits,
Tiens-moi lieu de celui que j'aime,
Viens du moins me rendre ses traits.

Mais puis-je m'abuser encore,
J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur.
Toi qui me fuis, toi que j'adore,
Où veux-tu chercher le bonheur ?

S'il eût entendu les premiers couplets, il auroit su qu'il en étoit l'objet, mais ceux qu'elle chantoit alors...ce portrait, les mots qu'elle lui adressa, tout enfin l'induisit en erreur, & lui persuada que ce ne pouvoit être que Lindorf. Pour Caroline, après avoir chanté, pleuré & baisé sa miniature, elle se mit dans son lit plus calme & plus tranquille. Il m'aime, pensa-t-elle, cela n'est pas douteux ; mais sans doute il ne se croit pas aimé. Il se rappelle cette répugnance que je lui témoignai si durement le jour de notre mariage ; peut-être pense-t-il qu'elle subsiste encore ? Oh comme je le détromperai, comme je vais le faire lire dans mon cœur, lui prouver que ce cœur est bien changé ; dès demain il saura positivement qu'il est tout à lui ; je lui dirai tout le jour que je l'aime, que je l'adore, & nous verrons le soir s'il me quittera d'abord après souper. Cette résolution la tranquillisa tout-à-fait, elle s'endormit paisiblement, fit les songes les plus agréables, se réveilla avec la joie la plus pure, et persista plus que

jamais dans son projet de la veille. Elle ne trouve plus dans son cœur ni crainte, ni défiance d'elle-même ; son époux l'aime, elle en est sûre, ses doutes & le souvenir du passé, lui donnent encore cette réserve, qu'elle ne peut plus supporter et qu'un mot va détruire : elle va lui dire, lui rappeler mille fois qu'il est l'unique objet de sa tendresse, de tous les sentimens de son cœur ; et ce cœur si naïf et si tendre ne peut contenir ses transports, en pensant qu'elle n'aura plus de secrets pour cet homme adoré, pour cet ami généreux, à qui elle doit une vie qu'elle veut consacrer à son bonheur. Caroline étoit timide, comme on l'est à dix-sept ans, quand on a toujours vécu dans la retraite, le comte surtout lui en imposoit, sans quoi elle n'eût pas attendu jusqu'alors à lui parler clairement ; à présent même qu'elle y est décidée, elle ne sait comment s'y prendre, et plus le moment approche, plus son émotion et son embarras redoublent. Oh ! combien elle regrettoit sa bonne maman ; depuis long temps elle eût été l'interprête et le garant de ses sentimens ; comment les dévoiler elle-même... Si elle écrivoit : elle essaya, mais elle étoit trop émue, trop agitée ; sa main trembloit,

elle ne trouvoit aucune expression, elle ne pouvoit former un seul mot. Non, dit-elle, j'aime mieux aller chez lui ; je me jetterai dans ses bras, je lui dirai... Je ne lui dirai rien peut-être, mais il entendra mon silence, il saura bien lire dans le cœur de sa Caroline ; il me rassurera, il me pardonnera ; plus de doutes, plus de défiance, plus de réserve, il sera tout pour moi, & moi tout pour lui, & je vais être la plus heureuse des femmes. Elle s'enflamme de cette idée, baise son petit portrait pour animer encore son courage, & vole dans l'appartement du plus aimé des époux. Elle entre... Il n'y est plus ; il ne paroît pas même y avoir couché. Une grande malle au milieu de son cabinet, couverte de différentes choses empaquetées, semble annoncer un projet de voyage. Caroline frissonne, trouve à peine la force de sonner ; un laquais paroît, elle lui demande d'une voix tremblante, où est M. le comte ? Le laquais paroît surpris de cette question. — Je croyois que Mde. la comtesse savoit. — Quoi donc ? — Que M. le comte est parti de grand matin. Wilhelm, son valet-de-chambre, a veillé toute la nuit, pour faire ses coffres. Il m'a chargé de les faire partir à ses ordres. Il ignoroit où M.

le comte veut aller; mais il croit que c'est en Angleterre.—Ah! Dieu, il suffit, laissez-moi. Le laquais sort. Caroline tombe sur le premier siége qui se présente, & pour la seconde fois de sa vie éprouve toute la douleur, tous les déchiremens de l'amour au désespoir. Pour la seconde fois elle voit celui qu'elle aime, la fuir, l'abandonner, s'éloigner d'elle; mais quelle différence & combien actuellement elle se trouve plus à plaindre; lors qu'à Rindaw, Lindorf se sépara d'elle, ce fut presque de son aveu; le premier moment fut cruel, mais bientôt la vertu reprit son empire, & l'orgueil d'avoir rempli son devoir fut une consolation; d'ailleurs elle savoit qu'elle étoit adorée, & que celui qui la fuyoit malgré lui partageoit toute sa douleur; mais ici tout se réunit pour l'augmenter; c'est son époux qui la fuit, c'est celui qu'elle osoit aimer, sur qui elle avoit fondé l'espoir du bonheur de sa vie. Il la hait sans doute, puisqu'il a pu l'abandonner d'une manière aussi cruelle. Eh! dans quel moment, grand Dieu? Quand je volois dans ses bras, quand je ne redoutois plus que l'excès de sa joie.... & partir sans me dire un seul mot, sans me revoir. Ah! c'est la haine ou l'indiffé-

rerice la plus cruelle, & cependant hier au soir encore comme il me regardoit, avec quelle tendresse il prit ma main & la pressa contre son cœur ! .... Il est vrai qu'il la repoussa avec terreur & me quitta rapidement, & c'étoit pour toujours .... Non, non, c'est impossible ; il n'est pas faux, il n'est pas le plus barbare des hommes .... Il y a de l'erreur, ... Ce domestique se trompe, il reviendra, il reviendra sûrement, & je veux l'attendre ici. A peine eut-elle le temps de saisir cette lueur d'espoir, qui la ranimoit un peu, que le laquais rentre & lui remit un paquet.—C'est de M. le comte ; son coureur arrive de Potzdam.—Caroline a peine a la force de le prendre & de lui faire signe de se retirer. La voilà seule, elle tient ce paquet & n'ose l'ouvirr ; il renferme l'arrêt de sa mort ou de sa vie ; il étoit assez gros, & addressé *à Madame la comtesse Caroline, baronne de Lichtfield, en son hôtel*. Cette singularité la frappa .... Il ne me donne pas son nom. Grand Dieu ! se pourroit-il ? .... & ses doigts tremblans brisent le cachet, déchirent l'enveloppe, elle renfermot un petit parchemin écrit, trois lettres & un papier non cacheté qui s'ouvre, & sur lequel elle jette les yeux.

Ames sensibles! peignez-vous son saisissement : ce fatal papier, signé par le Roi, ayant le sceau du Roi, étoit l'acte de divorce, ou plutôt une déclaration, par laquelle *le Roi consentant à la dissolution du mariage d'Edouard Auguste de Walstein & de Caroline de Lichtfield, le déclaroit nul, & les parties libres de contracter d'autres engagemens, &c.* Caroline fixoit cet écrit avec des yeux égarés & sans verser une larme; bientôt il s'échappe de ses mains, & le nuage le plus épais couvre ses yeux qui ne distinguent plus aucun objet, sa respiration presque arrêtée, une sueur froide, une palpitation générale lui font espérer qu'elle touche au dernier instant de sa vie, et bientôt elle n'a plus aucune idée distincte. Cet état dura long-temps, et quand elle reprit ses sens, elle crut sortir d'un songe affreux. Cependant la chambre où elle étoit, les papiers, les lettres qu'elle avoit autour d'elle, tout lui confirme la réalité de son malheur. Elle regarde l'adresse de ces lettres, l'une étoit à son père, la seconde à Caroline; elle la rejette avec horreur —Qu'est-ce qu'il peut me dire, lorsqu'il m'ôte la vie; lorsqu'il brise lui-même nos liens? Elle regarde la troisième : Quelle surprise? Elle

est addressée à *M. le baron de Lindorf, hôtel de Walstein, à Berlin*; & au bas de la lettre: *Je conjure Caroline, de remettre elle-même cette lettre à mon ami, au moment de son arrivée, qui ne peut tarder.* — À Lindorf! s'écrie-t-elle, & chez lui, & c'est à moi qu'il l'envoie!...Dieu! mon Dieu! quelle est son idée? Lindorf seroit-il ici? se pourroit-il?....Seroit-il la cause?.... Ah! plût au ciel que la jalousie.... il me sera si facile de la détruire pour toujours; reprenant alors avec empressement la lettre qui lui étoit addressée: elle se hâte de l'ouvrir, de la lire, & l'espoir renaît dans son cœur. Non ce n'est ni la haine, ni l'indifférence, ni le ressentiment qui l'ont dictée, cette lettre qui peint à-la-fois la générosité, la délicatesse, & plus encore la passion du comte. Chaque mot témoignoit l'excès de son amour pour elle. Caroline passe en un instant du comble de la douleur à la joie la plus pure. Il m'aime, disoit-elle. Ah! puisqu'il m'aime, nos nœuds ne sont point brisés; bientôt il saura que sa Caroline ne veut être qu'à lui, n'existe que pour lui, & que cette séparation étoit l'arrêt de sa mort. À peine la lettre est achevée qu'elle a déjà donné des ordres pour qu'on prépare à

l'instant fa perfidie. Pendant ce temps-là elle lit encore cette lettre qui est le sceau de son bonheur futur et de l'amour de son époux.

“ Chère et tendre Caroline, lui disoit-il, “ rassurez-vous, cessez de gémir, cessez “ de vous contraindre ; ce n'est point à un “ tyran que le soin de votre bonheur fut “ confié ; et les larmes que je viens de “ voir couler sur le portrait de l'amant que “ vous regrettez, seront les dernières que “ vous répandrez de votre vie. Si mes “ vœux ardens sont exaucés, Dieu puis-“ sant ! pour prix du sacrifice que je fais, “ que cette femme adorée soit toujours “ heureuse ; et même loin d'elle, séparée “ d'elle, je pourrai supporter mon exis-“ tence. Oui, Caroline, oui vous serez “ heureuse, unie à celui que votre cœur “ a choisi, et qui mérite l'excès de son “ bonheur, si un mortel peut vous méri-“ ter ; votre ame vertueuse et sensible ne “ gémira plus dans des liens abhorrés ; vous “ pourrez enfin allier l'amour et le devoir ; “ vous ne verserez plus ces larmes amères “ et secrètes, qui m'ont pénétré. Oh ! je “ crois les entendre encore, ces sons tou-“ chans, dictés par la douleur, adressés à

« l'objet de votre tendresse. Caroline, ne
« vous plaignez plus de lui, ne lui repro-
« chez plus un éloignement involontaire,
« qu'il a cru devoir à l'amitié : il va vous
« être rendu ; bientôt vous le reverrez à
« vos pieds ; bientôt vous oublierez tous
« les deux vos peines passées.—Oh ! Ca-
« roline, pardonne ; depuis long-temps j'ai
« pu les faire cesser, & porter dans ton
« cœur l'espérance & la joie ; depuis l'ins-
« tant où j'ai su votre secret, depuis cet
« affreux moment, où je t'ai vue prête à
« perdre la vie, où j'ai senti que je pou-
« vois être plus malheureux encore, qu'en
« renonçant à toi, j'ai juré de vous réunir
« l'un à l'autre ; & tu le sais, Caroline, si
« je t'ai regardée comme un dépôt sacré,
« comme l'amante & l'épouse de Lindorf.
« Cependant, égaré par ma passion, j'ai
« osé croire un instant à la félicité suprême,
« j'ai pu prendre l'effort du devoir & de
« la vertu, pour un sentiment plus tendre,
« & j'allois me préparer des regrets éter-
« nels....Ah ! Caroline, je le sens, il est
« temps de vous fuir, il le faut, je le
« dois. Je cours élever une barrière in-
« surmontable qui m'interdira sans retour
« un fol espoir, & l'illusion dangereuse où

« je me laissois entraîner. Je vais vous
« rendre à vous-même, ou plutôt à l'ori-
« ginal de ce portrait si chéri. Adieu, Ca-
« roline, adieu, je m'égare; j'afflige sans
« doute votre cœur sensible & généreux,
« en vous laissant voir toute la foiblesse
« du mien. Eh bien, chère Caroline, ache-
« vez de me connoître; sachez que, quel-
« que malheureux que je sois, en vous
« quittant, en renonçant à vous pour ja-
« mais, je le serois mille fois plus encore,
« en demeurant auprès de vous, en usur-
« pant des droits qui ne doivent être accor-
« dés que par l'amour. Posséder Caroline,
« & savoir qu'un autre possède son cœur,
« être un obstacle à son bonheur, à celui
« d'un ami qui m'est cher: voilà, voilà ce
« que je n'aurois pu supporter, ce qui au-
« roit empoisonné mes jours; & votre fé-
« licité mutuelle peut encore y répandre
« quelque charme: vous me la devrez cette
« félicité, vous ne penserez à moi qu'avec
« attendrissement, avec reconnoissance;
« sûr au moins de votre amitié, de votre
« estime... Adieu, Caroline, je cours les
« mériter."

Berlin, cinq heures du matin.

De Potzdam, 10 heures du matin, en sortant de l'audience du Roi.

« C'en est fait, ils sont brisés ces liens que votre cœur a toujours repoussés. Caroline, vous êtes libre, mais bientôt vous serez à Lindorf..... Ah! dites, dites-moi, que vous êtes heureuse..... Il ignore encore le bonheur qui l'attend, & je connois son amitié généreuse; le même sentiment qui l'éloigna de Rindaw & de sa patrie, l'engageroit peut-être à s'y refuser; mais il n'est plus temps & ce motif aussi m'a décidé à prévenir son retour; la lettre que je joins ici, achèvera de lever tous ses scrupules, & de lui prouver, qu'il fait le bonheur de son ami, en faisant le sien & celui de Caroline. . . . .

« Il me reste encore à vous demander une grâce; Caroline pourroit-elle me refuser dans ce moment, ajouter encore à mes peines? Non, je connois son cœur. Eh bien, j'exige de votre amitié, de votre reconnoissance, d'accepter l'hôtel que vous habitez actuellement; vous aimez sa situation, votre appartement vous plaît, Caroline, il est à vous, il fut arrangé pour vous, personne que vous ne l'habitera jamais.

Non, vous n'outragerez point par un refus cruel, un ami déjà trop malheureux.

« Adieu, Caroline, chère, trop chère Caroline, il est donc vrai que vous n'êtes plus à moi, que je n'ai plus aucun droit.... Mais je n'en eus jamais, c'est le cœur seul qui peut les donner, et du moins j'en avois à votre estime, à votre amitié, à votre compassion. Si vous vouliez quelquefois m'écrire, me parler de votre bonheur..... Mais non, non; je ne puis, je ne pourrai jamais peut-être écrire à l'épouse de Lindorf. Si Caroline de Lichtfield daigne me répondre, une fois, une seule fois, avant qu'elle porte un autre nom, sa lettre me trouvera dans ma terre de Walstein, où je passe huit jours, avant que d'aller à Dresde, auprès de ma sœur. Je pars à l'instant même..... Quoi! je ne vous reverrai donc plus? ces heures délicieuses, passées à côté de vous, ne reviendront jamais? je n'entendrai plus cette douce voix?..... Que dis-je? vous serez toujours présente à mon imagination, à mon cœur, à ma pensée, je ne verrai que vous dans l'univers.........

« Je joins ici l'acte de votre liberté, une lettre à votre père, celle-ci..., à votre

époux, & la donation de l'hôtel. Dites-moi du moins, que tous ces papiers vous sont parvenus, qu'ils assurent votre bonheur, & je n'aurai plus rien à désirer dans ce monde". . . . .

Eduard de Walstein.

„ Enfin la berline est prête, Caroline ne se donne que le temps de passer chez elle, d'y prendre le cahier de Lindorf; le portrait, cause principale de l'erreur, est dans son sein. Elle part, recommande aux postillons la plus grande diligence, & malgré leur zèle à presser les chevaux, elle trouve qu'elle est mal obéie. Le comte avoit quelques heures d'avance sur elle; mais elle fit aller si grand train, qu'elle arriva deux heures aprés lui. Enfermé dans son cabinet, livré à la douleur la plus profonde, il sentoit seulement qu'il avoit perdu Caroline, qu'il ne la reverroit jamais, & n'éprouvoit pas encore les consolations que sa vertu se procure à elle-même; il n'avoit cependant pas été tout-à-fait insensible aux transports de joie que ses vassaux avoient fait éclater en le revoyant, & aux témoignages touchans de leur attachement. Louise, Justin, & le vieux Johanes, avoient été des premiers à

accourir, à se précipiter aux genoux de leur bienfaiteur, à lui présenter leurs enfans : c'étoient deux petits garçons, et Louise étoit près d'accoucher. — Oh ! monseigneur, lui dit-elle, votre arrivée me portera bonheur, j'aurai une petite fille que je désire tant, et puisque monseigneur est marié, si madame la comtesse veut avoir la bonté de lui donner son nom, c'est alors que nous serons heureux. Le comte ne put soutenir ce mot déchirant ; il lui perça le cœur. — Hélas ! mes enfans ! je ne suis pas..... je ne suis plus... Il ne put achever, et les quittant brusquement, il s'enferma dans son appartement. Ils étoient encore dans la cour, avec une partie des habitans du village, et s'affligeoient ensemble de l'air triste de leur bon seigneur, lorsque Caroline arriva, elle s'élance de sa voiture, et sans faire attention à personne, elle s'écrie, où est-il ? où est monsieur le comte ? Wilhelm accourt. — Quoi ! c'est madame la comtesse. — Oui, mon cher Wilhelm, conduisez-moi à l'instant auprès de votre maître. Wilhelm marche devant elle, lui montre la porte du cabinet où le comte s'est retiré : elle l'ouvre promptement, se précipite dans ses bras, en disant d'une voix entre-

coupée. — Cher & cruel ami ! as-tu pu quitter ainsi ta Caroline, qui t'adore, qui n'aime que toi seul au monde, qui meurt si son époux l'abandonne ? & penchant sa tête sur l'épaule du comte, elle l'inonde de ses larmes ; ses sanglots, la promptitude avec laquelle elle est accourue, coupent sa voix, arrêtent sa respiration ; le comte la soulève dans ses bras, la place dans un fauteuil, & se jette à ses pieds. — Oh ! Caroline, est-ce bien vous ?... Un ange bienfaisant a sans doute pris vos traits. Ce que je viens d'entendre seroit-il possible ?.. Ah ! n'en doute pas, n'en doute jamais, & détachant vivement le ruban qu'elle avoit sur le sein : tiens, lui dit-elle, le voilà, ce portrait que j'aime... regarde-le bien : vois, reconnois l'objet qu'il représente, c'est lui qui possède mon cœur uniquement, c'est à lui seul que je veux être. Le comte ne concevant plus rien à ce qu'il entend, jette les yeux sur cette peinture... Grand Dieu ! c'est lui, c'est lui-même, tel du moins qu'il étoit avant son accident ; mais Caroline lui prouve trop qu'elle le voit toujours ainsi, & qu'il n'a pas changé pour elle. Il est vrai qu'il ressembloit tous les jours plus à son portrait, & qu'il n'eût pas été possible

de le méconnoître. Mais par quelle magie étonnante, ce portrait, dont le comte ignoroit même l'existence, se trouvoit-il entre les mains de Caroline, attaché sur son cœur, et l'objet de ses plus tendres caresses ? il le voit, il le sent, il est prêt à succomber sous le poids de son bonheur, et cependant il croit encore que c'est une illusion, un rêve enchanteur, dont il craint le réveil. Il témoigne à Caroline, autant que son saisissement put le lui permettre, et sa surprise et ses craintes. Elle sort de sa poche en rougissant, tous les papiers que lui avoit remis Lindorf. — Tenez, lui dit-elle, lisez ceci, et vous saurez tout.... plus de secrets pour vous ; ils m'ont rendue trop malheureuse.... Oui, j'ai aimé Lindorf ; j'ai du moins cru reconnoître quelques rapports, entre les sentimens que j'avois pour lui, et ceux que j'éprouve à présent. Mais, jugez vous-même de la différence : quand il me laissa à Rindaw, je pleurai, oui, je pleurai beaucoup ; mais je fus bientôt consolée ; bientôt ce petit portrait me devint plus cher que lui. Aujourd'hui, en recevant l'arrêt cruel qui nous séparoit, je n'ai point pleuré : non, pas une larme n'est sortie de mes yeux ; mais j'ai cru que j'allois perdre la vie

vie ou la raison ; . . . & si vous persistiez dans cet affreux projet, c'est comme si vous me disiez, *Caroline je veux que tu meures.* Oh ! dites-moi plutôt, que je suis encore à vous, que j'y serai toujours... Tenez, vous voyez bien que cet affreux papier ne signifie plus rien, lui dit-elle, en lui montrant l'acte de divorce, qu'elle avoit déjà déchiré, & qu'elle jeta dans le feu. Le comte ne pouvoit parler, ce qu'il éprouvoit étoit au-dessus de l'expression ; il couvroit de baisers les mains de Caroline, il les pressoit contre son cœur, il prononçoit des mots entrecoupés, sans suite & sans liaison : dans son délire, il baisa avec transport son propre portrait, qu'il regardoit comme la preuve de l'amour de sa Caroline. Elle le pressa encore de lire le cahier ; il ne le vouloit pas, il falloit pour cela la perdre un instant de vue, s'occuper d'autre chose que d'elle seule, cesser de la regarder ; c'étoit autant d'instans retranchés à son bonheur. -- Non, chère Caroline, n'exigez pas que je lise rien dans ce moment ; vous me permettez de lire dans votre cœur, d'y voir que je suis aimé, qu'ai-- je besoin d'en savoir davantage ? -- Mais le mystère de ce portrait. -- Je sais qu'il vous est cher, que c'est le

mien, & cela me suffit.—Sachez du moins comment Lindorf m'apprit à vous connoître, par quel degrés l'estime & l'admiration qu'il m'inspira pour vous, ont enfin produit l'amour. —Quoi Lindorf! — Je dois lui rendre justice; c'est à lui que vous devez le cœur de votre Caroline. — Comment, Lindorf!... oh! généreux ami! — Il vous devoit tout. — C'est moi, c'est moi qui lui dois plus que la vie. Alors il prit le cahier, & le lut: bientôt Caroline vit couler ses larmes; au souvenir de la mort de son père, à l'expression de la reconnoissance & de l'amitié de Lindorf, souvent il fut obligé de s'interrompre; & retombant aux genoux de Caroline, il lui disoit d'une voix étouffée: — ah! c'est Lindorf qui mérite d'être aimé. Caroline lui fermoit la bouche de sa jolie main, & le forçoit à reprendre sa lecture. Il passa rapidement sur les événemens qu'il connoissoit déjà; mais à l'époque de la connoissance de Lindorf avec Caroline, son ame entière étoit attachée sur le papier; il dévoroit chaque phrase, chaque syllabe; il lisoit des yeux seulement: une telle lecture ne pouvoit se faire à haute voix; mais Caroline, les regards fixés sur lui, ne le

perdoit pas de vue, & cherchoit à découvrir les ſentimens divers qui l'agitoient.

Quand il eut fini, il lui rendit le cahier avec l'air le plus pénétré. — Je le vois, dit-il, j'ai une épouſe & un ami comme il n'en fut jamais ; ils ſe ſont ſacrifiés pour moi, pour mon bonheur... Ah ! Caroline, pourquoi m'avez-vous forcé de lire ce cahier, pourquoi ne pas me laiſſer la douce illuſion que vous veniez de me donner ? — Une illuſion ! reprit-elle, ingrat. Quel nom vous donnez au ſentiment le plus vrai ! oubliez-vous que ce portrait eſt le vôtre ? Ce mot prononcé avec l'accent le plus touchant, le plus perſuaſif, rendit au comte ſa confiance & ſon bonheur. — A préſent, lui dit-elle, que vous avez eu la complaiſance de lire votre hiſtoire & celle de Lindorf, laiſſez-moi vous faire celle de mon cœur. Alors elle raconta en détail tout ce qui s'étoit paſſé depuis l'inſtant qu'elle fut unie au comte, & l'innocence avec laquelle elle crut aimer Lindorf comme un frère, & ſon effroi lorſqu'elle crut l'aimer comme un amant, & la ſcène du jardin, & celle du pavillon, & ſa douleur, & ſes larmes, & ſes regrets, & ſes combats : rien ne fut oublié. Elle lui raconta enſuite comment

entraînée d'abord par l'estime, l'admiration & la lecture de ses lettres à Lindorf elle avoit commencé à s'attacher à lui, à chérir son portrait : tout ce qu'elle avoit éprouvé en recevant cettre lettre, où il lui parloit de s'expatrier, le sentiment de délicatesse mêlé d'un peu de dépit qui avoit dicté sa réponse ; celui qui la priva de ses sens dans la cour du château de Ronebourg : je vous le jure, lui dit-elle, c'étoit l'émotion seule de me trouver aussi près de vous, de revoir cet époux que j'avois si fort offensé, qui devoit me haïr. Lindorf n'y entra pour rien ; depuis long-temps vous aviez entièrement effacé l'impression légère qu'il avoit faite sur mon cœur. Le comte enchanté l'écoutoit avec ravissement, & n'avoit garde de l'interrompre. Avec quel feu, avec quelle éloquence touchante & persuasive elle lui détailla tout ce qu'elle avoit éprouvé pendant sa convalescence ; & depuis leur arrivée à Berlin ses espérances, ses craintes, ses projets continuels de le faire lire dans son ame ; la timidité qui la retenoit ; cette envie de lui plaire, de l'attacher à elle, de le rendre le plus heureux des hommes ; son chagrin de n'y pas réussir ; sa résolution de la veille de s'éclaircir avec lui, de lui

ouvrir son ame ; sa douleur extrême en apprenant son départ ; son désespoir en recevant ce fatal paquet ; sa joie en voyant clairement dans la lettre de son époux qu'elle étoit aimée ; tout fut exprimé avec cette rapidité, cette éloquence nïave du sentiment qui ne peut laisser aucun doute. — A présent, lui dit-elle, vous connoissez Caroline comme elle se connoît elle-même ; il ne me reste plus qu'à vous peindre son bonheur ; mais peut-il s'exprimer : elle aime, elle est aimée ; elle ose le dire sans rougir, l'entendre, se livrer à ses sentimens. Cher comte, actuellement que nos cœurs s'entendent, jugez le mien d'après le vôtre.

Il alloit lui répondre & lui expliquer à son tour les motifs secrets de sa conduite, lorsqu'il fut interrompu par Wilhelm. Il entra en disant que les habitans du village ayant appris que cette belle dame étoit Mde. la comtesse, ne vouloient pas s'en aller qu'ils ne l'eussent revue, & demandoient avec acclamation qu'elle voulût bien reparoître un instant. Caroline, conduite par son époux, descendit dans les cours du château, & fut reçue avec des cris redoublés de *vive M. le comte et Mde. la comtesse*. Le comte leur fit distribuer du vin & de l'argent,

Caroline lui ferrant la main de l'air le plus attendri, lui difoit doucement: oh! mon ami, ces bonnes gens ne fe doutent pas qu'ils célèbrent véritablement l'époque de notre union, et du bonheur de toute notre vie. . . . Ah! fi vous permettiez! — Permettre, ma Caroline? . . . ordonnez. — Eh bien! faifons des heureux, des heureux comme nous. Il y a sûrement dans cette foule des jeunes gens qui s'aiment, marions tous ceux qui voudront l'être. Le comte lui baifa la main avec tranfport. — Chère, . . adorable Caroline! faifons mieux encore, éternifons la mémoire de ce jour fortuné, puifque c'eft ici que ma Caroline m'eft rendue, je veux que ce lieu fe reffente à jamais de mon bonheur, et je vais faire une fondation à perpétuité pour fix mariages toutes les années. Caroline fe chargea d'annoncer elle-même aux payfans cette bonne nouvelle: les cris, les acclamations, les bénédictions redoublèrent. Au milieu de ces tumultueux tranfports on auroit pu facilement diftinguer les voix des jeunes amoureux qui crioient plus fort que les autres: *Dieu béniffe à jamais nos bons maîtres!* — Le comte apperçut Louife et Juftin dans un coin de la cour avec leur petite famille;

il les appela et les présenta à Caroline. Voilà, ma chère amie, lui dit-il, un ménage que vous connoissez déjà.—Ah! sans doute, c'est la belle Louise. Louise rougit et s'embellit encore, quoique les travaux champêtres et trois enfans eussent altéré sa fraîcheur elle étoit encore frappante.—Ah! oui, Mde. la comtesse, dit Justin avec cette physionomie expressive et naïve, qui annonçoit à-la-fois ses talens et sa candeur: c'est bien vrai cela, c'est bien ma belle Louise; il n'y a dans tout le monde, je crois, que Monseigneur le comte qui ait une plus belle femme, et c'est bien juste, c'est sa récompense de m'avoir donné ma Louise. Ce fut le tour de Caroline à rougir; elle caressa les deux petits garçons qui étoient charmans; et s'appercevant de la grossesse de Louise, elle prévint sa requête et lui dit qu'elle seroit la maraine de l'enfant qu'elle portoit. Louise voulut se jeter à ses pieds, elle la retint; mais Justin s'y précipita, baisa le bas de sa robe et se releva en disant; sûrement le bon Dieu m'aime bien, car il m'accorde tout ce que je lui demande. Je lui ai tant demandé ma Louise, qu'il mit au cœur de Monseigneur de me la donner: je n'ai demandé après cela qu'une Louise pour

Monseigneur, et voilà qu'il l'a trouvée. A présent je vais lui demander pour vous, deux petits gars jolis comme les nôtres, et vous verrez qu'ils viendront tout de suite. Caroline se détourna, se baissa vers les petits gars, leur donna à chacun un baiser et un ducat, pendant que le comte attendri serroit la main de Justin et jetoit sa bourse dans son chapeau. Pour échapper à leur reconnoissance, il proposa à Caroline d'entrer dans les jardins ; elle y consentit : on étoit au mois de Décembre ; l'air étoit froid et nébuleux ; la terre couverte de neige et les bassins de glaçons ; mais ni l'un ni l'autre s'en apperçûrent, et jamais promenade du plus beau printemps ne leur parut plus délicieuse. Il y a long-temps que l'on sait que l'amour peut tout embellir, et qu'avec l'objet aimé il n'est point de saisons. Les jardins du comte étoient d'ailleurs remarquables par leur beauté, leur étendue, leur arrangement, et cités même comme un objet de curiosité pour les voyageurs. Caroline les avoit peu vûs le jour de son mariage ; elle ne les vit guères mieux à présent, quoiqu'elle s'y arrêtât quelque temps. Enfin le comte craignant pour elle le froid et l'humidité, la ramena au château. Ils

trouvèrent une collation champêtre, préparée par Louiſe. Elle s'étoit hâtée d'aller chercher de la crême, des fromages de lait, des marrons, des rayons de miel et une pièce d'un chevreuil que Juſtin avoit tué. —Voyez mon bonheur, diſoit-elle, de l'avoir juſtement apprêtée hier pour régaler notre vieux père. — Le bon Johanes, s'écria Caroline. Eh bien, Louiſe, il faut qu'il en mange avec nous. Louiſe courut le chercher. Il arriva appuyé ſur Juſtin, et tremblant de joie plus encore que de vieilleſſe. Caroline et le comte furent au-devant de lui, ils le prirent chacun par un bras, le placèrent dans un fauteuil, et le comte lui verſant une raſade : bûvez ceci, bon Johanes, à la ſanté du plus heureux des hommes :—et de celui qui mérite le plus de l'être, dit Juſtin; le vieillard voulut auſſi parler, mais il étoit trop ému, trop touché, il ne put que balbutier quelques mots, et lever les yeux et les mains au ciel. Cependant après avoir bû un ſecond verre à la ſanté de Mde. la comteſſe, et l'avoir long-temps regardée, il s'écria tout-à-coup: que Dieu ſoit béni d'avoir fait une ſi belle Dame tout exprès pour notre bon ſeigneur! Vous êtes bien belle et bien bonne,

Mde. la comtesse; mais aussi vous avez un ange pour mari; si vous saviez quel bien il nous a fait, comme il a marié ma Louise.... Une fois que le bon vieillard fut ranimé par le vin, & en train de parler, il ne pouvoit plus se taire. Il raconta à Caroline toute l'histoire du mariage de sa fille, & comme il ne vouloit point de Justin, & comment Monseigneur l'attrapa, & comme il leur donna une bonne ferme & cinquante ducats comptant; & comme il eut le malheur de se blesser en sortant de chez eux, & comme ils le portèrent au château. Caroline savoit tous ces détails par le cahier de Lindorf; cependant elle écoutoit avec délice l'éloquence simple & naïve de ce bon paysan, le ton pénétré & vrai avec lequel il racontoit, le plaisir qu'il avoit à parler; & surtout l'éloge de son époux, à chaque instant répété, l'attendrissoit jusqu'aux larmes. Elle le regarde cet époux si chéri & si digne de l'être; il étoit ému comme elle; elle lui tendit la main avec un sourire, une expression, un regard qu'on ne peut définir. C'étoit l'amour, la vertu, & le bonheur; ce seul instant auroit suffi pour compenser un siécle de peines.

Johanes buvoit, causoit & s'animoit tou-

jours plus ; il parla de son ménage, des soins touchans que ses enfans avoient de lui, de son cher Justin, qui étoit le meilleur des fils, des maris & des pères : si c'étoit à refaire, disoit-il, je lui donnerois ma Louise, quand même il n'auroit pas un sol vaillant ; mais votre bonté, monseigneur, n'y a rien gâté, & ces petits marmots que je vois là autour de moi, comme çà me réjouit le cœur, comme çà me rajeunit, si seulement ma pauvre Christine vivoit encore ! mais à-propos d'elle, monseigneur, qu'est-ce qu'est donc devenu son nourrisson, notre jeune baron de Lindorf ? J'ai vu çà tout petit, moi, je suis son père nourricier, & je l'aime toujours ; on nous avoit dit qu'il épousoit la sœur de monseigneur, & nous étions bien aises, il faut que les braves gens s'allient ensemble : est-ce que c'est donc vrai, monseigneur, qu'il est votre frere ? Non, pas encore, dit Caroline en se levant et remettant à Louise son fils cadet qu'elle avoit eu tout ce temps là sur ses genoux. Ils comprirent qu'ils devoient se retirer, Louise en avertit son père ; mais le bon vieillard se trouvoit si bien dans son fauteuil, entre le comte, la comtesse et la bouteille, qu'il ne pouvoit se résoudre à le quitter : laisse-

moi encore ici, ma fille, c'est le plus beau jour de ma vie; à mon âge il n'en reste pas beaucoup à perdre: mais mon père, dit Louise, nous embarrasserons monseigneur.— Point du tout, mon enfant, tu ne sais ce que tu dis, je le connois mieux que toi, c'est son plaisir que de voir les heureux qu'il fait: n'est-ce pas, monseigneur, que j'ai raison & qu'elle a tort? mais à présent les enfans veulent en savoir plus long que leurs pères. Le comte sourit, Caroline se rassit en faisant un signe à Louise, & le vieillard content commença une petite chanson; il ne put l'achever: je n'y entends plus rien dit-il, le cœur y est; mais je n'ai plus la voix que j'avois quand je commandois l'exercice. C'est à toi, mon fils Justin, allons, sors ton flageolet, joue un air à Madame la comtesse, Louise chantera, les petits danseront: vous êtes là comme de grands nigauds; si je ne pensois à rien, moi, vous laisseriez monseigneur & sa dame s'ennuyer ici comme des morts. Caroline ayant dit qu'en effet elle seroit bien aise d'entendre le flageolet de Justin, il le sortit & joua quelques allemandes que les deux petits garçons dansèrent avec grâce & mesure; leur mère suivoit des yeux tous leurs mouvemens &

le vieillard rioit aux anges en regardant le comte & la comtesse : ne vous avois-je pas dit que c'étoit joli à voir ; à présent, Louise, chante la chanson que ton mari a faite ces jours passés. Comment, Justin, s'écria Caroline, encore un nouveau talent ! vous faites des vers : oh, mon Dieu non, Madame la comtesse ! seulement de temps en temps un petit couplet pour ma Louise. Il préluda sur son flageolet & Louise chanta avec une douce petite voix de village.

On dit que l'amour
Ne dure qu'un jour,
Dans le mariage :
C'est des contes que cela,
Si l'on aime, on aimera
Toujours davantage.

Est-ce que le bonheur.
Refroidit le cœur ?
Non pas au village :
Depuis que je suis heureux
Le mien brûle comme le feu
Toujours davantage.

Plus content qu'un roi,
Quand autour de moi
Je vois mon petit ménage ;
Ma Louise & nos enfans,
Mon amour va s'augmentant
Toujours davantage.

Louise se tut, Justin posa son flageolet, s'avança quelques pas & chanta ce couplet qu'il venoit de faire pendant que sa femme chantoit les précédens.

C'est à monseigneur
Que de notre cœur
Nous devons l'hommage ;
Je ne forme plus de vœux,
Comme nous il est heureux,
Que m'faut-il davantage.

Le comte & Caroline émus, attendris & surpris des talens de Justin, lui donnèrent les éloges qu'il meritoit ; sa modestie & sa simplicité les surprirent plus encore ; il ne comprenoit pas qu'on pût l'admirer. C'est Louise, répétoit-il, qui m'a appris tout cela ; sans le plaisir de lui plaire je ne saurois rien. Mais ce dernier couplet, répétoit Caroline, composé dans un instant ? . . . — Oh ! pour celui-là, c'est pour Monseigneur; je ne l'aurois pas trouvé si vîte pour un autre... Pendant la chanson, Johanes s'étant endormi profondément, ses enfans le réveillèrent à demi & l'emmenèrent. Le cœur de Caroline étoit si rempli de mille sensations qu'elle avoit besoin de l'épancher. Dès qu'elle fut seule avec le comte, elle se laissa aller à son

attendrissement & versa les plus douces larmes. Ce vieillard, ces enfans, ce couple si uni, la vénération, l'amour de ces bonnes gens pour le comte qui réjaillissoit sur elle, tout avoit exalté son imagination & sa sensibilité au point que son époux lui paroissoit un être surnaturel, un dieu bienfaisant qu'elle devoit adorer, & qu'elle adoroit en effet. Quand son enthousiasme fut un peu calmé, me permettrez-vous, dit-elle au comte, de vous faire aussi la même question que Johanes : Lindorf ne deviendra-t-il pas notre frère ? Plût au ciel ! répondit-il ; mais vous oubliez. . . . —Quoi donc ? — Que ce n'est plus Matilde qui peut faire le bonheur de Lindorf.—Eh ! pourquoi ? — Parce qu'il a aimé quelques mois Caroline de Lichtfield ;— mais elle n'existe plus cette Caroline là, il ne la reverra jamais, & celle qu'il va retrouver à sa place, Caroline de Walstein, ne peut lui inspirer qu'une amitié fraternelle qui ne nuira point à son amour pour Matilde ; qu'il la revoye seulement, il ne comprendra pas lui-même qu'il ait pu l'oublier un instant ; je voudrois être aussi sûre des sentimens de Matilde ; un mot d'une de vos lettres m'inquiète ; pensez-vous donc qu'elle ne l'aime plus, & que ce Zastrow ?...

Pour toute réponse le comte chercha dans son porte-feuille, & donna à lire à Caroline la dernière lettre qu'il avoit reçue de Matilde.... Comme elle en fut touchée, comme elle répéta plusieurs fois en la lisant, pauvre enfant, aimable Matilde, chère petite sœur ! Eh ! oui sans doute tu vivras avec nous, tu retrouveras ton amant ton frère, & la plus tendre sœur ; & la rendant au comte : méchant que vous êtes, pourquoi ne pas voler tout de suite à son secours ? — Pourquoi ? . . . . ma Caroline étoit mourante, il n'y avoit plus qu'elle pour moi dans l'univers.—Pauvre Matilde ! du moins vous lui avez répondu. — Oui ; mais je voudrois à présent qu'elle n'eût pas reçu cette réponse, & j'avoue que son silence m'inquiète. . . . Ah, Dieu ! vous l'aurez affligée ! Chère Matilde.... Et tout-à-coup se levant avec impétuosité, & s'approchant du comte, les mains jointes, elle ajouta d'un ton vif & suppliant : mon ami, mon cher ami, ne me refusez pas ce que je vais vous demander, de grâce ne me le refusez pas ; partons demain, allons à Dresde, allons chercher Matilde, je brûle de la connoître, de vivre avec elle, de porter la joie & la consolation dans son cœur. Re-

lisez sa lettre, & vous ne balancerez pas un instant; pensez qu'elle est peut-être à présent dans les larmes & la douleur. Oh! comme je me les reproche ces larmes dont je suis la cause! chère petite Matilde, c'est donc moi, moi seule, qui lui enlevois son ami, qui la privois de son frère; que de torts j'ai à réparer avec elle! En vérité je ne puis avoir un seul instant de vrai bonheur que je ne la voye heureuse, heureuse comme moi même. Elle parloit avec tant de feu, sa physionomie exprimoit tant de choses, elle étoit si belle, que le comte tomba presque involontairement à ses genoux, & resta long-temps la bouche collée sur sa main, sans pouvoir prononcer un mot.—Eh bien, reprit-elle avec impatience, nous partirons demain, n'est-ce pas? — Adorable Caroline! s'écria le comte, vous savez donc lire dans mon cœur. L'absence de ma sœur, l'idée de la savoir malheureuse, pouvoit seule altérer ma félicité; mais vous quitter, Caroline, ou vous proposer un voyage dans cette saison rigoureuse, étoient au-dessus de mes forces. — Vous plaisantez, je crois, la saison est toujours belle, quand on voyage avec ce que l'on aime, & qu'on va chercher une amie. Mais

nous passons à Potzdam; verrez-vous le Roi? — Sans doute, & si j'osois à mon tour demander à ma Caroline? ... Elle le comprit très-bien & rougit excessivement; elle n'avoit pas revu le Roi depuis le jour de son mariage, il y avoit alors près de trois ans, & sentant combien il devoit être mécontent d'elle, elle trembloit de se présenter devant lui. Depuis qu'elle étoit à Berlin, son deuil & sa santé lui avoient servi de prétexte pour retarder ce moment; d'ailleurs le comte avoit alors ses raisons pour ne pas le désirer. Il s'apperçut de son trouble & s'arrêta; mais elle, se remettant tout de suite, lui dit avec un sourire enchanteur: il seroit bien temps, n'est-ce pas, de n'être plus une sotte enfant? Eh bien oui, mon cher comte, je vous en prie conduisez-moi aux pieds du Roi; il me grondera, peut-être, il fera bien, je l'ai mérité; mais je le gronderai aussi à mon tour. — Vous, mon ange? — Oui, moi-même, je le gronderai bien fort, d'avoir signé cet affreux papier de ce matin. Chaque mot de Caroline transportoit le comte, l'enivroit de bonheur & d'amour, & dissipoit jusqu'à l'ombre même du doute; s'il avoit pu lui en rester, la manière

franche & naturelle dont elle parloit de Lindorf, son désir de le voir uni à Matilde, les auroient anéantis. Mais il n'en avoit point; la naïve & tendre Caroline étoit loin de savoir dissimuler, elle exprimoit tout ce que son cœur sentoit, & quand elle auroit voulu se taire, on l'auroit lu dans ses yeux, & dans son sourire: on voyoit d'abord que cette bouche charmante ne pouvoit proférer une fausseté, & qu'elle étoit l'organe de l'ame la plus pure & la plus vraie. Quand elle disoit, *je vous aime*, ce seul mot valoit tous les sermens, & elle le dit si souvent au comte dans le courant de cette heureuse journée, qu'il dut être persuadé. — Ils soupèrent au coin du feu, du chevreuil que Justin avoit tué fort à propos, car le comte, en partant pour sa terre, abîmé dans sa douleur, n'avoit pensé à rien, & ce repas simple fut sans doute le plus délicieux qu'il eût fait de sa vie. Le manuscrit ne dit point si la force de l'habitude le fit retirer dans un autre appartement, d'abord après le souper: on laisse au lecteur le soin de le deviner. Le lendemain matin, Caroline fit promettre au comte qu'ils reviendroient bientôt dans cette charmante terre, qu'elle aimeroit toute sa vie, ajouta-t-elle, en baissant les yeux & la voix.

A mesure qu'ils approchoient de Potzdam, le trouble de Caroline augmentoit ; le comte s'en apperçut, & s'efforça de la rassurer. Il lui racontoit mille traits de la bonté du Roi, de cette affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs, & le faisoit adorer de ses sujets. Il est bien plus que mon Roi, lui disoit-il, c'est mon ami. Oui, chère Caroline, c'est à mon ami que je vais présenter celle qui fait le charme & le bonheur de ma vie, & que je tiens de lui-même. Si vous aviez entendu hier matin, comme il résistoit à la cruelle grâce que je lui demandois, & lorsqu'enfin il céda à mes persécutions, lorsqu'il signa ce fatal papier, & qu'il me le remit, ce fut en me disant : Réfléchissez encore, mon cher Walstein, votre résolution m'afflige ; j'ai cru vous rendre heureux, je crois encore que vous pourriez l'être : c'est avec regret que j'ai signé ceci ; mais j'espère que vous n'en ferez pas usage. Voilà, Caroline, celui devant qui vous allez confirmer le bonheur de son ami. — Ils étoient déjà dans les cours : le comte descend & laisse Caroline dans la voiture. Le Roi, suivant sa coutume, alloit monter à cheval, faire le tour de la forteresse, exercer lui-même ses troupes : il apperçoit Walstein, & s'arrête. — Ah !

vous êtes-là, comte, j'en suis bien aise; j'ai pensé à vous hier tout le jour : j'ai vu le chambellan, il ne savoit rien encore. Ne précipitez rien, il faut que je parle moi-même à Caroline, j'ai peine à consentir.... —Ah! Sire, elle est ici. — Qui donc ?— Elle, ma Caroline, ma femme, mon amante, l'adorable épouse que votre Majesté m'a donnée, et qui m'en devient plus chère encore. — Vous extravaguez, comte.—Non, Sire, c'est hier, c'est hier matin que j'étois un insensé ; elle m'a rendu la raison, le bonheur, la vie ; elle m'aime, elle veut être à moi, je me jette à vos pieds, et je vous demande encore une fois Caroline, le plus grand de tous vos bienfaits. Il étoit en effet tombé aux genoux du Roi, qui ne comprenant pas trop qu'une femme pût causer tout ce délire, lui ordonna en riant de se relever et de s'expliquer. Le comte obéit ; il raconta au Roi le désespoir de Caroline, son arrivée à Walstein, leur voyage à Dresde, pour lequel il demanda son aveu, et le désir qu'ils avoient eu tous les deux d'obtenir, avant leur départ, son pardon et la confirmation de leur union. Il accorda l'un et l'autre avec joie, et voulut en aller assurer lui-même Caroline, qui attendoit toujours dans sa voi-

ture le retour du comte. Elle fut bien émue en voyant le Roi s'approcher d'elle, et voulut descendre, mais le Roi lui dit : Restez, Madame la comtesse, restez seulement ; c'est bien, très-bien : oublions le passé, je suis fort content, soyez toujours unis, et donnez-moi beaucoup de sujets qui vous ressemblent. Ne vous arrêtez pas, mon cher comte, partez, revenez vîte, et remenez-nous l'aimable Matilde. Il lui serra la main, salua Caroline, et les laissa pénétrés de cette bonté, si rare et si sublime, lorsqu'elle se trouve unie au rang suprême. Ils passèrent à Berlin, prirent leurs arrangemens pour le voyage, et bientôt après ils furent sur la route de Dresde, jouissant d'avance, et du plaisir de Matilde, et de celui qu'ils auroient eux-mêmes : le comte prévoyoit bien quelques difficultés de la part de sa tante et du jeune de Zastrow ; mais très-décidé à les surmonter, et à ramener Matilde à Berlin, il cachoit ses craintes à Caroline, qui se livroit à la joie la plus vive, en pensant qu'elle alloit enfin avoir une amie. On se rappelle combien elle avoit désiré ce bien si rare et si précieux ; elle alloit donc en jouir, et pour comble de bonheur, cette amie est sœur de celui qu'elle

aime ; elle pourra parler de lui, dans son absence, sûre d'être écoutée avec un intérêt vif et soutenu. Ce n'est pas assez d'aimer, il faut encore avoir quelqu'un à qui le dire ; et Caroline jouissoit d'avance du plaisir de dire à Matilde, combien elle aimoit son frère. Dans son impatience que le comte partageoit bien, ils voyagèrent, les deux premières journées, avec cette vîtesse que donne le désir d'arriver ; ne s'arrêtant le jour que pour changer de chevaux, et la nuit que pour se reposer deux ou trois heures. Les forces de Caroline n'égaloient ni son courage, ni le sentiment qui l'animoit ; le soir de la seconde journée, elle se trouva si fatiguée, qu'elle fut obligée de prier le comte de ne pas aller plus loin, et de s'arrêter pour cette nuit là dans un petit village où ils étoient près d'arriver. Il y consentit, mais se défiant de la manière dont ils y seroient, il envoya un de ses gens en avant, pour s'assurer au moins d'un logement. Il ne tarda pas à revenir, et ramenoit avec lui l'hôte d'une mauvaise petite auberge qui se trouvoit dans le lieu : jugeant à l'équipage que c'étoit un grand seigneur, il craignoit de perdre cette aubaine, et venoit lui-même pour le décider

à s'arrêter chez lui ; il n'avoit cependant que deux chambres, à deux lits chacune, et toutes les deux étoient retenues par un jeune homme et sa femme, arrivés de la veille ; une blessure que le mari avoit au bras, et qui s'étoit r'ouverte par le mouvement de la voiture, les retiendroit là peut-être encore quelques jours, et pour s'assurer des deux chambres, ils les avoient payés d'avance ; mais cela n'embarrassoit point l'hôte, qui étoit un gros paysan à mine joviale. — Pardi, disoit-il, ils pourront bien vous céder une de leurs chambres ; qu'ont-ils besoin d'en avoir deux ? ils s'aiment tant ; ils sont beaux comme des anges ; ils ne se quittent pas un instant de tout le jour : eh bien, ils ne se quitteront pas de la nuit, et malgré leur micmac de deux chambres, je crois qu'ils n'en seront pas fâchés. — Tout en parlant, ils arrivèrent devant l'auberge. Le comte toujours honnête, crût qu'il devoit aller lui-même prier ces étrangers de les arranger pour cette nuit là, et de donner au moins un des lits, d'une des chambres, à la comtesse ; en attendant l'hôtesse la conduisit dans la sienne ; le comte monté un mauvais escalier obscur ; il vouloit se faire annoncer : mais

mais l'hôte, peu au fait des règles de la politesse, l'introduit dans une espèce d'entrée, au fond de laquelle étoit une porte ouverte, lui dit : vous les trouverez là, & le quitte. Il falloit donc s'annoncer soi-même ; il s'avance, & voit à l'autre bout d'une longue chambre, une femme mise très-élégamment, occupée à nouer autour du cou d'un homme, placé dans un fauteuil, un mouchoir noir, qui devoit lui servir d'écharpe & soutenir un bras blessé : dans cette attitude, une main très-blanche & très-jolie, se trouvant près de la bouche du jeune homme, il la baisoit avec passion. Ce tableau étoit fait pour intéresser le comte, il n'osoit les déranger, & contemploit en silence ce couple qui lui retraçoit son propre bonheur ; craignant enfin d'être indiscret, il voulut se retirer doucement, mais la jeune dame ayant fini, se tourne par hasard du côté de la porte, le voit, fait un cri perçant, & s'élance dans les bras du comte, immobile d'étonnement, en disant : Eh ! grand Dieu, c'est mon frère, mon cher frère ! A ce cri Lindorf, car c'étoit lui-même, oublie sa blessure, se lève avec précipitation. — Oh ! mon Dieu, Walstein, seroit-il vrai ?... Oui

c'est lui-même, & du bras qui lui reste libre, il le presse contre sa poitrine, pendant que Matilde se jette à son cou, lui baise la main, & fait des sauts de joie. — Oui, c'étoit Matilde & Lindorf, le comte n'en peut plus douter ; c'est sa sœur, c'est son ami qu'il presse dans ses bras. Quand ses sens se refuseroient à le croire, son cœur ému le lui diroit ; sans pouvoir comprendre quel miracle les réunit, il en jouit avec transport : pendant quelques minutes les noms de Lindorf, de Matilde, de Walstein, ma sœur, mon frère, mon ami, des cris de joie, des exclamations furent tout ce qu'on put articuler ; le comte y mêloit le nom de Caroline : elle est ici, avec moi, dit-il enfin, chère Matilde, nous allions vous chercher... Elle est ici. — Ma sœur est ici, s'écrie Matilde... & plus légère qu'une biche, elle est déjà au bas de l'escalier, & bientôt dans les bras de Caroline, qui la reconnut aisément, au portrait que lui en avoit fait Lindorf, & plus encore à ses tendres caresses, & au nom de *chère sœur*, qu'elle répète en l'embrassant : le comte & Lindorf la suivirent de près ; la surprise de Caroline augmente, mais cette surprise, jointe au plaisir le plus

pur fut tout ce qu'elle éprouva. Lindorf n'est plus que son frère & son ami, elle ne balance pas à l'embrasser, avec cette tendresse franche & naturelle, qui caractérise si bien la véritable & simple amitié. Je puis donc vous appeler mon frère, lui dit-elle, & vous assurer de mon amitié ? Oh ! combien j'aimerai l'ami de mon cher Walstein, & l'époux de ma chère Matilde. Cette manière ingénieuse de rappeler d'un seul mot à Lindorf les relations qui devoient les unir désormais, eût son effet : en apprenant qu'il alloit revoir Caroline, il s'étoit senti si ému, si peu sûr de lui-même, qu'il avoit tremblé de cette entrevue ; mais la manière dont elle le reçut, le ton qu'elle sut mettre au peu de mots qu'elle prononça, la présence du comte, celle de Matilde.... Lindorf est surpris lui-même, de ne plus voir dans cette Caroline qu'il avoit si fort redoutée, que la femme de son ami, la belle-sœur de Matilde, une amie respectable, qui ne lui inspiroit plus que des sentiments doux & tranquilles, qu'il osoit avouer. — Oui, lui répondit-il avec feu, oui, Caroline, appelez-moi votre frère, votre ami, l'ami de Walstein ; je sens que je suis digne de tous ces titres, qui me sont si chers, si

précieux : & saisissant la main de Matilde :— Cher comte, vous me faisiez revenir, en me promettant le bonheur ; voilà le seul où j'aspire ; que je reçoive de vous, cette main qui me fut promise une fois, & dont je vous jure que je sens tout le prix. On comprend la réponse du comte, elle fut accompagnée du plus vif désir d'apprendre quel étrange événement les avoit réunis ; s'ils étoient mariés ou non ; ce que c'étoit que cette blessure de Lindorf ; où ils alloient ; d'où ils venoient ; enfin, l'explication d'une énigme, qui lui paroissoit impénétrable ? L'on suppose & l'on espère que le lecteur partage un peu cette curiosité ; qu'il ait donc la bonté de se transporter dans une chambre de la petite auberge, où cette singulière rencontre avoit eu lieu ; qu'il se représente les quatre personnes les plus heureuses qu'il y eût alors sur la terre, éprouvant tout ce que l'amour & l'amitié ont de plus doux, assises autour d'une cheminée antique, parlant d'abord tout à la fois, faisant des questions les unes sur les autres, sans attendre les réponses. Voyez Matilde, la gentille petite Matilde, pleurer & rire tour-à tour, embrasser son frère, & puis Caroline ; tendre une main à son cher Lin-

dorf, & tout-à-coup, d'un petit ton grave & sérieux, leur imposer silence à tous, & demander un quart-d heure d'audience, pour raconter son histoire, disoit-elle, en se redressant, car je suis toute fière d'avoir une histoire à faire : elle est presque aussi singulière, dit-elle à son frère, que les beaux contes que vous me faisiez quand j'étois petite fille. On parvient à se taire, à l'écouter, on se serre autour d'elle ; elle s'adresse au comte, & commence ainsi : — Il y avoit une fois un oiseleur. . . . — Un oiseleur, s'écrièrent-ils tous à la fois ? — Eh ! oui, un oiseleur, reprit-elle sans se déconcerter. Avant que d'en venir à mon histoire, je veux raconter à mon frère une petite fable, lui donner une question à décider ; & quoique vous disiez, j'en reviens à mon oiseleur, j'aurai bientôt fini. Il avoit attrapé par mille ruses, un pauvre petit oiseau, pour le faire tomber dans ses filets. Oh ! comme il étoit malheureux le pauvre petit oiseau, comme il se débattoit dans les piéges qu'on lui avoit tendus ; comme il appeloit tous ses amis à son secours ! mais l'oiseleur faisoit ensorte qu'aucun de ses amis ne l'entendît. Enfin il vint une linote, voler autour des filets dont il

étoit entortillé : pauvre petit oiseau, lui dit-elle, tu crierois bien plus fort, si tu savois ce qui t'attend ; demain on coupera tes aîles, on t'ôtera pour toujours ta liberté, on t'enfermera avec un oiseau que tu n'aimes point, & tu ne reverras jamais celui que tu as laissé dans les airs. Le petit oiseau cria bien fort, la linote en fut touchée, & lui dit : voyons s'il n'y a pas moyen de te sauver. Ils travaillèrent si bien tous les deux, que crac, une maille du filet s'échappe, le petit oiseau sort la tête, & puis le corps, & puis les aîles, il les étend, il s'envole, & va tout joyeux retrouver ses amis & le bonheur.

A présent, mon frère, dites-moi lequel a tort ? l'oiseleur, qui ôtoit au petit oiseau sa liberté, ou le petit oiseau qui a su la retrouver.—Ah ! c'est l'oiseleur sans doute, s'écria le comte, enchanté des grâces, de la finesse & de la naïveté qu'elle avoit mise dans son apologue ; le charmant petit oiseau n'aura jamais tort avec moi ; quand même ma raison le condamneroit, mon cœur l'approuvera toujours ; elle se jeta dans ses bras, de l'air le plus attendri. J'ai retrouvé mon frère, s'écria-t-elle, & sa bonté touchante, m'assure plus encore que je n'ai rien à me

reprocher. Oh ! comme j'ai bien fait de quitter les méchans qui me faisoient douter de son amitié.—Douter de mon amitié...... vous, Matilde ? expliquez-vous de grâce.— Eh bien, reprit-elle avec vivacité, on a eu la cruauté de me dire.... de me prouver même, que vous ne m'aimiez plus ; que vous ne m'écriviez plus ; que vous ne me verriez plus ; que vous me défendiez de penser à Lindorf ; que vous m'ordonniez d'épouser Zastrow ; que vous étiez reparti pour la Russie : enfin que je n'avois plus de frère, car c'étoit la même chose..... Ici la respiration lui manqua, & des torrens de larmes couloient sur ses jolies joues rondes & couleur de rose ; elle sourioit en même temps, & ces pleurs ressembloient à ces ondées subites d'été, lorsque le soleil éclaire l'horison, et qu'on voit à travers les grosses gouttes de pluie, briller des nuages blancs, mêlés d'un rouge tendre. Ne suis-je pas bien enfant, dit-elle quand elle put parler, je sais que tout cela n'est pas vrai, je jouis du contraire ; vous êtes là, vous m'aimez, et la seule supposition m'afflige encore : mais me voilà consolée, et prête à vous donner tous les détails que vous voudrez sur l'histoire du petit oiseau.

Avant qu'elle commençât, le comte lui fit plusieurs questions sur ce qu'on avoit supposé contre lui. Sa tante avoit intercepté & soustrait la lettre où il promettoit à sa sœur de venir bientôt à Dresde, & de la laisser libre. Elle arrangea à sa manière celle qu'il lui écrivoit à elle, & la lut à Matilde ; le désir qu'elle épousât Zastrow, fut changé en *ordre positif*, le voyage de Lindorf en Angleterre devint *une inclination, & un projet de mariage avec une Anglaise* ; la lettre du comte, datée de *Ronebourg*, le fut de *Pétershourg* ; & l'innocente Matilde, voyant l'écriture de son frère, fut la dupe de tous ces artifices. La prochaine arrivée du comte alloit sans doute les découvrir, mais on espéroit engager Matilde à se marier auparavant ; & puisque le comte le *désiroit*, il pardonneroit aisément.

Il est certain qu'avec un caractère moins décidé que celui de Matilde, sa tante seroit parvenue à son but, mais elle trouva une fermeté, une résistance que rien ne put ébranler. Elle paroissoit inconcevable au jeune de Zastrow, qui n'avoit pas imaginé jusqu'alors qu'une femme pût résister au bon ton, aux grâces, à l'élégance qu'il avoit acquise dans ses voyages ; un an de séjour à

Paris, des liaifons de jeu avec quelques roués à la mode, des fuccès payés au poids de l'or, avec des actrices, l'avoient fi pleinement convaincu de fon mérite irréfiftible, qu'il croyoit n'avoir qu'à paroître pour tout fubjuguer, fans fe donner la moindre peine. Il laiffoit à fa tante le foin de faire fa cour, & penfoit que Matilde lui en devoit de refte, quand il lui avoit juré fur *fa parole d'honneur*, qu'elle étoit *jolie comme un ange*, que fa *forme* étoit délicieufe, que fa phyfionomie avoit quelque chofe de français, qu'elle étoit prefque auffi bien que mademoifelle T. de l'opéra, qu'elle chantoit comme mademoifelle R.; que dès qu'elle feroit fa femme, il la méneroit à Paris, où certainement elle feroit *fentation*, & cela fe difoit en fe regardant au miroir, en admirant fa jambe, en s'nterrompant pour montrer une breloque nouvelle, une mode du jour.

Voilà, difoit Matilde, quel eft l'être dont ma tante eft enthoufiafmée, auquel elle vouloit unir mon fort, & dont elle ne ceffoit de me vanter la figure, l'efprit & la paffion. Pour moi, j'avoue que je n'ai fu voir qu'un homme bien blond, bien blanc, bien fade, bien vain, bien fuffifant, bien égoïfte, n'aimant que lui feul au monde, & ne me fai-

fant l'honneur de penser à moi, que parce que j'étois la sœur du favori du Roi, & l'héritière de Mde. de Zastrow. Je ne cachois point ma façon de penser à ma tante, ni sur son neveu, ni sur Lindorf; elle savoit combien je haïssois l'un, & combien j'aimois l'autre, & ne cherchoit qu'à détruire ces deux sentimens. Vous voyez bien, me disoit-elle, que votre frère a changé d'avis.— Oui, ma tante, mais son avis ne change pas mon cœur. — Votre Lindorf ne vous aime plus.— Est-ce que je dois me punir de son infidélité ? — Vous ne le reverrez jamais.— A-t-on besoin de voir pour aimer, & pour tenir ce que l'on a promis ?—Mais sa légéreté vous dégage. — Point du tout, c'est lui que sa légéreté dégage; mais si je ne suis pas légère, est-ce ma faute à moi ? Dépend-il de lui, de vous, de moi-même, de qui que ce soit au monde, que je ne l'aime plus, & que j'en aime un autre ? Ces conversations finissoient ordinairement assez mal; j'étois tour-à-tour grondée, caressée, flattée, menacée; & malgré tout mon courage, j'étois au désespoir. Enfin je pris le parti d'écrire, non pas à vous, mon frère, je vous croyois au fond de la Russie; on auroit pu me marier dix fois, avant votre réponse; j'étois d'ail-

leurs un peu piquée de votre abandon, de votre silence, & j'écrivis à Lindorf. — A Lindorf, en Angleterre, & saviez-vous son adresse ? — Je ne savois pas même s'il étoit bien vrai qu'il y fût. Quelquefois je me donnois le plaisir de croire qu'on ne m'avoit dit que des mensonges ; cependant tout sembloit les confirmer. J'écrivis donc : ce fut un moment de bonheur & de consolation, & quoique ma lettre restât dans mon porte-feuille, dès qu'elle fut écrite, je me crus beaucoup moins malheureuse Il est vrai que j'avois un léger espoir de découvrir au moins si Lindorf étoit en Angleterre, & peut-être même de la lui faire parvenir. Voici sur quoi je le fondois. A mon arrivée à Dresde, Mlle. de Manteul, fille aimable, mais plus âgée que moi, m'avoit prévenue par mille politesses ; les liaisons de sa famille avec ma tante, me mettoient à même de la voir souvent ; ayant perdu depuis long-temps sa mère, vivant seule avec un vieux père goutteux, & un frère cadet, elle jouissoit d'une liberté qui rendoit sa maison & son commerce très-agréables pour une jeune personne ; elle étoit continuellement chez moi, ou m'attiroit chez elle : flattée de l'amitié que me témoignoit une grande demoiselle de vingt-cinq ans, je

répondis à ses avances, & nous finîmes par nous lier autant que la différence de nos âges pouvoit le permettre; quoiqu'elle fît tout au monde pour me faire oublier cette différence, & que je désirasse avec passion d'avoir une confidente, je n'avois point encore osé lui avouer le secret de mon cœur: un air un peu décidé, suite de son éducation, sa liaison intime avec ma tante, à qui elle faisoit une cour assidue, l'amitié qu'elle témoignoit à M. de Zastrow, tout me faisoit craindre de trouver en elle un censeur de plus; il me sembloit que je me serois plus volontiers confiée à son frère, dont l'âge étoit plus rapproché du mien, & que son caractère doux & sensible devoit rendre plus indulgent, mais il étoit lié aussi avec M. de Zastrow; d'ailleurs, il paroissoit éviter les occasions d'être avec moi, plutôt que de les rechercher, & peu de temps après il annonça qu'il alloit voyager pour quelques années. Oh! quand j'appris qu'il commençoit par l'Angleterre, comme mon cœur palpita, comme j'aurois voulu lui confier alors mon secret, le prier de s'informer de Lindorf, le charger de ma lettre; j'en cherchai le moment; mais trop occupé des préparatifs de son départ, des regrets de

quitter sa famille, je le vis peu, ou plutôt je ne pus prendre sur moi d'entamer avec lui cette conversation; souvent je m'approchois de lui, je lui parlois de son départ prochain, de l'Angleterre; mais si je voulois essayer d'ajouter un mot sur l'objet qui m'intéressoit uniquement, je me troublois, je ne savois plus comment m'exprimer, & je finissois par me taire, en rougissant comme si j'avois parlé, ou qu'on eût pu deviner ma pensée. Mlle. de Manteuf, presque toujours en tiers avec nous, voyoit mon embarras & l'augmentoit par ses plaisanteries.

Enfin son frère étoit parti que je cherchois encore comment je pourrois m'y prendre pour lui parler de Lindorf, & lui donner ma lettre; je fus désolée d'avoir manqué cette occasion de la lui faire parvenir.

Il me restoit une ressource, mon amie pouvoit l'envoyer à son frère, mais il falloit pour cela lui faire un aveu complet, l'intéresser à mon amour: pour amener cette confidence, je lui parlois à tout moment de l'Angleterre, de son frère, des lettres intéressantes, qu'elle en recevoit, du bonheur d'avoir une correspondance avec quel-

qu'un qu'on aime; & je n'avois pas encore osé prononcer le nom de Lindorf. Un matin elle entre chez moi, & jette une lettre sur mes genoux : tenez, me dit-elle, vous qui croyez qu'il est si doux de recevoir des lettres, je vous fais présent de celle-là; aussi bien, elle auroit dû vous être addressée : mon frère m'écrit il est vrai, mais c'est uniquement pour me parler de vous.—De moi?—Oui de vous, petite méchante; vous êtes la cause de son absence; vous me privez de mon frère : lisez, & rappelez-le bien vîte. Je n'y comprenois rien encore; j'ouvris presque machinalement & je fus bientôt au fait : le jeune Manteul confioit à sa sœur des sentimens que j'étois bien loin de pouvoir partager, & qui m'affligèrent; je ne voulois pas lire plus loin que la première page. Bon Dieu! de quel plaisir j'allois me priver; mon amie m'oblige à continuer; je tourne ce papier, avec un mouvement de dépit & de chagrin; à peine ai-je parcouru des yeux cette seconde page, que j'entrevois au bas, un nom....Oh! comme mon chagrin s'évanouit pour faire place au plaisir le plus pur; c'est ce nom si cher à mon cœur, si présent à ma pensée; oui, c'est le nom de mon bon ami Lindorf, que je

vois en toutes lettres : *M. le baron de Lindorf, capitaine aux gardes.* Ah ! je ne me trompe point, c'est lui, c'est bien lui-même ; j'ai déjà lu l'article en entier ; j'ai fait un cri de joie, j'ai pressé la lettre contre mon cœur, contre mes lèvres ; j'ai pleuré & ri tout à la fois, comme si j'eusse été seule ; & voyant tout-à-coup devant moi, la mine étonnée de Mlle. Manteul, je me suis jetée dans ses bras, & j'ai caché dans son sein mon trouble & mon émotion : elle m'en demande la cause, elle me fait relever doucement. Matilde, me dit-elle, mais ma chère Matilde, qu'est-ce que vous avez donc ? qu'est-ce qui vous agite de cette force ? — Ah ! voyez, voyez, lisez vous-même, lui dis-je, en lui montrant l'article de la lettre ; je vous expliquerai tout : & pendant qu'elle lit, je cache encore mon visage sur son tablier.

« J'ai eu le bonheur, disoit M. de Manteul à sa sœur, de rencontrer à Hambourg, M. le baron de Lindorf, capitaine aux gardes du Roi de Prusse, & cette connoissance deviendra, j'espére, une liaison intime ; nous avons fait la traversée ensemble, nous avons pris un même logement, nous ne nous quittons point, &

" nous nous convenons à merveille : il est
" comme moi, triste, occupé ; il regrette
" aussi sa patrie ; sans en être encore aux
" confidences, je parierois que son cœur
" n'est pas plus libre que le mien."

Ah ! m'écriai-je alors, en relevant la tête & joignant les mains ; il n'est pas vrai donc qu'il aime en Angleterre, qu'il s'y marie, qu'il y est depuis six mois. Oh ! mon cœur me le disoit bien.—Mais qui donc, reprit mon amie ? Connoissez-vous ce baron de Lindorf ?—Si je le connois ?....—Mais l'aimeriez-vous ?—Ah ! si je l'aime ?.... Enfin, de questions en questions, je fis à Mlle. de Manteul une confidence entière de mes sentimens & de ma situation actuelle ; je lui racontai, mon cher frère, vos liaisons avec Lindorf, votre désir de nous unir ; mais il faut toujours garder pour soi quelque petite chose ; je ne lui dis pas comme vous aviez changé ; je lui confiai cependant les doutes qu'on me donnoit sur Lindorf ; son silence sembloit les confirmer. Cependant il étoit possible, & je cherchois à me le persuader, que la difficulte de me faire parvenir ses lettres en fût la cause. Mon frère n'étoit plus dans ses intérêts, il le savoit sans doute, & cette *tristesse*, & cet

air *occupé*, et ces *regrets sur sa patrie*, et cet *attachement* que Manteul lui soupçonnoit, rien ne m'étoit échappé, et tout ranimoit mes espérances.

Mon amie m'avoit écoutée avec l'intérêt le plus vif et le plus marqué. Quand j'eus fini, elle m'embrassa tendrement. Pauvre petite Matilde, pourquoi ne m'avez-vous pas dit plutôt tout cela ? votre confiance me fait un plaisir si grand, et vous me la refusiez ? —Je craignois que vous ne prissiez contre moi le parti de Zastrow.—Moi ? oh ! comme j'en suis éloignée ; je ne puis assez approuver votre résistance, mais vous finirez peut-être par céder.—Ah ! jamais, jamais de ma vie je ne puis, je ne veux aimer que Lindorf.—Dites aussi que vous ne devez aimer que lui ; vous devez vous regarder comme absolument engagée, comme déjà mariée ; ce seroit un crime, un parjure que d'en épouser un autre.—Ah ! je le pense bien aussi ; mais . . . —Mais qu'est-ce qu'il fait en Angleterre, ce Lindorf ?—Hélas ! je l'ignore, je ne puis le comprendre ; depuis plus de six mois je n'ai pas de ses nouvelles.—Et vous pouvez rester ainsi ? que ne lui écrivez-vous ?—C'étoit aller à mon but ; aussi je répondis vivement : oh !

je lui ai écrit. — Eh bien ? — Ma lettre est dans mon porte-feuille. — Il est sûr qu'elle y produit un grand effet. Enfant que vous êtes, donnez-la moi cette lettre, elle partira ce soir, et votre ami l'aura dans huit jours — Comme je l'embrassai ! cependant les sentimens de son frère me revinrent dans l'esprit : quelle bonté charmante ! sacrifier les intérêts de son frère aux miens. Je craignis d'en abuser, et je dis en hésitant : mais M. de Manteul, voudra-t.il ? .... La commission est un peu cruelle, j'en conviens, mais il faut le guérir, assommer tout-à-coup cet amour inutile ; c'est lui rendre un service : allons, donnez. —

La lettre étoit sortie ; je me la laissai doucement arracher : elle étoit déjà cachetée. — Lui promettez-vous positivement, me dit mon amie en la prenant, de n'être jamais qu'à lui ? de ne pas épouser Zastrow ? — Oh ! très-positivement. — Fort bien, cela tranquillise ma conscience ; je crois servir deux époux persécutés. A présent laissez-moi faire et soyez sûre de mon zèle ; en attendant la réponse à cette lettre, il faut gagner du temps. Envoyez-moi souvent Zastrow, je lui parlerai, je le flatterai : vous ne prendriez jamais sur vous de le

tromper. — Oh! non, car je ne cesse de lui répéter que j'aimerai toujours Lindorf. — Et qu'est-ce qu'il vous répond? — Qu'il ne croit pas à la constance éternelle. — Il n'y croit pas! Ah! je le comprends bien; mais on saura lui prouver de quoi les femmes sont capables, n'est-ce pas, chère Matilde? — Je le lui promis de bien bonne foi, & je rentrai chez moi, plus décidée que jamais à la résistance la plus ferme. — (Ici le comte s'approcha de Lindorf, & lui dit en riant quelques mots à l'oreille, auxquels il répondit sur le même ton. Les Dames, & surtout Matilde, vouloient savoir ce que c'étoit? — Vous le saurez, je vous le promets; mais, chère Matilde, achevez votre histoire; vous en étiez à la tendre amitié de Mlle. de Manteul.) —

Jamais, peut-être, reprit Matilde avec feu, il n'en fut de pareille; on eût dit, à voir le vif intérêt qu'elle mettoit dans nos entretiens, à son empressement, à son zèle, que c'étoit elle qui me confioit le secret de son cœur, & qu'il s'agissoit de son propre bonheur: elle animoit, elle soutenoit mon courage. Une fille de vingt-cinq ans pouvoit-elle se tromper? Je me serois peut-être défiée de moi-même, mais autorisée

par une raiſon de vingt-cinq ans, je crus n'avoir rien à me reprocher : je perſiſtai donc plus que jamais dans mes projets de réſiſtance, & j'attendois avec impatience, mais ſans effroi, la réponſe de Lindorf, sûre qu'il me diroit au moins la vérité : ſi je n'étois plus aimée, j'avois pris mon parti — Qu'auriez-vous donc fait, demanda Caroline avec vivacité ? — Tous mes efforts pour l'oublier auſſi, mais en même temps le vœu de ne point me marier, de ne plus me fier du tout à ce ſexe perfide : je n'ai jamais compris qu'on pût aimer deux fois. Ce mot dit bien innocemment, porta une atteinte douloureuſe au cœur de la ſenſible Caroline : elle rougit exceſſivement, baiſſa ſes beaux yeux, les releva à demi ſur ſon époux, & les baiſſa de nouveau ; il vit ce charmant embarras, il en jouit un inſtant avec délice, baiſa tendrement la main de Caroline ; puis s'adreſſant à Lindorf : Mon ami, lui dit-il, vous approuvez ſans doute la façon de penſer de Matilde, & peut-être avez-vous raiſon, mais chacun a la ſienne, & pour moi, je crois qu'il n'y a rien de plus doux, de plus flatteur que d'être le ſecond objet de l'attachement d'une femme délicate & ſenſible ; je compterois mille *fois*

plus ſur la durée de cet attachement que ſur celle d'un cœur qui n'auroit pas appris à ſe défier de lui-même. — Comment, s'écria Matilde, c'eſt mon frère qui prêche l'inconſtance ? — Je ne donne pas ce nom à une ſeconde inclination, & je n'en permets que deux. — Pas davantage ? — Oh ! non sûrement pas davantage, dit Caroline à demi voix, en preſſant contre ſon cœur la main du comte. — Pour moi, reprit Matilde, je trouvois à Dreſde que c'étoit déjà beaucoup trop d'une fois, & que nous autres femmes nous ſommes bien dupes d'aimer ; l'amour ne nous donne que des tourmens, & ſi peu à ces hommes. Monſieur s'amuſoit tranquillement à Londres, pendant que j'étois grondée, perſécutée, déſeſpérée du main au ſoir ; je me trouvois cependant bien moins malheureuſe depuis que j'avois une amie, à qui je pouvois ouvrir mon cœur. Eh ! quelle charmante amie, elle entroit ſi bien dans toutes mes idées, elle approuvoit ſi fort mon amour & ma conſtance, elle me diſoit tant de bien de Lindorf, & tant de mal de Zaſtrow ; & cependant elle pouſſoit la complaiſance pour moi, au point de le recevoir, de l'entretenir à ma place pendant des heu-

res entières ; elle me conseilla même de l'inviter toujours dans les petites soirées que nous passions ensemble. C'est un moyen de le contenter qui ne vous expose point, me disoit-elle, et dont votre tante vous saura gré ; je vous promets de ne point vous quitter, d'être toujours là ; il n'est rien que je ne fasse pour vous.

En effet ma tante étoit de meilleure humeur, elle ne me parloit plus de rien ; et j'espérois gagner au moins un peu de temps ; mais il y a trois jours qu'elle m'apporta deux grands papiers, en m'ordonnant de les lire, de signer l'un des deux à mon choix, et de les lui rapporter ; elle me laissa bien surprise. Deux grands papiers qui ressembloient à deux contrats ; me donnoit-on à choisir entre Lindorf et Zastrow ? j'eus une courte espérance : j'ouvre, je lis et je vois que tous deux regardent cet odieux Zastrow, que je haïssois tous les jours davantage. L'un de ces papiers étoit bien comme je l'avois pensé, mon contrat de mariage avec lui, où il ne manquoit que ma signature, et par lequel ma tante m'assuroit son héritage en entier ; l'autre étoit une donation dans les formes de ce même héritage à M. de Zastrow, si je m'obstinois

à le refuser. Oh comme je fus contente qu'on me laissât le choix ! comme je signai bien vîte cette donation ! comme je l'apportai en sautant dans l'appartement de ma tante ! son neveu étoit avec elle : tenez, leur dis-je en entrant, voilà qui est fait ; c'est de bien bon cœur que j'ai signé. M. de Zastrow, toujours vain & présomptueux, ne mit pas un instant en doute que ce ne fût le contrat ; il se jeta à mes pieds, me remercia mille fois de ma condescendance. — Je suis charmée qu'elle vous rende heureux, Monsieur, lui dis-je en riant ; mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier, je n'y ai aucun mérite, je vous assure, j'ai suivi mon goût. — Alors ses transports redoublérent, & j'eus la malice d'arrêter un instant sur cette phrase. — Oui, Monsieur, repris-je lentement, mon goût... pour la liberté :.. d'ailleurs ma tante est maîtresse de ses bontés, & jamais je n'ai désiré un instant de jouir de ces biens qu'on mettoit en balance avec le plus grand de tous ; le droit de disposer de son cœur & de sa main.

Zastrow se releva d'un air surpris ; ma tante avoit ouvert les papiers, & savoit déjà lequel étoit signé. La colère se peignoit dans ses yeux ; je ne lui laissai pas le temps

de l'exhaler ; je me mis à ses genoux, je baisai mille fois ses mains, & je lui disois : " ma tante, ma chère tante, ne vous fâchez pas, tout est bien à présent ; ne parlons plus de mariage, ni d'un héritage auquel je ne veux pas seulement penser, & dont la seule idée est un tourment pour mon cœur ; déchirons ce contrat : & en disant cela, je le pris & le mis en mille pièces. —" Laissons subsister cette donation à M. de Zastrow : les hommes ont plus besoin de richesses que nous ; moi je n'en veux point d'autres que votre amitié, celle de mon frère & l'amour de Lindorf, ou du moins la liberté de l'aimer toute ma vie. M. de Zastrow trouvera tant de femmes qui voudront de son amour, qui n'aimeront pas Lindorf, qui le rendront plus heureux que moi ; & quand vous aurez fait mourir de chagrin votre petite Matilde, où la retrouverez-vous ?

Je crus qu'elle alloit s'attendrir & céder à mes instances. Zastrow se promenoit dans la chambre à grands pas d'un air furieux ; elle me releva tendrement en me serrant la main, puis se tournant de son côté : vous l'entendez, mon neveu, lui dit-elle, qu'en pensez-vous ?... Ce que je pense, madame, dit il

dit-il d'un air tragique & menaçant, c'eſt que je veux Matilde ou la mort : en même temps il tire ſon épée, oui, en vérité, ſon épée, & parut prêt à ſe tuer ; je m'élance & je ſaiſis ſon bras : ma tante faiſoit les hauts cris, diſoit qu'elle ſe trouvoit mal, je ne ſavois auquel courir : enfin je ne pus les calmer tous les deux qu'en leur promettant de faire tout ce qu'on voudroit, & j'étois moi-même ſi fort émue & tremblante qu'à peine pus-je articuler ce peu de mots, qui produiſit un grand effet ; l'épée ſe remet dans le fourreau ; la tante ſe ranime, m'embraſſe & me prie de ſigner tout de ſuite. Heureuſement j'y avois mis bon ordre, & les pièces du contrat éparſes ſur le tapis avertirent qu'il falloit premièrement en faire un autre : on remit donc la ſignature au lendemain, mais on voulut que je renouvellaſſe ma promeſſe ; le moment de la terreur étoit paſſé, je frémis de ce qu'elle m'avoit fait faire, de cet engagement que j'avois pris ſans ſavoir ce que je diſois ; & quand il s'agit de le confirmer encore, mon cœur ſe ſerra au point d'en perdre connoiſſance ; on fut obligé de m'emporter dans ma chambre & de me mettre au lit : le mouvement me ranima, je ne pouvois en-

core ni parler, ni ouvrir les yeux, mais j'entendois ce qu'on disoit à M. de Zastrow; on me croyoit toujours complètement évanouie, & ma tante disoit à M. de Zastrow: « ne vous alarmez pas, mon neveu, cela « n'est rien, nous l'avons aussi un peu trop « effrayée, mais le plus difficile est fait; « elle a promis; demain elle signera, après « demain vous l'épouserez, & le frère dira « tout ce qui lui plaira, quand la chose « sera faite nous ne le craindrons plus: « pour le moment il faut la laisser tran« quille. » Ils sortirent en me recommandant aux soins des femmes qui m'entouroient. —

Oh! combien j'avois à penser & comme je renvoyai bien vîte tout le monde: dès que j'eus repris tout-à-fait mes sens, je repassois sur chaque mot que ma tante avoit prononcé; il n'y en avoit pas un seul qui ne fût un sujet de surprise, de colère, de crainte, de douleur & même aussi de joie. — *Nous l'avons trop effrayée*, disoit-elle; quoi, cette scène dont j'avois été si cruellement la dupe n'étoit donc qu'une comédie, un jeu concerté entre ma tante & ce Zastrow pour obtenir mon consentement? j'en fus indignée, & de ce moment là je ne me

regardai plus comme engagée ; je frémissois cependant en me rappelant cette phrase, *elle a promis, demain elle signera, après demain vous l'épouserez* : plutôt la mort, répétai-je avec effroi ; mais ce qu'elle avoit ajouté me rendoit un peu d'espérance :— *le frère dira ce qu'il lui plaira, nous ne le craindrons plus*.—On le craignoit donc ce cher frère que je croyois du parti de mes persécuteurs ; il ne l'étoit donc pas, on m'avoit trompée, il me restoit donc un appui, un protecteur, un ami sur qui je pouvois compter. Hélas! dans ma joie de l'avoir retrouvé cet ami, ce bon frère, j'oubliois la distance qui nous séparoit & que c'étoit le lendemain qu'on vouloit disposer de mon sort : J'étois agitée de mille pensées différentes lorsque Mlle. de Manteuil entra chez moi ; je lui tendis les bras dès que je l'apperçus : venez au secours de votre malheureuse amie, lui dis-je en pleurant.

Je n'imaginois pas encore jusqu'où peut aller l'amitié : elle étoit aussi pâle, aussi tremblante, aussi émue que moi-même : je sais tout, me répondit-elle d'une voix altérée ; je sors de chez votre tante : qu'avez-vous fait, Matilde ? vous avez promis de-

poufer Zaſtrow.—Je l'ai vu prêt à ſe tuer.—Bon, les hommes ne ſe tuent pas toutes les fois qu'ils le diſent : mais qu'eſt-ce que vous ferez ? tiendrez-vous cette fatale promeſſe ? rappelez-vous toutes celles que vous avez faites à Lindorf.—Eh ! penſez-vous que je les oublie, lui dis-je avec impatience ; elles ſont toutes écrites là, dans mon cœur ; on me l'arracheroit plutôt que de les effacer : mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit à préſent, c'eſt de me ſouſtraire à cet odieux mariage : dites, ma chère amie, ne ſavez-vous aucun moyen de la retarder au moins jusqu'à ce que j'aie écrit à mon frère ; il me protégera, j'en ſuis sûre à préſent ; je viens d'entendre un mot : ah ! s'il n'étoit pas en Ruſſie, mon parti ſeroit bientôt pris.—Comment, me dit mon amie, qui paroiſſoit rêver à quelque choſe, quel parti ? qu'eſt-ce que vous feriez ?---Je ne balancerois pas, je partirois, je partirois, je m'échapperois ſecrètement, j'irois le joindre.---Quoi, me dit-elle avec tranſport ! vous auriez ce courage.---En doutez-vous un inſtant ?---Je vous admire, me dit-elle en m'embraſſant ; en effet, c'eſt le ſeul parti que vous ayez à prendre ; j'y penſois mais je n'oſois vous le propoſer. Hélas, lui dis-je, c'eſt une chimère impoſſible ; mon

frère est en Russie, c'est trop loin, je n'irois jamais jusques-là.---Il est vrai que c'est difficile, dit-elle en hésitant ; mais n'avez-vous pas à Londres un oncle maternel ?---Oui, my lord Seymour.---Eh bien, si vous alliez vous mettre sous sa protection.---Y pensez-vous bien, repris je vivement, que j'aille en Angleterre à présent ? & Lindorf.---Eh bien, Lindorf y est : je ne croyois pas que ce fût une raison pour vous d'éviter ce pays-là.---Ah ! ma chère amie, lui dis-je en secouant la tête, je suis perdue si vous n'avez que ce moyen à m'offrir ; j'aimerois mieux la Russie, toute impossible qu'elle est, & ce n'est qu'auprès de mon frère que je puis & que je veux chercher un asyle : je le dis avec tant de fermeté qu'elle n'insista pas, mais elle me demanda l'explication *de ce mot* que j'avois entendu : je la lui donnai ; elle en parût frappée comme d'un trait de lumière, & me dit tout-à-coup : puisqu'on vous trompe sur une chose, on peut bien vous tromper sur une autre ; je ne sais, mais je parierois que votre frère n'est point en Russie ; il me semble aussi avoir entendu quelques mots ; laissez-moi retourner auprès de votre tante, je la ferai parler & nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Elle fortit & ne tarda pas à rentrer ; la joie brilloit dans fes yeux : je ne me fuis point trompée dans mes conjectures, me dit-elle en rentrant, on vous en impofoit ; votre frère eft à Berlin, marié avec une femme charmante : on vous a fouftrait fes lettres ; on vous cache qu'il doit venir ici dans quelque temps, & l'on eft décidé à vous marier de force ou de gré avant qu'il arrive : demain vous ferez obligée de figner ce contrat ; on eft décidé à paffer fur tout, à vous conduire la main s'il le faut ; & le jour fuivant vous ferez mariée : voilà ce que votre tante vient de me confier. " Elle " a promis, dit-elle, il faudra bien qu'elle " tienne fa promeffe."

Oh, mon Dieu, mon Dieu ! m'écriai je, que ferai-je ? & vous m'annoncez tout cela comme fi c'étoit un bonheur.---Je penfois que c'en étoit un d'apprendre que votre frère eft à Berlin ; il ne tient qu'à vous à préfent d'éviter cette tyrannie.—Ah, oui fans doute. . . . . mais . . . . mais . . . .—Comment donc ! & ce courage que vous aviez tout à l'heure, le voilà tout-à-fait évanoui ? Pauvre Matilde, vous céderez, je le vois ; vous n'aurez jamais la fermeté de refufer : & fortant de fa poche un petit almanach,

elle le feuilletta : oui justement, reprit-elle, Lindorf doit avoir reçu votre lettre avant-hier, il ne se doute guères, je crois, que sa réponse vous trouvera mariée.—Cruelle amie, lui dis-je avec dépit, est-ce ainsi que vous me consolez, que vous venez à mon secours ?—Qu'est-ce que vous voulez que je dise à une petite fille foible & timide qui ne sait elle-même ce qu'elle veut ou ne veut pas ? quand on n'ose rien entreprendre pour se tirer d'affaire, il ne reste d'autre parti que celui d'obéir ; & je vous promets qu'avant deux jours vous serez baronne de Zastrow.—Jamais, jamais de ma vie, repris-je avec feu, en mettant ma main sur sa bouche, cet odieux nom ne deviendra le mien ; je vous prouverai qu'une *petite fille* peut avoir de la fermeté ; je saurai mourir s'il le faut.—Et pourquoi mourir quand on peut vivre & vivre heureuse ?—Oh, j'aime beaucoup mieux mourir que d'aller ainsi toute seule à Berlin ; cela m'est beaucoup plus facile, je ne sais point le chemin de Berlin ; je me perdrois mille fois avant que d'y arriver, & je crois que jamais je n'aurai la force d'aller jusques là.—Elle éclata de rire : pauvre enfant, & vous avez pensé que je vous proposois d'aller à Berlin

ſeule, à pied, comme une héroïne fugitive, déguiſée en payſanne, ſans doute, un grand chapeau de paille ſur les yeux, un petit paquet noúe dans un mouchoir ; & là-deſſous un air de nobleſſe & de diſtinction qui vous trahit : il n'y manqueroit plus que la diligence où l'on vous donne une place, pour être dans le grand coſtume des romans, cela ſeroit ſans doute beaucoup plus intéreſſant, mais peut-être moins sûr que ce que je vais vous propoſer : j'ai une ancienne femme de chambre, mariée avec un des maîtres de la poſte de cette ville ; elle m'eſt entièrement dévouée ; ſon mari vous donnera une chaiſe, des chevaux, vous conduira lui-même ; elle vous accompagnera juſques chez votre frère, & vous pourrez attendre chez elle le moment de partir ; voyez ſi cela vous convient ou ſi vous aimez mieux épouſer Zaſtrow : c'eſt comme vous voudrez, mais il n'y a point de milieu ; il faut vous décider ſur-le-champ pour Zaſtrow ou pour la fuite ; paſſé ce moment je ne pourrai plus vous ſervir. —

Je ne balance plus, lui dis-je vivement ; oh ! que je ſuis heureuſe d'avoir une amie comme vous ! Oui, je veux partir, joindre mon frère, me conſerver à Lindorf : mais

cependant il eſt affreux de quitter ainſi ma tante, de la tromper.—Plaiſant ſcrupule ; ne vous donne-t-elle pas l'exemple, ne vous trompe-t-elle pas indignement ?—Il eſt vrai, mais ſi j'eſſayois encore de la toucher.—Cela ſeroit bien inutile, elle s'attend à vos pleurs, à vos perſécutions, à vos évanouiſſemens mêmes, & loin d'en être touchée on en profiteroit peut-être.—Ah, je partirai ! m'écriai-je ; je ne ſens plus ni remords, ni ſcrupules ; on en agit trop indignement avec moi, & je n'ai plus que l'inquiétude de ſortir ſans être apperçue.—Rien n'eſt plus aiſé ; mettez mon manteau, mon voile, on croira que c'eſt moi, & je ſaurai bien m'échapper ſans être appercue. Vous irez m'attendre chez moi, où je vous joindrai bientôt. (Mlle. de Manteul n'eſt pas difficultueuſe, dit le comte en ſouriant.)

Vous ne pouvez vous faire une idée de ſon zèle, de ſon activité, j'étois incapable de penſer à rien ; dans un inſtant elle raſſembla ce que je voulois emporter avec moi, m'aida à me lever, à m'habiller, m'enveloppa dans ſa grande peliſſe, dans ſon voile de taffetas, m'ouvrit la porte & me dit en m'embraſſant : allez chère Matilde, vous n'avez pas un inſtant à perdre, ſon-

gez qu'on peut entrer ici d'un moment à l'autre, & qu'il ne vous resteroit alors aucune ressource : cette idée me rendit mon courage & j'étois déjà au bas de l'escalier lorsque je pensai que je devois laisser un billet sur ma table pour rassurer ma tante, au moins sur ma vie : je remontai, Mlle. de Manteul fut effrayée de me voir rentrer, elle crut que j'avois rencontré quelqu'un ; j'eus à peine commencé à lui dire ce qui me ramenoit qu'elle m'interrompit :—Vous êtes folle, je crois, écrire une lettre ; vous voulez donc laisser à votre tante le temps d'arriver : lorsque je suis rentrée chez vous elle m'a dit qu'elle alloit me suivre : allez, elle ne croira pas aussi facilement que vous que l'on est prête à se tuer.

La peur de la voir arriver m'empêcha d'insister & je sortis de la maison sans être apperçue. Mlle. de Manteul logeoit près de notre hôtel, je fus bientôt dans son appartement, & quelques minutes après elle m'y joignit. Nous aurons au moins une bonne heure pour nous arranger, me dit-elle en entrant, on croit que vous dormez ; j'ai recommandé qu'on vous laissât tranquille. Commençons d'abord par nous rendre chez Marianne, cette femme dont je vous ai parlé;

dès qu'on s'appercevra de votre évasion on viendra sans doute vous chercher ici ; là du moins vous serez en sûreté & nous fixerons avec elle & son mari le moment du départ. Si vous n'avez pas d'argent je puis encore y suppléer.—.

Je la rassurai sur cet article ; grâce à vos bontés, mon frère, j'étois toujours en fonds. Dès qu'elle m'eut conduite chez Marianne, qui consentit à tout ce qu'elle voulut, elle m'y laissa. On viendroit sûrement chez elle pour savoir si j'y étois ; elle devoit s'y rendre pour détourner les soupcons. Dès que je fus seule je pensai douloureusement à l'inquiétude affreuse où seroit ma tante si je la laissois dans l'ignorance totale de ce que j'étois devenue ; j'avois bien assez de torts avec elle sans les aggraver encore, & je résolus de réparer au moins celui-là ; je me fis donner du papier, de l'encre, une plume & j'écrivis à-peu-près ceci.

« J'apprends dans cet instant, ma chère tante, que mon frère est à Berlin ; mon impatience de le voir est si vive que je pars sans vous demander une permission que vous m'auriez peut-être refusée ; je m'épargne au moins par-là le regret de vous désobéir encore. C'est bien assez pour moi d'emporter

celui de vous avoir déplu par ma résistance. Oh ! ma tante, pourquoi m'avez-vous forcée à vous déplaire, à vous refuser quelque chose ; pourquoi me forcez-vous aujourd'hui à vous quitter, à m'éloigner de vous ? il m'eût été si doux de vous consacrer ma vie, ma volonté. M. de Zastrow est trop délicat sans doute pour ne pas sentir qu'une promesse arrachée par la terreur & démentie par le cœur n'engage à rien. J'espère qu'il ne pensera plus à se tuer à présent que je ne suis plus là pour l'arrêter ; je lui conseille fort de vivre & surtout d'être heureux sans Matilde."

Je chargeai un des enfans de Marianne de porter ce billet au portier de l'hôtel de Zastrow, & de le lui remettre sans dire de quelle part. Plus tranquille lorsque je pus penser que ma tante le feroit, j'attendis assez patiemment Mlle. de Manteul qui m'avoit promis de me revoir, & qui vint en effet assez tard.—

Vous n'avez pas de temps à perdre, me dit-elle, partez à la pointe du jour ; Zastrow s'obstine encore à vous chercher dans la ville chez toutes vos connoissances ; il sort de chez moi, & je l'ai confirmé dans cette idée, qui ne peut durer, mais qui vous donnera le temps de vous éloigner :

quel bonheur que vous n'ayez pas écrit où vous alliez, comme vous en aviez la fantaisie ; je n'osai jamais lui avouer que je venois de le faire ; mais je sentis toute mon imprudence, & la peur d'être poursuivie s'empara de moi au point que je ne voulois plus partir. Mon amie employoit toute son éloquence à me rassurer & n'y parvenoit pas ; elle réussit mieux en me peignant la colère où ma tante étoit sans doute contre moi ; l'obligation où je me verrois d'avouer où j'avois été & qui m'avoit aidé ; l'ascendant que ma fuite & mon retour alloient donner à ma tante ; je ne pouvois plus espérer de l'appaiser qu'en obéissant, & si je persistois à rentrer à l'hôtel, elle ne me donnoit pas deux heures avant que d'être forcée d'épouser Zastrow ; je ne la laissai pas même achever : je veux partir, je partirai, m'écriai-je, le sort en est jeté, quoiqu'il puisse arriver, & les ordres furent donnés tout de suite pour avoir une chaise & des chevaux.

Mlle. de Manteul craignant que mon courage ne s'évanouît au moment, ne me quitte plus ; son vieux père toujours gouteux ne la gênoit point, elle fit dire qu'elle soupoit en ville & fut libre de rester avec moi juf-

ques au moment de mon départ; elle ne cessa de me parler de Zastrow, de Lindorf, de mon frère, de tout ce qui pouvoit m'encourager dans mon entreprise & dissiper mes frayeurs : fiez-vous à moi, me dit-elle, demain matin je ferai demander Zastrow, je détournerai ses soupçons sur l'Angleterre, je le garderai long-tems, je l'entretiendrai si bien que lors même qu'il vous sauroit sur la route de Berlin, il sera trop tard pour vous poursuivre; vous aurez déjà bien de l'avance lorsque je le laisserai sortir de chez moi : je fus un peu rassurée, ou plutôt ce n'étoit plus le moment d'écouter ma frayeur, j'en avois trop fait pour ne pas achever, & je vis arriver avec plaisir le moment de partir. J'embrassai mon amie sans pouvoir lui exprimer ma reconnoissance que par mes larmes & mes caresses; pour elle, elle se livroit à la joie la plus vive de me voir, disoit-elle, échappée à tant de dangers : je montai dans la chaise de poste.—

Seule, interrompit le comte?—Avec cette femme que j'ai encore ici, cette Marianne qui avoit servi Mlle. de Manteul, & dont le mari me conduisoit.—

Et Lindorf? reprit le comte. Vous voilà partie ou peu s'en faut & je ne vois point

de Lindorf ; jusqu'à présent c'est Mlle. de Manteul qui vous enlève.—Aviez-vous donc pensé que c'étoit Lindorf ?—J'apprends avec plaisir que non .... mais je ne comprends pas ?—Un peu de patience, mon frère, & ne me jugez pas une autre fois sur les apparences....

Me voilà donc dans une chaise de poste à côté de la bonne Marianne, escortée par son mari, qui couroit à cheval, ne m'arrêtant que pour changer de chevaux, prodiguant les ducats aux postillons pour avancer & prenant chaque buisson pour Monsieur de Zastrow ; ma compagne me rassuroit de son mieux, Mlle. de Manteul étoit son oracle; elle me répétoit à chaque instant : il n'y a rien à craindre, car Mademoiselle l'a dit. Sur cette assurance je devins plus tranquille, & la première journée s'étant passée sans avoir rien vu qui pût m'effrayer, je crus n'avoir plus rien à craindre, & plus de précautions à garder.

Nous étant arrêtés hier à une poste pour changer de chevaux, j'avançois étourdiment la tête hors de la portière, j'entends une voix que je crois reconnoître, qui crie : c'est elle, c'est bien elle, arrêtez postillon, sur votre tête arrêtez ; & je vois M. de Zastrow à

côté de la chaise avec l'air le plus menaçant. —M. de Zastrow, s'écrièrent à la fois le comte & Caroline.—Eh! oui, M. de Zastrow; vous croyez à l'enchantement, n'est-ce pas? vous pensez qu'une méchante fée l'avoit transporté dans les airs, puisqu'il se trouvoit là sans que je l'eusse apperçu sur la route. En vérité, je le crus aussi au premier instant: mais hélas! je compris bientôt que la méchante fée qui me nuisoit étoit ma propre imprudence. Le billet que j'avois écrit à ma tante les ayant instruit de la route que je prenois, M. de Zastrow comprit qu'il perdoit son temps à me chercher à Dresde. J'avois écrit sans doute au moment de mon départ; en se mettant incessamment sur mes traces, il lui seroit facile de me rejoindre & de me ramener: il étoit donc parti tout de suite; c'est-à-dire, deux ou trois heures avant moi: je croyois être poursuivie, & c'est moi qui le poursuivois à bride abattue, & qui l'atteignis malheureusement à cette poste, où il attendoit des chevaux. Cette chère Dlle. de Manteul, comme elle aura été surprise en apprenant le matin qu'il étoit parti: quelles inquiétudes mortelles, comme elle aura tremblé pour moi, j'espère à présent qu'elle est rassurée? .... Oui, dit le comte en

fouriant, elle doit être fort tranquille. Mais achevez, de grâce ; votre hiftoire devient prefque un petit roman.—Qu'appelez-vous un petit roman ? il y auroit affez d'événemens pour en faire un en dix volumes. Vous n'êtes pas au bout ; j'en fuis, je crois, à la terreur, à l'effroi, à la confternation, à l'inftant où je vois Zaftrow. Je jette un cri perçant, je me cache au fond de la chaife ; Marianne fe défole, crie au poftillon d'avancer ; Zaftrow le lui défend, le menace ; des gens s'affemblent autour de nous : le bruit & la foule augmentent. Il faut cependant prendre un parti, je veux parler à Zaftrow, lui en impofer, lui demander quels droits il a fur moi, fur ma liberté ; lui dire nettement que je préfère la mort à l'époufer, à retourner à Drefde avec lui. Je lève les yeux & qui vois-je à quatre pas de moi ? . . .

C'eft bien à préfent que vous allez crier à la féerie, au roman, à tout ce qu'il y a de plus étonnant, de plus incroyable. . . . C'eft Lindorf ! oui c'eft Lindorf lui-même que je croyois au fond de l'Angleterre, & qui eft à côté de la chaife de pofte tout auffi frappé d'étonnement que moi-même. Nous difons à la fois *Matilde, Lindorf ;* je ne balance pas un inftant, je crois que le ciel lui-même l'envoie

à mon secours, & m'élançant hors de la chaise.... Achevez l'histoire, Lindorf, dit-elle en s'interrompant tout-à-coup & baissant les yeux; vous savez le reste mieux que moi: & se penchant sur Caroline, elle lui dit à l'oreille: Il ne dira pas, j'espère, que je me jetai dans ses bras & que je l'entourai des miens en le serrant de toutes mes forces.—

Eh bien, mon cher Lindorf! achevez, je vous en conjure, dit le comte avec le ton de l'impatience; expliquez-moi de grâce par quel hasard vous vous trouviez là à point nommé sur la route de Dresde, derrière M. de Zastrow.—

Je venois répondre moi-même à la charmante lettre que j'avois reçue à Londres. Quant à ma rencontre avec le baron de Zastrow, elle fut l'effet du hasard. Oui, le hasard, ou si vous voulez mon bon génie me fit arriver à cette poste à-peu-près en même temps que lui; je ne le connoissois point; je vois un grand jeune homme de très bonne façon qui s'impatientoit d'avoir des chevaux, & paroissoit en fureur de n'en pas trouver; il s'informoit en même temps si une jeune dame, qu'il tâchoit de dépeindre, n'avoit pas passé là il y avoit quelques heures: on lui disoit que non, il juroit de nouveau,

foutenoit qu'elle devoit avoir passé, & il envoyoit le maître des postes à tous les diables.

Dès que je fus descendu de ma chaise, il vint à moi : « Monsieur, me dit-il, vous avez sûrement rencontré une jeune dame, seule, jolie, allant très-vîte ? » Non, Monsieur, je vous assure que je n'ai rencontré aucune dame, rien qui ressemble à ce que vous dites. « C'est bien inconcevable, dit-il en frappant du pied ; ce billet seroit-il une nouvelle ruse ? . . . Pardon, Monsieur, reprit-il, de ma question, de l'agitation extrême où vous me voyez ; on seroit agité à moins, je cours après une femme que j'idolâtre, qui me promit sa main avant-hier, que je devois épouser aujourd'hui, & qui s'échappa hier au moment de signer. — C'est d'autant plus malheureux, lui répondis-je, que vous n'êtes pas d'une tournure à faire fuir une femme. Mon compliment parut le flatter, & m'attira toute sa confiance ; il s'inclina & d'un ton suffisant qu'il vouloit rendre modeste, il me répondit : « Il est vrai, Monsieur, que l'on m'a dit cela quelquefois, & même que l'on me l'a prouvé ; mais vous voyez cependant que les goûts sont différens ; les femmes en ont quelquefois de si bisarres. Peut-on ré-

pondre de leurs caprices ? Imaginez que celle que je poursuis s'avise à seize ans de se piquer d'une fidélité romanesque pour un amant qui l'a quittée & qu'elle ne reverra jamais : je ne le connois pas, mais je crois qu'on peut le valoir pour les agrémens, & quant à la fortune & à la naissance, assurément je ne le cède à personne.— " Je le crois, Monsieur, mais si votre rival est aimé vous conviendrez que cet avantage. . . . . —" Aimé tant qu'il lui plaira ; il est absent, il ne la verra plus ; si je puis la ratrapper, elle est à moi & finira par m'adorer.—"

Cette conversation se passoit devant la porte de la maison de poste, & m'étonnant de la facilité avec laquelle cet homme indiscret & vain s'ouvroit à un inconnu, & de son manque total de délicatesse, j'approuvois intérieurement celle qui le fuyoit, lorsqu'une chaise arrivant au grand galop du côté de Dresde nous interrompit ; il parut n'avoir d'abord aucun soupçon, & la seule curiosité l'engageoit à regarder ; la chaise arrête, une femme avance la tête ; je ne fis alors que l'entrevoir & ne la reconnus point ; mais mon homme s'écrie à l'instant, c'est elle. Elle se rejette au fond de la chaise en criant à son tour ; mon Dieu, c'est lui. Une femme-

de-chambre disoit au postillon d'avancer ; Zastrow, la canne levée, menaçoit de l'assommer s'il faisoit un pas de plus..... Je balançai un instant sur ce que je devois faire ; l'espèce de confidence de l'étranger sembloit devoir me lier à ses intérêts, et j'en sentois un bien plus vif pour cette jeune infortunée qu'on marioit contre son gré. Je pouvois au moins être médiateur, chercher à ramener les esprits, à rassurer cette pauvre femme éperdue.

Je m'approche de la chaise dans cette intention, bien éloigné d'imaginer à quel point j'étois intéressé à cette aventure, lorsque je m'entends nommer avec l'accent de la plus vive surprise. La portière s'ouvre, et Matilde elle-même que je reconnus alors à l'instant, quoiqu'elle fût embellie et grandie; la charmante Matilde se précipite auprès de moi ; et me prenant la main, elle me dit d'une voix entrecoupée par la terreur et par la joie : " Oh, cher Lindorf ! Dieu lui-même vous envoie à mon secours, défendez votre Matilde ; on veut vous l'enlever, mais elle ne sera, elle ne veut être qu'à vous." A peine avois-je pu lui répondre que Zastrow, m'ayant entendu nommer, jette sa canne, tire son épée et s'avance fièrement en disant,

M. de Lindorf, quelle trahison ! & s'adressant à Matilde ; mademoiselle, je vous prie de monter dans ma chaise de poste ; j'ai des ordres positives de votre tante de vous ramener à Dresde & je ne pense pas que Monsieur ait le droit de s'y opposer.—C'est ce que nous verrons dans un moment, Monsieur, lui dis-je froidement en soutenant Matilde, que tant d'émotions l'une sur l'autre avoient privée de ses sens & qui se laissoit tomber sur moi sans connoissance: Je la soulevai & l'emportai dans la maison de poste ; je la posai sur le premier lit que je trouvai, & la recommandant sur leur tête à plusieurs personnes que le bruit avoit rassemblées, je ressortis tout de suite ; et, l'épée à la main, comme Monsieur de Zastrow, je fus au-devant de lui : il vouloit absolument entrer, deux ou trois hommes le retenoient de force ; dès que je parus on le laissa libre, et je m'éloignai de quelques pas avec lui ; nous entrâmes dans un petit jardin : Monsieur le baron, lui dis-je, vous m'avez accusé de trahison ; je conviens que les apparences peuvent être contre moi ; mais je veux bien vous assurer sur mon honneur que le hasard, très-heureux il est vrai, m'a seul conduit

ici ; en vous parlant, j'ignorois également et que vous fussiez mon rival et la fuite de Matilde : si cette assurance vous suffit, et que laissant Mlle. de Walstein maîtresse absolue d'elle-même, vous juriez de vous en rapporter à sa décision, je vous offre mon amitié et je vous assure de mon estime ; sinon, je défendrai mes droits sur elle, et sa liberté au péril de ma vie.—Défends-les donc, traître, me répondit-il, en se jetant sur moi avec tant d'impétuosité, que n'étant point en garde, je ne pus éviter de recévoir une blessure au bras gauche ; elle étoit légère et ne fit qu'irriter ma fureur contre mon adversaire ; il se livroit avec si peu de ménagement, et lorsqu'il me vit blessé, il se crut si sûr de la victoire, que j'eus peu de peine à le désarmer : son épée sauta hors de sa main ; je mis légèrement le pied dessus ;—Vous voilà hors de combat, lui dis-je, je suis maître de votre vie, je suis blessé et vous ne l'êtes pas, mais malgré ce petit désavantage je suis prêt à vous rendre votre arme et à recommencer si vous ne renoncez pas à toutes vos prétentions sur Matilde, et si vous ne promettez pas de repartir pour Dresde à l'instant même, sans la revoir.—

Il héſita & je m'apperçus au changement de ſa phyſionomie que mon procédé faiſoit impreſſion ſur lui : la fierté combattoit encore ; enfin l'honneur eut le deſſus ; il me tendit la main : rappelez-vous, me dit-il, qu'à ces deux conditions-là vous m'avez offert votre eſtime & votre amitié : je vous demande l'une & l'autre, & je cours les mériter en appaiſant ma tante, en l'engageant à confirmer un bonheur qui vous eſt dû...... Oubliez le paſſé, faites ma paix avec Matilde ; je ne prétends plus qu'à ſon amitié ; auſſi bien, ajouta-t-il, en reprenant ſon ton ſuffiſant, je ſuis peu accoutumé aux dédains, & je ne ſais pourquoi j'ai ſupporté les ſiens ſi long-temps. Je l'embraſſai en l'aſſurant que c'étoit la dernière cruelle qu'il trouveroit ; que pour lui réſiſter il falloit avoir le cœur prévenu ; & nous nous ſéparâmes les meilleurs amis du monde.

Auſſitôt que je le vis monter dans ſa chaiſe, je me hâtai de rentrer auprès de Matilde, dont j'étois très-inquiet ; cependant jamais évanouiſſement ne fut plus heureux, puiſqu'il lui déroba la connoiſſance d'une ſcène qui l'auroit mortellement effrayée : elle commençoit á reprendre ſes ſens, ne ſavoit

où

où elle étoit, & regardoit autour d'elle avec étonnement lorsque j'entrai ; alors sa charmante physionomie reprit ses grâces accoutumées.—Cher Lindorf, me dit-elle, ce n'est donc point un songe, il est vrai que je vous ai retrouvé ; à présent nous ne nous quitterons plus.—A peine put-il achever cette phrase, la jolie main de Matilde lui ferma la bouche.—Paix donc, Monsieur, je ne vois pas qu'il soit besoin de répéter mot à mot toutes mes paroles : mon cher frère, ma chère sœur ; ne croyez pas un mot de tout cela, peut-être que je le pensois ; mais vraiment je n'avois garde de le dire, & quand je l'aurois dit, savois-je ce que je faisois. Une fuite, une rencontre, une reconnoissance, un combat, un évanouissement.... on seroit troublée à moins, & il est bien permis d'extravaguer un peu dans les premiers momens ; mais à présent que me voilà bien raisonnable, je.... Elle regardoit Lindorf en souriant malicieusement. — Eh bien ? Eh bien ! je dis encore de même & la raison confirme aujourd'hui ce qui échappoit hier à l'amour.—Elle étoit si jolie en disant cela, toute cette petite figure avoit tant de grâces, que Lindorf dans ce moment-là crut l'aimer plus qu'il

n'avoit aimé de sa vie, & l'exprima avec un feu, une vivacité qui ne pouvoit laisser aucun doute.

Caroline étoit transportée de joie, elle embrassa le comte en lui disant : avois-je tort quand je vous assurois qu'il l'aimeroit à la folie. Le comte regardoit Lindorf avec étonnement jusqu'alors, sans pouvoir comprendre par quel hasard il le trouvoit réuni à Matilde, il avoit attribué à un effort de raison & d'amitié l'attachement qu'il lui témoignoit ; il se rappeloit trop bien à quel excès il avoit adoré Caroline pour croire qu'en aussi peu de temps cette passion si vive pût avoir un autre objet. Cependant Lindorf avoit l'air de sincérité en témoignant ses sentiments à Matilde ; & Lindorf n'étoit pas faux : le comte d'ailleurs étoit si fort accoutumé à lire dans son cœur, qu'aucun mouvement secret n'auroit pu lui échapper, & son cœur paroissoit dicter ses expressions.

Lindorf s'apperçut à son tour de ce qui se passoit dans l'ame du comte, & s'approchant de lui, il lui dit à demi voix : lorsque nous serons seuls, mon cher comte, je vous ferai mon histoire ; vous aurez la clef de ce qui paroît vous surprendre ; en attendant croyez que votre ami n'a point appris l'art

de feindre, & qu'il sent tout ce qu'il exprime. Le comte lui serra la main & pria Matilde d'achever ce qui lui restoit à raconter ; c'étoit peu de chose, mais on vouloit tout savoir, & le moindre détail intéressoit ; ce fut encore Lindorf qui prit la parole : « mon valet de chambre qui est chirurgien, pansa ma blessure ; j'avois espéré pouvoir la cacher à Matilde, ainsi que mon combat avec Zastrow, je lui dis simplement qu'il avoit entendu raison, & qu'il étoit reparti pour Dresde, en promettant d'appaiser sa tante ; elle en fut charmée, & tous les deux éprouvant une égale impatience de vous revoir, nous partîmes à l'instant même.

Le mouvement de la voiture, & peut-être la douce agitation de mon cœur ne tardèrent pas à r'ouvrir ma blessure ; Matilde eut l'émotion la plus vive en voyant couler mon sang : il ne me fut plus possible de lui en cacher la cause, & nous fûmes obligés d'arrêter ici pour mettre un autre appareil : la plaie se trouva plus profonde que nous ne l'avions jugée d'abord ; Varner me condamna à vingt-quatre heures de repos : je sollicitai vainement mon aimable compagne de continuer sa route, & de me laisser dans

cette mauvaise auberge ; elle ne voulut jamais y consentir. — Vraiment je n'avois garde, interrompit Matilde avec vivacité, je connoissois mieux mon devoir ; a-t-on jamais vu qu'une héroïne de roman abandonnât son chevalier blessé pour elle en la défendant contre un félon ravisseur ; je crois même que pour être dans le grand costume c'est moi qui devois panser cette plaie en l'érrosant de mes larmes ; j'attachai du moins l'echarpe avec assez de grâce ; qu'en dites-vous, mon frère, mon attitude n'étoit-elle pas touchante ? — Vous ressembliez tout-à-fait, lui dit le comte en riant, à une princesse du temps d'Amadis. — Une des belles du fameux Galaor, reprit Matilde, en jetant un petit coup-d'œil sur Lindorf ; — c'est donc à celle qui l'a fixé, dit-il en lui baisant la main. Galaor disoit cela à toutes les belles qu'il rencontroit, il les persuadoit ; mais je ne suis pas aussi crédule, & je vais mettre votre sincérité à l'épreuve. — Ordonnez. — Une femme autrefois exigeoit froidement de son amant de ne pas prononcer un seul mot pendant deux années, & il obéissoit. O l'heureux temps ! je suis sûre à présent que si j'ordonnois à mon chevalier blessé repos & silence seulement jusqu'à demain, je ne serois pas

obéie. — Vous le ferez toujours, lui dit Lindorf, en mettant un genou en terre; & il y a quelque mérite à ma soumission; j'avois bien des choses à dire à mon ami. — Et vous auriez passé la nuit entière à causer; & la fiévre & la blessure? . . . . Je réitère mes ordres absolus, repos & silence, jusqu'à demain; on le lui promit, mais avec peine. Les deux amis éprouvoient une égale impatience de s'entretenir en liberté; le comte surtout avoit un double intérêt à pénétrer dans le cœur de Lindorf, à s'assurer qu'il étoit bien guéri de sa passion pour Caroline, & qu'il aimoit assez Matilde pour faire son bonheur. Ils convinrent donc que pour se dédommager du silence qu'on leur imposoit, ils feroient route ensemble le lendemain dans la chaise de poste de Lindorf, & laisseroient aux Dames la berline du comte.

Cet arrangement fut accepté avec plaisir par Caroline: elle désiroit autant que les deux amis, qu'ils eussent une conversation particulière pour achever de rassurer son époux sur ses sentiments passés, & pour apprendre à Lindorf ceux qu'elle éprouvoit actuellement. Matilde auroit préféré peut-être qu'on lui laissât soigner son chevalier

blessé, mais elle n'osa pas le témoigner, & son frère ayant parlé d'envoyer son valet de chambre à Dresde avec des lettres pour la tante de Zastrow, elle se retira pour lui écrire ainsi qu'à Mlle. de Manteul, à qui on renvoyoit ses gens & sa chaise.

Elle revint bientôt avec ses deux lettres à la main ; le comte lut celle à Mde. de Zastrow, l'approuva, y joignit quelques lignes, & regardant Matilde qui cachetoit celle pour Mlle. de Manteul ; il lui dit, en souriant, exprimez-vous bien vivement votre reconnoissance à cette amie si zélée pour vos intérêts ?—Mais je l'exprime comme je la sens ; & c'est beaucoup dire, en vérité ; vous qui êtes un héros d'amitié, vous devez être enchanté d'en trouver un tel exemple, & chez une femme encore.—Le comte continuoit à sourire—Qu'est-ce que c'est que cet air ironique ? Vous n'y croyez pas ! —Ma sœur, vous prendrez, j'espère, avec moi le parti de notre sexe. —Nous ferions mieux, dit Caroline, nous lui prouverons que deux femmes peuvent s'aimer de bonne foi.—Je ne leur fais pas le tort d'en douter, reprit le comte ; je crois même qu'une amitié sincère, pure, désintéressée est moins rare parmi les femmes

qu'on ne le penſe ; un ſentiment ſi doux eſt fait pour leur ame ſenſible & confiante ; mais vous me permettrez de ne pas citer Mlle. de Manteul comme un modèle d'une amitié pure & déſintéreſſée.—Comment, mon frère, après tant de preuves du plus vif intérêt ?—Chère Matilde, je ſuis fâché de vous ôter cette heureuſe crédulité de votre âge, qui prouve ſi bien l'innocence de votre cœur ; mais je doute très-fort que vous fuſſiez l'objet de ce vif intérêt que Mlle. de Manteul prenoit à votre ſituation ; n'avez vous jamais penſé que M. de Zaſtrow pouvoit y avoir quelque part, & qu'elle a bien plus penſé à éloigner une rivale qu'à ſervir une amie ? toute ſa conduite l'annonce, & j'en ſuis convaincu.—

Matilde étoit confondue, mille petites circonſtances ſe retraçoient en foule à ſon eſprit & lui prouvoient que ſon frère avoit raiſon, cependant elle ne crut pas devoir en convenir & dit avec vivacité : en vérité vous vous trompez tout-à-fait ; elle déteſte Zaſtrow & ne ceſſoit de m'en dire du mal, de le tourner en ridicule.—Adreſſe de plus pour augmenter votre répugnance : c'eſt préciſément ce qui me fait dire qu'elle n'eſt pas une véritable amie : ſi Mlle. de

Manteul, victime d'un sentiment involontaire pour monsieur de Zastrow vous eût ouvert son cœur & rendu confiance pour confiance, si vous eussiez concerté ensemble les moyens d'éviter un mariage qui vous rendoit toutes les deux malheureuses, je croirois à son amitié & ne la blâmerois en rien ; mais je déteste la ruse à cet âge, & sa conduite est une ruse continuelle ; elle n'a pensé qu'à elle seule en vous faisant faire une démarche imprudente que l'événement justifie, mais qui pouvoit vous perdre.

Lindorf prit la parole : vous êtes bien sévère, mon cher comte, quels que soient les motifs de Mlle. de Manteul, elle m'a trop bien servi pour que je ne cherche pas à la justifier ; je ne vois dans tout cela qu'une adresse bien pardonnable à l'amour ; d'ailleurs en travaillant pour elle-même, elle sauvoit aussi son amie d'un malheur inévitable.—Oui sans doute, dit Matilde, qui reprit courage en se voyant soutenue ; car enfin, un jour de plus & j'étois forcée d'épouser cet odieux Zastrow.—Et ne voyez-vous pas, ma chère amie, que j'étois en chemin ; un jour de plus & vous étiez délivrée de la tyrannie, sans un éclat

qui nuit toujours à la réputation d'une jeune personne, & sans vous brouiller avec une tante à qui vous devez beaucoup ; votre seul tort, chère Matilde, est de vous être défiée de ma tender amitié, d'avoir pu croire un instant que je vous abandonnois & de vous être confiée aveuglément à une jeune imprudente : d'ailleurs c'est elle qui vous a conduite & entraînée.—Ah, mon frère, s'écria Matilde en se jetant toute en pleurs dans ses bras ! pardonnez-nous à toutes les deux ; si vous saviez combien je me reproche de vous avoir parlé d'elle, de vous en avoir donné mauvaise opinion, j'étois si loin de le penser que je croyois de bonne foi que vous admireriez sa conduite & son zèle.—

Lindorf se joignit à Mrtilde & gronda son ami de sa sévérité. Caroline serroit Matilde contre son cœur, essuyoit ses larmes, en versoit avec elle—Ah, puis-je en vouloir à Mlle. de Manteul ! s'écria le comte attendri à l'excès, puisque c'est à elle à qui je dois le bonheur de voir tout ce que j'aime réuni ; je lui pardonne si bien que je désire de tout mon cœur qu'elle épouse Zastrow & que je veux même en parler à ma tante : pardonne aussi, toi-

chère Matilde, si je t'ai affligée, si j'ai détruit ta douce illusion; j'ai cru te devoir cette petite leçon, c'est là dernière que je te ferai, & dès ce moment je remets à Lindorf le soin de ta conduite & de ton bonheur : vous sevez si je l'ai désirée cette union qui comble tous mes vœux. Oh, ma Caroline, ma sœur, mon ami; mon cœur peut à peine suffire à tous les sentimens que vous inspirez au plus heureux des hommes!—Matilde le remercia mille fois de l'avoir éclairée sur son imprudence qu'elle avoit peine à se reprocher, disoit-elle, puisqu'elle avoit avancé l'instant de leur réunion : elle voulut ajouter à sa lettre à Mlle. de Manteul quelques plaisanteries sur M. de Zastrow, seulement pour lui prouver qu'on l'avoit devinée.—

Le comte ne s'étoit point trompé dans l'idée qu'il avoit prise d'elle sur le récit de Matilde : Mlle. de Manteul n'avoit eu d'autres motifs qu'un goût très-vif pour le jeune baron de Zastrow; il lui avoit rendu quelques soins avant ses voyages; elle s'étoit même flattée de l'épouser à son retour. L'arrivée de Matilde à Dresde, les projets de sa famille, l'attachement que M. de Zastrow prit pour l'aimable épouse qu'on

lui destinoit, tout anéantissoit ses espérances, lorsque la confidence de Matilde vint les ranimer ; elle ne s'étoit liée avec elle que pour se procurer les occasions de voir M. de Zastrow, de lui rappeler ses anciens sentimens, de pénétrer dans ceux de Matilde, de lui en inspirer, s'il étoit possible, pour quelqu'autre objet ; elle avoit espéré que ce seroit pour son frère ; & c'est dans ce but qu'elle lui montra sa lettre : sa joie fut extrême lorsqu'elle apprit que cet objet existoit déjà & que sa jeune rivale étoit décidée à la plus ferme résistance ; il lui importoit trop qu'elle y persistât pour ne pas l'encourager vivement, mais cela ne suffisoit pas ; elle pensa que le meilleur moyen de parvenir à son but étoit d'éloigner Matilde de Dresde & de l'engager à quelque démarche qui rompît absolument & sans retour le mariage projeté : ce fut elle qui persuada à Mde. de Zastrow & à son neveu qu'en effrayant Matilde, on obtiendroit son consentement : on a vu quel parti elle sut tirer de cet effroi & comme tout lui réussit ; elle recueillit cependant peu de fruit de ses intrigues : M. de Zastrow reconnut dans la chaise de poste l'ancienne femme de chambre de Mlle. de Manteul, & convaincu

qu'elle avoit favorisé la fuite de Matilde, indigné du rôle perfide qu'elle avoit joué, il eut peine à le lui pardonner : mais ces perfidies sont une suite de l'amour qu'elle a pour lui, & quand l'amour-propre des hommes est flatté, ils sont toujours indulgens.

Revenons à nos heureux voyageurs ; le lendemain la blessure de Lindorf alloit à merveille, le bonheur est un baume si salutaire !.... On reprit donc la route de Berlin ; Caroline & Matilde dans une des voitures, & les deux amis dans l'autre. Laissons les aimables belles-sœurs se parler des objets de leur tendresse, se félioiter de leur bonheur, former des plans délicieux pour l'avenir & se lier d'une amitié qui durera toute leur vie ; laissons-les regarder souvent aux deux portières de la chaise de poste qui les suit & s'impatienter d'arriver pour ne plus se quitter.

Les deux amis la partageoient cette impatience ; mais les hommes sentent bien moins vivement ces petites privations qui font le désespoir des femmes sensibles ; peut-être sont-ils dans les grandes occasions plus ardens, plus passionnés, plus capables de tout pour l'objet de leur amour ; mais tou-

tes les preuves journalières, tous les sentimens, toutes les nuances d'une passion vive, délicate & soutenue n'appartiennent qu'aux femmes ; non-seulement les hommes n'en sont pas susceptibles, il en est peu même qui sachent les apprécier. Ceux-ci d'ailleurs avoient bien des choses à se dire, cependant la chaise rouloit depuis long-temps & le plus profond silence y régnoit encore. . . . Lindorf ne savoit par où commencer tout ce qu'il avoit à dire à l'époux de Caroline, & le comte craignoit que la moindre question n'eût l'air du doute ou du reproche : ce fut lui cependant qui parla le premier : il exprima vivement à son ami tout ce qu'il avoit éprouvé à la lecture du cahier qu'il avoit remis à Caroline. — Je confie sans la moindre crainte, lui dit-il, le bonheur de ma sœur à l'ami auquel je dois tout le mien, à celui qui, amoureux & aimé de la plus charmante femme de l'univers, fut non-seulement sacrifier sa passion, mais chercher à lui en inspirer pour un autre objet.—Oh, mon cher Lindorf ! si je vous dois le cœur de Caroline & le bonheur de Matilde, pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?. . ., mais expliquez-moi cette révolution subite dans vos sentimens que je ne puis com-

prendre ; ceux que vous témoignez à ma sœur ne sont-ils point un nouveau sacrifice de votre amitié généreuse ; ne cherchez-vous point à vous en imposer à vous-même, est-il bien vrai que Caroline ? . . . — Mon cher comte, interrompit vivement Lindorf, je vous ferois des sermens si je ne savois pas que la parole de votre ami vous suffit ; croyez-le donc cet ami quand il vous assure qu'il est digne d'être votre frère & qu'il n'exprime que ce qu'il sent. J'aime votre Caroline, sans doute, mais comme j'aime son époux, d'une amitié aussi pure, aussi vive, aussi inaltérable ; & j'aime ma chère Matilde comme la seule femme qui puisse actuellement me rendre heureux : vous êtes surpris, je le vois, apprenez donc tout ce qui s'est passé dans mon cœur depuis notre séparation ; vous lirez dans ce cœur que vous avez formé ; & j'ose croire que vous en serez satisfait.—Le comte se prépara à l'écouter avec la plus grande attention & Lindorf commença.

Puisque vous avez lu mon cahier, mon cher comte, vous êtes instruit de l'époque & des détails de ma connoissance avec Caroline & des sentimens qu'elle m'inspira, je ne chercherai point à les justifier, vous

ſavez s'il étoit poſſible de la voir avec indifférence ; j'atteſte cependant le ciel que malgré tous ſes charmes, elle eût été ſans danger pour moi, ſi j'avois eu le moindre ſoupçon des liens qui vous uniſſoient ; mais tout concouroit à me laiſſer dans l'erreur, votre ſilence, l'âge de Caroline à peine ſortie de l'enfance, le nom qu'elle portoit, la bonne chanoineſſe qui me témoignoit ouvertement le plus vif déſir de m'unir à ſon élève ; tout enfin m'aſſuroit qu'elle étoit libre & que j'oſois l'adorer.... Oh, mon ami, pourquoi votre fatale diſcrétion !... mais paſſons ſur ces temps où, coupable ſans le ſavoir, j'offençois l'ami généreux pour qui j'aurois mille fois ſacrifié ma vie ; il a lu l'expreſſion de ma douleur, de mes remords, de la réſolution que je pris à l'inſtant qui me découvrit mon crime, de m'éloigner pour toujours ; je crus réparer en quelque ſorte ce crime involontaire, en faiſant connoître à Caroline l'époux qu'elle fuyoit ; je ſavois que ſon ame étoit faite pour ſentir, pour apprécier la vôtre, pour ſe donner à celui qui méritoit ſeul un bien ſi précieux ? — Ah, c'eſt ton amitié qui ſut me peindre avec ces traits ſi flatteurs, ſi propres à faire impreſſion ſur elle, inter-

rompit le comte avec feu : cher Lindorf, c'est à toi seul que je dois le cœur de ma Caroline, & tout le bonheur de ma vie ; sans toi, sans cet amour que tu te reproches, Caroline eût peut-être toujours ignoré que je pouvois faire le sien ; mais achève, cher ami, il me tarde d'être convaincu, que tu seras heureux comme moi, que Matilde peut récompenser le sublime effort qui dicta ton écrit & t'éloigna de Rindaw. —

J'en partis, reprit Lindorf, bien décidé à ne revoir Caroline que lorsque je serois digne d'elle & de vous, & que j'aurois surmonté ma fatale passion ; j'étois loin de prévoir que cet heureux moment fût aussi prochain : la solitude de mon antique château de Ronebourg augmentoit mon amour & ma mélancolie ; mon imagination me transportoit sans cesse dans le pavillon de Rindaw, je croyois voir Caroline, je croyois l'entendre, & quand cette douce illusion se dissipoit, mon désespoir & mes remords devenoient plus déchirans ; votre arrivée & le récit que vous me fites, y mirent le comble ; vous aimiez Caroline, votre bonheur dépendoit d'être aimé d'elle : dès cet instant je renouvelai le vœu de faire tous mes efforts pour surmonter ma passion, de me bannir

plutôt pour jamais de ma patrie, & ſurtout de vous laiſſer toujours ignorer notre fatale rivalité : oui, je l'aurois tenu ce vœu, qui devenoit chaque jour plus ſacré ; jamais le nom de Caroline ne feroit ſorti de ma bouche, ſi ſon apparition ſubite à Ronebourg, cette apparition que je ne puis conprendre encore, n'eût égaré ma raiſon. Diſpenſez-moi de vous peindre ce que j'éprouvai dans cet affreux moment, où la croyant expirante, je trahis le ſecret de mon cœur, où je vous appris que cet ami comblé de vos bienfaits, après avoir attenté à vos jours, oſoit être votre rival : je fus ſur le point de vous venger moi-même, & de ſuivre celle que je croyois déjà privée de la vie, mais elle fit quelques mouvemens, je vis ſes yeux ſe r'ouvrir, ſes joues ſe colorer ; elle vous étoit rendue, & je ne voulus point troubler votre bonheur, par l'affreux ſpectacle de la mort de votre ami ; je paſſai dans ma chambre, je vous écrivis une lettre que vous aurez trouvée ſur mon bureau ; & montant à cheval, je m'éloignai rapidement, ſans ſavoir où j'irois, & ſans penſer à prendre aucun domeſtique avec moi ; la première journée je marchai, ſans tenir de route décidée, où mon cheval me con-

duifoit ; le foir, arrêté dans une mauvaife auberge, je cherchai cependant à raffembler mes idées, & je réfolus de fuivre mon premier projet, qui étoit de paffer en Angleterre ; j'avois écrit en cour pour en demander la permiffion, & je l'avois obtenue ; mon valet de chambre & mes équipages pouvoient me joindre, rien ne devoit m'arrêter, & je pris tout de fuite le chemin de Hambourg, où je voulois m'embarquer ; je courus la pofte jour & nuit, ce mouvement continuel convenoit à l'agitation de mon ame, & le repos m'eût été infupportable ; j'aurois voulu trouver, en arrivant à Hambourg, un vaiffeau prêt à partir & m'embarquer en fortant de ma chaife de pofte, heureufement il n'y en avoit pas ; quelques heures après mon arrivée, je fus faifi d'une fiévre ardente, qui dura plufieurs jours ; un médecin que l'hôte fit appeler, me fit faigner fi abondamment, qu'une foibleffe exceffive fuccéda à la fiévre, & retarda mon départ. Forcé d'attendre à Hambourg le retour de ma fanté & de mes forces, j'écrivis à mon valet de chambre de venir m'y joindre. Cette maladie, fuite bien naturelle de ce que j'avois éprouvé, & de ma courfe forcée, fut fans doute un bonheur ;

elle calma la violence de mes transports, & m'obligea, malgré moi, peut-être, à suivre le plan que je m'étois prescrit, dès que je sus que vous étiez l'époux de Caroline.

Je puis vous l'avouer à présent que je rougis de ma foiblesse, & que je l'ai surmontée; mais plus de vingt fois sur la route, je fus tenté de retourner à Ronebourg, & de vous demander Caroline, ou la mort; si j'eusse été forcé de m'arrêter à Hambourg, sans y tomber malade, peut-être aurois-je succombé, & je me serois à jamais rendu indigne de votre estime & de votre amitié; ma fiévre, & surtout l'abattement de mes forces dans ma convalescence, me firent voir les objets sous un autre point de vue, soit que le physique influe sur le moral, soit que ce fût le fruit des réflexions que je ne cessois de faire, ou que mon amitié pour vous, mon cher comte, fut assez forte pour triompher de l'amour, il est certain que ma passion s'affoiblissoit chaque jour, ou plutôt ma raison se fortifioit. J'adorois toujours Caroline, mais comme on adore la divinité, sans oser même imaginer de la revoir jamais; je frémissois d'en avoir eu l'idée, & loin de conserver le désir de me rapprocher

d'elle, j'éprouvois celui de m'éloigner davantage, & j'attendois Varner avec impatience.

J'étois dans ces dispositions, lorsque le jeune baron de Manteul arriva à Hambourg, & vint loger dans la même auberge que moi. L'hôte lui parla tout de suite de ma maladie, lui exagéra le danger où j'avois été, les soins qu'il avoit pris de moi, ma peine à me rétablir, & lui inspira l'envie de me voir : il se fit annoncer chez moi, je connoissois de réputation, cette famille Saxone ; je le reçus avec plaisir ; son extérieur me prévint en sa faveur, & sa conversation ne démentit point cette bonne opinion ; je fis sur lui la même impression ; au bout de quelques heures, nous fumes ensemble comme d'anciennes connoissances ; il alloit aussi en Angleterre, mais il ne pouvoit s'arrêter plus de trois jours à Hambourg : apprenant que je voulois aussi passer la mer, il me sollicita vivement de m'embarquer avec lui ; ma santé qui se fortifioit chaque jour me permettoit de partir, & je consentis avec plaisir à cet arrangement qui me procuroit une compagnie agréable. Je laissai à l'hôte un billet pour mon valet de chambre, & deux jours après, nous quittâmes Ham-

bourg M. de Manteul & moi, en nous félicitant mutuellement de cette heureuse rencontre ; nous convînmes aussi de ne point nous quitter en arrivant à Londres, & de prendre un logement commun entre nous deux.

Ce jeune homme me convenoit d'autant plus qu'il étoit presque aussi triste que moi, & souvent nous soupirions à l'unisson ; il fut le premier à le remarquer. Pendant la traversée nous étions seuls sur le tillac, absorbés dans nos idées, & gardant tous les deux le plus profond silence. Manteul le rompit enfin : Je crois, me dit-il, que je découvre une nouvelle conformité entre nous ; convenez, mon cher Lindorf, que votre cœur est occupé, & que vous regrettez profondément quelqu'un dans votre patrie ? Je rougis, mais détournant la question sur lui-même, je lui dis en riant qu'il venoit de me faire un aveu. — Je ne le nie point, me répondit-il ; & si vous connoissiez l'objet de mes regrets, vous en comprendriez la vivacité. Lorsque je quittai la Saxe, je croyois ne fuir que le danger d'aimer la plus charmante personne de l'univers ; depuis que je ne la vois plus, je sens que le mal étoit fait, & que je suis parti trop tard. — J'avouai que mon cœur

n'étoit pas plus libre que le sien, mais sans rien ajouter de plus : je cherchai même à détourner la conversation, & je me contentai de quelques réflexions vagues sur les peines de l'amour.

Notre petite navigation fut heureuse, nous arrivâmes à Londres. L'aspect de cette grande ville, si riche, si peuplée, eut le pouvoir de me distraire de ma mélancolie ; comme je désirois sincèrement d'en guérir, je me livrai de moi-même à toutes les distractions qui se présentoient, & je m'en trouvai bien ; je recouvrai bientôt mes forces, ma santé, & même une partie de la gaieté qui m'étoit naturelle. Cependant Caroline occupoit toujours mon cœur & ma pensée ; dans mes momens de solitude, je ne pensois qu'à elle ; mais comme je redoutois ce dangereux souvenir, je travaillois sans cesse à l'écarter, & je demeurois seul le moins qu'il m'étoit possible ; Manteul ne me quittoit pas, s'attachoit tous les jours plus à moi, & redoutoit d'avance le moment de nous séparer. A son arrivée à Londres, il avoit trouvé chez son banquier des lettres de Dresde, qui parurent lui faire le plus grand plaisir. Il seroit possible, me dit-il alors, que son retour dans sa patrie fût plus prochain qu'il ne l'avoit

pensé, mais l'événement qui le rappelleroit seroit si heureux pour lui, qu'il ne regrettoit que moi. Il m'étoit aisé de voir qu'il auroit voulu m'ouvrir entièrement son cœur, mais peut-être alors eût-il exigé le réciproque, & j'étois décidé à ne confier jamais à personne le secret de ma fatale passion, à ne jamais prononcer même le nom de Caroline. J'évitai donc sans affectation de lui demander celui de l'objet de son attachement, ni de lui faire aucune question qui pût amener une confidence.

Nous avions été présentés par M. ***. notre envoyé à la cour de Londres, chez plusieurs seigneurs ; un jour nous étions à dîner avec beaucoup d'hommes chez Milord Salisbury. Au dessert il fut question de toster, vous connoissez sans doute cet usage anglois, qui consiste à porter à la ronde la santé de la femme qui nous intéresse le plus ; lorsque ce fut mon tour, mon cœur disoit Caroline, & ma bouche faillit à le prononcer ; je me retins cependant, & je priai qu'on me dispensât de nommer celle dont je portois la santé : on me plaisanta beaucoup sur ma discrétion, & l'on but à la ronde la santé de la *belle inconnue*. Je ne serai point aussi discret que Lindorf, dit Manteul en prenant

son verre, & je fais gloire de boire à la santé de l'aimable Matilde de Walstein. Ce nom me frappa si fort, que je crus d'avoir mal entendu ; mais il fut répété plusieurs fois, & je ne pus douter que ce ne fût bien Matilde elle-même, cette Matilde dont j'avois été si tendrement aimé, & que j'avois si cruellement offensée ; je ne puis vous exprimer de quel trouble je fus saisi ; moi qui l'instant d'auparavant n'aurois pas cru possible qu'un autre nom que celui de Caroline, eût pu me faire impression ; Manteul étoit trop loin de moi pour que je pusse lui parler & lui demander si cette Matilde étoit bien celle qu'il aimoit ; mais pouvois-je en douter, sa physionomie s'étoit animée en prononçant, en entendant répéter son nom ; je le regardai, & je le trouvai mieux encore qu'à l'ordinaire ; il me parut fait pour être aimé, & sans doute il l'étoit de Matilde : ces lettres qui l'ont rendu si content, étoient sans doute de Matilde, ce retour si prompt à Dresde, & qui doit le rendre si heureux, est sans doute ordonné par Matilde, sans doute il doit recevoir sa main, il a déjà son cœur ; toutes ces idées m'occupèrent pendant le reste du dîner & pendant le spectacle, où je fus entraîné malgré moi ; j'aurois

j'aurois voulu pouvoir parler tout de suite à Manteul; pénétrer dans son cœur; je me reprochois d'avoir évité ses confidences, je craignois d'avoir manqué le moment; enfin j'étois agité au point que ne pouvant rester plus long-temps au spectacle que je ne regardois ni n'écoutois, je pris le parti de le quitter, & de rentrer chez moi, où j'attendois Manteul avec une impatience dont je ne pouvois me rendre raison à moi-même. Il ne tarda pas à rentrer; ma prompte sortie du spectacle l'avoit alarmé, à peine lui donnai-je le temps de me le dire; je lui demandai tout de suite si cette Matilde de Walstein, dont il avoit porté la santé, sœur du comte de Walstein, ambassadeur en Russie, étoit celle qu'il aimoit? — Oui sans doute, me répondit-il avec feu; c'est elle-même, c'est votre charmante compatriote. Est-ce que vous la connoissez? elle étoit bien jeune lorsqu'elle quitta Berlin? — Je connois beaucoup son frère, lui dis-je, en éludant ainsi sa question; le comte de Walstein est pour moi plus qu'un ami, il est mon père, mon bienfaiteur, ce que j'ai de plus cher au monde. — Oh! mon cher Lindorf, me dit Manteul en m'embrassant avec transport, s'il est vrai que vous soyez

lié à ce point avec le frère de ma chère Matilde, je puis vous devoir mon bonheur; elle m'a souvent protesté que ce frère auroit seul le droit de disposer d'elle, vous lui parlerez pour moi, vous le préviendrez en ma faveur : dites-moi que vous le ferez. — N'en doutez pas, mon ami, si Matilde trouve aussi son bonheur dans cette union, j'userai de tout le pouvoir que l'amitié me donne sur le comte, pour l'engager à la former ; mais je croyois Matilde engagée avec le baron de Zastrow. — Ah ! c'est ce cruel engagement, ou plutôt ce projet de mariage qui me décida seul à m'éloigner de Dresde ; j'étois ami de Zastrow, je ne voulois pas devenir son rival ; j'ignorois alors la répugnance extrême que Matilde a pour lui, une lettre de ma sœur que je trouvai ici en arrivant, me l'apprend, & me donne les espérances les plus flatteuses. — Quoi ! vous n'en aviez aucune jusqu'à cette lettre ? — Aucune absolument, Matilde ne m'a jamais témoigné que de l'estime, & cette simple amitié que je croyois une suite de celle qu'elle a pour ma sœur, elle ne paroissoit pas même s'appercevoir de la préférence que je lui donnois sur toutes les femmes, & je crois déjà vous l'avoir

dit ; avant que de m'éloigner d'elle j'ignorois moi-même la force de mes sentimens : la lettre de ma sœur, en me faisant entrevoir la possibilité d'être heureux, m'a fait sentir combien j'aimois sa charmante amie. - Je brûlois de la voir cette lettre, & mon envie fut satisfaite ; il la sortit de son portefeuille, & me la donna. - Lisez, mon ami, me dit-il, voyez si je n'ai pas lieu de me flatter d'être aimé ? Je la pris, & je la lus avec une émotion excessive.

« Mlle. de Manteul blâmoit son frère d'être parti, de n'avoir pas suivi ses conseils, & fait ouvertement sa cour à la jeune comtesse. Mr. de Zastrow n'auroit point dû l'arrêter, il étoit détesté, & jamais ce mariage n'auroit lieu ; tout lui prouvoit au contraire que Manteul étoit aimé, elle avoit déjà remarqué bien des choses avant son départ ; à présent elle n'en doutoit plus Matilde avoit témoigné le chagrin le plus vif en apprenant qu'il étoit parti, au point même d'en verser des larmes ; elle avoit perdu sa gaieté, & ce qui m'assure, disoit-elle, que c'est votre absence qui cause sa tristesse, c'est qu'elle semble redoubler quand on parle de l'Angleterre. Elle disoit hier avec un charmant petit dépit : Ah !

cette Angleterre, je ne fais pourquoi tous les hommes ont la passion d'y courir? Je crois, mon frère, que voilà d'assez bons symptômes; si vous en voulez un plus fort encore, c'est qu'elle m'a prié de lui montrer les lettres que vous m'écriviez. Profitez de cet avis, il est temps encore, peut-être, de réparer la sottise que vous avez faite, de vous éloigner de Dresde. Ecrivez-moi tout de suite une lettre qui n'ait pas l'air d'une réponse à celle-ci; confiez-moi vos sentimens pour ma jeune amie; chargez-moi de pénétrer les siens; dites que le doute seul vous a fait partir, mais qu'à la moindre lueur d'espérance, vous êtes prêt à revenir. Elle lira cette lettre, elle la lira devant moi, je verrai l'impression qu'elle fera sur elle, & certainement le secret de son cœur n'échappera pas à ma pénétration. J'espère dans ma première vous apprendre quelque chose de plus certain, & hâter votre retour, &c. "

Cette lettre me parut en effet la preuve sûre que Matilde aimoit le frère de son amie: j'éprouvois malgré moi le sentiment le plus pénible, une espèce de colère intérieure que je ne pouvois définir, & que je m'efforçois de cacher. Je lui rendis sa lettre, en con-

firmant les espérances flatteuses qu'elle lui donnoit. - J'ai écrit à ma sœur, me dit-il, conformément à ce qu'elle me prescrivoit, & j'attends sa réponse avec la plus vive impatience : si, comme elle le pense, elle m'est favorable, si Matilde accepte mes vœux, si elle me permet de prétendre à son cœur & à sa main, vous voudrez bien, mon cher Lindorf, me servir auprès du comte : vous devoir mon bonheur, est un moyen de l'augmenter encore.

Je le lui promis solemnellement, mais non pas sans éprouver quelque chose qui ressembloit assez à la jalousie : le portrait qu'il me fit de votre charmante sœur, y mit le comble ; je ne pus lui cacher que je l'avois vue souvent avant son départ pour Dresde, chez sa tante de Zastrow. Non, me disoit-il, non, vous ne la connoissez pas : lorsque Matilde quitta Berlin, elle sortoit à peine de l'enfance, & vous ne pouvez vous imaginer combien elle a gagné depuis ce temps-là, à quel point elle s'est formée, développée ; il est possible d'être plus belle que Matilde, mais il ne l'est pas de réunir plus de grâces & en même temps plus de noblesse, d'avoir un ensemble plus séduisant ; ses traits ne sont

pas réguliers, mais chacun d'eux a une expression qui lui est propre ; sa physionomie varie à chaque instant, elle est le miroir du cœur le plus excellent & de l'esprit le plus aimable, tantôt gaie, badine, folâtre, mutine même, elle inspire la joie & le plaisir à tout ce qui l'entoure ; dans d'autres momens douce, sensible, caressante : elle attendriroit l'ame la plus froide. Voilà celle que je voyois tous les jours ; ai-je pu résister à tant de charmes, & jugez de mon bonheur, si je puis les posséder.

Ah ! sans doute, j'en pouvois juger par mes regrets d'avoir négligé ce bonheur lorsqu'il m'étoit offert. Quoi ! j'avois été aimé de cette adorable personne, dont chaque trait se gravoit dans mon ame ; il n'avoit tenu qu'à moi, qu'à moi seul de m'unir à elle. Mais l'avois-je mérité ce bien dont je connoissois trop tard tout le prix ? N'a-t-elle pas dû l'oublier cet homme qui n'a payé ses sentimens que de la plus noire ingratitude, qui l'a négligée, abandonnée ; qui, livré tout entier à une autre passion, a repoussé durement le cœur qui se donnoit à lui, & l'a forcé de chercher un autre objet d'attachement. Ces idées qui se succédoient dans mon imagination comme des

éclairs, me donnoient un air sombre & préoccupé, dont Manteul dut être surpris; mais le sujet de la conversation l'intéressoit trop pour s'appercevoir de rien; il auroit voulu me parler plus long-temps de sa chère Matilde & de ses espérances, mais il ne m'étoit plus possible de l'entendre de sang froid, je prétextai une migraine, & il me laissa.

Il me tardoit d'être seul, de chercher à démêler ce qui se passoit en moi; pourquoi j'éprouvois cette agitation singulière, pour un événement que j'aurois dû prévenir & désirer. Puisque je n'aimois pas Matilde, puisque j'avois renoncé à son cœur, à sa main, aux droits que j'avois sur elle; ne devois-je pas être charmé qu'un autre lui rendît plus de justice, & réparat tous mes torts? Ah! je l'étois si peu, qu'il me paroissoit que Manteul m'enlevoit un bien qui m'appartenoit, & que j'avois l'inconséquence, l'injustice, d'accuser Matilde de légèreté, & de lui reprocher une inconstance dont j'étois moi-même si coupable. Je me rappelois toutes les circonstances de notre liaison, ces promesses si tendres, si naïves, si souvent répétées dans ses lettres, de n'aimer jamais que moi, & je disois:

toutes les femmes sont légères ; comme si je n'avois pas été la preuve que les hommes n'ont pas trop le droit de se plaindre d'elles.

Je réfléchis ensuite sur ma position avec Manteul, sur cette fatalité qui me rendoit pour la seconde fois le rival d'un ami ; mais je n'osois convenir avec moi-même que j'étois son rival, & je me promis, s'il étoit aimé, comme tout m'en assuroit, de le servir avec toute la vivacité & la chaleur de l'amitié ; je lui en renouvelai l'assurance, & nous attendîmes avec une égale impatience la réponse de sa sœur, qui devoit contenir l'arrêt de son sort. Il me paroissoit aussi quelquefois qu'elle seroit aussi l'arrêt du mien. — Et Caroline. . . . Caroline est donc entièrement oubliée, est-elle effacée de ce cœur où elle a régné avec tant d'empire ! — Non, mon ami, Caroline est présente à mon cœur, à ma pensée, plus que je ne le voudrois ; j'écarte autant qu'il m'est possible ce dangereux souvenir, & depuis quelque temps, je pense plus à Caroline de Walstein, qu'à Caroline de Lichtfield ; mon imagination n'erre plus dans le parc de Rindaw & dans le petit pavillon ; je vois Caroline occupant à Berlin l'hôtel du meil-

leur des hommes, du plus aimable des époux & sentant tout son bonheur : je sens que bientôt je pourrai penser à elle sans remords; son nom se lie, s'identifie tous les jours plus avec le vôtre dans mon cœur; déjà je ne les sépare plus & je vous aime presque également; déjà le nom de Matilde, que Manteul prononce sans cesse, me donne une émotion plus vive, & d'un genre que je connois trop bien, pour ne pas le distinguer. Voilà, mon cher ami, ma guérison bien avancée; vous allez savoir ce qui va l'achever.

Nous avions formé le projet dès notre arrivée en Angleterre, d'en parcourir les différentes provinces; mais croyant d'y passer l'hiver, nous avions remis ce voyage au printemps prochain. Manteul, décidé à partir tout de suite, si les lettres de sa sœur le rappeloient à Dresde, me pria de ne pas le différer, & de voir au moins les endroits les plus intéressans. Depuis ses confidences, j'éprouvois un mal-aise, une agitation intérieure qui ne me permettoit pas de rester long-temps à la même place; je pensai qu'un voyage me feroit du bien, & je consentis à ce que mon ami désiroit : nous partîmes donc, nous parcourûmes plusieurs

provinces ou comtés, la principauté de Galles, & nous vîmes tout ce que ces différens lieux pouvoient offrir de curieux & d'intéressant. Ce n'est pas le moment, mon cher comte, de vous faire des détails sur un pays, où la paix & liberté entretiennent l'abondance; où les campagnes cultivées par de riches fermiers, ne sont pas comme les nôtres le théâtre des guerres sanglantes & des désastres affreux qui en sont la suite: sûrs de pouvoir les nourrir, ils ne craignent point de donner le jour à de nombreux citoyens; les villages, ou petites villes principales des provinces, sont extrêmement peuplés, & tout le monde a l'air à son aise & heureux. La noblesse angloise passe une partie de l'année dans ses terres, & contribue à l'aisance de ses vassaux; ces belles demeures sont entretenues avec un soin, une élégance bien au-dessus de la triste magnificence de nos antiques châteaux. Si l'on veut avoir une idée de la belle nature & des agrémens que peut offrir le séjour de la campagne, c'est en Angleterre qu'il faut aller. — Vous augmentez mon désir de connoître ce pays, dit le comte, je veux y mener ma chère Caroline, en attendant j'aurai bien des choses à vous demander. —

Je ne serai peut-être pas en état d'y répondre, reprit Lindorf, nous avons voyagé trop rapidement, & nous avions l'esprit & le cœur trop occupés pour remarquer tout ce qui méritoit de l'être ; je ne puis vous parler que de ce qui doit nécessairement frapper tout étranger qui voit l'Angleterre pour la première fois.

L'impatience d'avoir des nouvelles de Dresde, nous fit abréger notre tournée & reprendre le chemin de Londres, où nous espérions d'en trouver ; j'étois certainement plus agité que Manteul : il se livroit aux plus douces espérances & ne doutoit presque plus de son bonheur ; je n'en doutois pas plus que lui, mais loin de le partager, je l'enviois ; plus il étoit content, & plus mon dépit secret & ma tristesse redoubloient. Je lui parlois cependant à tout moment de Matilde, je me faisois répéter jusqu'aux moindres circonstances de sa vie ; j'étois aussi inépuisable en questions sur elle, que Manteul dans ses réponses ; nous n'avions plus d'autres sujets de conversation, & à chaque instant ma jalousie, ma douleur, mes regrets, je dirai presque mon amour, prenoient de nouvelles forces. Manteul ne trouva point de lettres de sa sœur à Londres, mais deux

jours après notre arrivée, je venois de me lever, & j'allois passer chez lui, lorsque son laquais me remit de sa part un paquet cacheté, dans une enveloppe à mon adresse ; surpris de cet envoi, au moment où nous devions déjeûner ensemble, j'allois entrer chez lui, avant même que de l'ouvrir, mais on me dit qu'il venoit de sortir, & qu'il ne reviendroit que pour le dîner ; mon étonnement augmenta, & j'ouvris le paquet, non sans quelque émotion ; elle devint plus forte encore, lorsque je vis qu'il renfermoit une lettre ouverte, adressée à Manteul, avec le timbre de Dresde, qui paroissoit en contenir une autre ; c'étoit sans doute la réponse de sa sœur, avec une lettre de Matilde ; mais pourquoi ne pas l'apporter lui-même ? malgré mon impatience de la lire, je commençai par quelques lignes que Manteul avoit écrites dans l'enveloppe. La voici, dit Lindorf, en sortant des papiers de son portefeuille, jugez qu'elle dût être ma surprise.

« J'ignore si c'est au meilleur des amis, « ou au plus dissimulé des hommes, que « j'envoie les lettres que je viens de rece- « voir ? m'en rapporter absolument à lui sur « l'opinion que je dois avoir de lui-même, « c'est lui prouver ce que je cherche à croire,

" malgré toutes les apparences...... Quoi !
" Lindorf, vous êtes l'amant de Matilde ?
" vous êtes son amant aimé, l'époux de
" son choix, nommé par son frère, accepté
" par son cœur ; celui auquel *elle sacrifie-*
" *roit sans balancer les hommages de l'uni-*
" *vers*, & c'est d'elle que je l'apprends. Oh !
" Lindorf, quel pouvoit être le motif de
" cet inconcevable mystère ? je ne puis vous
" croire coupable d'une lâche trahison.
" Non, Lindorf, je ne le crois pas, mais j'ai
" droit d'exiger de vous de la confiance &
" de la sincérité. ... Je m'y perds, & j'avoue
" que j'ai craint de vous voir dans le pre-
" mier moment . . . . Envoyez moi votre
" réponse au café d'Orange, rien ne doit
" plus vous empêcher d'être sincère ; puis-
" que vous êtes aimé, vous n'avez plus
" de rival."

Ch. de M.

Non, mon ami, tout ce que j'éprouvois dans cet instant, ne peut se décrire. Quoi ! j'étois encore aimé de cette charmante & constante Matilde ? Quoi ! c'étoit pour moi, pour cet ingrat qui l'offensoit, qu'elle refusoit les hommages de Zastrow, de Manteul, qu'elle refuseroit *ceux de l'univers*. Cette

phrase soulignée dans le billet de Manteul, étoit sans doute dans la lettre que j'allois lire ; je déployai celle de sa sœur, elle en renfermoit une à mon adresse, dont le caractère m'étoit bien connu ; un mouvement involontaire me la fit approcher de mes lèvres ; j'allois l'ouvrir & jouir de tout mon bonheur, quand une réflexion cruelle vint le troubler & m'arrêter ; c'étoit aux dépens d'un ami que j'allois être heureux, & cet ami étoit dans le cas de me croire perfide ; je ne pus soutenir cette idée. Vous êtes fait, mon cher comte, pour comprendre tout ce que j'éprouvai, même par les souvenirs qu'elle me retraça, c'étoit la seconde fois que l'amour & l'amitié étoient en compromis dans mon cœur ; l'amitié devoit toujours l'emporter ; il me fut impossible de lire mes lettres avant que de m'être justifié auprès de Manteul, avant d'avoir, pour ainsi dire, son aveu. Je les serrai dans mon bureau, & je me hâtai d'aller le chercher ; je fus d'abord au café qu'il m'indiquoit, il n'y étoit pas encore ; j'aurois dû l'attendre, mais l'attente dans ce moment-là, n'étoit pas supportable, & je préférai de le chercher ailleurs ; j'aimois mieux lui parler que de lui écrire : une lettre assez détaillée pour lui donner la

clef de ma conduite n'alloit pas à mon impatience; cependant comme nous pouvions nous croiser pendant que je le cherchois, je pris le parti de laisser un mot pour lui au café même; je lui disois seulement: " quil " me rendoit justice, en me croyant inca-" pable d'une perfidie; que j'avois, il est " vrai, bien des torts à me reprocher, mais " non pas vis-à-vis de lui, & que Matilde " seule étoit en droit de se plaindre, je le " priois de m'attendre à ce même café, & " je lui promettois toutes les explications " qu'il pourroit désirer; je l'assurois que je " n'aurois pas un instant de repos qu'il ne " m'eût entendu. Je n'ai pas lû, lui disois " je, ni ne lirai un seul mot des lettres que " vous m'avez envoyées, que je ne vous " aie vû; je crois vous prouver par-là le " prix que j'attache à votre estime & à votre " amitié."

Après avoir remis ce billet au garçon du café, je continuai ma recherche; je fus à l'hôtel de Prusse, au parc, chez nos connoissances, je le manquai partout, & je revins au café; j'appris avec chagrin qu'il venoit d'en sortir, & qu'il avoit à son tour laissé un billet pour moi; on me le donna, & le voici:

" J'aurois voulu, mon cher Lindorf,
" vous attendre & vous revoir, mais cela
" ne m'est pas possible : Lord Cavendish
" vient de me proposer de l'accompagner
" aux courses de Newmarket ; il part à
" l'heure même, & me laisse à peine le
" temps de vous dire un mot. Vous savez
" combien je désirois de les voir ces fa-
" meuses courses ; j'accepte donc l'offre de
" Lord Cavendish avec d'autant plus de
" plaisir que j'ai besoin de distraction dans
" ce moment. Votre billet, & plus encore
" votre empressement à me chercher, avant
" même que d'avoir lu vos lettres, m'ap-
" prennent tout ce que je veux savoir à pré-
" sent ; lisez-les, mon cher ami, & si vous
" n'êtes pas demain sur la route de Dresde,
" vous ne méritez pas votre bonheur. Si
" quelque chose pouvoit altérer mon estime
" & mon amitié, ce seroit de vous retrouver
" à Londres ou d'apprendre après-demain
" que vous y êtes encore. Adieu, mon
" cher Lindorf, soyez heureux, autant que
" vous pouvez & devez l'être, avec la plus
" aimable des femmes ; je vais en chercher
" une qui lui ressemble, & dont le cœur ne
" soit pas engagé ; si le séjour & les plaisirs
" de Newmarket ont l'effet que j'en attends,

« vous aurez bientôt de mes nouvelles ;
« donnez-moi des vôtres, & ces détails
« que vous m'avez promis : non point à
« titre d'explication, je n'en ai plus besoin,
« mais comme une confidence bien intéres-
« sante pour votre ami, & celui de Matilde ;
« vous avez des torts avec elle, dites vous,
« *elle seule a droit de se plaindre :* Ah !
« Lindorf, heureux Lindorf ! courez,
« voyez-la, & ces torts seront les derniers
« de votre vie. »

Claude Manteuil.

A peine eus-je fini ce billet, que je volai chez Lord Cavendish, espérant les trouver encore ; ils étoient partis en poste, j'hésitois si j'essayerois de les rejoindre, mais des motifs si forts, un sentiment si vif, m'attiroient ailleurs, que je ne pus y résister ; je relus le billet de Manteuil, & je compris que puisqu'il me fuyoit, je ne devois pas le forcer à revoir dans les premiers momens un rival aimé. Mais étoit-il vrai que j'étois aimé de cette généreuse Matilde ? Je ne le savois encore que par Manteuil, & je brûlois d'en lire la confirmation. Je rentrai donc chez moi, & je lus enfin ces deux lettres que je vais

vous montrer. Vous commencerez, comme je le fis moi-même, par celle de Mlle. de Manteul, quelque vive impatience que j'eusse de lire celle dont la seule adresse faisoit palpiter mon cœur ; je tremblai de l'ouvrir : chaque mot tracé par Matilde étoit un reproche cruel pour ce cœur. Elle ignoroit peut-être mon infidélité, mais en étois-je moins coupable, & l'expression de sa naïve tendresse n'alloit elle pas ajouter à mes torts, & me rendre odieux à moi-même. Je lus donc d'abord celle-ci : & il la tendit au comte, qui la parcourut.

Mlle. de Manteul débutoit par demander mille pardons à son frère, de lui avoir donné un faux espoir, induite elle-même en erreur, elle avoit crû de bonne foi, ce qu'elle désiroit avec passion, qu'il étoit l'objet secret des sentimens de Matilde. "C'est votre lettre " même, cette lettre que je vous avois de- " mandée, & dont j'attendois un si bon effet, " qui a détruit toutes mes espérances. Non, " mon frère, ce n'est pas vous qui êtes " aimé ; Matilde a disposé depuis longtemps " de son cœur : elle refuse les hommages " de Zastrow, les vôtres ; elle refuseroit " ceux de l'univers, & c'est en faveur de " votre nouvel ami, de ce baron de Lindorf

“ dont vous me parlez ; elle n'a vu que son
“ nom dans votre lettre, & son émotion a
“ trahi le secret de son cœur, mais ce n'en est
“ pas un pour vous ; vous le savez déjà sans
“ doute, puisque vous êtes aussi lié avec M.
“ de Lindorf, & que vous lui avez ouvert
“ votre cœur, il aura sans doute eu pour
“ vous la même confiance. Il vous aura dit
“ sûrement que depuis plus de deux ans il
“ est engagé avec la jeune comtesse de Walf-
“ tein. C'est d'abord le comte, son frère,
“ intime ami de ce Lindorf, qui désira cette
“ union, mais bientôt leurs cœurs furent
“ d'accord, & Matilde assure qu'il n'y a que
“ sa mort ou l'inconstance de Lindorf qui
“ puisse le rompre ; & que jamais elle ne sera
“ qu'à lui. Votre amour, mon cher frère,
“ devient donc la chose du monde la plus
“ inutile ; je vous connois assez raisonnable,
“ assez généreux, pour être sûr qu'il va
“ changer en amitié, & que vous trouvérez
“ même du plaisir à servir en même temps
“ Matilde & votre ami. Vous le pouvez en
“ lui remettant cette lettre, que la pauvre
“ petite ne savoit comment lui faire parve-
“ nir : ce n'est pas elle qui vous le demande,
“ c'est moi qui l'ai voulu ; je pense que c'est
“ le moyen le plus sûr de vous guérir tout-

" à-coup. Dites, répétez bien à ce Lindorf,
" que sa seule amie gémit sous l'oppression
" de sa tante, qu'elle sera forcée d'épouser
" ce Zastrow qu'elle abhorre, & qu'elle en
" mourra certainement. Engagez-le à partir
" à l'instant même, à venir la consoler, la
" délivrer, l'enlever même s'il le faut; je
" ne vois que cela pour la tirer d'affaire;
" qu'auroit-il à craindre, puisqu'il est autorisé
" par le frère? J'aurois sans doute préféré
" que ce fût vous, Charles, mais son cœur
" étoit donné avant qu'elle vînt à Dresde;
" n'y pensez donc plus que pour lui rendre
" un service essentiel à son bonheur, & peut
" être à celui de votre sœur."

Cette dernière phrase qui étoit échappée à Lindorf & à Manteul fit sourire le comte, & le confirma dans l'idée qu'il y avoit des motifs qui faisoient agir Mlle. de Manteul. Il rendit la lettre à son ami, qui lui donna celle de Matilde.—Lisez, lui dit-il, & voyez quelle impression dut faire sur mon cœur cette ingénuite si touchante; il étoit impossible que ce cœur sensible & reconnoissant ne se donnât pas entièrement à celle qui, malgré tous mes torts, m'avoit conservé le sien. Le comte la prit, & la lut.

Dresde, ce. . . .

« Oui, M. le baron, c'est bien Matilde
« qui vous écrit, c'est votre amie Matilde ;
« elle a tort de vous écrire sans doute, elle
« ne devroit pas rompre la première ce beau
« silence. Oh ! oui, je sais que j'ai tort, mais
« je sais mieux encore que je ne puis m'en
« empêcher ; il y a des momens dans la vie
« où le cœur parle beaucoup plus fort que
« la raison, & l'oblige à se taire ; il dit tant,
« tant de choses, qu'on n'entend plus que
« lui, & qu'il faut absolument finir par faire
« tout ce qu'il veut ; il m'assure par exemple,
« que je serai moins malheureuse quand j'au-
« rai conté mes peines à mon ami ; & je
« sens déjà qu'il dit vrai. Depuis que j'écris,
« il me semble que mes chagrins sont pres-
« que changés en plaisirs. Hélas ! ils revien-
« dront bien vîte, ma lettre finira, & mes
« tourmens recommenceront, & mon frère
« sera toujours en Russie, & Lindorf tou-
« jours en Angleterre, & Zastrow toujours
« à Dresde, & la pauvre Matilde toujours
« persécutée. Ma tante.... Elle me demande
« seulement l'impossible : ai-je deux cœurs
« pour en donner un à ce Zastrow ? & quand

" j'en aurois mille, ne feroient-il pas tous à
" celui.... à celui.... Tenez, Lindorf, depuis
" que cette lettre est commencée, depuis
" même que j'ai pris la résolution de l'écrire,
" je n'ai cessé de penser comment je pourrois
" vous dire tout ce que j'ai à vous dire; pour
" peu que j'y pense encore, je ne dirai rien
" du tout, & vous ne me comprendrez point.
" Je ne veux plus m'occuper de la manière;
" je vais laisser aller ma plume & mon cœur
" comme ils voudront: je veux exiger de la
" sincérité; il faut bien en donner l'exemple...
" Oui, M. le baron.... Voilà que je pense
" encore à la manière. Eh bien oui, mon
" cher, mon très-cher Lindorf, je vous aime,
" & je vous aimerai toute ma vie, au moins
" je le crois, mais quoi qu'il en soit, jamais
" je ne prendrai d'autres engagemens, & je
" mourrai *Matilde de Walstein*, ou *Matilde*
" *de Lindorf*. Que ce projet d'éternelle conf-
" tance ne vous effraie pas, mon bon ami,
" il ne vous regarde point; je suis loin d'ima-
" giner que vous deviez le former aussi; c'est
" avec moi seule que j'ai pris cet engagement,
" & non point avec vous. Les hommes, dit-
" on, peuvent changer autant qu'il leur plaît,
" sans être moins estimables à leurs propres
" yeux, ni moins aimables à ceux des fem-

" mes. Il faut bien que cela soit, puisque mon
" frère, le plus sage des hommes, change
" d'avis aussi lui, sans qu'on sache pourquoi,
" & qu'il semble ne plus aimer sa sœur.
" Lindorf, cher Lindorf, tenez-moi lieu
" de ce frère qui m'abandonne : il est trop
" loin pour que je puisse reclamer son amitié;
" mais la vôtre, Lindorf, viendra sûrement
" à mon secours. Conseillez-moi, dites-moi
" ce que je puis faire pour éviter un lien
" qui me fait horreur; pour me conserver....
" hélas ! à moi-même, si ce n'est plus à
" Lindorf, si tout ce qu'on me dit est vrai,
" si un nouvel objet..... Mais ce n'est pas
" là ce que je vous demande, je le saurai
" toujours assez, & cela ne changeroit rien
" à ma façon de penser, ni sur vous, ni
" sur M. de Zastrow, ni sur tous les hom-
" mes du monde; jamais il n'y en aura
" qu'un seul pour moi; je sais cela, qu'ai-
" je besoin d'en savoir davantage, dites-moi
" seulement que vous serez toujours l'ami
" de Matilde. Ce mot *d'ami* dit tout; il
" m'assure votre bonne-foi, votre franchise,
" vos bons conseils, votre empressement à
" me répondre, à me tirer de l'inquiétude
" cruelle que me donne votre silence, celui
" de mon frère, votre absence à tous deux;

« & cet abandon, qui ressemble à la fâche-
« rie, à l'oubli, à la mort, & qui causera,
« s'il duroit plus long-temps, celle de *Ma-*
« *tilde de Walstein.*

« J'ignore même comment je dois adresser
« cette lettre, & vous la faire parvenir ; en
« vérité, je ne sais lequel est le plus mé-
« chant, de mon frère, ou de vous ; mais
« vous êtes tous les deux. . . Vous êtes. . . .
« tout ce que j'aime au monde, n'est-ce pas
« comme qui diroit des ingrats ?

Le comte fut attendri en lisant cette lettre, il se reprocha vivement de s'être laissé trop absorber par sa passion pour Caroline, & d'avoir négligé sa sœur ; il n'auroit pas dû s'en tenir à une seule lettre, il devoit penser qu'on auroit pu l'intercepter, il devoit y aller lui-même. Enfin, il en vint à croire que lui seul avoit eu tort. — Vous pouvez juger, lui disoit Lindorf, de l'impression que me fit cette lettre par celle qu'elle vous fait à vous-même. — Le comte voulut la lui rendre. — Non, mon ami, gardez-la, & si jamais j'étois assez malheureux pour l'oublier, pour causer encore un instant de chagrin à ma chère Matilde, vous n'aurez qu'à me la montrer, pour me faire tomber à ses pieds. . . . .

Je

Je ne balançai pas un moment après l'avoir lue, sur ce que je voulois faire ; voler auprès d'elle, la consoler, réparer mes torts, l'arracher à la tyrannie, lui consacrer ma vie entière, étoient actuellement le seul vœu, le seul projet de mon cœur ; je vis clairement qu'on lui en imposoit, puisqu'elle vous croyoit encore en Russie. Sans doute on interceptoit vos lettres, elle étoit entourée de pièges, de gens dévoués à Zastrow. Le danger me parut pressant, & je résolus de partir dès le lendemain ; Manteul seul pouvoit me retenir encore, mais je relus son billet, il étoit positif : *Si quelque chose pouvoit altérer son estime & son amitié, c'étoit de différer d'un seul jour mon départ.* Je résolus cependant de ne point me séparer de lui, de ne point quitter l'Angleterre sans avoir levé jusqu'au moindre doute qui pouvoit lui rester sur ma conduite & sur le mystère que je lui avois fait de mes engagemens avec Matilde. J'employai le reste de cette journée à lui écrire, à lui faire le récit de tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, depuis l'instant où vous aviez formé le projet de cette union, & je ne lui cachai que le nom de Caroline ; j'avouai que tout ce qu'il m'a-

voit dit de Matilde avoit ranimé mes sentimens pour elle, mais que me rendant justice, & sentant combien j'avois peu mérité qu'elle m'eût conservé les siens, j'étois décidé à les cacher, à réparer mes torts avec elle, en la servant dans sa nouvelle inclination. Ma lettre fut longue & détaillée ; j'écrivois encore, quand un laquais de Manteul, qu'il avoit pris avec lui à Newmarket, entra chez moi, & me remit un nouveau billet de sa part, qu'il m'envoyoit de la première poste. C'étoit une répétition du précédent ; il craignoit qu'il ne me fût pas parvenu, que mon départ ne fût différé, & se servoit des motifs les plus forts pour le hâter, pour achever de m'ôter toute espèce d'inquiétude sur son compte ; il m'assuroit, « qu'il regardoit cet « événement comme un bonheur : trop « jeune encore pour se marier (il n'a pas « vingt ans), il auroit fait une folie que « Matilde seule pouvoit excuser ; l'idée « d'être aimé d'elle lui avoit fait tourner la « tête ; la certitude du contraire, lui ren« doit la raison & la liberté, il alloit en « profiter, pour s'instruire & s'amuser en « voyageant encore quelques années ; il « espéroit de me revoir une fois l'heureux

« époux de la plus aimable des femmes :
« quels que fussent les motifs qui m'éloi-
« gnoient d'elle & les torts que je me re-
« prochois, il étoit sûr que je n'aurois
« qu'à la voir pour sentir tout mon bon-
« heur ; il me connoissoit trop d'ailleurs,
« pour croire que je balancerois un ins-
« tant à voler à son secours, ne fut-ce
« même qu'à titre d'ami, si je n'étois plus
« libre d'accepter celui qui m'étoit offert.
« Il finissoit par me dire que son laquais
« avoit ordre de ne le rejoindre qu'après
« m'avoir vu monter dans ma chaise de
« poste. »

Je lui remis l'immense lettre que j'avois écrite à son maître, & il repartit pour New-market au moment où je m'éloignai de Londres. Ma traversée fut très-heureuse & très-prompte, le vent étoit favorable. Je trouvai Varner à Hambourg, qui attendoit depuis trois semaines qu'un vaisseau pût mettre à la voile ; ils étoient tous retenus dans le port par les vents contraires, & le bon Varner gémissoit de ce retard ; il me remit votre billet, & mon banquier, que je vis le jour même, me donna la lettre qui l'avoit suivi ; tous les deux étoient également pressans ; vous exigiez le retour

le plus prompt, sans en expliquer les motifs ; mais avois-je besoin de les savoir? vous ordonniez, je devois obéir ; & si je n'eusse pas été en chemin, je m'y serois mis à l'instant même. Comment vous avouer cependant, qu'un sentiment que je condamnai, mais auquel je ne pus résister, me fit prendre la route de Dresde plutôt que celle de Berlin ; je ne puis l'excuser qu'en croyant que ce fut un pressentiment, mais pour le moment, je cherchai à me faire illusion, à me persuader qu'un retard de quelques jours au plus, ne pourroit vous faire aucune peine, au lieu que le moindre retard pouvoit influer sur le sort de Matilde ; je voulois la voir, la déterminer à me suivre, & vous l'amener. J'osai même alors interprêter ces deux lettres si pressantes, cet ordre si positif de me rendre auprès de vous sans délai ; sans doute Matilde en étoit l'objet, & je répondois à vos intentions, en volant à son secours, avant même de vous voir. Je ne m'arrêtai donc à Hambourg, que le temps nécessaire pour avoir de bons chevaux. Vous savez le reste, mon cher ami, comme je rencontrai M. de Zastrow, & quelle fut ma surprise en voyant sortir Matilde de cette chaise de poste ; mais ce

que je n'ai point osé vous dire devant elle, c'est combien sa figure charmante me frappa, m'étonna, m'enchanta ; combien elle me parut au-dessus, & de ce que Manteul m'avoit dit, & de ce que j'avois imaginé ; son émotion, son trouble, qui l'embellissoient encore ; les premiers mots qu'elle prononça, avec une expression de tendresse, un sentiment, une ame, qu'il est impossible de rendre. Je la vois encore s'élancer de cette voiture, accourir les bras ouverts ; je l'entends prononcer : Lindorf, cher Lindorf, c'est votre Matilde qu'on veut vous enlever, & qui ne veut être qu'à vous. Cette ame innocente & pure est au-dessus du soupçon ; elle aime, elle est donc sûre d'être aimée : une année de silence, tout ce qu'on n'a cessé de lui dire, tous mes torts apparens & réels, n'ont point ébranlé sa constance ; elle me voit, ils sont tous oubliés, il ne lui reste pas même l'ombre d'un doute : & quand ses sens l'abandonnèrent, quand elle se laissa tomber dans mes bras, foible, pâle, inanimée, & ses yeux charmans fermés à demi, comme elle me parut intéressante, avec quelle ardeur je fis le vœu de lui consacrer ma vie ! J'ose vous l'avouer, mon ami, en la portant dans la

maison de poste, ce fut sur ses lèvres que je le prononçai, & je n'oublierai jamais le sentiment délicieux que j'éprouvai.

Mon combat avec Zastrow, ma blessure, notre voyage, les soins touchans qu'elle a pris de moi ; son esprit, ses grâces, sa charmante naïveté, tous les instans enfin que j'ai passés auprès d'elle, ont augmenté mon attachement, & cimenté l'impression qu'elle me fit au premier instant ; je n'ai pu cependant me défendre d'un peu d'émotion en revoyant Caroline ; mais elle étoit d'un autre genre que celle qu'elle me faisoit éprouver l'été passé ; un regard de Matilde l'eut bientôt dissipée, & j'ose assurer que ce sera la dernière. Je m'apperçus d'abord avec la joie la plus vive, que vous étiez aimé, & dès cet instant je ne vis plus dans Caroline qu'une sœur chérie & l'épouse de mon ami, de mon frère.... Cher comte, vous avez lu dans mon cœur, & vous ne tarderez pas, j'espère, à m'accorder ce titre précieux, que je mérite par mes sentimens, & que j'ambitionne comme le comble du bonheur. — Et moi, lui dit le comte en l'embrassant tendrement, je ne croirai le mien complet, que lorsque Matilde & Lindorf seront heureux comme moi ; il me

tarde d'arriver & de ferrer ces nœuds, qui ne me laifferont plus rien à défirer. Il lui raconta à fon tour tout ce qui avoit précédé fa réunion avec Caroline. Lindorf frémit à l'idée du divorce qu'il avoit projeté. — Grand Dieu ! lui dit-il, & vous pouviez penfer que j'accepterois un tel facrifice ? que je voudrois être heureux aux dépens de Walftein ? —— Il s'agiffoit du bonheur de Caroline, devions-nous balancer à l'affurer ? la lettre que je vous écrivois & qu'elle devoit vous remettre à votre arrivée, auroit levé tous vos fcrupules ; votre amitié, votre délicateffe auroient cédé aux motifs les plus preffans, les plus décififs. Non, Lindorf, mes mefures étoient bien prifes, & vous n'auriez pu réfifter. — Ne me demandez point ce que j'aurois fait, reprit Lindorf ; heureufement vous ne m'avez pas mis à cette dangereufe épreuve ; j'aime, je l'avoue, être votre frère ; vous feul méritiez Caroline, elle feule pouvoit récompenfer vos vertus .... & peut-être Matilde convient-elle mieux à votre ami Lindorf. — Elle ignore fans doute, lui dit le comte, que Caroline ait été fa rivale ? — Elle n'ignore rien, interrompit vivement Lindorf ; Matilde n'a-t-elle pas à préfent le

droit de lire dans mon cœur, d'en favoir tous les fecrets, d'en connoître tous les replis? ne lui devois-je pas l'explication de mon refroidiffement, de mon filence, de mon voyage en Angleterre? aurois-je pu lui en impofer, la tromper? Non, c'étoit impoffible: j'en avois peut-être formé le projet; mais c'étoit avant que de la revoir, avant que de l'entendre. Sa noble franchife, fa candeur appellent irréfiftiblement la confiance & la fincérité.

Dès que nous fûmes feuls dans la chaife de pofte, elle me parla de vous, de votre mariage; elle me demanda fi je connoiffois fa belle-fœur? L'aveu des fentimens qu'elle m'avoit infpirés, & la confidence la plus entière fut ma réponfe. Je lui racontai tout ce qui s'étoit paffé, & je la vis par degrés s'attacher à Caroline; loin d'éprouver aucune jaloufie, aucune aigreur, elle n'eut que le défir de la connoître, & de la prendre pour modèle.—Combien je l'aimerai cette charmante Caroline, me difoit-elle; elle fera le bonheur de mon frère, elle m'apprendra à fixer mon cher Lindorf, elle fera mon amie.... Et depuis qu'elle l'a vue, elle m'a dit, avec ce ton de la vérité qui ne peut laiffer aucun doute: ah Lindorf! combien vous êtes juftifié à mes yeux; je

ne vous pardonnerois pas de l'avoir vue avec indifférence. Voilà votre sœur, mon cher comte ; jugez si je dois l'adorer ?

Arrivés à Berlin, le premier soin du comte fut de présenter au Roi, sa sœur & son ami, en lui demandant son approbation pour leur union : dès qu'il l'eut obtenue, l'heureuse famille se rendit à la terre que le comte possédoit à quelques lieues de Berlin, celle où Caroline étoit allée le joindre, & dont Justin étoit concierge ; & là, dans la chapelle du château, le mariage fut célébré, sans autre témoin que le comte, la comtesse, & quelques villageois. En sortant de l'église, Louise vint faire son compliment à Lindorf, elle lui fut présentée par Caroline ; c'étoit encore un moment d'épreuve, elle fut favorable à Matilde ; le dernier sentiment qu'on éprouve est toujours celui qui paroît le plus vif. Il regarda sans émotion les deux charmantes femmes qui lui en avoient fait éprouver de si vives, & serrant la main du comte, qui se trouvoit près de lui ; c'est dans ce moment, lui dit-il, que je puis vous assurer que je suis digne d'être votre frère. J'ai été passionné de Louise, j'ai adoré Caroline, mais j'aime ma chère Matilde, & je sens que c'est pour la vie.

CONCLUSION.

NOUS dirons encore à ceux qui aiment à tout ſavoir, que Lindorf penſa toujours ainſi, & que malgré ſa légèreté naturelle qui l'entraîna peut-être à des infidélités paſſagères, il fit le bonheur de ſon aimable compagne, parvint aux premiers grades militaires, & ſe diſtingua dans pluſieurs occaſions.

Nous leur dirons que le comte de Walſtein fut l'appui du trône, l'ami de ſon Roi, le protecteur du peuple, le ſoutien des malheureux, & qu'il trouva dans l'amour conſtant de ſa chère Caroline, dans la bonne conduite de ſes enfans, la récompenſe de ſes vertus. Et Caroline ? . . . Caroline adorée, chérie, reſpectée comme elle méritoit de l'être, fut la plus heureuſe ainſi que la plus aimable des femmes.

Nous leur dirons que M. de Zaſtrow, piqué de ce que ſes grâces pariſiennes, entées ſur un fond germanique, ne plaiſoient qu'à Mlle. de Manteul, qui ne lui plaiſoit plus ; retourna à Paris, y retrouva

ſes bons amis de jeu, ſes bonnes fortunes de théâtre, & les vit avec tant d'aſſiduité qu'il mourut au bout d'une année, abſolument ruiné : ſa tante vit ſeulement alors, que Matilde pouvoit avoir eu raiſon de le refuſer, elle lui pardonna, & la fit ſon unique héritière.

Mlle. de Manteul entra d'abord dans un chapitre ; puis elle poſtula une place de dame d'honneur à la cour, l'obtint, & put à ſon gré, dans ces deux états, exercer ſon eſprit d'intrigue.

Son aimable frère, ce jeune & bon Manteul, qui nous intéreſſe, & que nous avons laiſſé aux courſes de Newmarket, y vit Lady Sophie Seymour, couſine germaine du comte & de Matilde : elle reſſembloit beaucoup à cette dernière. Manteul trouva qu'il n'avoit rien perdu, d'autant plus que Lady Sophie, l'aima comme Matilde aimoit Lindorf. Le comte, dans un voyage qu'il fit à Londres avec Caroline, eut le plaiſir de former cette union, & de faire encore deux heureux.

On veut peut-être ſavoir auſſi comment tous les détails de cette intéreſſante hiſtoire ſont parvenus à ma connoiſſance & à celle du public. Des affaires particulières m'ayant appelé à Berlin, je fus recommandé par M.

de Katc, gentilhomme Russe, au comte de Walstein, qu'il avoit connu lors de son ambassade en Russie. Le comte me présenta à son épouse & à sa sœur; cette aimable famille me combla de politesses, & me rendit le séjour de Berlin si agréable, que j'y passai près de deux années. Je vécus avec eux pendant tout ce temps-là dans la société la plus intime, sans y éprouver jamais un seul instant d'ennui: la conversation du comte, toujours variée, toujours instructive, animée par sa douce philosophie, par l'énergie de son ame; la sensibilité si touchante & si vraie de Caroline, & ses talens enchanteurs qu'elle cultivoit avec soin; la gaieté, la vivacité, la complaisance du bon Lindorf; la charmante mutinerie de Matilde qui faisoit ressortir son esprit & ses grâces sans nuire à la bonté de son cœur; toutes ces différentes manières d'être aimable formoient les contrastes les plus piquans & les plus variés, sans altérer leur union. Ils ne se quittoient point à Berlin, ils occupoient dans le même hôtel deux corps de logis différens, & l'été ils se réunissoient dans leurs terres: je fus avec eux à Walstein, à Risberg, à Rindaw.

Une soirée d'automne, nous étions raf-

femblés en famille, dans le charmant pavillon du jardin ; je demandai l'explication des peintures, le comte me la donna. Caroline attendrie au fouvenir de fon amie, ne put retenir fes larmes ; le comte s'approcha d'elle, il ne lui dit rien, mais il la ferra dans fes bras avec l'expreffion du fentiment le plus tendre : Caroline effuya fes yeux, fourit à fon époux, & lui dit un inftant après : " Que ne peut-elle voir comme fa Caroline eft heureufe ! " Dans un autre coin du pavillon, Lindorf & Matilde folâtroient avec le fils aîné du comte, âgé de trois ans, & leur fille à-peu-près du même âge ; on ne favoit lequel étoit le plus enfant & faifoit le plus de bruit ; j'étois au milieu de ces deux groupes, je les confidérois avec attention ; furprife de voir les caractères de ces époux fi parfaitement affortis. Le comte & Caroline fe convenoient auffi bien l'un à l'autre que Lindorf & Matilde. J'en fis la remarque avec eux, & j'ajoutai que la fympathie avoit affurément agi fur leurs ames, & décidé leurs penchans, au premier inftant qu'ils s'étoient vus. Je le difois de bonne foi, ignorant leur hiftoire, & jugeant d'après leurs fentiments actuels. Caroline fourit encore, en regardant le comte, qui s'étoit affis près d'-

elle, & lui prenant une main qu'elle serra contre son cœur. Vous aurez donc peine à croire, me dit-elle, que je reçus cette main chérie en frémissant, & que mon premier soin fut de m'éloigner de lui pendant plus d'une année? — Et croyez-vous, interrompit le comte, que j'ai sollicité avec instances un divorce, & que je l'ai même obtenu? — Si je voulois parler, dit Lindorf, je pourrois peut-être aussi surprendre madame. — Taisez-vous, mon cher, lui dit Matilde, en posant la main sur sa bouche, je veux ignorer toutes vos perfidies; laissez-moi raconter à Madame que je suis la seule ici qui n'ait rien à se reprocher: toujours tendre & fidelle comme une colombe, je n'ai pas donné l'ombre d'une inquiétude à ce que j'aimois; je l'ai dit cent fois, il n'y a ici que moi de bien sage, de bien raisonnable..... Très-surprise de ce que je venois d'entendre, je priai mes amis de me développer ce mystère; mais je compris à leur réponse, que ce récit ne pouvoit pas se faire devant tous les intéressés. Cependant ma curiosité étoit vivement excitée, & je persécutai chacun d'eux en particulier: Caroline me jura qu'elle se rappeloit à peine du temps où elle n'aimoit pas son mari, & que souvent

elle ne pouvoit croire que ce temps eût existé. — Matilde ne savoit presque rien. Le comte étoit trop occupé ; enfin il me dit de m'adresser à Lindorf, auquel il avoit donné toutes les lettres. Il ajouta : nous nous sommes amusés la première année de notre réunion, lorsque les événemens étoient encore récens, à écrire chacun notre histoire ; en disant au plus près de notre conscience ce que nous avions éprouvé dans telle ou telle circonstance. Tous ces papiers ont été remis à Lindorf, qui s'est chargé de les rédiger ; je crois qu'il l'a fait, mais jusqu'à présent il n'a point voulu nous montrer son ouvrage ; peut être aura-t-il plus de déférence pour vous. Je me préparois à en parler à Lindorf, mais il me prévint ; dès le lendemain il entra chez moi, son manuscrit à la main — Vous avez paru désirer, me dit-il, de nous connoître à fond ; on n'a point de secret pour une amie comme vous, & je vous apporte l'histoire de notre vie & de nos sentiments. Ce manuscrit n'a d'autre mérite que l'exacte vérité, & pour vous celui que peut lui donner l'amitié. Je vous le laisse, emportez-le dans votre patrie ; il vous rappellera quelquefois vos bons amis de Berlin, & vous vous croirez avec eux

en le lisant. On comprend combien je remerciai l'aimable Lindorf du présent qu'il me faisoit, dont je sentois bien tout le prix. — Mais, lui dis-je, pourquoi le comte, Caroline, Matilde, ne l'ont-ils point vu ? — Ils l'ont vu & composé autant que moi, me répondit-il ; je puis vous montrer que j'ai travaillé exactement d'après ce que chacun d'eux avoit écrit ; j'ai seulement supprimé les répétitions, donné une suite à ces différens récits, & c'est ce que j'ai craint de leur laisser voir. Le comte m'auroit grondé, d'avoir été trop vrai sur ses vertus ; vous savez comme il est modeste. Caroline, d'avoir plaisanté sur son père & sur son amie. Et Matilde. . . . Eh bien, Matilde auroit trouvé peut-être son Lindorf bien léger ; j'aime mieux qu'elle ignore un défaut dont elle m'a corrigé. Au surplus, j'abandonne le tout à votre prudence ; ce manuscrit est à vous, faites en ce que vous voudrez. Je lui promis de le garder pour moi seule, tant que je serois à Berlin ; & j'étois près de mon départ. Revenue chez moi, je me suis occupée délicieusement à l'arranger à ma maniere, & je n'ai pu résister à faire partager au Public, une partie du plaisir que cet intéressant petit Ouvrage m'a fait éprou-

ver. Je ne ſais ſi mon amitié pour cette aimable famille me fait illuſion, mais il me ſemble, qu'après avoir lu leur hiſtoire, on les aimera comme moi. La vérité, d'ailleurs, & la ſimplicité, ont toujours le droit d'intéreſſer. Heureuſer, ſi les vertus & le bonheur du comte de Walſtein, inſpiroient à quelques jeunes gens le déſir de l'imiter !

F I N.

